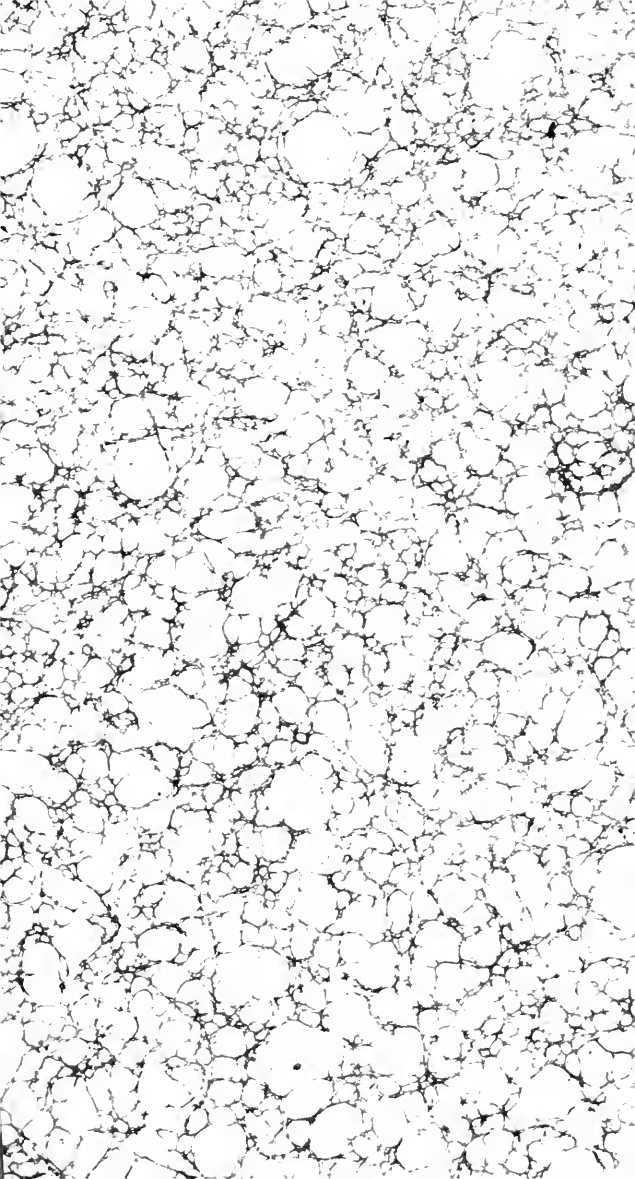


University
BIBLIOTHECA
Ottawa





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'ESPION
ANGLAIS,
OU
CORRESPONDANCE SECRETE
ENTRE
MILORD ALL'EYE
ET
MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition , revue , corrigée & considé-
rablement augmentée,

TOME NEUVIEME.



A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.

M. DCC. LXXXVI.



D

289

M 2

1782

v. 9

LETTRÉS

Contenues dans ce neuvieme Volume.

LETTRE I. Sur la querelle de Mlle. d'Eon avec le
sieur de Beaumarchais. Ecrits de part & d'au-
tre. Anecdore plaisante. page 1

LETTRE II. Sur le départ du comte d'Estaing
sur l'objet de sa mission. Détails & anecdotes sur
ce général. Etat de la marine du port de Toulon ;
caractères de ses principaux officiers. 25

ETAT actuel du port de Toulon , comprenant les
noms des vaisseaux , le nombre de leurs canons ,
les noms des capitaines , & des notes sur chaque
vaisseau. 71

LETTRE III. Sur la ville de Marseille. Caractère
de ses habitants ; leur gaieté. Digression sur une
folie religieuse de cette ville ; détail de ses man-
ufactures ; accroissement de son commerce. Fête
instituée en l'honneur des insurgens ; & chansons
à ce sujet. Nouvelles maritimes. 84.

LETTRE IV. Joie générale des provinces méridio-
nales de la France à l'occasion de la guerre ;
elle éclate sur-tout à Bordeaux. Nouvelles de ce
port. Lettres de la Martinique ; débouquement
de l'escadre du comte d'Estaing. 109

LETTRE V. Sur le port de Rochefort , ses construc-
tions , ses avantages & désavantages ; projet
d'en faire un port marchand préférable à celui
de la Rochelle ; digression sur celui-ci qui tombe
insensiblement. 119

LETTRE VI. Différentes nouvelles de Paris depuis
le 20 avril 1778 jusqu'au 20 juin. 153

LETTRE VII. Combat de la Belle-Poule. Hostilités

T A B L E

commencées. Lettres du ministre. Nouveaux armemens. Préparatifs de descente. Nouvelles de l'escadre du comte d'Estaing.	181
LETTRE VIII. Suite du séjour de M. de Voltaire à Paris. Sa mort. Evénements auxquels elle a donné lieu	215
LETTRE IX. Sur la dissolution d'un mariage Juif. Anecdote plaisante. Digression sur les Juifs Portugais en France.	242
LETTRE X. Sur la mort de Rousseau ; sur le château d'Ermenonville ; sur les mémoires de la vie de ce philosophe écrits par lui-même.	270
LETTRE XI. Sur la sortie de l'escadre ; sur différentes déclarations, ordonnances arrêts du conseil relatifs à la guerre, sur le combat d'Ouessant.	292
LETTRE XII. Sur les fêtes célébrées à Paris à l'occasion du retour du duc de Chartres. Vaudevilles qui ont cours à ce sujet. Lettre du roi au comte d'Orvilliers. Honneurs rendus à ce général.	323
DIALOGUE entre divers fameux nouvelles du Palais-Royal au sujet du combat d'Ouessant & de ses suites.	339
FORCES comparées des deux lignes qui ont combattu à la journée d'Ouessant.	379
LETTRE XIII. Sur la perte que M. Necker vient de faire de son soutien le marquis de Pezay. Digression sur le défunt & sur sa mort. Tableau du commencement des opérations du directeur-général des finances.	384
LETTRE XIV. Suite du même Sujet.	415

Fin de la Table.



L'ESPION

ANGLAIS.

LETTRE PREMIERE.

Sur la querelle de Mlle. d'Eon avec le sieur de Beaumarchais. Ecrits de part & d'autre. Anecdote plaisante.

LA certitude, Milord, du départ du comte d'Estaing à la tête de son escadre ne me laisse plus aucun lieu de douter qu'il ny ait des projets hostiles sur le tapis, de la part de la France. En conséquence, j'ai cru ne pouvoir trop me presser de faire ma tournée dans les deux autres ports principaux de la marine royale, pour voir tout par moi-même, pour vous rendre compte de leur situation & y établir mes correspondances. J'ai pris avant ce voyage les précautions convenables; &, par le secours de mon ami

Genet (1), j'ai eu un passeport, qui m'a donné la liberté de voyager dans toute la partie méridionale de la France & d'aller partout où bon me semblera, comme malade du spleen (2). Je profite de mon inaction dans ma *dormeuse* (3), pour ne point perdre de temps & rédiger de nouveaux matériaux que j'ai ramassés sur la chevalière d'Eon & ses aventures récentes ici, dont ma première lettre vous a donné l'envie d'avoir la suite.

Le sieur de Beaumarchais, qui s'embarrasse peu d'avoir toujours tort au fond dans ses querelles, parce qu'il a l'art de mettre toujours la forme de son côté, de manière à paroître innocent aux yeux de ceux qui n'approfondissent pas les choses, n'a manqué de se prévaloir de l'indiscrétion de Mlle. d'Eon & de l'éclat qu'elle donnoit à une de ces affaires ministérielles

(1) Premier commis des affaires étrangères, dont il a été parlé déjà plusieurs fois.

(2) Mal die de rate, état vaporeux qui oblige souvent les Anglois de venir en France & d'aller s'établir dans la Provence ou le Languedoc; on en voit beaucoup sur-tout à Montpellier. (*Note des éditeurs.*)

(3) C'est une sorte de chaise de poste dont on attribue l'invention au maréchal de Richelieu. On y voyage couché comme dans son lit, si l'on veut.

que le gouvernement aime beaucoup à voiler des ombres du mystère , pour s'en plaindre au comte de Vergennes. Il a fait appuyer sa lettre , qui n'auroit pas obtenu grande créance , de toute la recommandation du comte de Maurepas ; & il a eu ainsi le secret d'en recevoir une réponse assez satisfaisante en apparence.

N'entendant que trop bien sur quoi portoient les plaintes du chevalier femelle , il supposa une absurdité , savoir que Mlle. d'Eon voyant que tout le mal qu'elle écrivoit ou faisoit dire contre lui au ministre des affaires étrangères ne réussissoit pas ; que l'accusé ne répondoit même à cette ingratitude de la part de celle dont il avoit plaidé la cause , épousé les intérêts , agrandi la fortune , dissimulé les fautes avec une douce compassion (1), que par un silence noble & généreux ; elle avoit poussé la noirceur & la démenche jusqu'à l'accuser d'avoir retenu à son profit une somme considérable (2), des fonds qu'il étoit chargé de lui remettre : & ce n'est plus de loin , par écrit , suivant le sieur Caron , qu'elle essaie de

(1) Propres expressions de la lettre du sieur de Beaumarchais , datée du 3 janvier 1778.

(2) 60,000 livres.

lui nuire ; c'est à Paris , dans les plus grandes maisons ; c'est à table , devant les valets ; c'est publiquement qu'elle le calomnie (1). Il ajoute : « Quoiqu'en cette » affaire , *M. le comte* , je n'eusse à justifier ma conduite qu'au roi & à vous ; » & quoique l'attestation du désintéressement , du zèle & de la capacité que *S. M.* vous a autorisé à me donner de sa part à ce sujet , ait dû me suffire ; » vous savez mieux que personne , combien elles sont accueillies par les oisifs , » comme elles s'accréditent par le défaut de contradiction ; & que c'est du silence même de ceux qui les méprisent , » que naissent les fâcheuses préventions qui empoisonnent toute la vie d'un » homme innocent. Je vous supplie donc , *Monsieur le comte* , de vouloir bien mettre aux pieds du roi mes justes plaintes : il m'est affreux d'en avoir à » porter contre un être à qui j'ai fait & voulu tant de bien ; mais je ne puis me » taire sans déshonneur. Les personnes les plus qualifiées ont eu la bonté de » m'en avertir. Je ne demande point que la *Dlle. d'Eon* soit punie ; je lui par-

(1) Propres expressions de la lettre du sieur de Beaumarchais,

» donne : mais je vous supplie de permet-
 » tre au moins que ma justification soit
 » aussi publique que l'offense qui m'est
 » faite ; puisqu'il est enfin prouvé qu'on
 » n'a jamais pu faire un peu de bien à
 » cette femme , sans qu'il en soit tou-
 » jours résulté beaucoup de mal pour
 » ceux qui s'y sont intéressés. »

Le sieur de Beaumarchais avoit pré-
 féré cette tournure , d'autant mieux qu'il
 sentoît qu'elle mettoit le comte de Ver-
 gennes fort à l'aise , pour se conformer
 au désir du premier ministre & faire à
 son protégé une réponse ostensible dont
 il pût se prévaloir.

En effet , elle ne tarda pas à venir , un
 peu entortillée , il est vrai (1) ; mais en

(1) J'ai reçu , Monsieur , votre lettre du 3
 de ce mois , & je n'ai pu y voir qu'avec bien de
 la surprise qu'il vous est revenu que la demoiselle
 d'Eon vous imputoit de vous être approprié à son
 préjudice , des fonds qu'elle supposoit lui être des-
 tinés. J'ai peine à croire , Monsieur , que cette
 demoiselle se soit portée à une accusation aussi
 calomnieuse ; mais si elle l'a fait , vous ne devez
 en aucune manière en être inquiet & affecté ; vous
 avez le gage & le garant de votre innocence dans
 le compte que vous avez rendu de votre gestion
 dans la forme la plus probante , fondée sur des
 titres authentiques , & dans la décharge que je
 vous ai donnée , de l'aveu du roi. Loin que votre

En mot, elle le déchargeoit authentiquement de l'accusation supposée ; elle exaltoit même son désintéressement : c'étoit tout ce qu'il demandoit. Il ne manqua pas de l'adresser à Mlle. d'Eon (1), comme une justification complète, qui devoit lui fermer la bouche. Il y joignoit le *pathos*, il fit valoir sa modération : « Qu'un mé-
 » nagement si peu mérité, lui dit-il, vous
 » fasse rentrer en vous-même, & vous
 » rende au moins plus modérée, puis-
 » que mes services accumulés n'ont pu
 » vous inspirer, ni justice, ni reconnois-
 » sance ; cela est essentiel pour votre re-
 » pos ; croyez-en celui qui vous par-
 » donne ; mais qui regretteroit infini-
 » ment de vous avoir connue, si l'on
 » pouvoit se repentir d'avoir obligé l'in-
 » gratitude même. »

La Dlle. d'Eon fut quelque temps dans le silence ; ce qui produisoit un mauvais effet auprès des gens superficiels tou-

désintéressement puisse être soupçonné, je n'oublie pas, Monsieur, que vous n'avez formé aucune répétition pour vos frais personnels, & que vous n'avez jamais laissé appercevoir d'autre intérêt que celui de faciliter à mademoiselle d'Eon les moyens de rentrer dans sa patrie.

(1) Avec une lettre datée de Paris, le 13 janvier.

jours disposés à donner gain de cause à celui qui parle le dernier ; & il en est beaucoup de cette espece. Ils ne pouvoient concevoir une accusation semblable ; elle leur paroïssoit d'une folie à faire mettre son auteur aux petites - maisons. Le sieur de Beaumarchais excusoit benignement son ennemie ; il en imputoit l'aveuglement non à la haine , mais à l'amour : il expliquoit ainsi l'extravagance de sa conduite : il prétendoit qu'elle avoit conçu pour lui une passion violente , & il assuroit en conserver dans son portefeuille une déclaration expresse. Il se vantoit que depuis la publicité de ses lettres (1) , la Dlle. d'Eon s'étoit présentée chez lui , lui avoit fait demander des excuses , avoit voulu se reconcilier ; mais qu'il lui avoit fait refuser constamment sa porte. Ces assertions , bien étranges , ont été adoptées par des persifleurs qui ont imaginé de les faire servir de base à une nouvelle très-plaisante. Ils ont répandu le bruit que le sieur de Beaumarchais alloit épouser Mlle. d'Eon. On a beaucoup ri de l'accouplement ; & il y a une

(1) Le sieur de Beaumarchais n'avoit pas manqué d'envoyer les lettres en question à tous les gazetiers de l'Europe.

foule de bonnes gens qui croient sur parole : ils ont trouvé qu'il y avoit en effet bien des ressemblances entre ces deux personnages singuliers , qui pouvoient les rapprocher ; mais il y a encore plus de différences qui doivent les écarter. Certes , tous deux ont beaucoup d'esprit & de gaieté ; prodiguent les saillies & les sarcasmes ; ils sont très-caustiques , ils cultivent les lettres ; artisans de leur fortune , ils s'en font gloire ; ils aiment le bruit & l'éclat ; il ont eu quantité d'aventures romanesques ; ils se sont faufilés chez les grands & procuré une réputation immortelle.

Mais mademoiselle d'Eon n'a de méchanceté que dans l'esprit , & le sieur de Beaumarchais l'a dans le cœur. La première n'a percé que par son mérite , ses talents , par sa bonne conduite , par sa réserve , sa sagesse ; le second , peu délicat sur les moyens de parvenir , a employé toutes sortes de bassesses & d'infamies : on lui reproche même des escroqueries & des crimes. L'une a trop de jactance , sans doute : excessivement prévenue en sa faveur , elle en parle sans cesse ; elle croit que tout l'univers doit être rempli d'elle , & l'on seroit révolté de ses rodomontades , si sa franchise & sa bonhomie ne

les lui faisoient pardonner. L'autre, plus impudent, quelquefois plus adroit, fait employer à propos le voile de la modestie, ou même le manteau de l'hypocrisie, ce qui le fait détester, malgré l'admiration qu'il cause, qu'il arrache par les ressources de son génie. Celle-là enfin, plus jalouse d'estime encore que de renommée, n'a jamais eu recours à des manœuvres viles & détournées pour exciter l'étonnement : elle s'est laissé volontiers appeler étourdie, crâne, mauvaise tête, mais n'a jamais souffert qu'on l'entamât du côté de la probité & des sentiments. Celui-ci, plus avide de renommée que d'estime, ne regarde les honnêtes gens que bons à faire des dupes ; il brave le mépris public. Que lui importe ce qu'on pense de lui, ce qu'on en dit en arriere, pourvu qu'on l'accueille, qu'on le fête en société, qu'on le loue en sa présence ? Il seroit donc impossible que des êtres d'une nature aussi opposée pussent jamais sympathiser & vivre ensemble.

Aussi, sur ces entrefaites, la demoiselle d'Eon publia une diatribe bien propre à détruire cette fable, si elle eût été tant soit peu accréditée. Bien loin d'y découvrir en tout son contenu les semences d'une passion assoupie, les restes d'un

feu mal éteint , elle respire , à chaque page , ou l'indignation , ou le mépris , ou l'horreur.

Cette diatribe , dans un genre vraiment original , est divisée en quatre parties , ou plutôt contient quatre pieces.

Dans la premiere (1) , plus longue , dont l'intitulé même est déjà très-plaisant pour ceux qui , au fait des aventures de l'un & de l'autre , en peuvent saisir toute la finesse. Mademoiselle d'Eon tur-lupine d'abord le sieur Caron sur ses qualités , & elle établit les siennes avec beau-

(1) Elle est intitulée : Très-humble réponse à très-haut & très-puissant Seigneur, Monseigneur Pierre augustin Caron ou Carillon , dit Beaumarchais , baron de Rognac en Franconie , adjudicataire général des bois de Péquigny , de Tonnerre & autres lieux ; premier lieutenant des chasses de la garenne du Fort-l'Evêque & du palais , seigneur utile des forêts d'agiots , de primes & d'escomptes , de change , rechange & autres rotures , &c.

Par Charlotte-Genevieve-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée d'Eon de Beaumont , connue jusqu'à ce jour sous le nom de chevalier d'Eon , ci devant docteur consulté , censeur écouté , auteur cité , dragon redouté , capitaine célébré , négociateur éprouvé , plénipotentiaire accrédité , ministre respecté : aujourd'hui pauvre fille majeure , n'ayant pour toute fortune que les Louis qu'elle porte sur son cœur , & dans son cœur.

coup d'emphase. Elle revient sur l'insolence de ce fils d'horloger qui s'affimile à la haute noblesse pour éluder le *Monseigneur* à un ministre, le qualifiant de son titre, *Monsieur le duc*, *Monsieur le comte*, *Monsieur le marquis*, &c., & qui pousse la familiarité avec M. de Maurepas jusqu'à lui écrire : *Mon cher comte*.

Après ce petit préambule où s'égaie mademoiselle d'Eon, elle élève le ton, elle l'anoblit, elle marque toute son indignation à ce négociateur, qui l'a séduite, trompée, trahie pour faire sa cour à ses dépens, & ose encore la traiter de son obligée, lui reprocher son ingratitude, comme s'il lui avoit rendu des services signalés. Elle en vient enfin au grief sérieux du larcin qu'il lui a fait, beaucoup plus considérable qu'il ne l'établissait (1), non en la volant grossièrement dans sa poche, comme il le présente dans sa lettre à M. de Vergennes, afin d'atténuer l'accusation à force de la rendre ridicule ; mais en déguisant les réclamations de l'ancien ministre plénipotentiaire de

(1) Au lieu d'une somme de 60,000 livres c'étoit, suivant elle, une somme de 256,763 l. 10 sous.

France , & la frustrant ainsi du salaire légitime de ses services secrets & publics en tout genre honnête pendant plus de vingt ans (1). Par ces réticences & ces soustractions des demandes de mademoiselle d'Eon , le sieur Caron faisoit sa cour au ministre dont l'économie n'est pas une des moindres vertus ; il captoit sa bienveillance , il s'ancroit auprès de lui & le dispoisoit à le favoriser dans les spéculations lucratives qu'il méditoit sur les insurgents dont la querelle commençoit à s'échauffer (2). Il se vengeoit d'ailleurs contre la chevaliere , de n'avoir pas voulu se prêter aux indignes manœuvres de ce perfide agent , comptant gagner d'immenses richesses par la manifestation de son sexe (3) , ce qui l'auroit rendu dupe de sa générosité affectée envers la cour , s'il n'eût trouvé le moyen de s'en dédommager autrement. En effet , mademoiselle d'Eon donne à entendre , ce que

(1) Propres expressions de la lettre de la chevaliere d'Eon.

(2) La commission du roi , qui autorise le sieur Caron à négocier avec mademoiselle d'Eon , est du 26 août 1775.

(3) Voyez ce qui a été dit précédemment dans la lettre premiere sur la chevaliere d'Eon.

vous avez soupçonné, Milord, & bien d'autres Anglois avec vous, que sa mission vers elle n'étoit qu'un pretexte qui couvroit un espionnage véritable de cet intrigant ; nature de service dont il a été amplement récompensé, mais dont le prix ne se met point en ligne de compte. Ainsi le ministre, sans avoir rien dit que de vrai dans la lettre au sieur Caron, ne le lave que d'un crime imaginaire, & ne le loue que d'un désintéressement hypocrite.

Comment croire en effet au mépris de la fortune de la part d'un homme de néant qui, toute sa vie, a eu les ressorts de l'imagination tendus pour faire des dupes ; qui ne s'est enrichi qu'à force de dépouilles ; dont il n'est pas une seule qui n'ait laissé après elle, au moins le soupçon d'un crime. Bien plus, il paroît, au rapport de mademoiselle d'Eon, qu'il ne négligeoit pas même les petits profits & l'auroit démeublée insensiblement, si elle n'eût mis un terme à ses cadeaux. Cet endroit, qui n'exige aucun commentaire, est digne de vous être cité & vous donnera une idée du style, des tournures & de la manière de plaisanter de l'écrivain femelle.

« Au reste, je ne vous forcerai à rien ;
» pas même à me rendre cette belle

» Vierge d'après le Corregge , que j'ai
 » donnée à M. Caron , parce qu'il me
 » disoit qu'il aimoit les vierges ; ni cette
 » Vénus d'après le Carrache , que j'ai don-
 » née à M. Caron , parce qu'il aime en-
 » core plus les Vénus ; ni ce grand &
 » singulier coffre fort avec des serrures
 » à secret que j'ai donné aussi à M. Caron ,
 » parce qu'il aime , par dessus tout , les
 » beaux yeux d'un coffre fort. Il me
 » suffit que mon bon cœur se soit arrêté
 » à l'article de mes armes qui tentoient
 » aussi votre cupidité gloutonne , mais
 » sur lesquelles l'honneur de m'en avoir
 » dépouillée ne vous avoit donné aucun
 » droit. Il me suffit que la foiblesse de
 » mon sexe ait confondu la force du
 » vôtre , en se refusant avec persévérance
 » à l'infame marché que vous avez osé me
 » proposer , pour m'associer à un vol de
 » grand chemin , & me faire partager le
 » prix de ma honte. Il me suffit enfin
 » d'avoir flétri de mon blâme public le
 » jugement du tribunal Anglois qui a
 » prétendu faire gagner à vos confor-
 » ts cette cause d'iniquité , dont l'opprobre
 » ne peut se consommer & les paiements
 » se réaliser , qu'en vertu d'un consente-
 » ment qu'on ne m'arrachera jamais , ou
 » par une insulte que je ne crains point

» pour ma cendre , par-tout où régneront
 » les mœurs. »

Dans la suite de la lettre il est encore question d'une petite escroquerie envers le lord comte Ferrers ; mais c'est une misère (1) qui ne pouvoit approcher du gain énorme de cinquante mille guinées (2) dont la demoiselle d'Eon frustrait le négociateur en refusant la manifestation de son sexe.

Suit un *Appel à mes contemporaines* : ce n'est qu'une précaution oratoire fort adroite , un écrit où elle dénonce le sieur de Beaumarchais & le livre à toutes les femmes de son siècle , comme un Ther-site qu'il faut fouailler pour avoir voulu élever son crédit sur celui d'une femme ; faire sa cour aux dépens d'une femme ; obtenir des richesses sur l'honneur d'une femme ; & enfin venger son espoir frustré en écrasant une femme.

La troisième pièce, intitulée *Cartel dans*

(1) Il s'agit d'une somme de 4625 livres sterling que le sieur Caron avoit à payer à l'acquit de Mlle. d'Eon & sur laquelle il retint pour son compte 375 livres sterling.

(2) Sur lesquelles le sieur de Beaumarchais avoit offert six mille guinées de bénéfice à mademoiselle d'Eon.

mon nouveau genre (1), n'est que subsidiaire à la première, & répond d'abord au crime d'ingratitude dont l'accuse le sieur de Beaumarchais... Mlle. d'Eon fait voir qu'elle n'est ni n'a pu être ingrate envers lui, puisqu'elle n'en a reçu aucun service réel, puisqu'il n'a travaillé que pour son propre compte, & qu'au contraire elle a été obligée de porter des plaintes au comte de Vergennes contre cet indigne agent, qui, par sa conduite malhonnête, déshonorait la nation chez l'étranger. Elle semble sur-tout outrée des bruits semés insidieusement par cet impudent menteur, & parvenus récemment à sa connaissance : qu'elle étoit amoureuse de lui ; qu'il en réceloit dans son porte-feuille les aveux les plus positifs. Elle le somme de produire ses lettres, où l'on ne lira au contraire, que les marques de l'aversion la plus manifeste, du plus souverain mépris ; que les reproches multipliés de son machiavélisme, de ses fourberies, de son libertinage, de ses infidélités dans sa négociation, de son

(1) Elle est datée du 8 février ; la première ainsi que la seconde sont datées du Petit-Montreuil près Versailles, le lundi jour de la Purification, c'est-à-dire le 2 février.

avarice , de ses écroqueries prouvées par milord Ferrers (1) ; de ses procédés infâmes pour faire une grande fortune sur son sexe , & du désespoir où elle étoit de se voir entre les mains. Enfin , ce qui achevoit de rendre aux yeux de mademoiselle d'Eon le sieur Caron odieux & abominable , c'est la bassesse qu'il avoit eue de prendre pour confident , de se donner pour substitut auprès d'elle un François encore plus taré , plus vil que lui , s'il est possible , l'auteur du *gazétier cuirassé* , le calomniateur de Louis XVI , & pour tout dire , *Morande*.

Afin de mettre le sieur Caron au pied du mur , comme il ne manquera pas de donner pour prétexte de son refus qu'il ne peut produire des lettres où les affaires du roi se trouvent mêlées , Mlle. d'Eon lui ôte cette excuse en le sommant de nouveau de les remettre au comte de Vergennes , qui en fera faire les extraits par gens fermentés & n'en conservera que les paragraphes relatifs à la querelle actuelle. Au surplus , quand même le ministre ne voudroit pas descendre à cette

(1) Mlle. d'Eon prétend que le comte Ferrers en a écrit au ministre de France , & qu'il vouloit venir porter lui même ses plaintes au roi.

médiation ou plutôt à cet acte de juge suprême, les gazettes Angloises existent heureusement & avec plus de preuves qu'il n'en faut pour accabler le sieur de Beaumarchais & le couvrir d'opprobre (1).

« Victoire, mes contemporaines, »
s'écrie Mlle. d'Eon dans la quatrième pièce
qui est une seconde lettre aux femmes,
« victoire & quatre pages de victoires !
» mon honneur, votre honneur triom-
» phent. Le grand juge du tribunal d'An-
» gleterre vient de casser & d'anéantir
» lui-même en présence des douze grands
» juges d'Angleterre ses propres jugements
» concernant la validité des paris ou-
» verts sur mon sexe. Voilà le glorieux
» effet de la terrible leçon que j'ai donnée
» à ce tribunal au moment où je partoais
» pour la France. Son arrêt définitif du
» 31 janvier a reçu l'opposition de ceux
» qui avoient soutenu, d'après ma con-
» duite, que j'étois homme, & qu'on
» vouloit forcer à payer leurs gageures

(1) Mlle. d'Eon cite sur-tout les gazettes du mois de novembre 1775; un aveu & déclaration de Morande pris chez elle par trois témoins le 8 mai 1776; enfin, une lettre du sieur de Beaumarchais du 31 décembre 1775.

» en exécution de ces deux jugemens :
 » il a eu le courage de prononcer dans les
 » termes même de mes protestations pu-
 » bliques , en langue Angloise , que la
 » vérification nécessaire blessant la bien-
 » séance & les mœurs , & qu'un tiers sans
 » intérêt (c'est moi , c'est la chevaliere
 » d'Eon) pouvant en être affecté , la
 » cause devoit être mise au néant. Il a
 » observé que les cours de justice se dés-
 » honoroient en servant les fantaisies
 » ridicules de ces êtres méprisables qu'on
 » nomme *gamblers* , ce qui veut dire
 » joueurs ou parieurs , escrocs ; & que les
 » tribunaux ne devoient plus recevoir
 » de semblables causes de pareils effron-
 » tés , qui , sans respect humain , venoient
 » troubler la majesté du tribunal , injurier
 » l'honneur & la réputation de made-
 » moiselle d'Eon ; qu'il falloit les livrer tous
 » à l'infamie , à l'exécration publique ,
 » & ne pas s'occuper de leurs brigand-
 » ages. Tous les juges ont réuni leurs
 » voix à l'opinion du lord Mansfield , &
 » la salle du banc du roi a retenti d'ap-
 » plaudissemens à Westminster (1).

(1) Suit, Milord , la traduction littérale de
 l'observation de l'éditeur de Saint-James , chro-
 nique du 3 février , sur ce jugement que je sup-

» O, ma Patrie ! continue la chevalière
 » que je vous félicite de n'avoir point
 » tout cet or par une voix aussi infame !
 » Vous avez tant de bras , tant de cœurs
 » tout prêts à enlever à l'audacieuse
 » Angleterre , des dépouilles & plus
 » riches & plus glorieuses ! Magistrats,
 » qui avez reçu mes serments ; ministres,
 » qui m'avez accréditée ; généraux , qui
 » m'avez commandée ; camarades , qui
 » m'avez suivie ; ordre royal & militaire
 » de Saint-Louis , qui m'avez enrôlée ,
 » partagez ma joie ; ombre de Louis XV

prime, parce que vous le connoissez mieux que moi (*).

(*) Nous croyons devoir restituer ici ce passage pour l'intelligence de la suite de la lettre de mademoiselle d'Eon & en faveur des lecteurs qui ne sont pas Anglois.

" Les parieurs qui avoient gagé à coup sûr, se trouver ne ainsi frustrés de la riche moisson qu'ils se croyoient à la veille de faire , & qu'ils avoient si long-temps attendue. Cet arrêt fait rester en Angleterre une somme au moins de 75,000 livres sterling (environ 1,800,000 livres tournois) que sans cela il auroit fallu envoyer à Paris à M. Panchaud (banquier) pour lui & pour un petit nombre d'amis, qu'on avoit honnêtement admis dans le secret pour duper les crédules parieurs de la ville de Londres : un de ceux-ci, pressé par l'exécution du dernier jugement, avoit malheureusement payé le 30 au soir. (*Notes des Editeurs.*)

» reconnoissez l'être que votre puissance
 » a créé , j'ai soumis l'Angleterre à la
 » loi de l'honneur ; femmes recevez-moi
 » dans votre sein , je suis digne de vous »

Telle est la substance , Milord , de cette diatribe (1) dont a été atterré le sieur de Beaumarchais , au point qu'il est resté muet & n'a pas soufflé depuis. Son adversaire , au contraire , n'en a marché que le front mieux levé. On ne cesse de rapporter continuellement de nouvelles anecdotes sur son compte , dont voici la plus piquante & la plus certaine. Elle vous confirmera combien , même depuis son retour dans sa patrie , elle est éloignée de tout esprit d'abjection ; combien elle respire encore cette noble audace qu'elle portoit dans son sein , & qui s'est merveilleusement fortifiée chez nous.

(1) Le coutrier de l'Europe totalement vendu au sieur de Beaumarchais , & qui avoir inséré les lettres de celui-ci , ayant refusé , sans doute , de se charger de la réponse , on la trouve insérée dans la *Gazette de Cleves* , N°. 21 , 22 , 23 , 25 & 26. Il est fâcheux que cet écrit plein de fines allusions en contienne beaucoup qui exigeroient un trop long commentaire , ou même d'absoûment perdues pour les étrangers qui ne peuvent les entendre faute d'être au fait d'une infinité de choses & d'anecdotes.

La veille des rois , M. Franklin , résidant toujours à Passy , s'étoit déterminé à rendre le pain béni le lendemain , quoiqu'en qualité de protestant & n'étant pas propriétaire de la maison qui appartient au sieur le Rez de Chaumont , il eût pu s'en dispenser. Il se faisoit un plaisir de cette cérémonie & avoit disposé en conséquence treize brioches , nombre des treize colonies de l'Amérique unies ; il vouloit mettre une banderole à chacune , & la première devoit porter inscrit le mot *Liberté*. Le curé , qui étoit à dîner chez cet insurgent , témoigna quelque répugnance à cette singulière étiquette ; ce mot de *Liberté* sur-tout l'effaroucha. L'évêque de Saintes , aussi du repas , appuya davantage , & prétendit qu'il ne seroit pas possible au pasteur de tolérer une telle innovation. Mlle. d'Eon présente fut consultée à son tour : elle répondit qu'elle n'avoit rien à ajouter à ce que des membres de l'église avoient décidé ; mais qu'à leur opinion elle joindroit une raison politique non moins prépondérante : c'est que n'étant qu'à trois lieues de Versailles , il ne convenoit pas d'user d'un mot qu'on n'aimoit ni ne vouloit y connoître.

Mais voici , pour terminer , une anecd-

dote bien plus plaisante , & dont je ris encore en vous la racontant.

Il y a dans cette capitale un peintre nommé *Masson* , plus habile farceur qu'artiste ; il joue à merveille tous les rôles qu'on veut lui donner , & sur-tout celui de femme. Mad. de Fourqueux (1) , une virtuose présidant à un bureau de bel esprit , avoit témoigné la plus grande envie de voir la chevaliere d'Eon qu'elle n'avoit jamais connue sous aucun sexe. Un plaisant voulant tourner en ridicule cette dame , lui promet de la lui amener à souper. Il donne le mot au peintre , & le jour pris pour cette comédie , la demoiselle d'Eon prétendue arrive. Parmi les femmes qu'avoit invité Mad. de Fourqueux , il y en avoit de très curieuses ; elles avoient comploté entr'elles de vérifier absolument le sexe de cet être amphibie & de résoudre un si singulier problème. Au moment où elle étoit passée dans la garde-robe , elles la suivent sous prétexte du même besoin ; & , suivant un usage assez commun aux femmes , là se

(1) Femme d'un ancien procureur-général de la chambre des comptes, conseil et d'état , intendant des finances , membre du comité actuel des finances.

trouvant en force , elles veulent absolument satisfaire leur désir. Le sieur Masson les prie , les supplie d'épargner sa pudeur , puis se défend comme un beau diable ; enfin ses forces s'épuisant , il laisse pénétrer les mains victorieuses qui trouvent un monstre & font des cris épouvantables. La Dlle. d'Eon , les larmes aux yeux , les conjure du moins de lui garder le secret sur ce mystère politique , & l'on rentre.

Mad. de Fourqueux qui avoit entendu les cris , veut savoir ce que c'est ; on le lui dit à l'oreille , en lui demandant le même secret. Dès le lendemain , elle n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure... Quelqu'un , qui la veille avoit passé la soirée avec la chevalière , lui rit au nez , lui fait voir l'*alibi* ; elle reconnoît qu'elle a été dupe de quelque imposteur ; & les dames enchantées d'abord de leur découverte , devenues l'objet de la risée générale , reconnoissent le danger d'une curiosité indiscrete.

Mais plus de rire , Milord , j'arrive à Toulon , & tout ce que je vois & apprends déjà me serre le cœur. Il faut me composer de nouveau & me conformer au précepte de Cicéron , qui m'apprend *proprium hoc esse prudentiæ conciliare sibi*

sibi animos hominum & ad usus suos adjungere. C'est d'autant plus nécessaire que je suis parmi de rusés Provençaux dont la franchise n'est pas le caractère dominant : il faudra pourtant qu'ils s'expliquent, ou je ne pourrai.

Toulon, ce 13 mai 1778.

L E T T R E I I.

Sur le départ du comte d'Estaing, sur l'objet de sa mission. Détail & anecdotes sur ce général. Etat de la marine du port de Toulon ; caractère de ses principaux officiers.

IL n'est que trop vrai, Milord ; le comte d'Estaing a appareillé il y a près d'un mois, & sa mission qu'on ne dissimule pas ici depuis son départ, est des plus hostiles. Il ne s'agit de rien moins que de secourir nos colonies révoltées, d'écraser l'amiral Howe & son escadre de beaucoup inférieure (1), & de laisser

(1) En effet, dans mon état de la disposition de nos forces navales, je trouve que les Anglois

ainsi notre armée de terre exposée à la merci des troupes Américaines. J'ai su tout cela par un inspecteur général de la marine de ma connoissance, que j'ai heureusement rencontré dans ce port , & qui se trouve logé dans la même auberge que moi. C'est monsieur du Hamel , membre de l'académie des sciences. Comme j'ai appris qu'il partoît sous deux ou trois jours , j'ai voulu le voir dès le soir même de mon arrivée. C'est un vieillard fort rangé , fort sobre , qui se retire de bonne heure ; en sorte que j'ai eu tout le temps de causer avec lui , de l'interroger & d'apprendre les détails d'un événement dont les suites peuvent être d'une si funeste conséquence. Je ne me suis pas couché que je n'aie rédigé notre dialogue que voici.

L'ANGLOIS *en embrassant M. du Hamel.*

Je suis enchanté , Monsieur , de vous trouver dans ce port ; c'est une bonne fortune à laquelle je ne m'attendois pas.

n'ont actuellement à la station d'Amérique que l'*Aigle* , de soixante-quatre ; le *Raisonné* , le *Non-Such* , le *Saint-Albans* , le *Sommerfet* , tous de soixante-quatre aussi ; le *Fembreke* , de soixante ; le *Preston* , le *Centurion* , l'*Expériment* , la *Renown* , l'*Isis* , tous de cinquante.

M. D U H A M E L.

Ma foi, il a fallu un événement comme celui-ci pour que j'y vinssse : à mon âge, on ne se déplace guere, encore moins entreprend-on un voyage aussi long. Je ne fais plus depuis quelques années que celui de ma terre (1).

L' A N G L O I S.

Mais vous êtes frais & bien portant, bonne chaise de poste, chemin superbe, beau climat ; je ne vois pas ce qui pourroit vous dégoûter.

M. D U H A M E L.

La mission me déplaisoit sur tout. Le comte d'Estaing, en garde contre la mauvaise volonté des officiers de la marine, instruit de la nullité de ceux d'administration, a désiré qu'un tiers non suspect & en état de s'y connoître, vînt faire une sorte de revue de son armement, des vaisseaux de son escadre, des ustensiles, agrès, appareaux qu'on lui

(1) Elle se nomme *Nainvilliers*, & n'est pas loin de *Petitviers* en Gâtinois.

donnoit , & pût d'ailleurs rendre compte verbalement au ministre de la maniere dont les choses se feroient passées : ces fonctions me regardoient principalement en ma qualité d'inspecteur-général de la marine ; j'étois d'ailleurs réputé de la plus grande impartialité : n'appartenant à aucun des deux corps , & fait pour les censurer également , je n'ai pu me défendre de la confiance dont M. de Sartines m'honoroit , & je suis parti.

L' A N G L O I S.

Moi , je suis venu ici pour promener l'ennui qui me tourmente , pour dissiper les vapeurs auxquelles vous savez que nous sommes sujets. Je me suis muni de passe ports , de bonnes lettres de recommandation , afin de tout voir & de n'être point suspect : mais me voilà bien attrappé ; ce port-ci est presque dénué de vaisseaux , & je n'y trouve plus l'escadre du comte d'Estaing que je me faisois une fête de voir en rade.

M. D U H A M E L.

Vous avez donc séjourné bien longtemps en route ; car vous ne pouviez ignorer autrement son départ : il a ap-

pareillé le 13 avril à quatre heures après midi.

L' A N G L O I S.

Le comte d'Estaing a donc été d'une grande diligence , ou vivement pressé sur la fin par la cour ; car on ne comptoit pas à Paris qu'il mît à la voile avant le mois de mai.

M. D U H A M E L.

Dès le milieu de mars le ministre désiroit que ce général & moi nous missions en route , mais sur-tout depuis la déclaration du marquis de Noailles & la nouvelle de l'humeur qu'en a pris le roi d'Angleterre. Le zele du comte d'Estaing n'a pas besoin d'être excité ; il fut bientôt rendu dans ce port (1), précédé des deux chefs d'escadre qui devoient commander sous lui ; & la présence de ces généraux , les récompenses promises aux ouvriers qui se distingueroient par leur empressement , donnerent une telle acti-

(1) Il partit de Paris le 19 mars & arriva à Toulon le 27 à midi ; le même jour il fit son entrée dans le port , où il fut salué par le vaisseau amiral.

tivité aux armemens , qu'on y travailloit sans relâche depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit close , & qu'ils avancèrent plus en trois semaines qu'ils n'avoient fait depuis trois mois.

L' A N G L O I S.

C'est un maître homme que ce comte d'Estaing.

M. D U H A M E L.

Oh ! je vous en réponds ; je l'ai vu à la besogne : il se mêle de tout ; il suffit à tout ; il entre jusque dans les plus petits détails ; il connoît depuis le maître d'équipage de son vaisseau jusqu'au moindre mousse. A peine y eut-il mis le pied , qu'il fit abattre plusieurs cloisons , percer des sabords & augmenter son artillerie d'un neuvième (1).

L' A N G L O I S.

Et les officiers que disoient-ils à cela ?

M. D U H A M E L.

Ils ne disoient rien , du moins devant

(1) *Le Languedoc* , que monte le comte d'Estaing , n'étoit que de quatre-vingts canons , & il est parti avec quatre-vingt-dix.

lui ; ils étoient étourdis de son activité , & ne pouvant résister à son impulsion , ils alloient malgré eux ; ils faisoient ce qu'ils n'auroient jamais fait sans cet exemple. Vous savez qu'il ne faut souvent qu'un seul homme pour animer tout un corps

L' A N G L O I S.

Oui , mais ce corps ne se soucie pas d'être dirigé par cette ame-là.

M. D U H A M E L.

Ils en enrageoient , sans doute ; mais ils ne pouvoient se dispenser de lui obéir , de témoigner de la bonne volonté , de l'émulation. Ils n'en osoient contrarier les dispositions ; ils étoient trop près du soleil : mais il y a une fermentation sourde parmi eux qui éclatera plus tard , & je doute qu'à la mer on ne lui joue pas quelque mauvais tour ; je crains pour cette campagne , & que la malveillance & l'insubordination ne fassent tout manquer.

L' A N G L O I S.

Mais on disoit à Paris que le comte d'Estaing avoit les pouvoirs les plus amples.

M. D U H A M E L.

Vraiment , comme il prévoyoit beaucoup de tracasseries , il n'a pas voulu partir sans avoir en quelque sorte carte blanche pour démonter les officiers dont il ne sera pas content , pour leur en substituer d'autres , & conférer des grades à ceux qu'il en jugera dignes : c'est ainsi qu'il vient de donner un brevet de lieutenant de frégate avec le rang & les fonctions à différents capitaines marchands qu'il a répartis sur les vaisseaux de son escadre , & qui lui serviront comme d'aides-de - camp.

L' A N G L O I S.

Qu'elle est la composition de son escadre ?

M. D U H A M E L.

Il a douze vaisseaux de ligne , dont deux de quatre-vingts canons , six de soixante & quatorze , trois de soixante-quatre , & un de cinquante (1) , & cinq frégates. Cette escadre a pour six

(1) La liste en sera jointe ci-après , parmi l'état de la marine de Toulon.

mois de vivres : on y a embarqué des bombes des mortiers , des grils pour faire rougir des boulets , & des aprovisionnements de toute espece. M. d'Estaing a , en outre , deux mille hommes de troupes réglées (1). Du reste chaque vaisseau est pourvu de trois jeux de voiles (2) , quoiqu'on n'en donne jamais que deux. Les équipages sont au complet le plus nombreux à la maniere Françoisse , & le seul général a mille trois cents hommes à son bord.

L' A N G L O I S.

On dit qu'on a embarqué aussi une provision immense de hardes , d'habillemens de troupes , d'ustensiles , de munitions , outre celle pour la campagne (3).

(1) Mille hommes de troupes de la marine , cinq cents hommes d'un bataillon de *Foix* & cinq cents d'un bataillon de *Hainaut*. Le régiment d'*Artois* ne pouvant servir au service de la place , on y attend pour y suppléer , celui d'*Aquitaine*.

(2) C'est l'appareil complet de toutes les voiles d'un vaisseau. (*Note des Editeurs.*)

(3) Extrait d'une lettre de Toulon , du 13 avril. . . On a chargé à bord des vaisseaux trois cents caisses de six pieds de long sur trois pieds de haut & de large , contenant des draps , des

M. D U H A M E L.

Oh ! le vaisseau même du général est dans un état d'encombrement inconcevable.

L' A N G L O I S.

Sait-on la destination de cette escadre ?

M. D U H A M E L.

Ce n'est plus un mystère : M. d'Estaing va dans l'Amérique Septentrionale : on le croit d'autant mieux aujourd'hui , que le chevalier de Borda major-général de l'escadre , a remis en mer à chacun des capitaines commandants une carte de l'Amérique Septentrionale , sur laquelle est tracée la route que l'escadre doit tenir , de façon à se rallier nécessairement plutôt ou plus tard , en cas de séparation.

L' A N G L O I S.

C'est donc bien certain ? On disoit

bas , des souliers , des chapeaux ; & même des habillemens pour des enfans en bas âge. On a embarqué , en outre vingt mille fusil , mille deux cents bombes , six mortiers , & trente piéces de campagne.

que c'étoit pour Mahon ou pour Gibraltar, pour l'Inde, pour les Antilles, pour se joindre aux Espagnols à Cadix.

M. D U H A M É L.

On disoit tout cela pour les sots ; il est vrai qu'ils sont en grand nombre : c'étoit une petite finesse du ministre & du général, fort mystérieux l'un & l'autre jusque dans les moindres choses. Ils ont affecté de faire cet armement à Toulon, afin de donner le change aux Anglois & de les empêcher de nous primer ; & je crains bien que nous n'en soyons les dupes nous-mêmes, car on ne sort pas du détroit comme l'on veut, sur-tout dans cette saison, où les vents d'Ouest durent quelquefois deux ou trois mois, & vous n'ignorez pas que le vent d'Est est le seul favorable pour le franchir. On sait même déjà que M. d'Estaing est à battre la Méditerranée depuis plus de trois semaines sans pouvoir avancer.

L' A N G L O I S.

Il me semble cependant qu'il y a bien peu de troupes embarquées pour croire que cette escadre aille secourir les Insurgents.

M. D U H A M E L.

Il ne s'agit que d'un coup de main, d'une expédition maritime, de battre l'amiral Howe qui est certainement trop foible pour résister; & vous connoissez mieux que moi l'axiome : *Qui est maître de la mer est maître de la terre.* Le général Washington & le marquis de la Fayette répondroient bientôt du général Howe & de ses troupes. Au reste, pour ne vous laisser aucun doute sur cela, il faut vous apprendre une anecdote certaine. C'est que M. Deane, ce député du congrès, resté si long-temps à Paris, & rappelé, est embarqué sur cette escadre, ainsi qu'un négociateur qui s'y rend avec le caractère de plénipotentiaire. Le soin qu'on a pris de cacher l'objet de leur départ, de masquer celui de leur route en faisant courir le bruit qu'ils alloient en Espagne, enfin de les tenir secrètement à une certaine distance d'ici & de ne les embarquer qu'à la mer; tout cela est bien une preuve de la vérité de ce que je vous dis.

L' A N G L O I S.

Comment a transpiré cette anecdote ?

M. DU HAMEL.

On n'a pu s'empêcher de construire à bord du *Languedoc* un appartement convenable pour le ministre qu'on envoyoit résider aux Etats-Unis ; on a voulu y mettre une sorte de magnificence imposante ; on parloit sur-tout d'un lit de damas cramoisi galonné en or qui y avoit été placé ; on annonçoit qu'une personne de distinction le devoit occuper , sans qu'on dît précisément qui ; & l'escadre partie avant son arrivée donnoit lieu à former mille conjectures. Peu après l'on a su que cette personne de distinction étoit M. Gérard revêtu de la qualité ci-dessus. Il s'étoit rendu à Aix , de là dans un petit village voisin de Toulon (1) , où une frégate , sortie

(1) Il se nomme la *Seine*. M. Deane , qui avoit reçu son rappel le 4 mars , avoit quitté Paris le 30 , & s'étoit rendu au même lieu pour s'embarquer avec M. Gérard.

La frégate la *Chimere* avoit mis à la voile le 11 avril , & avoit pris sa route comme si elle alloit à Cadix. M. de Saint-Cezaire , son capitaine , avoit deux paquets , dont l'un devoit être ouvert dès qu'il auroit doublé le Cap , & l'autre à l'adresse du commandant de Cadix ; à la lecture du premier il connut sa destination , avec ordre

quelques jours avant l'escadre avec des paquets à ouvrir à la mer , étoit venue le prendre.

L' A N G L O I S.

Ce M. Gérard n'est-il pas un premier commis des affaires étrangères ?

M. D U H A M E L.

Oui , une homme fort estimé. Il est regardé comme l'auteur du traité , & comme le plus propre à en compléter les avantages par ses négociations ultérieures. C'étoit le bras droit de M. de Vergennes ; il faut qu'il y ait eu des raisons bien pressantes pour l'éloigner ainsi , & pour que celui - là se soit chargé de cette mission qui doit durer deux ans.

L' A N G L O I S.

N'est - ce pas le duc de Choiseul qui se l'étoit attaché le premier.

M. D U H A M E L.

Et voilà précisément l'enclouure ! Vous pouvez vous rappeler qu'il avoit couru

après l'avoir remplie , de convoyer jusqu'à ce que l'escadre appareillât , & de se joindre ensuite à elle.

des bruits fort singuliers sur M. Gérard. On a été jusqu'à dire qu'il étoit à la Bastille : cette rumeur , devenue absurde par l'exagération , avoit cependant un fondement , ou du moins un germe léger & qui n'a pas peu contribué à sa mission nouvelle. Ce personnage , grand politique , quoique serviteur zélé du roi , ne s'est pas trouvé avoir les mêmes vues que M. de Vergennes relativement à notre liaison avec la Maison d'Autriche , dont le ministre fait peu de cas , & dont M. Gérard , créature du duc de Choiseul , pensoit tout autrement. M. de Vergennes a craint que ce premier commis , ayant le Nord dans son département , & digne en tout de sa confiance , cependant entraîné par sa manière de voir dans cette circonstance critique , ne se prêtât pas assez aveuglément à l'anéantissement du traité de Versailles. Rarement on fait bien ce à quoi l'on répugne. Il n'a pas été fâché de trouver une occasion de s'en défaire avec honneur. Cette explication , fondée sur les vraisemblances , d'un autre côté motive la conduite de M. Gérard , qui , d'une santé délicate , d'un certain âge , pere de famille , très-riche , très-consideré , naturellement n'auroit pas dû s'expatrier pour un poste qui le met

dans le cas de ne pouvoir plus reprendre sa place , sans aucun espoir fondé de courir jamais la carrière brillante des ambassades en titre réservées aux gens de la cour. Au reste ce ne sont que des conjectures : vous en croirez ce que vous voudrez.

L' A N G L O I S.

Mais vous m'arrangez cela d'une façon assez naturelle. Je crois que la finesse du comte de Vergennes vaut bien celle de M. de Sartines. Je n'en puis revenir.

M. D U H A M E L.

Il est certain qu'en faisant partir l'escadre de Brest , on lui épargnoit huit à neuf cents lieues de trajet , sans compter les risques du retard qu'elle éprouve à présent.

L' A N G L O I S.

En a-t-on des nouvelles directes depuis qu'elle a fait voile ?

M. D U H A M E L.

Un courrier extraordinaire , chargé de porter l'annonce de son départ à la cour , avoit été embarqué sur le *Languedoc* , & , après avoir vogué jusqu'à une lieue

en mer , a été renvoyé dans une chaloupe & est parti pour Versailles : un autre expédié des bureaux de la marine le douze avril à M. le comte d'Estaing , étant arrivé trop tard , on a sur le champ fait appareiller un petit bâtiment pour lui porter les paquets de la cour.

Ce bâtiment est revenu ; il n'a rapporté aucune lettre ; on n'a eu par lui que des nouvelles verbales : il est défendu aux officiers d'écrire tant qu'ils seront en mer : il a dit que l'escadre avoit essuyé un coup de vent violent peu après sa sortie ; qu'on avoit sollicité le général de relâcher aux Isles-d'Hieres , tant pour différents vaisseaux qui ayant appareillé trop à la hâte avoient besoin de se mieux gréer , que pour assurer la mâture du *Languedoc* qui couroit risque d'éprouver de grands dommages , si l'on n'y prenoit garde ; enfin pour ne pas se laisser affaler dans le golfe de Gênes , où il perdrait plus de temps à se relever que s'il eût passé huit jours à se mieux disposer dans le havre où l'on lui conseilloit d'entrer. Différents bâtiments qui en ont eu connoissance depuis , assurent que la prédiction se vérifie , & que le comte moins avancé qu'à son départ , a en outre essuyé par sa faute plusieurs coups de

vent qui l'ont fort maltraité. Tels sont les bruits que font courir les officiers ; car vous pensez bien que , malgré les défenses , il a toujours passé très - secrètement de petits billets de contrebande qui ne sont pas à la louange du général.

L' A N G L O I S.

On dit qu'il a banni tout luxe de son escadre , qu'il donne l'exemple de la grande frugalité , qu'il ne couche que sur un hamac & qu'il exige que les officiers se conforment à sa conduite.

M. D U H A M E L.

Oh ! il est des choses auxquelles avec tout son pouvoir il ne peut forcer les autres ; il faudroit qu'il leur donnât avant son physique & son tempéramment : il est certain qu'il établit dans son vaisseau & dans tous les autres une discipline fort austere. Lorsqu'il prit le commandement il fit assembler à son bord les principaux officiers & leur tint ce discours dont on a conservé note. « Messieurs, » je n'ignore pas les dispositions défavorables où la plupart d'entre vous & » peut-être tous sont contre moi ; j'ai » eu connoissance des mémoires envoyés » au ministre contenant vos griefs & vos

» plaintes : je vous prévien^s que je n'en
 » conserverai aucune haine , aucun res-
 » sentiment ; cela ne m'empêchera pas
 » de rendre justice à votre mérite , à vos
 » talents , de louer vos belles actions ,
 » & de demander pour vous au ministre
 » les graces & récompenses dont vous
 » ferez susceptibles : mais je vous pré-
 » viens en même temps qu'en prenant
 » congé du roi , j'ai répondu à S. M. sur
 » ma tête de l'honneur de son pavillon ;
 » la vôtre m'en doit répondre à son tour. »

L' A N G L O I S ,

Voilà qui est fier.

M. D U H A M E L .

D'un autre côté , il a le génie un peu ,
 ou plutôt très - romanesque : il a fait
 placer dans les vaisseaux les portraits des
 grands hommes de mer qui ont bien
 mérité de la patrie , avec un détail de
 leurs belles actions ; il s'est imaginé que
 ces images , ces histoires seroient propres
 à enflammer la bravoure François^e , à
 faire enfanter des prodiges d'héroïsme.

L' A N G L O I S

Et vous croyez que tout cela ne pro-
 duira rien ?

M D U H A M E L.

Je crois qu'au contraire ces innovations ne serviront qu'à le rendre plus désagréable & à exciter davantage la jalousie : on la connoît si forte , qu'il y a des paris qu'il n'aura pas passé le détroit sans avoir démonté quelque capitaine de vaisseau.

L' A N G L O I S.

En vérité , voilà un esprit de corps infernal ; depuis long-temps j'en entends parler , mais je ne pouvois croire des dispositions si contraires au bien du service , si essentielles à réprimer ; je pensois qu'il y avoit beaucoup d'exagération. Comment ! on disoit à Paris qu'à l'arrivée du comte d'Estaing à Toulon, il y avoit eu une espèce de soulèvement général des officiers contre lui , qu'il n'y avoit pas jusqu'aux gardes de la marine qui avoient adressé des représentations sur leur droit de ne recevoir d'ordres que d'officiers de leur corps ; & le discours de ce général me le confirme.

M. D U H A M E L.

Toute cette fermentation , cette mutinerie même de discours a eu lieu lors-

qu'on apprit sa nomination ; car comme je vous l'ai observé , dès qu'il a paru , ces messieurs sont devenus très souples : mais je vous le répète , c'est durant le cours de la campagne que je redoute une division funeste.

L' A N G L O I S.

Est - ce qu'on n'a pas eu du moins la prudence de lui laisser le choix des capitaines ?

M. D U H A M E L.

Il a eu celui des chefs d'escadre ; il a fait nommer MM. de *Breugnon* & de *Brover* , comme ses bons amis , ses bras droits , mais il ne faut pas qu'il s'y fie trop. Le premier est un homme peu liant , brutal même , qui , enfant du corps , en a sucé l'esprit avec le lait : il ne laisse pas que d'avoir son ambition ; il s'est trouvé flatté d'être pour la première fois le second d'une grande escadre ; il connoît son général pour être fort téméraire , on ne fait pas ce qu'il peut arriver , un boulet peut facilement l'en débarrasser , & le voilà en chef ; c'est assez joli. Quant à M. de *Brover* , le principe de son avancement à la cornette a été de porter M. le marquis de *Chauvelin*

en Corse , lors de cette grande & glorieuse expédition. Du reste , le patelinage Provençal lui aura concilié M. d'Estaing ; il aura été flatté d'être employé dans la seule escadre considérable qui sortira peut-être du port de Toulon , & attaché à ce département , il sentoît que la médiocrité de ses talents n'obligeroit pas à le venir chercher si loin.

M. d'Estaing a encore nommé son capitaine de pavillon , M. de Boulainvilliers , qu'on a fait passer de Brest à Toulon ; son major , M. de Borda , mon confrere , quoiqu'il ne fût que lieutenant de vaisseau , mais excellent pour les fonctions de cette place , actif , bon géographe , dressant parfaitement une carte marine , possédant l'art des signaux & d'ailleurs versé dans toutes les études théoriques du métier. A l'égard des capitaines de l'escadre , je ne connois guere que M. de Bougainville qui puisse être de son choix ; parce que de tout point ce personnage lui convenoit ; intrus comme lui , détesté de la marine , il a d'ailleurs les qualités & les connoissances d'un véritable homme de mer ; il joint la théorie à la pratique : en outre , le ministre n'étoit pas fâché , en retirant avec éclat cet officier employé dans l'escadre de M. Du-

chassault pour l'envoyer dans l'autre ; d'autoriser les bruits qui couroient de la prétendue destination de M. le comte d'Estaing pour l'Inde, genre de navigation dont M. de Bougainville est très au fait ; & beaucoup de spéculateurs , en effet , furent dupes de cette finesse : quant aux autres , on ne pouvoit en fabriquer exprès pour M. d'Estaing ; il a bien fallu qu'il les prit tels qu'ils étoient.

L' A N G L O I S.

Je vois que vous n'avez pas grande opinion de ces Messieurs.

M. DU HAMEL.

Vous l'avez dit. Cependant M. de Barras , qui commande le *Zélé* , est un homme de mérite ; il a de la bravoure , de la vigilance , du zele ; il aime son pays , & fera céder tout intérêt particulier à l'intérêt public. M. le chevalier de Suffren fera bien aussi ; si l'occasion s'en présente , il ira loin : malheureusement il aura peu de voix en chapitre ; c'est un des derniers dans l'ordre du tableau. Je ne connois pas assez les autres pour en juger.

L' A N G L O I S.

C'est-à-dire , qu'ils ne se sont pas fait

connoître , faute d'occasion sans doute ; mais vous avez , ce me semble , encore un confrere parmi eux , le marquis de Chabert qui commande le *Vaillant*.

M. DU HAMEL.

Entre nous c'est un pisse-froid , un pauvre homme dans toute la valeur du terme , bon tout au plus à quelques expériences de montre marine qu'il doit faire.

L'ANGLAIS.

Il n'y a donc là de vraiment bon marin , bien exercé , bien éprouvé , bien reconnu pour tel que M. de Breugnon.

M. DU HAMEL.

Si vous voulez : pour moi , je n'en raffole pas. Je fais qu'il fut fait chef d'escadre en 1767 avec une grande distinction , en passant sur le corps de plus de cinquante de ses anciens , ce qui fit crier tout le corps ; mais il dut cette faveur moins à son mérite transcendant qu'à une mission d'apparat qu'il venoit de remplir à Maroc , où il avoit fait la paix avec cette puissance barbaresque. Je me rappelle que plusieurs années après , dans l'escadre d'évolution de 1773 , quoique
commandant

commandant une division , il fut cependant *flambé* honteusement comme le capitaine le moins expérimenté.

L' A N G L O I S.

Je vous avouerai que je n'entends pas ce mot.

M. D U H A M É L.

Je crois bien : il n'est pas dans le dictionnaire de marine des Anglois , ils ne s'en servent point ; mais il est d'un fréquent usage chez nous. On appelle *flamber* , mettre au vaisseau commandant une flamme convenue pour avertir un capitaine lorsqu'il fait une mauvaise manœuvre , ou qu'il n'obéit pas aux signaux. Dans l'escadre d'évolution dont je vous parle , nos officiers étoient tellement rouillés sur toutes les manœuvres depuis dix ans qu'on étoit en paix , qu'il y avoit continuellement quelqu'un de *flambé* ; & je vous le répète , M. de Breugnon le fut à la tête de son arrière-garde.

L' A N G L O I S.

Mais il n'est pas que M. d'Estaing n'ait quelqu'un de confiance dans le sein duquel il puisse déposer ses secrets , dont

il puisse attendre sinon des instructions ,
du moins des conseils.

M. DU HAMEL.

Le seul homme dont il prend des conseils & même des instructions , est un de ceux qui sembleroient le moins fait pour lui en donner ; puisque c'est un simple officier bleu , un capitaine de brûlot qu'il vient de faire nommer lieutenant de vaisseau pour l'avoir à son bord ; un nommé *Mauff* , marin de Saint - Malo , qui a beaucoup d'expérience & d'empire sur lui.

L' A N G L O I S.

Et c'est par cette raison-là même sans doute qu'il le goûte mieux ; il ne se sent point humilié de consulter un subalterne trop honoré de sa confiance , qui lui donne ses avis dans le secret , lui en laisse tout l'honneur apparemment , & ne s'en prévaut pas en public.

M. DU HAMEL.

Et c'est précisément ce qui humilie au contraire les officiers de la marine ; ils ne peuvent digérer que M. le comte d'Estaing , qu'ils regardent comme aveugle en cette partie , ne veuille pas s'en rap-

porter à eux , borgnes , si l'on veut , ce qui est toujours y voir quelque chose , & leur préfère un étranger , un officier de fortune.

L' A N G L O I S .

Regardez - vous donc réellement le comte d'Estaing comme aussi dénué de connoissances maritimes qu'ils l'estiment.

M. D U H A M E L .

Il est certain qu'il n'a pas l'expérience de vos marins ni même des nôtres , qu'il ne peut l'avoir : il n'y a qu'à se rappeler sa vie.

L' A N G L O I S .

Je n'en ai qu'une notion confuse ; je me souviens en gros qu'il nous a désolé dans l'Inde durant la dernière guerre.

M. D U H A M E L .

Son histoire est simple : il avoit près de trente ans (1) qu'il ne connoissoit encore un vaisseau que pour avoir été passager dessus lorsqu'il se rendit dans

(1) M. le comte d'Estaing est né le 24 novembre 1729.

L'Inde , tourmenté à la fois par les deux seules passions qui y conduisent ordinairement , l'ambition & la cupidité. Il débuta par être fait prisonnier (1). Libre sur sa parole , indigné de son inaction , dans son ardeur bouillante & aveugle , il ne craignit pas de se charger de détruire un comptoir Anglois dans le golfe de Perse (2);

(1) Dans la Ville Noire , lors d'une sortie que fit le colonel Draper , le 14 mars 1759 , pour repousser les François qui assiégeoient Madras. M. d'Estaing étoit alors brigadier.

(2) Ce comptoir se nommoit Coinbroons , établissement non-fortifié , appartenant à la compagnie des Indes Angloise , à quinze degrés ouest environ de Surate (*).

(*) Voici un détail plus circonstancié de ce lieu : Les Anglois étoient fixés là par Shaw-Abbas , Sophi de Perse , après la destruction d'Ormuz , à qui il accorda de grands privilèges dans le commerce & une part des droits de ce port , ce qui montoit à près de 4000 liv. sterl. par an ; mais les Anglois avoient perdu ces avantages par la confusion & l'anarchie qui avoient presque ruiné la Perse. Le climat est si chaud & si mal sain , que les naturels même le fuient dans la mauvaise saison ; ils descendent avec leurs caravanes seulement au temps où les vaisseaux sont attendus pour commercer en habillements , &c. qu'ils emportent en caravanes ; en sorte que , comme il n'y est pas besoin de magasin , la compagnie n'y a pas de fortifications ; mais ils gardent seulement une maison pour leur agent ou chef , & ses commis ont un petit parti de soldats pour les défendre contre les voleurs. (*Addition des Editeurs*).

c'est la première fois qu'on le voit commander sur mer : pour plus d'astuce, il se masque sous pavillon Hollandois. L'expédition n'étoit pas glorieuse, mais elle pouvoit être lucrative : quoique afin de colorer son manque de foi, il supposât qu'il savoit être échangé, on voit par certaines clauses & exceptions réfléchies, insérées dans la capitulation (1), qu'il sentoit sa déloyauté; & en effet il étoit impossible qu'il en eût la nouvelle. On lui reprocha en outre d'avoir manqué à cette même capitulation en faisant mettre, quinze jours après, le feu à la factorerie soumise, & en l'abandonnant au pillage, quoiqu'il se fût engagé de la conserver moyennant un rachat.

Encouragé par cet essai qui tenoit beaucoup du pirate & du forban, il vint croiser quelque temps sur Ceylan, puis cingla vers Sumatra & y tomba sur les établissemens des Anglois (2) qui se croyoient en sûreté loin du siège de la guerre, & surtout par le succès de leur nation, qui

(1) Le comte d'Estaing arriva le 13 octobre; & la capitulation est du 14.

(2) Toujours avec les deux bâtimens qui avoient servi à la première expédition, le *Condé* & l'*Expédition*.

triomphoit à la côte de Coromandel & de Malabar , qui chassoit en ce moment les François du Bengale & de toute la presqu'isle. M. d'Estaing prit plusieurs forts (1) & le principal qui est Bancoul (2) ; n'ayant point assez de forces pour en garder aucun , il chargea en diligence tout le butin qu'il put trouver , sur des vaisseaux Hollandois loués pour cet effet à Batavia , & l'envoya à l'Isle-de-France ; du reste, il pillâ , ravagea tant qu'il put : il n'y eut pas une petite baye , pas la moindre anse où les ennemis étoient supposés avoir quelque propriété qu'il ne visitât ; il laissa partout des vestiges de son passage destructeur , en sorte que les vaisseaux d'Europe à leur arrivée trouverent leurs comptoirs dans la plus grande détresse & manquerent eux-mêmes des secours nécessaires pour se rafraîchir & s'équiper.

L' A N G L O I S.

Voilà une vilaine maniere de faire la guerre.

M. D U H A M E L.

Elle est malheureusement trop com-

(1) Nattal , le premier de tous , fut attaqué en février 1760 & pris le 7 du même mois.

(2) Autrement le fort Marlborough.

muné dans ce pays-là ; vous nous en aviez donné plus d'un exemple.

L' A N G L O I S.

A la bonne heure qu'elle fût la ressource de quelque aventurier subalterne d'un flibustier ne vivant que de rapine & de brigandage ; mais elle ne convenoit pas à un grand seigneur destiné à des missions plus nobles.

M. D U H A M E L.

Il faut parler à charge & décharge : M. d'Estaing avoit tort sans doute d'enfreindre sa parole : mais ne pouvant plus faire de mal en grand, il falloit tâcher de vous en faire comme l'on pourroit fourdement & en détail ; & le comte d'Estaing étoit l'homme le plus propre à cela par sa haine violente contre votre nation ; par son audace, sa vivacité, son opiniâtreté ; d'ailleurs, il étoit encore dans la fourgue de l'âge, & sa jeunesse pouvoit lui servir d'excuse.

Quoi qu'il en soit, il a un défaut physique très-dangereux à la mer & sur tout dans un commandant : il a la vue si basse qu'il ne distingue pas du gaillard d'arrière ce qui se passe sur le gaillard d'avant, & c'est ainsi qu'il se laissa prendre dans les

mêmes parages qu'il avoit tant dévastés (1). Il fut ramené en Angleterre , & sans doute auroit payé cher son infidélité , si M. le dauphin , dont il avoit eu l'honneur d'être menin , & qui s'intéressoit à lui , n'eût interposé son auguste protection.

Pour en venir à votre principale demande , vous jugez facilement , Milord , qu'il n'y a pas là de quoi faire un marin bien expérimenté dans le commandement ; cependant , dès 1763 le comte d'Estaing fut nommé lieutenant-général des armées navales. Depuis ce temps il est allé à Saint-Domingue , & en est revenu par une singularité plus rare qu'utile : sous prétexte de s'exercer , il a voulu commander lui même le vaisseau qui devoit le porter , & voilà toutes ses campagnes.

Faites attention que je ne suis ici que l'écho de ses envieux.

L' A N G L O I S.

Cet historique donne prise à bien des égards contre le comte d'Estaing , & je ne suis plus surpris que beaucoup de gens sensés , en lui accordant de grandes qua-

(1) C'est son défaut de vue qui l'avoit fait prendre aussi dans la Ville-Noire.

lités , le regardent comme impropre au généralat maritime , sur-tout par son défaut d'expérience.

M. D U H A M E L.

Ses enthousiastes répondent à cela que les gens supérieurs volent où les autres ne font que se traîner ; qu'un homme de génie apprend plus dans une campagne, qu'un homme borné dans dix. Il est vrai que c'est ce génie que ses détracteurs lui contestent ; je ne parle pas simplement des officiers de la marine , mais de bons connoisseurs qui l'ont étudié & approfondi : ils disent que le comte d'Estaing est trop munitieux pour être transcendant , un homme de trop de détail pour saisir l'ensemble ; qu'il est excellent pour un coup de main où il ne faudra que de la prestesse , de l'ardeur & de la précision : mais qu'il ne pourroit suffire à la combinaison des différentes parties d'un projet vaste exigeant des vues d'une certaine étendue , encore moins à son exécution lente & réfléchie , à laquelle il faudroit que tous les bras concourussent constamment sous la direction d'une seule tête ; toutes les volontés par l'impulsion d'une seule ame.

L' A N G L O I S.

Ces grandes phrases simplifiées signi-

fient fans doute que le comte d'Estaing n'a pas assez de tenue dans ses idées , assez de liant dans son caractère. D'ici à quelque temps nous saurons qui l'a le mieux apprécié : n'y a-t il pas en armement une seconde escadre ?

M. D U H A M E L.

Qui commence à prendre forme. Elle doit être composée de cinq vaisseaux , des frégates , des chebecs qui restent à armer (1).

L' A N G L O I S.

Voilà donc à quoi se réduisent tous les vaisseaux de ce port.

M. D U H A M E L.

Sauf deux à réparer , & trois en construction : j'en emporte la liste à Paris où l'on parle de tout sans rien savoir : vous ferez peut-être bien aise d'avoir pieces en main quand on bavardera devant vous sur cet objet. La voilà.

Ici M. du Hamel me confia la liste. Je le remerciai ; puis j'ajoutai.

(1) La liste s'en trouvera ci-après dans celle de la marine de Toulon.

L' A N G L O I S.

Y avez-vous joint les noms des capitaines ?

M. D U H A M E L.

Très-exactement.

L' A N G L O I S.

Y a-t-il parmi ces Messieurs des noms plus redoutables à ma nation que ceux des capitaines de l'escadre du comte d'Estaing.

M. D U H A M E L.

Encore moins , s'il est possible : ce sont tous capitaines faits depuis la paix ; le commandant seul , le chevalier de Fabry , date de cette époque (1) : en 1759 il montoit la frégate la *Gracieuse* dans l'escadre de M. de la Clue , & dès lors ne donna pas une grande opinion de son talent ou de sa subordination , puisqu'il se trouva séparé de l'escadre qu'il n'auroit jamais dû quitter & participa ainsi à une défection qui fut le commencement du plus grand désastre (2) ; cependant avec

(1) Il a été fait capitaine en 1757.

(2) De cette escadre composée de douze vais-

toute la souplesse provençale il s'est poussé depuis, il s'est rendu agréable aux différents ministres, il s'est fait faire chef d'escadre, donner la direction du port, nommer commandant du département par *interim*.

L' A N G L O I S.

Quoi ! est-ce que le marquis de Saint-Aignan, pour qui j'ai des lettres, ne commande plus ici ?

M. D U H A M E L.

Non, depuis le premier de ce mois. En ce moient M. de Saint-Aignan est en route pour Paris.

L' A N G L O I S.

Celui-là n'est pas, je crois, un grand marin.

M. D U H A M E L.

Il n'a pas laissé que de servir, il étoit sur-tout au combat de Mahon (1) ; parmi ses camarades il ne passoit pas pour bien habile, & ne donna nullement en

seaux de ligne & trois frégates, trois vaisseaux furent pris, deux brûlés, &c. au combat de Lagos qui eut lieu le 17 & 18 août 1759.

(1) Il montoit le *Lion* de soixante-quatre.

cette occasion importante des preuves d'une grande capacité (1) : dans l'escadre de M. de la Clue , il montra moins de tête encore & se fit échouer & brûler assez mal-adroitement son vaisseau (2). Malgré ces échecs à sa réputation , il étoit d'un nom à aller toujours son train , & n'en est pas moins rapidement monté aux premiers grades (3). Il étoit assez aimé dans son corps , lorsqu'il s'est barbouillé un peu par son mariage. Il s'est avisé d'épouser la fille de Mad. de Gueudeville , l'intendante de Toulon & belle-sœur du ministre. L'on a trouvé cette alliance mauvaise , d'autant que c'étoit dans le fort des querelles du corps avec le ministre ; qu'on connoissoit M. de Saint-Aignan pour très-foible , & que nommé commandant de la marine , il n'avoit

(1) M. de Saint-Aignan étoit à l'avant-garde le premier de la file. M. de la Galissonniere se plaignit qu'en n'obéissant pas promptement à son signal de revirer de bord , on avoit retardé la poursuite de l'ennemi.

(2) Le *Rédoutable* de soixante & quatorze , M. de Saint-Aignan se trouvoit le plus ancien capitaine & dans le cas de commander cette belle escadre après M. de la Clue.

(3) M. le marquis de Saint-Aignan a été fait chef d'escadre en 1764 & lieutenant-général en 1769.

déjà que trop de condescendance pour l'intendant. Il eut de plus la gaucherie de faire la cérémonie à Toulon : on le bouda ; & les gardes de la marine , piqués de n'avoir pas été invités à la noce où ils prétendoient devoir assister , non pas tous à la vérité , mais par députation ; de n'avoir pas eu de nœud d'épée tandis qu'un pied plat d'enseigne de port en montrait un ; refuserent d'aller au bal , & malgré les sollicitations du général , & la harangue de leur commandant , monsieur d'Arbaud de Jouques , trop mou , où plutôt accusé de les soutenir dessous main , ils n'y parurent pas.

L' A N G L O I S.

Oh ! c'est trop plaisant ! en vérité , vous êtes charmants , vous autres François ; tout fait scène & comédie chez vous.

M. D U H A M E L.

Oh ! il se passe plus souvent du tragique , & il y en auroit eu sûrement dans cette circonstance si ce n'eût été un personnage de ce rang & le commandant du port. Je me ressouviens toujours d'un certain mariage arrivé à Rochefort pendant que j'y étois , qui ne fut rien moins

que gai. Une Mad. Desherbiers, veuve d'un capitaine de vaisseau & fille de M. de Létenduaire, mort commandant de ce port, se remaria en 1752 avec monsieur Cochon Dupuis, l'un des médecins de la marine. Il y eut un charivari effroyable; on se rendit à la maison des nouveaux mariés à la brune; on joua sur ce nom de *Cochon* qui prêtoit à toutes sortes de mauvaises plaisanteries; on y chanta les chansons les plus grossières & les plus injurieuses; on cassa les vitres; on brisa les portes; on pillla la maison. Les vieux capitaines de vaisseau accouroient leur redingote sous le nez & encourageoient les jeunes gens; le mari & la femme penserent mourir de frayeur & certainement ne firent pas la noce cette nuit-là. Envain avertit-on le commandant M. de Macnemara, de ce désordre; il s'écoula plusieurs heures avant qu'il le réprimât, & quand il voulut faire valoir son autorité, tout le monde s'étoit éclipfé; il ne se trouva point de coupable, & personne ne fut puni.....

Ici, Milord, notre conversation fut interrompue par un étranger qui survint, & qu'à son air plat, à son ton anodin, à ses révérences gauches & traînantes, j'aurois pris pour un homme qui venoit

rafraîchir les entrailles de Monsieur , si
 je ne lui eusse remarqué une croix de
 Saint-Louis & un uniforme. D'ailleurs ,
 après les compliments affectueux sur le
 prochain départ de M. du Hamel , sur ce
 qu'il n'avoit pas voulu le laisser partir
 sans lui dire adieu & l'embrasser , je ne
 pus douter que ce ne fût un officier de
 la marine dans toute la force du terme ,
 lorsque se frottant les mains & ricanant ,
 il s'écria : « Hé bien ! le voilà qui est
 » encore emprisonné ; toujours baloté
 » par les vents contraires , il ne peut
 » sortir. Un bâtiment qui vient d'arriver
 » rapporte que l'escadre , le 29 avril ,
 » étoit à louvoyer à la hauteur d'Alger.
 » Je l'avois bien dit : il ne fait pas son
 » métier ; il a voulu s'obstiner à ranger
 » la côte d'Espagne au lieu de se porter
 » à celle d'Afrique pour y trouver le
 » vent d'Est & profiter de la première
 » risée qui souffleroit , afin d'enfiler le
 » détroit ; il a ainsi manqué plusieurs
 » fois l'occasion de passer : moi ou plu-
 » sieurs autres de mes camarades , si nous
 » avions eu la même mission , serions
 » ma foi bien prêts d'arriver. Aujourd'hui ,
 » voilà ce que c'est que la prévention :
 » il sembloit qu'il n'y eût que M. le
 » comte d'Estaing en état de commander

» une escadre ; je suis bon François , &
 » je ne souhaite pas le mal de ma patrie ;
 » mais en vérité , quand nous serions
 » traversés un peu , ce seroit peut-être un
 » grand bien , si cette école pouvoit gué-
 » rir de la manie de chercher des intrus. »
 Quand j'eus ainsi le mot de l'énigme , je
 me retirai , laissant répondre M. du Hamel
 à cette violente & risible diatribe.

Le lendemain matin , il me dit que ce
 personnage étoit M. de Marin , un ancien
 capitaine de vaisseau du département ,
 visant à la cornette , grand bavard , ai-
 mant beaucoup les nouvelles , jaloux ,
 fournois , crasseux & ladre comme la
 plupart des Provençaux ; du reste , du
 commun des martyrs , quant aux talents
 de son métier ; ayant servi autant qu'il
 avoit pu , parce qu'il fait meilleur vivre
 aux dépens du roi qu'aux siens.

Instruit très - promptement ainsi ,
 Milord , de ce que je venois chercher ,
 j'ai regardé comme superflu de faire un
 plus long séjour à Toulon. Je me suis
 hâté de porter mes lettres de créance au
 chevalier de Fabry , qui commande au
 lieu du marquis de Saint-Aignan , de
 visiter le port & d'éviter par une cu-
 riosité trop attentive & trop inquiète les
 soupçons que j'aurois pu causer.

J'ai trouvé M. le commandant très disposé à la hauteur, à l'insolence même ; mais quand en lisant mes lettres , il a vu que j'étois Anglois , je me suis apperçu que frappé d'un respect involontaire , il perdoit peu-à-peu ces dispositions. Il m'a donné très poliment un officier pour me conduire. Comme je ne pourrois répéter dans la description de ce port que beaucoup de choses déjà dites dans celle du port de Brest ; que d'ailleurs le fort de la guerre ne se portera certainement pas dans la Méditerranée ; que les Anglois ne font point dans le cas d'y faire aucune tentative ; qu'il sera trop heureux pour eux s'ils y restent dans un état de défense respectable , je n'ai point pris sur cela toutes les connoissances que j'aurois pu acquérir.

J'ai observé en gros que le port de Toulon est , dans un genre différent , non-moins beau que celui de Brest ; qu'il est infiniment commode ; qu'il est divisé en deux ; qu'il y a la partie destinée aux vaisseaux & bâtimens du roi , l'autre destinée aux navires marchands ; que le quai pour les travaux de l'arsenal est superbe ; qu'il y a une grande rade , parce que Toulon , enfoncé dans une espece de cul-de-sac , est à quelques lieues de la haute mer &

qu'il faut chenaler un certain temps , entre deux côtes hérissées de canons , avant d'avoir parcouru les sinuosités de ce canal. On m'apprit cependant , que ces difficultés n'avoient pas empêché durant la dernière guerre, notre amiral Boscawen de pénétrer dans cette baie , d'y venir braver M. de la Clue & son escadre (1), & de dépêcher quelques vaisseaux destinés à brûler deux navires qui étoient à l'ancre dans la grande rade : fanfaronade qui pensa lui coûter cher , parce que ses vaisseaux tomberent en calme plat & furent obligés de se faire touer pour se soustraire au feu des batteries qui auroient coulé bas ces agresseurs téméraires.

Le port de Toulon , malgré son étendue & la facilité de ses mouvements , est peu occupé relativement aux autres en temps de paix & même en temps de guerre ; parce que , excepté dans un cas extraordinaire comme celui-ci , on n'y arme guere pour les expéditions d'outre-mer ; que celles auxquelles il est destiné ne concernent que les mers du Levant ; & qu'à moins que le théâtre de la guerre n'y soit , ce genre de navigation douce ,

(1) Celle dont il a été question plus haut , battue au combat de Lagos en 1759.

courte & peu périlleuse n'exige pas des forces considérables. Aussi le contingent de ce port est plus de moitié moindre que celui de Brest ; il va de vingt à vingt-cinq vaisseaux de ligne , & il n'y en a que dix-neuf en ce moment , tels que vous les compterez sur ma liste. Le nombre des ouvriers est proportionné ; ainsi que celui des matelots (1) ; il est vrai qu'on peut s'en procurer facilement de tous les ports voisins d'Italie ; mais cette espèce d'hommes est peu convenable à la navigation de l'Océan ; ils sont mous , ils sont sujets à ce qu'on appelle *piler fantaisie* , genre de vapeurs assez semblables au spleen , qui les fait tomber dans le dégoût & l'ennui , & leur est mortel.

Vous me fauriez mauvais gré , Milord , si je vous omettois la description d'une

(1) L'officier qui me conduisoit , me dit que lors de l'armement de l'escadre de M. de la Galissonnière en 1756 , temps où il y eut le plus de mouvement à Toulon durant la dernière guerre , le nombre des ouvriers travaillant aux radoub & aux entretiens , n'étoit que de deux mille trois cent quarante ; & celui des ouvriers employés aux ateliers , de mille trois cent vingt-sept. Vous avez vu précédemment quel étoit alors l'état des classes.

machine unique , dont il n'y point d'exemple dans le monde connu , & qui , n'eût-elle aucune utilité , ce qu'on ne peut savoir encore , & ce qui n'est pas à présumer , feroit toujours infiniment d'honneur à l'artiste qui l'a inventée , & sera un objet continuel de curiosité. On avoit depuis long-temps le projet d'établir une forme , c'est à dire un *bassin de pierre* communiquant à la mer par des portes qu'on ouvre & qu'on referme , dans le goût de celles de Brest ; on n'avoit jamais pu réussir. Feu M. Laurent (1) , envoyé par le duc de Praslin , malgré tout son talent , avoit échoué , à cause des sources jaillissantes à l'endroit choisi , & des frais énormes qu'il en eût coûté

(1) Fameux machiniste , sur-tout pour l'hydraulique , auteur du canal de Picardie dont les papiers publics ont beaucoup parlé.

Voici ce qu'on écrivoit à ce sujet & ce qui déterminâ sur-tout à cesser les travaux. Toulon le premier mai 1768. . . . Les nouvelles formes qu'on construit ici , nous occasionnent des maladies pestilentiellles qui font périr du monde. On fait des excavations dans des endroits marécageux d'où il s'élève des vapeurs qui infectent l'air , & les vents qui soufflent fréquemment dans cette partie à l'ouest de la ville , nous apportent toute la malignité de ces exhalaisons.

pour les dessécher ou les détourner. M. de Boynes , qui ne se rebutoit pas aisément , donna ordre au sieur Groignard (1) d'examiner de nouveau la possibilité de l'entreprise. Celui-ci vit qu'il n'y avoit pas moyen de l'exécuter par la voie ordinaire ; il imagina de construire une forme en bois , de la lancer à la mer comme un vaisseau , de l'arrêter en un lieu convenable , de la revêtir ensuite de maçonnerie , d'y faire des portes. On objecta que cette construction seroit très-dispendieuse , qu'il y faudroit du bois de quoi construire deux vaisseaux. M. de Boynes , ami des nouveautés , curieux d'illustrer son ministère par quelque invention brillante , ne fut point touché de ces considérations & adopta avec empressement l'idée du sieur Groignard ; elle est déjà très avancée , elle fait l'admiration des marins des diverses nations qui viennent la visiter ; elle sera , à ce qu'on espere , en état de recevoir au mois d'août un vaisseau de soixante & quatorze qui a besoin d'un radoub considérable.

(1) Excellent constructeur de la marine dont il a été fait mention précédemment. Il conçut son projet en avril 1774.

Cette belle imagination , Milord , doit nous faire envie , & ce Groignard étoit digne de naître Anglois.

Tou'on , ce 15 mai 1778.

P. S. Je profite du retour de M. du Hamel à Paris pour y adresser cette lettre sous enveloppe à quelqu'un de sûr qui vous la fera parvenir avec l'état de la marine de Toulon ci-joint.



ETAT actuel de la marine du port de Toulon , comprenant les noms des vaisseaux , le nombre de leurs canons , les noms des capitaines , & des notes sur chaque vaisseau.

Escadre de M. le comte d'Estaing.

Le Languedoc , de 80 , M. le comte d'Estaing , vice-amiral. M. de Boulainvilliers , son capitaine de pavillon. M. de Borda , son major-général.... Voyez ce qui en a été dit précédemment dans la carte des vaisseaux de Toulon.

Ce vaisseau a été donné au roi par les états de Languedoc.

M. d'Estaing a porté le Languedoc à 90 canons , & l'on craint bien qu'il n'en soit arqué.

Le Tonnant, de 80, le comte de Breugnon, chef d'escadre. . . . Ce vieux vaisseau est à sa dernière campagne, il est fameux depuis l'avant-dernière guerre où, à la côte de Saint-Domingue, M. de Vaudreuil montant un vaisseau inférieur, sauva son général M. de Létenduaire qui montoit le *Tonnant*, en lui passant un grelin & le remorquant. . . Dans la dernière guerre il fut d'abord à Brest de l'escadre d'observation désignée de M. de Conflans en 1756, qui ne servit que d'épouvantail aux Anglois; il passa en 1757 à Saint-Domingue, toujours monté par le chevalier de Beaufremont chef d'escadre, qui y en commandoit une de cinq vaisseaux & se rendit ensuite à Louisbourg. *Le Tonnant*, toujours sous les ordres du même général, étoit au combat du maréchal de Conflans en 1759.

Le César, de 74, de Broves, chef d'escadre. . . . Ce vaisseau n'est point dans la carte de 1767; il y apparait qu'il a été construit depuis.

Le

Le Zélé, de 74, Barras Saint-Laurent, cap... Voyez la carte.

L'Heclor, de 74, Moriez-Castelet, cap... fut mis en armement en 1756 sous les ordres de M. de Vilarzel, cap. & fut se réunir ensuite à l'escadre de M. de la Galiffonniere, rentra & fut à Louisbourg en 1757 sous les ordres de M. du Reveft, puis vint désarmer à Brest, partit ensuite en 1759. & fut aux Isles-du-Vent dans l'escadre de M. de Bompar.

Le Guerrier, de 74, de Bougainville, cap... Voyez la carte de Toulon : étoit au combat de M. de la Galiffonniere en 1756, monté par M. de Massiac, chef d'escadre ; étoit au combat de Lagos, monté par M. de Rochemore, cap. qui jugea prudent à la premiere attaque de gagner Lisbonne dans la nuit : il sauva ainsi ce vaisseau ; mais affoiblit d'autant M. de la Chue.

Le Marseillois, de 74, la Poype de Vertrieux, capitaine... n'a point servi depuis sa construction. Voyez la
Tome IX. D

carte. Il y a apparence que c'est la ville de Marseille qui l'a donné.

Le Protecteur, de 74, d'Apchon, cap. . .

Voyez la carte : n'a point servi depuis sa construction ; étoit en armement en 1773 lors des mouvements qui eurent lieu ; devoit passer à Brest, & désarma à Toulon, au grand mécontentement de l'état major ; d'autant qu'il avoit fait tous les frais de l'armement & même ceux d'une quantité immense de savon, huile, vin, faïence, pommade &c. dont ces Messieurs avoient amassé une ample pacotille. MM. les officiers du Levant, en bons confreres, vantoient tout haut les talents supérieurs de leurs camarades du Ponant, pour remplir & arrimer un vaisseau.

Le Vaillant, de 64, de Chabert, cap. . .

Voyez la carte : fut à Louisbourg en 1771, commandé par M. Saurin dans l'escadre de M. de Revest ; revint désarmer à Brest ; fut ensuite en 1759 de l'escadre de M. de Bompar aux îles.

La Provence, de 64, de Michels de Champorcin, cap. . . Voyez la carte : M. de Broves le montoit en 1770 lors de l'expédition de Tunis qu'il commandoit. Il avoit eu permission d'arborer la cornette pour donner plus d'importance à son généralat : il étoit de l'escadre d'évolution de 1776, monté par M. Dubon, chef d'escadre, qui commandoit la seconde division.

Le Fantasque, de 64, le chevalier de Suffren, cap. . . Voyez la carte : étoit en 1759 de l'escadre de M. de la Clue, monté par M. de Castillon le cadet, qui se sépara de l'escadre avant le combat de Lagos, & n'en fut point.

Le Sagittaire, de 50, d'Albert de Rions, cap. . . Voyez la carte : étoit de l'escadre de Corse, & monté par le chevalier de Fabry, cap. ; a été de l'expédition de Tunis en 1770, monté par M. de Faucher, capitaine.

Frégates.

La Chimere, de 26, de Saint-Cezaire, cap. . . Voyez la carte : étoit en 1759 de

l'escadre de M. de la Clue. M. Faucher le montoit & se sépara de l'escadre avant le combat de Lagos.

L'Engageante, de 26, chevalier de Gras-Préville, cap... Voyez la carte : devoit en 1768, commandée par M. de Modene, être de l'expédition de Corse.

La Flore, de 26, Castellanne Majastre, cap... n'est point sur la carte, ne commence à paroître sur les isles qu'en 1771 ; en octobre 1771 partit de Brest commandée par M. Verdun de la Crespne avec divers observateurs qui s'y étoient embarqués ; ils emportoient des pendules pour la longitude. Cette frégate parcourut partie de la côte d'Afrique, la Martinique, Saint-Domingue ; de là elle passa au banc de Terre-Neuve, à Miquelon, puis revint à Elzeneur, à Copenhague, à Dunkerque ; & les pendules de MM. Berthoux & Leroi furent celles qui réussirent le mieux ; en 1775 étoit commandée par le chevalier de Bompar dans une croisière aux échelles du Levant ; étoit à Tunis en 1776, commandée

par le chevalier de Coriolis d'Espinoûsse, s'y est chargée de l'envoyé du Bey pour France, qu'elle a ramené le 19 janvier 1777 à Toulon.

L'Aimable, de 26, chevalier de Saint-Côme Sainte-Eulalie, lieutenant.... n'est point sur la carte : lancée à l'eau en juillet 1776, & a fait en 1777 une croisière dans l'Archipel, sous les ordres de M. de Bruyeres.

L'Alcmene, de 26, le chev. de Bonneval, cap... ne paroît sur les listes qu'en mai 1777, sous les ordres du même chevalier de Bonneval, qui reconduisit à Tunis l'envoyé du Bey, où il le débarqua le 10 juin ; de-là visita la côte d'Afrique, & étoit revenu à Toulon en décembre de la même année.

Escadre du chevalier de Fabry en armement.

Le Destin, de 74, le chevalier de Fabry, chef d'escadre... Voyez la carte. A la fin de 1773 ce vaisseau n'étoit pas encore lancé à l'eau & l'on craignoit qu'il ne pourrit avant d'être achevé. On croyoit qu'on n'osoit le finir de

peur de donner de la jalousie aux Anglois.

La Victoire, de 74, d'Albert de Saint-Hippolyte, cap.... Vaisseau neuf & construit depuis le *Destin*.

Le Hardi, de 64, Leroi de la Grange, cap... construit à Rochefort par Morineau, mis à l'eau en 1750, n'est point grand marcheur, en radoub en 1754. Ce vaisseaux malheureux éprouva ensuite toutes sortes d'accidents, en sorte qu'entré en armement dès 1656 il ne put partir qu'en avril 1757 sous ordres de M. de la Touche le Vassor, qui portoit à la Martinique M. de Beauharnois, nommé général aux Îles-du-Vent.

Le Lyon, de 64, de Bondes, cap... Voyez la carte: étoit en 1756 de l'escadre de M. de la Galissonniere, & commandé par M. le marquis de Saint-Aignan, & ensuite de celle de M. de la Clue, monté par M. Cobbert Turgis. Ce vaisseau est détaché aujourd'hui pour une mission particulière: il va conduire à Constantinople l'ambassadeur François, le comte de Saint-Priest, & reviendra s'incorporer à l'escadre.

Le Caton, de 64, le chevalier de Coriolis d'Espineusse, cap. . . Vaisseau neuf qui étoit en construction dès 1767, ainsi que le *Destin*, & n'a été mis à l'eau que plus de 7 ans après.

Frégates.

La Gracieuse, de 26, de Vialis, cap. . . . Voyez la carte; étoit de l'escadre de M. de la Galissonniere, montée par M. Marquisan, cap., & de celle de M. de la Clue, montée par le chevalier de Fabry; a croisé dans le Levant en 1771, commandée par MM. de Narbonne-Pelet Melgueil, cap. a croisé depuis en 1775; vient de reconduire à Maroc l'ambassadeur de cette puissance, est rentré le 17 avril.

La Sultane, de 26, le comte de Framont, cap. . . . Voyez la carte: croisoit en 1777.

La Pleyade, de 26, Martelly de Chautard, cap. . . . Voyez la carte: a rempli diverses missions durant la dernière guerre; partit en janvier 1771 com-

mandée par M. Glandevezze , capitaine , pour purger les échelles du Levant des pirates qui les infestoient ; avoit alors trois cents hommes d'équipage.

'La Chimere , de 26 , de Saint-Cezaire , cap. . .
Voyez la carte : étoit de l'escadre de M. de la Clue , & montée par M. Faucher ; a fait diverses croisières dans le Levant.

Chebecs.

'Le Séduisant , de 20 de 8 , de Montgrand ,
lieut. . . Voyez la carte : a fait différentes croisières dans le Levant.

'Le Singe , de 20 de 8 , Barbazan , lieut. . .
Voyez la carte : a fait diverses croisières dans le Levant.

'Le Renard , de 20. Id. chev. de Vintimille ,
lieut. . . Voyez la carte.

'Le Caméléon , de 20. Id. le comte de Forbin ,
lieut. . . Voyez la carte : a fait des croisières dans le Levant.

Corvettes.

La Flèche.... le vicomte de Mortemar, en-
seigne... n'est pas sur la carte ;
croisoit sur le Levant en 1771 sous
les ordres de M. de la Grange, ca-
pitaine de frégate.

La Sardine.... de Massiac, lieut.... en
armement à la fin d'avril.

Barque.

L'Eclair, de 18, de Flotte, lieut... Voyez
la carte : en 1776 étoit commandée
par M. le comte de Forbin, parti
en juillet pour une négociation à
Alger.

Constructions.

<i>Le Triomphant</i> , de 80.	} Ne pourront être lan- cés à l'eau qu'à la fin de l'année ou au commen- cement de l'autre.
<i>Le Héros</i> de 74	
<i>Le Jason</i> de 64	
<i>La Magicienne</i>	} En construction.
<i>La Précieuse</i>	

Radoub.

Le Souverain, de 74... Voyez la carte ;

étoit de l'escadre de M. de la Clue sous les ordres de M. Pannat , qui , après le premier combat de Lagos , fila pendant la nuit jusqu'à Lisbonne ; est estimé aujourd'hui un pésant voilier , a besoin de grandes réparations , & ne peut armer de l'année , d'autant qu'il n'entrera qu'en août dans le fameux bassin de M. Groignard , temps où celui-ci pourra le recevoir & commencer à remplir sa destination.

La Bourgogne de 74.... Voyez la carte : a besoin de grandes réparations & ne peut armer de l'année.

Autres batiments sans destination.

L'Aurore , de 26.... en radoub.

L'Atalante , de 26 , baron de Durfort... n'est point sur la carte : elle étoit en 1770 commandée par M. le chevalier d'Oppede , capitaine , & de l'expédition de Tunis. En 1771 elle y ramena l'envoyé de cette régence a depuis croisé contre les forbans dans les échelles du Levant , a été commandée successivement par le

chevalier de Glandeves , par M. de Chabert ; est aujourd'hui au Levant.

La Mignone , de 26 , le baron de Cohorn. . .

Voyez la carte : elle étoit commandée par M. d'Arbaud de Jouques à l'expédition de Tunis en 1770 ; depuis a croisé dans le Levant : y est actuellement.

Récapitulation.

*Vais. de Frégat. Corv. Cheb. Barq.
ligne.*

Esc. d'Estaing.	12	5	.	.	.
Esc. Fabry .	5	4	.	4	1
En construction.	3	2	.	.	.
En radoub.	2	1	.	.	.
Au Levant. .	.	2	1	.	.
En armement.	.	.	1	.	.
	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	22	14	2	4	1



L E T T R E I I I.

Sur la ville de Marseille. Caractere de ses habitants , leur gaieté. Digression sur une folie religieuse de cette ville ; détail de ses manufactures ; accroissements de son commerce. Fête instituée en l'honneur des insurgens ; vers & chanson à ce sujet. Nouvelles maritimes.

EN quittant Toulon , Milord , je me suis rendu à Marseille qui n'en est qu'à peu de distance (1), depuis long-temps la troisième ville du commerce de France (2) & à la veille d'en être la première. D'abord par son heureuse position , elle fait presque à elle seule nécessairement & exclusivement aux autres ports de ce royaume tout le commerce de l'Italie & du Levant ; & elle va le faire maintenant à l'exclusion même des Anglois, hors d'état durant cette guerre-ci de tenir dans la Méditerranée des forces suffisantes.

(1) On compte douze lieues de Toulon à Marseille.

(2) On met au dessus Bordeaux & Lyon.

res pour protéger leurs navires. En outre , elle doit par les circonstances qu'elle n'aura jamais plus favorables , entreprendre le commerce des îles , en concurrence , sinon supérieure , au moins égale avec les ports du Ponent. En effet , si elle a le désavantage d'un plus grand éloignement & du détroit difficile à franchir , elle ne craint pas comme eux que ses bâtimens soient pris en sortant , & les siens vont prolonger en liberté les côtes d'Espagne & s'élever promptement dans l'Océan sans avoir couru que des risques nuls ou foibles.

Au reste , cette ville très - ancienne (1) a , depuis son origine , été célèbre par son commerce ; mais ce qui la distingue , & ce qui n'est pas ordinaire à celles de son espèce , c'est qu'elle est encore renommée pour la politesse de ses habitans : il faut sans doute attribuer ce caractère de douceur , d'agrément & d'urbanité à la nature de leurs correspondances toujours entretenues avec les peuples les plus cultivés de la terre , les Grecs & les Romains ; tandis que les autres ports n'avoient de liaisons qu'avec des nations gross-

(1) On la prétend fondée par une colonie de Phocéens.

fières , avec des barbares ou des sauvages. La beauté du ciel , du climat & du sol y contribue vraisemblablement aussi. Indépendamment de ces qualités sociales , qui ne sont peut être que la suite de la culture de leur esprit , les Marseillois ont de tout temps eu beaucoup d'aptitude aux sciences ; ils se glorifient que leur ville ait été la patrie de l'ancien & fameux astronome Pytheas ; ils comptent depuis une foule de savans , de gens de lettres , d'artistes de toute espece sortis de leur sein ; & actuellement ils ont une académie des belles-lettres , sciences & arts , une académie de peinture & de sculpture , une académie de musique , un observatoire royal (1). & plusieurs autres institutions semblables , fruit de leur goût pour ces divers genres & propres à l'entretenir.

Une qualité des Marseillois , suivant moi plus précieuse , c'est leur amour ardent pour la liberté. Marseille , la sœur

(1) Cet observatoire est entretenu aux dépens de S. M. Le directeur correspond avec les directeurs des autres observatoires & avec les académies des sciences.

Cet édifice est sur une éminence , près de l'endroit , anciennement appelé la *Roque des moulins* , où il y a lieu de croire que Pytheas avoit fait élever sa fameuse aiguille,

& l'alliée de Rome , presque dès sa naissance , comme elle , ne tarda pas d'expulser ses chefs dont elle craignit le despotisme. Aux Protiades (1) elle substitua le gouvernement républicain : elle le divisa entre six cents citoyens , & depuis elle n'a pas perdu ce goût ; la citadelle Saint-Nicolas & le fort Saint-Jean bâtis sous Louis XIV (2) pour les contenir ; en sont des monuments subsistants , & l'inscription latine que j'ai lue & qui se trouve mise à la pierre angulaire de la première , quelque adroitement tournée qu'elle soit (3) , en décele l'objet & confirme mon assertion.

La gaieté de ce peuple est encore une chose très - remarquable dans une ville :

(1) Ou Prothides , descendant de Prothis, le premier conducteur de la colonie Phocéenne.

(2) La citadelle Saint Nicolas fut construite en 1660 & le fort Saint-Jean en 1664.

(3) On y lit : *Ne fidelis Massilia , aliquorum motibus concitata , vel audaciorum petulantia , vel nimia libertatis cupiditate , tandem rueret ,*

Ludovicus XIV , Gallorum imperator , optimatum populi hanc securitate hac arce produxit.

Rex Jussit :

Cardinalis Mazarinus , pace ad Pireennes composita , suavitatem :

Ludovicus de Vendôme , Provincia gubernator , executor est.

presque toute composée de négociants. Ceux-ci ne sont point , ainsi que leurs pareils , travaillés d'une avarice insatiable qui ne leur permette pas de perdre de vue un instant leur commerce & de se livrer à aucune distraction ; ils savent eutremêler les affaires aux divertissements , & de cette disposition habituelle à la joie , il résulte sur leur physionomie une franchise aimable qui inspire la confiance.

Les mouvements du port n'ont point à Marseille comme dans les autres un air d'effort & de gêne , de cupidité active & inquiète : tout s'y traite avec aisance & liberté , tous les jours y semblent des jours de fête , & l'on diroit que le travail n'est que le délassement du plaisir. Le mélange seul des différentes nations qui y abondent , plus diversifié qu'ailleurs , fait un spectacle charmant pour les étrangers.

Qui croiroit , Milord , que la superstition eût pu se glisser parmi ce peuple aimable & folâtre ? Que dis-je ! elle y domine puissamment , & je n'en ai pu douter à la vue de cette foule de couvents des deux sexes dont Marseille est rempli , de ces chapelles , de ces confreres , de ces pieuses mascarades qu'on y rencontre de toutes parts. - Sous cette dernière dénomination , j'entends les *pénitents* , genre de

folie que nous n'avons jamais connu en Angleterre, même lorsque nous étions le plus absorbés sous le joug de Rome. La nouveauté du sujet m'engage dans une digression curieuse, où je vais vous faire part de tout ce que j'en ai appris.

Les chroniqueurs sont divisés sur l'origine des pénitents; les uns les font venir d'Italie, les autres de Hongrie: quoi qu'il en soit, elle remonte au moins à plus de quatre siècles; il y en eut à Marseille dès 1370, & ils multiplièrent tellement qu'on y compte jusqu'à treize chapelles fondées de pénitents de diverses couleurs. De cette intarissable pépinière, il se forma bientôt des émigrations dans les villes voisines de la Provence & du Languedoc, & les colonies s'étendant jusque dans les provinces limitrophes de celle-ci, la France auroit été enfin couverte de pénitents, si François Premier n'y eût mis ordre en les abolissant & faisant raser leurs chapelles (1). L'édit de ce prince ne fit qu'arrêter les progrès de ce nouveau genre de bigotterie, mais resta sans exécution dans les provinces éloignées, & sur-tout au chef-lieu. Les Cal-

(1) Par édit du mois d'août 1539.

vinistes en prirent ombrage , & aussi intolérants que leurs persécuteurs , en sollicitèrent par leurs députés à la reine régente (1) , l'extinction totale ; ils envoyèrent même à la cour les caricatures grotesques de ces pénitents. Paris s'en amusa , & les plaintes des religionnaires n'ayant point eu d'effet , il vit refluer dans son sein ces pros crits triomphants (2) , glorieux de compter parmi leurs confrères des souverains , Henri III , le roi de Navarre & Louis XIII.

Les pénitents , dont l'institution est assez désignée par leur nom , sont au-dessus des confrairies ordinaires , par l'adoption de toutes les abstinences & macérations religieuses ; ils ne sont cependant pas tout-à-fait cénobites , puisqu'ils ne font aucun vœu & ne se levent ni du mariage , ni des autres fonctions de la société ; mais ils se désignent comme ceux-ci par des livrées ; il en est de blancs , de noirs , de gris , de jaunes , de verts & autant qu'il y a de couleurs & de nuances ; la différence est qu'ils ne les

(1) En 1591.

(2) Charles IX par son édit donné à Amboise en 1572 , révoqua celui de François Premier , & Henri en fit de même.

portent qu'à l'église & durant l'exercice de leurs dévotes simagrées. Cet accoutrement lui-même est plus bizarre qu'aucun habit de moine. C'est une espèce de *domino* qui les enveloppe depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils ont en outre un capuchon avec un masque.

Les pénitents étoient autrefois d'une rigidité sévère sur l'observation de leurs règles , & la tradition en a conservé parmi eux des traits frappants. En 1421 , Fabri de Casaux étant entré avec l'épée & le baudrier dans la chapelle des pénitents noirs le jour de Saint Jean Baptiste , son propre pere , Charles de Casaux , qui , méconnoissant son vrai souverain , s'étoit érigé en tyran dans Marseille (1) , se trouvoit pour lors recteur de la confrairie ; il fut scandalisé d'un faste militaire , trop opposé à l'esprit de l'institution. Animé de ce fanatisme , qui l'avoit rendu coupable d'un crime de rébellion , il oublia que c'étoit son fils & le soumit comme les autres pécheurs à la pénitence publique ordonnée par les

(1) Il fut tué en 1666 par Bayon de Libertat , qui rendit la ville au duc de Guise pour Henri IV , quoique les Espagnols en occupassent le port.

statuts : il fallut que ce superbe paladin se revêtit de son habit de confrere , & en présence de tous & du peuple , chantât devant l'autel le pſeume *Miserere*.

Cette expiation étoit bien légère en comparaison de celle que s'imposa lui-même, en 1611 , le recteur d'une autre troupe de pareils fous ; se repentant de n'avoir pu assister à la procession le jour de la Conception , à cause d'une fièvre lente qui le tenoit alité , il fit amende honorable le jour de Noël suivant , pieds nus , la torche au poing , en chantant plusieurs fois l'hymne , *Memento salutis auctori* ; & chaque fois qu'il prononçoit ces mots , *matris misericordiae* , il baisoit la terre qu'il arrosoit de ses larmes.

Il faut avouer que dans ce siècle la ferveur des pénitents est bien relâchée. On a vu en 1752 un frere discole préférer de soutenir un long & dispendieux procès , plutôt que de s'acquitter d'une légère pénitence ; puisqu'il ne s'agissoit que de dire l'oraison dominicale à genoux & à huis-clos : mais enfin ce fut le sujet d'une contestation sérieuse ; elle dura beaucoup de temps , elle coûta des frais énormes , & il y eut des juges assez imbécilles pour s'en occuper comme d'une matiere importante ; il paroît même que

la cause n'a jamais été décidée , car on n'a pu m'apprendre le jugement.

Après vous avoir égayé un moment , Milord , de ces farces mystiques , dignes des siècles qui les ont vu naître , mais dont il est honteux pour ce siècle éclairé de voir rester des vestiges , je passe à des détails qui vous intéresseront davantage.

On commence à prendre ici les précautions les plus gênantes pour empêcher l'introduction des étrangers ou inconnus quelconques. A peine ai-je eu mis pied à terre dans l'auberge d'où je vous écris , qu'il a fallu donner mon nom à l'hôte , ce qui ne se pratiquoit jamais autrefois & n'a lieu que depuis le commencement du mois , en conséquence d'ordres donnés à tous ceux qui tiennent des hôtels ou des chambres garnies , par le duc de Pilles , gouverneur viguier (1) de la ville. J'étois heureusement en règle & muni de fortes lettres de recommandation comme pour Toulon ; il m'a donc été permis de tout voir.

Marseille est divisé en vieille ville & ville neuve ; la première est d'un mau-

(1) C'est-à-dire chef du corps de ville,

vais goût , la seconde est très - belle. Il y avoit autrefois un département de marine royale très - florissant du temps que les galeres y étoient ; mais depuis leur réunion à Toulon (1) , ce n'a plus été qu'un département des classes pour lever des matelots. Ce qui a déterminé surtout à supprimer cet arsenal , c'est qu'il ne peut entrer dans le port , qui ne tire point assez d'eau pour les vaisseaux de ligne , que des frégates du roi. Les Marseillois regrettent encore la superbe salle d'armes qu'on y voyoit , & qui faisoit l'admiration de tous les voyageurs ; elle est aussi transférée à Toulon : le reste de l'emplacement & des édifices ne servant plus à rien , il est question de les vendre ; mais qui les achettera ?

Comme je vous l'ai insinué plus haut , Milord , les Marseillois sont enchantés de la guerre ; ils forment d'avance les spéculations les plus brillantes. Leur port marchand est dans un mouvement tel

(1) Les galeres même sont absolument supprimées comme il est aisé de le juger par l'état de la marine de Toulon , où il ne s'en trouve plus une seule. Il paroît que les chebecs réunissant les fonctions des petites frégates & des galeres , leur ont été substituées.

qu'on ne l'a jamais vu ; j'y ai compté plus de trente bâtimens sous charge pour les Etats - Unis de l'Amérique. Cette branche nouvelle de commerce sera très-avantageuse au débouché des nombreuses manufactures de cette ville ; j'y en ai visité jusqu'à trente - cinq : celles de savon sont les plus renommées de toutes les autres du même genre qui existent. Les nations étrangères justifient leur excellence par les achats immenses qu'elles en font : celles de faïence m'ont paru à un tel point de perfection , qu'elles imitent la porcelaine ; depuis l'établissement de l'académie de peinture , les directeurs trouvant à leur disposition des dessinateurs & des peintres à un prix médiocre , ont procuré aux productions de leurs fourneaux l'élégance des formes , la vérité des couleurs & toutes les recherches de l'art. Une preuve non équivoque de leur supériorité , c'est que le feu roi de Portugal ayant établi une pareille manufacture à Lisbonne , n'a pas cru donner une meilleure idée de la bonté & de la beauté des ouvrages qui en sortoient , qu'en l'intitulant , manufacture royale de faïence , *façon de Marseille*. Les mêmes circonstances ont mis de plus en plus en vogue les manufactures des étoffes &

des toiles peintes , façon des Indes ; je n'ai pu m'empêcher d'admirer la pureté des traits de leur dessin , & le brillant de leurs couleurs. J'en dois dire autant des manufactures de tapisseries peintes à la détrempe , connues sous le nom de tapisseries de Marseille , parce que c'est dans cette ville que ce genre prit naissance , au moyen de l'imitation que les élèves de *Puget* (1) surent faire des tapisseries , des Gobelins , qu'un intendant des galeres avoit , le premier , portées à Marseille. La diversité de ces manufactures en fait le mérite le plus essentiel pour leur consommation ; il en est à l'usage des riches , des bourgeois , des pauvres , des nationaux , des étrangers ; il en est pour la marine marchande & pour les arsenaux du roi ; il en est pour les bâtimens (2) , pour les meubles , pour les vêtements (3) , pour le luxe ,

(1) Un des plus grands sculpteurs de l'école Française , né à Marseille en 1623. Il étoit aussi peintre.

(2) Telles que les fabriques de briques , tuiles & carreaux à paver les appartemens.

(3) Outre celles indiquées , il y a des manufactures de bonnets , de chapeaux , de teinture , de coron filé , de cotonines , &c.

pour

pour le jeu , pour le comestible. Quel gourmand ne connoît la fabrication des salaisons de ce port , telles que le thon mariné , les anchois , les capres , les trufes , les olives préparées à la maniere du fameux *Pesceolini* (1) ; enfin , il est jusqu'à des manufactures de pipes , pour faire fumer les Hollandois , & qui le disputent à celles de leur pays.

L'insurrection des Américains , Milord , a causé une si vive émotion dans Marseille , qu'on y a institué une fête pour en conserver & célébrer la mémoire à perpétuité : c'est un *Club* à la maniere Angloise ; il est composé de treize personnes , emblème des treize colonies unies. Ces freres qui ne sont pas tout-à-fait des freres pénitents , doivent faire annuellement treize pique-niques ; il n'est permis de ne boire que treize coups ; on y porte treize santés & c'est le 13 décembre dernier que le premier festin a eu lieu. Vous voyez , Milord , que ce nombre de treize , autrefois évité par les François dans les repas avec tant de

(1) Traiteur , rival de *Martiola* , célébré par Voltaire.

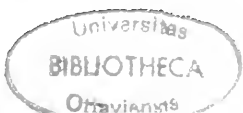
soin , comme funeste (1), va devenir recherché & de bon augure. On craignoit dans les commencements que cette association de politique ne déplût au gouvernement par le génie anti - Anglois qui en fait l'essence & qu'il affiche avec tant d'éclat ; on s'attendoit d'un jour à l'autre à lui voir intimer des défenses de s'assembler ; mais elle a pris naissance précisément au moment où les cartes commençoient à se brouiller , & elle a reçu au contraire des éloges & des encouragements. A chacun de ces festins , on chante des chansons , on lit des vers , des morceaux de littérature relatifs à l'objet de l'institution , & alors le public est admis & assiste à la séance. Depuis mon arrivée on en a tenu une , & l'on m'a procuré ce spectacle. J'ai été frappé en entrant dans la salle à la vue d'une foule de portraits représentant tous d'illustres Insurgents ; mais celui de monsieur Francklin a sur - tout attiré mes

(1) Les gens superstitieux de ce pays-ci , à cause de Judas , le treizieme des apôtres , devenu traître , ne vouloient point se mettre à table au nombre de treize ; ils pretendoient qu'un des convives devoit mourir dans l'année,

regards à cause de la devise : *Eripuit
cælo fulmen ; sceptrumque tyrannis* : elle y
étoit inscrite depuis peu , & chacun en
admira la vérité sublime Je ne pus mal-
heureusement qu'en reconnoître aussi la
justesse , & tout ce que je crus devoir
à ma nation , ce fut de ne pas applaudir
comme tout le monde. Après ce *bruhaha* ,
les exercices littéraires commencerent.

Il y a d'abord le cantique de fondation
composé dès l'ouverture de la société ,
qui est en treize couplets & se chante
par chacun des freres à mesure qu'on porte
les santés. Il est d'un M. *Vauchier*, créole de
naissance, exerçant la profession d'avocat à
Marseille. Il est très bien fait, rempli d'idées,
embelli d'images nobles & poétiques.

Dans le premier couplet le poëte
s'adresse à la nation entiere des Insurgents ;
le second est à la mémoire des guerriers
morts en combattant pour leur patrie ; le
congrès est célébré dans le troisieme ; son
président , le sage *Hancock* , est le héros du
quatrieme : *Washington* vient après ,
ensuite *Lée* , *Arnold* , *Putnam* , *Lewis* , &
autres généraux reçoivent les louanges
qui leur sont dues. On n'oublie ni le
corps des officiers , ni les soldats qui com-
posent l'armée entiere.



Le neuvieme couplet est consacré au docteur *Franklin*, à *M. Deane*, & autres chargés des affaires de la nation ; le dixieme , aux meres enceintes ou nourrices : on enflamme déjà dans le onzieme le courage des enfans encore trop jeunes pour combattre ; on n'oublie pas les officiers François passés au service de ces alliés , & le marquis de la *Fayette* est spécialement désigné au treizieme & dernier couplet.

Cette explication préalable vous fera mieux goûter l'hymne Marseillois. Que nos compatriotes rougissent de ne pas mieux rendre justice à des peuples que les François ont su apprécier , dont ils ont reconnu la bravoure & les vertus !

Tandis que nous goûtons les charmes
Du plus fortuné des climats ,
Amis , au milieu des frimats ,
Tout retentit du bruit des armes.
O muse ! inspire-moi des chants
Digne du temple de mémoire.
Muse , viens graver dans l'histoire
Le nom , les faits des Insurgens.

De lauriers couronnons la cendre
De ces héros morts aux combats ;
En perdant ses meilleurs soldats ,
La Grece apprit à se défendre.
O muse , &c.

Vous dont le conseil toujours sage ;
 De l'Anglois fait braver les coups ,
 Faites revivre parmi vous
 Les verrus de l'aréopage. . .
 O muse , &c.

C'est envain qu'on proscriit sa tête ,
 Hancock soutient la liberté ;
 L'Américain avec fierté
 Autour de lui voit la tempête. . .
 O muse , &c.

Le sort ne peut rien sur ta gloire ,
 Washington ; l'immortalité ,
 Aux yeux de la postérité ,
 Ne dépend pas de la victoire. . .
 O muse , &c.

Toi qui dispose du tonnerre
 Et qui fus lui donner des loix ,
 Franklin , en triomphant des rois ;
 Il est beau d'étonner la terre. . .
 O muse , &c.

Pour fonder la nouvelle Rome ,
 Arnold , Putnam , soyez unis ;
 Apprenez de vos ennemis
 Combien parmi vous vaut un homme. . .
 O muse , &c.

Couverts d'honorables blessures ,
 Je vois triompher vos guerriers ;
 Ils n'ont pas flétri leurs lauriers
 Par ces horribles chevelures. . .
 O muse , &c.

L'Europe entière se souleve
 Au récit de ces cruautés ;
 Sur vos crânes ensanglantés ,
 Soldats , la liberté s'élève...
 O muse , &c.

Daignez partager notre hommage,
 Beau sexe que nous chérissons ;
 Transmettez à vos nourrissons
 Votre fierté, votre courage...
 O muse , &c.

Vous aussi dont l'âge trop tendre
 Enchaîne aujourd'hui la valeur ,
 Sachez ce qu'une noble ardeur
 A la patrie un jour doit rendre...
 O muse , &c.

François , quittez le sein des villes,
 Coulez des jours plus glorieux ;
 Allez chercher en d'autres lieux
 Marathon & les Termopyles...
 O muse , &c.

C'est par toi , brave la Fayette ,
 Que nous terminons nos concerts ;
 Affronte les vents & les mers ,
 Des François va payer la dette :
 O muse , &c.

J'ai retenu encore , Milord , entre les
 autres morceaux , cette chanson qui n'est
 pas nouvelle , mais que je ne connoissois

point , & qui m'a frappé par la manière
dont elle peint le caractère aimable ,
facile , enjoué que développe maintenant
le docteur Francklin depuis que la meilleure
tournure des affaires l'a rendu à son état
naturel ; elle a été composée à l'occasion
du jour anniversaire de sa naissance , le
17 janvier dernier ; elle est sur l'air char-
mant : *Il aime à rire , il aime à boire.*

Point de contrainte à cette table ;
Chantons , amis , jusqu'à demain.
J'y trouve un plaisir tout divin
Quand je vois ce docteur aimable.
Tout ce qui gêne la gaité
A son aspect doit disparaître ;
Ce jour heureux qui le vit naître
Est marqué par la liberté. *Bis.*

On fait que la philosophie
Lui fit présent de son flambeau ;
Il l'adoucit par le bandeau
D'un grain de charmante folie.
De ces dons toujours précieux ,
Tour-à-tour il fait bon usage.
Que serviroit l'art d'être sage
Si l'on avoit l'art d'être heureux ! *Bis.*

Si quelquefois dans sa belle ame
Les passions trouvent accès ,
Il en fait régler les effets ;
C'est doucement qu'elle s'enflamme.

Du fort il verroit la rigueur
 D'une égalité sans seconde ;
 Il sent qu'on doit en ce bas monde
 Prendre l'épine avec la fleur. *Bis.*

Je ne crois pas inutile aussi , Milord , de vous faire passer la parodie d'un discours prononcé par le lord North , servant d'introduction à ses bills concilia-toires. Ce discours ne prêtoit pas mal à la plaisanterie , & vous verrez que les François entendent mieux ce genre que nous. Faites circuler cette facétie ; puisse-t-elle avoir en Angleterre le succès qu'elle ne manqueroit pas d'obtenir ici , de désoler le ministre tourné en ridicule & d'accélérer sa chute !

On a lu une prétendue tragi-comédie intitulée *Albion* , trop longue & trop ennuyeuse pour vous être adressée : voici seulement quelques vers d'une grande scène politique entre la princesse *Albion* , nom allégorique sous lequel est personnifiée l'Angleterre , & la princesse *Treize-Etats* , qui représente les colonies unies de l'Amérique. L'auteur y prédit d'avance le mauvais succès de nos démarches , aujourd'hui ridicules & insensées vis-à-vis nos sujets révoltés. La princesse *Treize-Etats*

s'en moque , & l'autre voulant reprendre un ton de dignité & de supériorité , elle lui répond :

J'ai bravé vos efforts , je ris de vos menaces.
 Retournez dans votre île , y cacher vos disgraces.
 Le temps viendra , Madame , il s'approche à grand pas
 Où traitant avec moi , vous parlerez plus bas.
 Adieu : je vais trouver une aimable princeſſe (1) ,
 Son idole eſt l'honneur , l'opprimé l'intéreſſe ;
 Vous la reconnoiſſez ſurement à ces traits.
 Quoique bien méchaniment vous gâtiez ſes portraits ;
 Votre cœur eſt rongé des ſerpens de l'envie ,
 Il reſpire la rage avec la jaloûſie ,
 Faut-il donc ſ'étonner , ſi ſes charmans appas
 Toujours ont mérité que vous ne l'aimiez pas !
 O combien vos fureurs lui prodiguant l'injure ,
 La vont nommer de fois & perfide & parjure !
 Par un noble mépris elle vous répondra :
 L'Olimpe voit en paix fumer le mont Etna.

Que de revers , que d'hamiliations ,
 Milord , va nous cauſer cette guerre !
 Car hélas ! la paſquinade dont il ſ'agit
 n'eſt que l'image trop vraie de ce qui ſe
 paſſe aujourd'hui , & le pronostic du ſort
 que nous devons attendre.

On regarde ici comme un des motifs
 du retard des Eſpagnols à ſe déclarer

(1) La France.

contre les Anglois , les inquiétudes où ils sont sur le compte de leurs gallions. S. M. Catholique ne peut pas laisser à ceux-ci le plus léger prétexte de s'en emparer au passage ; on les attend incessamment : le bruit avoit même couru dans ce port intéressé à leur retour , qu'ils étoient mouillés à Cadix ; il ne s'est pas confirmé , & c'est le seul événement qui manque aujourd'hui à la satisfaction des négociants de Marseille.

Depuis mon départ de Toulon , le comte de Saint-Priest y est arrivé , & l'on dispose tout pour son départ prochain (1). Il a ordre de se rendre en diligence à Constantinople , non pour brouiller de mieux en mieux le grand-seigneur avec la Russie , comme n'auroit pas manqué de faire le duc de Choiseul qui , redoutant les liaisons de cette dernière puissance avec l'Angleterre , auroit cherché à l'occuper par une guerre personnelle ; mais au contraire pour concilier les deux cours & consolider la paix entre elles , genre de politique inconcevable pour bien des gens , mais fort goûté des Marseillois qui en

(1) C'est aujourd'hui sur le *Caton* de soixante-quatre , qu'il s'embarque : ainsi marquez ce changement sur ma liste.

eront leur commerce avec plus de tranquillité.

Deux navires arrivés depuis peu dans ce port , ont donné des nouvelles du comte d'Estaing & de son escadre. Le premier a parlé au capitaine d'une des frégates (1) à la hauteur d'*Alicante* , & trois jours après (2) , le second étant sur le Cap-Palos , a vu au large une escadre faisant route à l'Ouest par un petit vent frais venant de la partie de l'Est. On se flatte donc qu'en ce moment le général François a surmonté les obstacles & cinglé dans l'Océan.

Du reste , on distribue ici son ordre de bataille (3) que je vous joins. Vous pourrez le communiquer à nos amiraux qui vous diront ce qu'ils en pensent.

Je pars & me rends à Rochefort pour retourner bientôt à Paris , afin d'être à portée des grandes nouvelles qui doivent

(1) Le 7 mai. C'est le sieur Fougere du navire le *Narbonne* , qui a parlé à M. Gras de Préville , capitaine de l'*Engageante*. Ce navire sortoit d'*Almerie* ; il étoit alors nord & sud d'*Alicante*.

(2) Le 10 mai. C'est le capitaine *Valerosé* de Marseille ; il étoit parti le 8 d'*Almerie*.

(3) Ordre des divisions de l'escadre du comte d'Estaing.

Le corps de bataille portera la girouette blan-

incessamment occuper les oisifs de cette capitale.

Marseille, ee 19 mai 1778.

che au grand mât; l'avant-garde la girouete rouge; l'arriere-garde la girouette bleue.

Ordre de Bataille.

Canons.

Avant- garde.	{	Le Tonnant.	L'Engagante.	Avant- garde.	{	Le Zélé. . . 74
		Le Zélé.				Le Tonnant. 80
		Le Vaillant.				La Provence. 64
		La Provence.				Le Vaillant. 64
Corps de Bat.	{	Le Langued.	La Chimere.	Corps de Bat.	{	Le Marfeil. 74
		L'Hector.				Le Langued. 90
		Le Marfeil.				L'Hector. . 74
		Le Protecteur.				Le Protec. 74
Arriere- garde.	{	Le Cesar.	L'Aimable.	Arriere- gardes.	{	Le Fantasque. 64
		Le Guerrier.				Le Sagittaire. 50
		Le Fantasque.				Le Cesar. . 74
		Le Sagittaire.				Le Guerrier. 74

Les frégates la *Flore* & l'*Alcmene* en avant.

Nota. Les frégates placées chacune vis-à-vis de leur division du côté opposé à l'ennemi se trouvent dans la position la plus convenable pour la répétition des signaux.

Quant aux deux, la *Flore* & l'*Alcmene*, elles chassent en avant & signalent leurs découvertes.

L E T T R E I V.

Joie générale des provinces méridionales de France à l'occasion de la guerre ; elle éclate sur-tout à Bordeaux. Nouvelle de ce port. Lettres de la Martinique, débouquement de l'escadre du comte d'Estaing. Lettres de Cadix.

DANS toutes les villes de la province du Languedoc & autres où j'ai passé, Milord, en venant ici, au lieu de la consternation que répand ordinairement la nouvelle d'une guerre prochaine, j'ai remarqué une satisfaction générale. Toutes font des spéculations de fortune plus ou moins grande, ne fût-ce que par le débouché & le rehaussement du prix de leurs denrées ; mais c'est sur-tout à Bordeaux que le délire est porté à son comble. Ce port a prodigieusement gagné depuis le commencement des liaisons de la France avec nos colonies révoltées ; il a changé de face ; il n'est plus reconnoissable ; il est d'une magnificence, d'un luxe inouï. J'y trouve une salle de spectacle bâtie récemment, qui, seule, coûte cinq

millions. Ce qui a achevé d'y tourner la tête aux négociants , c'est le retour d'un navire freté pour Charles-Town , dont la cargaison en marchandises étoit de la valeur de 60,000 liv. , & qui a rendu un million. La femme de l'armateur (1) y avoit chargé pour son compte une pacotille de deux mille francs qui lui a rapporté trente fois sa mise. Ce navire est revenu triomphant portant le pavillon François & celui de la nouvelle république réunis , & nos ennemis ont bien raison de se glorifier de cette réunion , qui leur ouvre un Pérou infiniment supérieur à celui des Espagnols.

J'ai vu dans le port de Bordeaux les navires Anglois détenus. Ils sont enchaînés & gardés par des soldats du Château-Trompette ; on a fait un inventaire des effets , & l'on a permis aux propriétaires , pour éviter le dépérissement de leurs marchandises de vendre en donnant caution. Les capitaines & matelots ont la liberté de se promener où ils veulent : bien plus , la résolution du gouvernement étoit d'abord de renvoyer les divers Anglois résidant dans cette ville de com-

(1) M. Durocher. Son navire est arrivé à Bordeaux le 2 mai.

merce ; mais le maréchal de Mouchy s'étant porté auprès de S. M. pour garant de ceux qui y étoient établis & avoient une maison de commerce, on a envoyé ordre à l'intendant de ne faire sortir que ceux qui ne seroient pas dans ce cas ; ce qui s'est réduit à quatre.

Le maréchal de Mouchy, dont je viens de vous parler, commandant général de la province, y est arrivé avec moi (1). Il a le titre de généralissime de toutes les troupes depuis Bayonne jusqu'à Toulon, comme le maréchal duc de Broglio l'est de toutes celles portées sur les côtes depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne. On attend à Bordeaux à la fin du mois la maréchale avec plusieurs femmes de sa cour, entr'autres la marquise de la Fayette ; & le commerce enchanté se propose de leur donner des fêtes relativement à cette dernière, dont il porte l'époux jusqu'aux nues.

L'homme que j'ai vu avec le plus de plaisir ici, Milord, c'est M. Cornic, dont il a été fait mention précédemment (2), qu'on prétend avoir été chargé

(1) Au commencement de juin.

(2) Voyez la lettre XLI du troisième volume.

(Note des éditeurs.)

de porter le traité au congrès, & qui en tout cas est de retour de sa mission. On m'a conté de lui un trait que je ne puis passer sous silence, parce que j'aime les belles actions, même dans nos ennemis, & je vous connois la même façon de penser.

M. Cornic habite dans un petit bien qui lui appartient à trois lieues de Bordeaux. Il y étoit au printemps de 1779, l'orsqu'il s'éleva un débordement de la Garonne si considérable, qu'elle monta de trente pieds plus haut qu'en 1728, époque d'une catastrophe pareille. La violence du courant étoit si terrible qu'on a compté ensuite seize mille maisons qu'il avoit renversées depuis Toulouse jusqu'à cette ville, & qu'on voyoit la rivière couvertes de cadavres, de bestiaux & de débris de toute espece. Plus de cinquante navires à l'ancre dans le port furent entraînés; plusieurs périrent; les matelots les plus courageux pâlissoient & n'osoient se livrer à ce courant qu'on imaginoit irrésistible. M. de Cornic seul forma le projet intrépide d'armer un canot de quatre marins les plus vigoureux qu'il força de lui obéir, le pistolet à la main. Avec ce canot il alla successivement dans toutes les maisons de l'Isle Saint-George

dont les habitants étoient à la veille d'être submergés ou du moins de mourir de faim , & il les transporta tous en terre ferme au nombre de plus de six cents , depuis le vendredi 6 avril à midi jusqu'au dimanche suivant à pareille heure : c'est-à-dire pendant tout le temps des plus fortes eaux , il ne cessa de passer & de repasser la riviere. Après avoir fait ce trajet peut-être pour la cinquantieme fois il se démit le poignet.

Quoique cet officier ne soit pas riche , c'est à ses frais qu'il nourrit pendant ce temps la plus grande partie de ce peuple. Cependant il perdoit en même temps ses granges & les bâtimens de sa ferme , domage d'environ 12,000 liv. Croiriez-vous que non-seulement cet excellent & brave citoyen n'a reçu aucune pension du gouvernement , mais que même la gazette de France , si attentive à détailler toutes ces sortes de catastrophes , ne fit aucune mention de cette action héroïque , plus mémorable que le gain d'une bataille navale. C'est que c'étoit un intrus sorti de la marine marchande : & cependant sur la liste des pensions de la marine on trouvoit alors une comtesse d'Amblimont , surintendante des plaisirs du duc de Choiseul ; une actrice de la comédie Française,

Mlle. Dangeville , maîtresse du duc de Praslin. Il est vrai que depuis , M. de Boïnes a fait disparoître de la liste ces noms (1) ; mais on n'y lit pas davantage celui du héros Bordelois.

Un négociant de Bordeaux auquel j'étois adressé , ayant pendant mon séjour dans cette ville reçu deux lettres intéressantes de la Martinique , j'en ai pris copié & je vous en fais part.

« Notre petite escadre , est-il dit dans
 » la premiere (1) , est augmentée de la
 » frégate *l'Etourdie* , arrivée ici vers le
 » milieu du mois dernier. Les Corsaires
 » Américains de ce port , ou censés tels ,
 » font merveille & désolent le commerce
 » Anglois ; aussi une frégate de cette
 » dernière nation ayant poursuivi depuis
 » peu un bâtiment Insurgent qui s'est
 » échoué sur nos côtes , rien n'a pu ra-
 » lentir son animosité ; elle a si bien fait
 » qu'elle a attaqué l'équipage & en a

(1) C'est à cette occasion que Louis XV dit à M. de Boïnes lorsqu'il proposa cette suppression à S. M. , mais comment ferez-vous avec ces femmes ? elles vous arracheront les yeux ; & celui-ci lui répondit : *Sire , j'espère que les veuves des officiers de votre Majesté distingués par leurs exploits ou morts à votre service me les rendront.*

(2 , Datée du Fort-Royal le 2 mars 1778.

» massacré une partie. Il est bien éton-
 » nant que notre escadrette , aujour-
 » d'hui de six bâtimens , ne puisse em-
 » pêcher ce brigandage. Bien plus : nos
 » frégates mêmes sont toujours sujettes
 » aux insultes des Anglois , & derniè-
 » rement deux bâtimens marchands de
 » force de cette nation , prétextant ne
 » pas en connoître une , alloient s'en
 » emparer, lorsqu'une autre est survenue,
 » & a fait justice des deux capitaines.
 » On les a amenés à terre ; on les vou-
 » loit faire pendre comme forbans , &
 » on leur en a donné toute la peur.
 » On leur a fait signer un procès-verbal
 » de leur perfidie , qui a été adressé au
 » ministre. »

La seconde lettre (1) n'est que con-
 firmative de la précédente , & détaille
 seulement les faits d'une manière plus
 précise.

« C'est le samedi 28 février qu'un cor-
 » saire Américain a été enlevé sur les
 » six heures du soir dans un lieu sur la
 » côte, appelé *Fond-Capôt* , éloigné de
 » deux lieues environ du fort Saint-Pierre.
 » Une frégate Angloise le chassant de-
 » puis le matin l'avoit atteint par sa-

(1) En date du 4 mars.

» marche supérieure , lorsque le corsaire
 » a cru trouver son salut en s'échouant
 » sous la batterie du fort. L'ennemi ,
 » par sa manœuvre hardie , a couru
 » sus , a mouillé une ancre & s'est
 » échoué aussi : il a battu & pris le
 » corsaire. Des officiers qui ont voulu
 » faire résistance ont été écharpés , &
 » une grande partie de l'équipage a été
 » obligée de gagner la terre à la nage.
 » Le fort a tiré les quatre canons , aux-
 » quels la frégate a riposté ; comme il
 » n'y avoit dans le premier qu'une foible
 » garde , le feu n'a pu être vif. M. de
 » Bouillé , instruit d'une telle hardiesse ,
 » a fait partir sur-le-champ cent canon-
 » niers ; mais l'Anglois & sa prise étoient
 » déjà hors de vue : La frégate *la Blanche*
 » a mis à la voile & n'a pas été plus
 » heureuse. M. de Dampierre , le com-
 » mandant de notre escadrette , qui se
 » rendoit à terre dans son canot pour
 » y passer les jours gras , a été obligé
 » de rétrograder , l'Anglois ne permettant
 » le passage à qui que ce soit pendant
 » cette expédition.

» C'est à l'*Amphitrite* , commandée par
 » M. de Jussaud , croisant le long de ces
 » parages , il y a quelque temps , qu'est
 » arrivé le combat contre les deux gros

» navires marchands Anglois sans pa-
 » villon , quoiqu'elle eût le sien ; &
 » c'est la frégate *la Blanche* qui l'a dé-
 » gagée : les deux capitaines que M. de
 » Jussaud a fait venir à son bord & qu'il
 » menaçoit de mettre au conseil de guerre,
 » en ont eu peur , ont demandé grace.
 » & se sont en effet soumis à la condi-
 » tion stipulée.

» Les prises des corsaires Américains
 » sur les Anglois , consistent en cargai-
 » sons de negres , tabac , chevaux , morue ,
 » bois , planches , &c. *Le Serpent Sonnette* ,
 » dont j'ai parlé précédemment , en a
 » fait plusieurs à lui seul. »

Mais la nouvelle qui enchantoit le plus
 les Bordelois en ce moment , c'étoit celle
 du passage du comte d'Estaing , annoncée
 d'abord par un courrier expédié de Madrid
 pour Paris & que toutes les lettres de
 Cadix ont confirmée. Suivant ces lettres ,
 qui s'accordent généralement , c'est le
 16 que ce général a enfin franchi le dé-
 troit entre sept & onze heures du soir
 avec un vent d'Est bon frais , qui a duré
 jusqu'au 18 au matin. Observé à sa for-
 tie par deux frégates Angloises , il étei-
 gnit les fanaux sur le cap Spartel pour
 leur cacher sa route , qu'il a continuée
 sans toucher à la côte d'Espagne.

Le courrier qui apportoit cette importante nouvelle n'a pas fait la diligence qu'elle sembloit exiger & a précédé de peu les lettres particulieres. Le vent qu'on croyoit disposé à changer , a été cause de ce retard , pour ne rien donner que de positif sur le débouquement de l'escadre Françoisse.

Chacun est occupé ici à suivre sur la carte la route du comte d'Estaing. On prétend qu'il a pris par le Nord des Açores , où il n'y a point les calmes qu'on trouve ordinairement dans le Sud de ces illes ; & l'on admire sa résolution. Cependant on ne fera parfaitement tranquille , que lorsqu'on saura que l'escadre Angloise destinée pour l'Amérique Septentrionale aura été devancée. Il faut pour cela qu'elle ne soit sortie de la Manche qu'au commencement de ce mois.

Je comptois , Milord , ne vous écrire que de Rochefort , mais je profite de l'occasion d'un Anglois de cette ville retournant à Londres , pour vous faire parvenir plus promptement & plus sûrement ma dépêche.

Au moment où je la fermois j'apprends la mort de Voltaire ; ce sera la matiere d'une longue lettre à mon retour.

Bordeaux , ce 6 juin 1778.

L E T T R E V.

*Sur le port de Rochefort , ses constructions ,
ses avantages & ses désavantages ; projet
d'en faire un port marchand préférable à
celui de la Rochelle ; digression sur celui-
ci qui tombe insensiblement.*

M O N premier mouvement , Milord , en entrant dans Rochefort , a été de gémir de la faute commise durant la dernière guerre par l'amiral Hawke & le général Morduant , qui , chargés de l'expédition contre ce port (1) ne profiterent pas de la belle occasion de le ruiner pour un siècle & peut-être à jamais. Rien n'étoit si facile , suivant la tradition constante du pays & d'une foule de témoins qui subsistent encore ; aussi les François , instruits par le danger qu'ils coururent alors , en ont-ils profité. L'Isle d'Aix qui commande la rade , les forts qui bordent la rivière & la ville sont aujourd'hui dans le meilleur état de dé-

(1) En septembre 1757.

fenſe : il y a une nombreuſe garniſon , & c'eſt l'époque où les troupes de terre ont commencé d'être introduites dans Rochefort, qui juſques-là en étoit exempt. D'ailleurs , les circonſtances ont bien changé ; & réduits à craindre actuellement pour nos propres foyers , nous ne ſommes point dans le cas d'attaquer les François juſqu'au ſein des leurs , comme autrefois.

Quoi qu'il en ſoit , Milord , comme ce port vraisemblablement jouera un grand rôle durant la guerre qui commence par ſes conſtructions , par ſes flottes , par les approviſionnements & munitions continues , dont il doit pourvoir Breſt , les colonies & nos ſujets révoltés ; qu'il n'eſt point auſſi connu en Angleterre que les autres ; qu'il eſt beaucoup changé qu'il change journellement & changera ſans doute long-temps encore ; je me ſuis attaché à le mieux parcourir & à vous en donner une deſcription plus détaillée. J'ai été ſecondé dans mon travail par un homme très en état de m'inſtruire , quoiqu'il ne ſoit pas marin ; c'eſt ce même maire de Rochefort (1) que le hafard

(1) Il ſe nomme M. Dulaurens ; c'eſt un ancien médecin des camps & armées du roi : il eſt
m'avoit

pour le jeu , pour le comestible. Quel gourmand ne connoît la fabrication des salaisons de ce port , telles que le thon mariné , les anchois , les capres , les truffes , les olives préparées à la maniere du fameux *Pesceolini* (1) ; enfin , il est jusqu'à des manufactures de pipes , pour faire fumer les Hollandois , & qui le disputent à celles de leur pays.

L'insurrection des Américains , Milord , a causé une si vive émotion dans Marseille , qu'on y a institué une fête pour en conserver & célébrer la mémoire à perpétuité : c'est un *Club* à la maniere Angloise ; il est composé de treize personnes , emblème des treize colonies unies. Ces freres qui ne sont pas tout-à-fait des freres pénitents , doivent faire annuellement treize pique-niques ; il n'est permis de ne boire que treize coups ; on y porte treize santé & c'est le 13 décembre dernier que le premier festin a eu lieu. Vous voyez , Milord , que ce nombre de treize , autrefois évité par les François dans les repas avec tant de

(1) Traiteur , rival de *Martiola* , célébré par Voltaire.

soin , comme funeste (1), va devenir recherché & de bon augure. On craignoit dans les commencemens que cette association de politique ne déplût au gouvernement par le génie anti - Anglois qui en fait l'essence & qu'il affiche avec tant d'éclat ; on s'attendoit d'un jour à l'autre à lui voir intimer des défenses de s'assembler ; mais elle a pris naissance précisément au moment où les cartes commençoient à se brouiller , & elle a reçu au contraire des éloges & des encouragemens. A chacun de ces festins , on chante des chansons , on lit des vers , des morceaux de littérature relatifs à l'objet de l'institution , & alors le public est admis & assiste à la séance. Depuis mon arrivée on en a tenu une , & l'on m'a procuré ce spectacle. J'ai été frappé en entrant dans la salle à la vue d'une foule de portraits représentant tous d'illustres Insurgents ; mais celui de monsieur Francklin a sur - tout attiré mes

(1) Les gens superstitieux de ce pays-ci , à cause de Judas , le treizieme des apôtres , devenu traître , ne vouloient point se mettre à table au nombre de treize ; ils pretendoient qu'un des convives devoit mourir dans l'année.

regards à cause de la devise : *Eripuit cælo fulmen ; sceptrumque tyrannis* : elle y étoit inscrite depuis peu ; & chacun en admira la vérité sublime. Je ne pus malheureusement qu'en reconnoître aussi la justesse , & tout ce que je crus devoir à ma nation , ce fut de ne pas applaudir comme tout le monde. Après ce *brûhaha* , les exercices littéraires commencèrent.

Il y a d'abord le cantique de fondation composé dès l'ouverture de la société , qui est en treize couplets & se chante par chacun des frères à mesure qu'on porte les santés. Il est d'un M. *Vauchier*, créole de naissance, exerçant la profession d'avocat à Marseille. Il est très bien fait, rempli d'idées, embelli d'images nobles & poétiques.

Dans le premier couplet le poète s'adresse à la nation entière des Insurgents ; le second est à la mémoire des guerriers morts en combattant pour leur patrie ; le congrès est célébré dans le troisieme ; son président , le sage *Hancock* , est le héros du quatrieme : *Washington* vient après , ensuite *Lée* , *Arnold* , *Putnam* , *Lewis* , & autres généraux reçoivent les louanges qui leur sont dues. On n'oublie ni le corps des officiers , ni les soldats qui composent l'armée entière.

Le neuvieme couplet est consacré au docteur *Franklin*, à *M. Deane*, & autres chargés des affaires de la nation ; le dixieme , aux meres enceintes ou nourrices : on enflamme déjà dans le onzieme le courage des enfans encore trop jeunes pour combattre ; on n'oublie pas les officiers François passés au service de ces alliés , & le marquis de la *Fayette* est spécialement désigné au treizieme & dernier couplet.

Cette explication préalable vous fera mieux goûter l'hymne Marseillois. Que nos compatriotes rougissent de ne pas mieux rendre justice à des peuples que les François ont su apprécier , dont ils ont reconnu la bravoure & les vertus !

Tandis que nous goûtons les charmes
Du plus fortune des climats,
Amis , au milieu des frimats,
Tout retentit du bruit des armes.
O muse ! inspire-moi des chants
Digne du temple de memoire.
Muse, viens graver dans l'histoire
Le nom , les faits des Insurgens.

De lauriers couronnons la cendre
De ces héros morts aux combats ;
En perdant ses meilleurs soldats ,
La Grece apprit à se défendre.
O muse , &c.

Vous dont le conseil toujours sage ;
 De l'Anglois fait braver les coups ,
 Faites revivre parmi vous
 Les vertus de l'aréopage. . .
 O muse , &c.

C'est envain qu'on proscriit sa tête ,
 Hancock soutient la liberté ;
 L'Américain avec fierté
 Autour de lui voit la tempête. . .
 O muse , &c.

Le sort ne peut rien sur ta gloire ,
 Washington ; l'immortalité ,
 Aux yeux de la postérité ,
 Ne dépend pas de la victoire. . .
 O muse , &c.

Toi qui dispose du tonnerre
 Et qui fus lui donner des loix ,
 Franklin , en triomphant des rois ,
 Il est beau d'étonner la terre. . .
 O muse , &c.

Pour fonder la nouvelle Rome ,
 Arnold , Putnam , soyez unis ;
 Apprenez de vos ennemis
 Combien parmi vous vaut un homme. . .
 O muse , &c.

Couverts d'honorables blessures ,
 Je vois triompher vos guerriers ;
 Ils n'ont pas flétri leurs lauriers
 Par ces horribles chevelures. . .
 O muse , &c.

L'Europe entière se souleve
 Au récit de ces cruautés ;
 Sur vos crânes ensanglantés ,
 Soldats , la liberté s'élève. . .
 O muse , &c.

Daignez partager notre hommage,
 Beau sexe que nous chérifions ;
 Transmettez à vos nourrissons
 Votre fierté, votre courage. . .
 O muse , &c.

Vous aussi dont l'âge trop rendre
 Enchaîne aujourd'hui la valeur ,
 Sachez ce qu'une noble ardeur
 A la patrie un jour doit rendre. . .
 O muse , &c.

François , quittez le sein des villes ,
 Coulez des jours plus glorieux ;
 Allez chercher en d'autres lieux
 Marathon & les Termopyles. . .
 O muse , &c. ..

C'est par toi , brave la Fayette ,
 Que nous terminons nos concerts ;
 Affronte les vents & les mers ,
 Des François va payer la dette.
 O muse , &c.

J'ai retenu encore , Milord , entre les
 autres morceaux , cette chanson qui n'est
 pas nouvelle , mais que je ne connoissois

point , & qui m'a frappé par la maniere
dont elle peint le caractère aimable ,
facile , enjoué que développe maintenant
le docteur Francklin depuis que la meilleure
tournure des affaires l'a rendu à son état
naturel ; elle a été composée à l'occasion
du jour anniversaire de sa naissance , le
17 janvier dernier ; elle est sur l'air char-
mant : *Il aime à rire , il aime à boire.*

Point de contrainte à cette table ;

Chantons , amis , jusqu'à demain.

J'y trouve un plaisir tout divin

Quand je vois ce docteur aimable.

Tout ce qui gêne là gaité

A son aspect doit disparaître ;

Ce jour heureux qui le vit naître

Est marqué par la liberté. *Bis.*

On fait que la philosophie

Lui fit présent de son flambeau ;

Il l'adoucit par le bandeau

D'un grain de charmante folie.

De ces dons toujours précieux ,

Tour-à-tour il fait bon usage.

Que serviroit l'art d'être sage

Si l'on avoit l'art d'être heureux ? *Bis.*

Si quelquefois dans sa belle ame

Les passions trouvent accès ,

Il en fait régler les effets ;

C'est doucement qu'elle s'enflamme.

Du fort il verroit la rigueur
 D'une égalité sans seconde ;
 Il sent qu'on doit en ce bas monde
 Prendre l'épine avec la fleur. *Bis.*

Je ne crois pas inutile aussi , Milord , de vous faire passer la parodie d'un discours prononcé par le lord North , servant d'introduction à ses bills concilia-toires. Ce discours ne prêtoit pas mal à la plaisanterie , & vous verrez que les François entendent mieux ce genre que nous. Faites circuler cette facétie ; puisse-t-elle avoir en Angleterre le succès qu'elle ne manqueroit pas d'obtenir ici , de désoler le ministre tourné en ridicule & d'accélérer sa chute !

On a lu une prétendue tragi-comédie intitulée *Albion* , trop longue & trop ennuyeuse pour vous être adressée : voici seulement quelques vers d'une grande scène politique entre la princesse *Albion* , nom allégorique sous lequel est personni-fiée l'Angleterre , & la princesse *Treize-Etats* , qui représente les colonies unies de l'Amérique. L'auteur y prédit d'avance le mauvais succès de nos démarches , au-jourd'hui ridicules & insensées vis-à-vis nos sujets révoltés. La princesse *Treize-Etats*

s'en moque, & l'autre voulant reprendre
 un ton de dignité & de supériorité, elle
 lui répond :

J'ai bravé vos efforts, je ris de vos menaces,
 Retournez dans votre île, y cacher vos disgrâces.
 Le temps viendra, Madame, il s'approche à grand pas
 Où traitant avec moi, vous parlerez plus bas.
 Adieu : je vais trouver une aimable princesse (1),
 Son idole est l'honneur, l'opprimé l'intéresse ;
 Vous la reconnoissez sûrement à ces traits.
 Quoique bien méchamment vous gâtiez ses portraits ;
 Votre cœur est rongé des serpens de l'envie,
 Il respire la rage avec la jalousie,
 Faut-il donc s'étonner, si ses charmans appas
 Toujours ont mérité que vous ne l'aimiez pas !
 O combien vos fureurs lui prodiguant l'injure,
 La vont nommer de fois & perfide & parjure !
 Par un noble mépris elle vous répondra :
 L'Olimpe voit en paix fumer le mont Etna.

Que de revers, que d'humiliations,
 Milord, va nous causer cette guerre !
 Car hélas ! la pasquinade dont il s'agit
 n'est que l'image trop vraie de ce qui se
 passe aujourd'hui, & le pronostic du sort
 que nous devons attendre.

On regarde ici comme un des motifs
 du retard des Espagnols à se déclarer

(1) La France.

contre les Anglois , les inquiétudes où ils sont sur le compte de leurs gallions. S. M. Catholique ne peut pas laisser à ceux-ci le plus léger prétexte de s'en emparer au passage ; on les attend incessamment : le bruit avoit même couru dans ce port intéressé à leur retour , qu'ils étoient mouillés à Cadix ; il ne s'est pas confirmé , & c'est le seul événement qui manque aujourd'hui à la satisfaction des négociants de Marseille.

Depuis mon départ de Toulon , le comte de Saint-Priest y est arrivé , & l'on dispose tout pour son départ prochain (1). Il a ordre de se rendre en diligence à Constantinople , non pour brouiller de mieux en mieux le grand-seigneur avec la Russie , comme n'auroit pas manqué de faire le duc de Choiseul qui , redoutant les liaisons de cette dernière puissance avec l'Angleterre , auroit cherché à l'occuper par une guerre personnelle ; mais au contraire pour concilier les deux cours & consolider la paix entre elles , genre de politique inconcevable pour bien des gens , mais fort goûté des Marseillois qui en

(1) C'est aujourd'hui sur le *Caton* de soixante-quatre , qu'il s'embarque : ainsi marquez ce changement sur ma liste.

eront leur commerce avec plus de tranquillité.

Deux navires arrivés depuis peu dans ce port , ont donné des nouvelles du comte d'Estaing & de son escadre. Le premier a parlé au capitaine d'une des frégates (1) à la hauteur d'*Alicante* , & trois jours après (2) , le second étant sur le Cap-Palos , a vu au large une escadre faisant route à l'Ouest par un petit vent frais venant de la partie de l'Est. On se flatte donc qu'en ce moment le général François a surmonté les obstacles & cinglé dans l'Océan.

Du reste , on distribue ici son ordre de bataille (3) que je vous joins. Vous pourrez le communiquer à nos amiraux qui vous diront ce qu'ils en pensent.

Je pars & me rends à Rochefort pour retourner bientôt à Paris , afin d'être à portée des grandes nouvelles qui doivent

(1) Le 7 mai. C'est le sieur Fougere du navire le *Narbonne* , qui a parlé à M. Gras de Préville , capitaine de l'*Engageante*. Ce navire sortoit d'*Almerie* ; il étoit alors nord & sud d'*Alicante*.

(2) Le 10 mai. C'est le capitaine *Vileroje* de *Marbille* ; il étoit parti le 8 d'*Almerie*.

(3) Ordre des divisions de l'escadre du comte d'Estaing.

Le corps de bataille portera la girouette blan-

incessamment occuper les oisifs de cette capitale.

Marseille, ce 19 mai 1778.

che au grand mât; l'avant-garde la girouette rouge; l'arrière-garde la girouette bleue.

Ordre de Bataille.

Canons.

Avant-garde.	{	Le Tonnant.	Engageante.	Avant-garde.	{	Le Zélé. . . 74
		Le Zélé.				Le Tonnant. 80
		Le Vaillant.				La Provence. 64
		La Provence.				Le Vaillant. 64
Corps de Bat.	{	Le Langued.	La Chimere.	Corps de Bat.	{	Le Marfeil. 74
		L'Hector.				Le Langued. 90
		Le Marfeil.				L'Hector. . 74
		Le Protecteur.				Le Protec. 74
Arrière-garde.	{	Le César.	L'Aimable.	Arrière-gardes.	{	Le Fantafque. 64
		Le Guerrier.				Le Sagittaire. 50
		Le Fantafque.				Le César. . 74
		Le Sagittaire.				Le Guerrier. 74

Les frégates la *Flore* & l'*Alcmene* en avant.

Nota. Les frégates placées chacune vis-à-vis de leur division du côté opposé à l'ennemi se trouvent ainsi dans la position la plus convenable pour la répétition des signaux.

Quant aux deux, la *Flore* & l'*Alcmene*, elles chassent en avant & signalent leurs découvertes.

L E T T R E I V.

Joie générale des provinces méridionales de France à l'occasion de la guerre ; elle éclate sur-tout à Bordeaux. Nouvelle de ce port. Lettres de la Martinique , débouchement de l'escadre du comte d'Estaing. Lettres de Cadix.

DANS toutes les villes de la province du Languedoc & autres où j'ai passé, Milord, en venant ici , au lieu de la consternation que répand ordinairement la nouvelle d'une guerre prochaine , j'ai remarqué une satisfaction générale. Toutes font des spéculations de fortune plus ou moins grande , ne fût-ce que par le débouché & le rehaussement du prix de leurs denrées ; mais c'est sur-tout à Bordeaux que le délire est porté à son comble. Ce port a prodigieusement gagné depuis le commencement des liaisons de la France avec nos colonies révoltées ; il a changé de face ; il n'est plus reconnoissable ; il est d'une magnificence , d'un luxe inouï. J'y trouve une salle de spectacle bâtie récemment , qui , seule , coûte cinq

millions. Ce qui a achevé d'y tourner la tête aux négociants , c'est le retour d'un navire freté pour Charles-Town , dont la cargaison en marchandises étoit de la valeur de 60,000 liv. , & qui a rendu un million. La femme de l'armateur (1) y avoit chargé pour son compte une pacotille de deux mille francs qui lui a rapporté trente fois sa mise. Ce navire est revenu triomphant portant le pavillon François & celui de la nouvelle république réunis , & nos ennemis ont bien raison de se glorifier de cette réunion , qui leur ouvre un Pérou infiniment supérieur à celui des Espagnols.

J'ai vu dans le port de Bordeaux les navires Anglois détenus. Ils sont enchaînés & gardés par des soldats du Château-Trompette ; on a fait un inventaire des effets , & l'on a permis aux propriétaires , pour éviter le dépérissement de leurs marchandises de vendre en donnant caution. Les capitaines & matelots ont la liberté de se promener où ils veulent : bien plus , la résolution du gouvernement étoit d'abord de renvoyer les divers Anglois résidant dans cette ville de com-

(1) M. Durocher. Son navire est arrivé à Bordeaux le 2 mai.

merce ; mais le maréchal de Mouchy s'étant porté auprès de S. M. pour garant de ceux qui y étoient établis & avoient une maison de commerce , on a envoyé ordre à l'intendant de ne faire sortir que ceux qui ne seroient pas dans ce cas , ce qui s'est réduit à quatre.

Le maréchal de Mouchy , dont je viens de vous parler , commandant général de la province , y est arrivé avec moi (1). Il a le titre de généralissime de toutes les troupes depuis Bayonne jusqu'à Toulon , comme le maréchal duc de Broglie l'est de toutes celles portées sur les côtes depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne. On l'attend à Bordeaux à la fin du mois la maréchale avec plusieurs femmes de sa cour , entr'autres la marquise de la Fayette ; & le commerce enchanté se propose de leur donner des fêtes relativement à cette dernière , dont il porte l'époux jusqu'aux nues.

L'homme que j'ai vu avec le plus de plaisir ici , Milord , c'est M. Cornic , dont il a été fait mention précédemment (2) , qu'on prétend avoir été chargé

(1) Au commencement de juin.

(2) Voyez la lettre XLI du troisième volume.

(Note des éditeurs.)

de porter le traité au congrès, & qui en tout cas est de retour de sa mission. On m'a conté de lui un trait que je ne puis passer sous silence, parce que j'aime les belles actions, même dans nos ennemis, & je vous connois la même façon de penser.

M. Cornic habite dans un petit bien qui lui appartient à trois lieues de Bordeaux. Il y étoit au printemps de 1779, lorsqu'il s'éleva un débordement de la Garonne si considérable, qu'elle monta de trente pieds plus haut qu'en 1728, époque d'une catastrophe pareille. La violence du courant étoit si terrible qu'on a compté ensuite seize mille maisons qu'il avoit renversées depuis Toulouse jusqu'à cette ville, & qu'on voyoit la rivière couvertes de cadavres, de bestiaux & de débris de toute espèce. Plus de cinquante navires à l'ancre dans le port furent entraînés; plusieurs périrent; les matelots les plus courageux pâlissoient & n'osoient se livrer à ce courant qu'on l'imaginoit irrésistible. M. de Cornic seul forma le projet intrépide d'armer un canot de quatre marins les plus vigoureux qu'il força de lui obéir, le pistolet à la main. Avec ce canot il alla successivement dans toutes les maisons de l'île Saint-George

dont les habitants étoient à la veille d'être submergés ou du moins de mourir de faim , & il les transporta tous en terre ferme au nombre de plus de six cents , depuis le vendredi 6 avril à midi jusqu'au dimanche suivant à pareille heure : c'est-à-dire pendant tout le temps des plus fortes eaux , il ne cessa de passer & de repasser la riviere. Après avoir fait ce trajet peut-être pour la cinquantieme fois il se démit le poignet.

Quoique cet officier ne soit pas riche , c'est à ses frais qu'il nourrit pendant ce temps la plus grande partie de ce peuple. Cependant il perdoit en même temps ses granges & les bâtimens de sa ferme, dommage d'environ 12,000 liv. Croiriez-vous que non-seulement cet excellent & brave citoyen n'a reçu aucune pension du gouvernement , mais que même la gazette de France , si attentive à détailler toutes ces sortes de catastrophes , ne fit aucune mention de cette action héroïque , plus mémorable que le gain d'une bataille navale. C'est que c'étoit un intrus sorti de la marine marchande : & cependant sur la liste des pensions de la marine on trouvoit alors une comtesse d'Amblimont , surintendante des plaisirs du duc de Choiseul ; une actrice de la comédie Française,

Mlle. Dangeville , maîtresse du duc de Praslin. Il est vrai que depuis , M. de Boifnes a fait disparoître de la liste ces noms (1) ; mais on n'y lit pas davantage celui du héros Bordelois.

Un négociant de Bordeaux auquel j'étois adressé , ayant pendant mon séjour dans cette ville reçu deux lettres intéressantes de la Martinique , j'en ai pris copie & je vous en fais part.

« Notre petite escadre , est-il dit dans
 » la premiere (1) , est augmentée de la
 » frégate *l'Etourdie* , arrivée ici vers le
 » milieu du mois dernier. Les Corsaires
 » Américains de ce port , ou censés tels ,
 » font merveille & désolent le commerce
 » Anglois ; aussi une frégate de cette
 » dernière nation ayant poursuivi depuis
 » peu un bâtiment *Insurgent* qui s'est
 » échoué sur nos côtes , rien n'a pu ra-
 » lentir son animosité ; elle a si bien fait
 » qu'elle a attaqué l'équipage & en a

(1) C'est à cette occasion que Louis XV dit à M. de Boifnes lorsqu'il proposa cette suppression à S. M. , mais comment ferez-vous avec ces femmes ? elles vous arracheront les yeux ; & celui-ci lui répondit : *Sire , j'espère que les veuves des officiers de votre Majesté distingués par leurs exploits ou morts à votre service me les rendront.*

(2.) Datée du Fort-Royale 2 mars 1778.

» massacré une partie. Il est bien éton-
 » nant que notre escadrette , aujour-
 » d'hui de six bâtimens , ne puisse em-
 » pêcher ce brigandage. Bien plus : nos
 » frégates mêmes sont toujours sujettes
 » aux insultes des Anglois , & derniè-
 » rement deux bâtimens marchands de
 » force de cette nation , prétextant ne
 » pas en connoître une , alloient s'en
 » emparer , lorsqu'une autre est survenue,
 » & a fait justice des deux capitaines.
 » On les a amenés à terre ; on les vou-
 » loit faire pendre comme forbans , &
 » on leur en a donné toute la peur.
 » On leur a fait signer un procès-verbal
 » de leur perfidie , qui a été adressé au
 » ministre. »

La seconde lettre (1) n'est que con-
 firmative de la précédente , & détaille
 seulement les faits d'une manière plus
 précise.

« C'est le samedi 28 février qu'un cor-
 » saire Américain a été enlevé sur les
 » six heures du soir dans un lieu sur la
 » côte , appelé *Fond-Capot* , éloigné de
 » deux lieues environ du fort Saint-Pierre.
 » Une frégate Angloise le chassant de-
 » puis le matin l'avoit atteint par sa-

(1) En date du 4 mars.

» marche supérieure , lorsque le corsaire
 » a cru trouver son salut en s'échouant
 » sous la batterie du fort. L'ennemi ,
 » par sa manœuvre hardie , a couru
 » sus , a mouillé une ancre & s'est
 » échoué aussi : il a battu & pris le
 » corsaire. Des officiers qui ont voulu
 » faire résistance ont été écharpés , &
 » une grande partie de l'équipage a été
 » obligée de gagner la terre à la nage.
 » Le fort a tiré les quatre canons , aux-
 » quels la frégate a riposté ; comme il
 » n'y avoit dans le premier qu'une foible
 » garde , le feu n'a pu être vif. M. de
 » Bouillé , instruit d'une telle hardiesse ,
 » a fait partir sur-le-champ cent canon-
 » niers ; mais l'Anglois & sa prise étoient
 » déjà hors de vue : La frégate *la Blanche*
 » a mis à la voile & n'a pas été plus
 » heureuse. M. de Dampierre , le com-
 » mandant de notre escadrette , qui se
 » rendoit à terre dans son canot pour
 » y passer les jours gras , a été obligé
 » de rétrograder , l'Anglois ne permettant
 » le passage à qui que ce soit pendant
 » cette expédition.
 » C'est à l'*Amphitrite* , commandée par
 » M. de Jussaud , croisant le long de ces
 » parages , il y a quelque temps , qu'est
 » arrivé le combat contre les deux gros

» navires marchands Anglois sans pa-
 » villon , quoiqu'elle eût le sien ; &
 » c'est la frégate la *Blanche* qui l'a dé-
 » gagée : les deux capitaines que M. de
 » Jussaud a fait venir à son bord & qu'il
 » menaçoit de mettre au conseil de guerre,
 » en ont eu peur , ont demandé grâce
 » & se sont en effet soumis à la condi-
 » tion stipulée.

» Les prises des corsaires Américains
 » sur les Anglois , consistent en cargai-
 » sons de nègres , tabac , chevaux , morue ,
 » bois , planches , &c. Le *Serpent Sannette* ,
 » dont j'ai parlé précédemment , en a
 » fait plusieurs à lui seul. »

Mais la nouvelle qui enchantoit le plus
 les Bordelois en ce moment , c'étoit celle
 du passage du comte d'Estaing , annoncée
 d'abord par un courrier expédié de Madrid
 pour Paris & que toutes les lettres de
 Cadix ont confirmée. Suivant ces lettres ,
 qui s'accordent généralement , c'est le
 16 que ce général a enfin franchi le dé-
 troit entre sept & onze heures du soir
 avec un vent d'Est bon frais , qui a duré
 jusqu'au 18 au matin. Observé à sa sor-
 tie par deux frégates Angloises , il étei-
 gnit ses feux sur le cap Spartel pour
 leur cacher sa route , qu'il a continuée
 sans toucher à la côte d'Espagne.

Le courrier qui apportoit cette importante nouvelle n'a pas fait la diligence qu'elle sembloit exiger & a précédé de peu les lettres particulieres. Le vent qu'on croyoit disposé à changer, a été cause de ce retard, pour ne rien donner que de positif sur le débouquement de l'escadre Françoisse.

Chacun est occupé ici à suivre sur la carte la route du comte d'Estaing. On prétend qu'il a pris par le Nord des Açores, où il n'y a point les calmes qu'on trouve ordinairement dans le Sud de ces isles; & l'on admire sa résolution. Cependant on ne sera parfaitement tranquille, que lorsqu'on saura que l'escadre Angloise destinée pour l'Amérique Septentrionale aura été devancée. Il faut pour cela qu'elle ne soit sortie de la Manche qu'au commencement de ce mois.

Je comptois, Milord, ne vous écrire que de Rochefort, mais je profite de l'occasion d'un Anglois de cette ville retournant à Londres, pour vous faire parvenir plus promptement & plus sûrement ma dépêche.

Au moment où je la fermois j'apprends la mort de Voltaire; ce sera la matière d'une longue lettre à mon retour.

Bordeaux, ce 6 juin 1778.

L E T T R E V.

*Sur le port de Rochefort , ses constructions ,
ses avantages & ses désavantages ; projet
d'en faire un port marchand préférable à
celui de la Rochelle ; digression sur celui-
ci qui tombe insensiblement.*

MON premier mouvement , Milord , en entrant dans Rochefort , a été de gémir de la faute commise durant la dernière guerre par l'amiral Hawke & le général Morduant , qui , chargés de l'expédition contre ce port (1) ne profiterent pas de la belle occasion de le ruiner pour un siècle & peut-être à jamais. Rien n'étoit si facile , suivant la tradition constante du pays & d'une foule de témoins qui subsistent encore ; aussi les François , instruits par le danger qu'ils coururent alors , en ont-ils profité. L'Île d'Aix qui commande la rade , les forts qui bordent la rivière & la ville sont aujourd'hui dans le meilleur état de dé-

(1) En septembre 1757,

fenſe : il y a une nombreuſe garniſon , & c'eſt l'époque où les troupes de terre ont commencé d'être introduites dans Rochefort, qui juſques-là en étoit exempt. D'ailleurs , les circonſtances ont bien changé ; & réduits à craindre actuellement pour nos propres foyers , nous ne ſommes point dans le cas d'attaquer les François juſqu'au ſein des leurs , comme autrefois.

Quoi qu'il en ſoit , Milord , comme ce port vraisemblablement jouera un grand rôle durant la guerre qui commence par ſes conſtructions , par ſes flottes , par les approviſionnements & munitions continues , dont il doit pourvoir Breſt , les colonies & nos ſujets révoltés ; qu'il n'eſt point auſſi connu en Angleterre que les autres ; qu'il eſt beaucoup changé qu'il change journellement & changera ſans doute long-temps encore ; je me ſuis attaché à le mieux parcourir & à vous en donner une deſcription plus détaillée. J'ai été ſecondé dans mon travail par un homme très en état de m'inſtruire , quoi qu'il ne ſoit pas marin ; c'eſt ce même maire de Rochefort (1) que le hafard

(1) Il ſe nomme M. Dulaurens ; c'eſt un ancien médecin des camps & armées du roi : il eſt
m'avoit

m'avoit fait rencontrer à Paris, & l'un des interlocuteurs dont je vous ai rapporté la conversation dans le temps (1). Mon premier soin, l'ayant jugé très-entrant très-expansif, a été de m'informer s'il étoit dans la ville. J'ai été le trouver ; je me suis rappelé à son souvenir ; il a été enchanté du mien & s'est offert à me procurer tous les secours dont j'aurois besoin. Je les ai acceptés ; après m'avoir fait faire les visites d'usages ; il m'a introduit dans l'arsenal , non de son autorité mais à l'aide d'un lieutenant de vaisseau de ses amis dont je n'ai pas retenu le nom, personnage assez lourd , assez rustre , assez insolent , très - entêté de l'excellence de

actuellement médecin de la marine au port de Rochefort. Il est maire depuis le premier janvier 1770 , par une ordonnance expresse qui porte que
 « S. M. mécontente de l'élection irrégulièrement
 » faite par les officiers municipaux de Rochefort
 » & voulant rétablir le bon ordre dans cette ville,
 » a cassé cette élection , & ordonné le sieur Du-
 » laurens pour maire ; étant assurée , par la con-
 » noissance qu'elle a de son zele , de sa probité ,
 » de son intelligence , & de l'estime générale des
 » habitants qu'il a su mériter , qu'il répondra
 » dignement à cette marque de confiance. »

(1) Voyez le dialogue entre un Bordelois ; un enseigne de vaisseau , le maire de Rochefort , & l'Anglois.

son corps, bon au surplus pour l'usage que j'en voulois faire. J'ai parcouru à mon aise les diverses parties du port tout en longueur & d'une étendue immense, depuis la mâture qui est à la tête, jusqu'au bureau des colonies qui est à l'autre extrémité. Il a l'avantage sur celui de Brest de n'occuper qu'une rive de la Charente qui le borde ; en sorte que tous les ateliers & magasins sont rassemblés sous un même point de vue : je pourrai vous en faire passer les plans quand j'y aurai donné encore un coup d'œil ; en attendant il suffira de vous apprendre que j'y ai vu trois vaisseaux de soixante & quatorze en construction qui ne seront, malgré toute la diligence qu'on y met, en état d'être armés que pour la campagne de 1779 (2). Il y a aussi des frégates, des flûtes, des gabarres sur les chantiers ou en radoub. Maintenant, voici les développements plus essentiels pour votre curiosité & instruction particulière, que j'ai recueillis d'une conversation que nous eûmes à table ; car le maire a voulu nous donner à dîner : il avoit rassemblé quel-

(1) Ces vaisseaux sont l'*Hercule*, le *Scipion*, & le *Pluton*.

ques autres convives de différents états ; & je me hâtai de monter la conversation sur le chapitre où j'avois intérêt de la faire rouler.

L' A N G L O I S.

J'ai été bien étonné, Messieurs : après avoir vu Brest & Toulon , on ne s'attendroit pas à trouver encore de quoi admirer dans ce port ; il est d'un genre particulier , & sans les valoir pour l'ensemble , il les surpasse à mon gré dans quelques parties.

U N O F F I C I E R D U P O R T.

Vous avez raison , Milord. Hé bien ! nos derniers ministres n'en pensoient pas si judicieusement que vous ; ils l'avoient pris en détestation depuis quelques temps , & c'étoit à qui le dégraderoit davantage.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Ne dites pas cela de M. de Praslin , à qui nous sommes redevables des forçats qui font un grand soulagement pour le port.

LE M A I R E.

Oui , pour y donner la peste : ses précesseurs s'étoient bien gardés de mettre

à Rochefort déjà très-mal-sain , une prison de pareils scélérats , qu'il faut nécessairement amonceler ensemble environ un nombre de huit-cents , & dont la réunion seule est capable d'infecter l'air.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Le projet remonte à M. de Choiseul ; le duc le trouvant en train a dû l'exécuter. Les établissemens étoient prêts vers l'été de 1766.

L'OFFICIER DE PORT.

Tout ce que vous voudrez ; mais c'est sous le duc de Praslin que le port de Rochefort a commencé de se détériorer ; c'est sous lui qu'on a enfin pris le parti long-temps agité de transférer à Bordeaux les armemens qui se faisoient ici pour les colonies.

LE MAIRE.

Oui , sous prétexte que les farines se transporteroient mieux de Corbeil à Bordeaux , que de Corbeil à Rochefort ; c'est-à-dire , pour favoriser les monopoleurs d'alors.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Oh ! mais je ne parle point de votre

marine marchande , de vos officiers bleus.
C'est M. de Boisle qui en vouloit ôter
jusqu'à la marine royale.

L'OFFICIER DE PORT.

On l'en a accusé ; mais il s'en est défendu.

LE MAIRE.

Ma foi , Messieurs , sans moi je ne fais pas ce qui en seroit arrivé ; car , quoiqu'il ne fût ni de mon état , ni de ma mission de relever le mérite du port & de la rade de Rochefort , dans la députation que j'ai eue pour les habitants (1) , j'ai plaidé votre cause bien vivement. Vous le verrez , Milord , par les mémoires que j'ai composés à ce sujet & dont je vous donnerai un exemplaire (2). Vous y verrez que l'intérêt de l'état , le bonheur de deux grandes provinces (3) , l'avantage du

(1) M. Dulaurens a été long-temps député des habitants de Rochefort à la cour pour y porter leurs représentations sur quantité de points qui les intéressoient.

(2) Ce sont différentes *représentations de la ville de Rochefort au roi* , appuyées des mémoires de plusieurs villes des provinces voisines , faisant cause commune avec celle-là.

(3) L'Angoumois & la Saintonge.

commerce , le bien du service du roi , le soulagement des malheureux , l'accroissement de la population , étoient le but & les motifs de ma réclamation. Sans doute , je n'ai pas réussi autant que je l'espérois ; mais je ne me décourage pas , & je suis actuellement en instance à la cour pour de nouveaux projets non moins utiles (1). Enfin , si je n'ai pas fait le bien que je voulois , au moins ai-je empêché le mal.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Allons donc , M. le Maire , vous vous donnez-là les violons fort gratuitement. Vous devriez savoir qu'un corps de marine comme le nôtre n'a pas besoin de votre appui ; nous sommes gens à gourmander les ministres , à les faire sauter quand il entreprennent des choses qui ne nous conviennent pas. Nous ressemblons en cela aux parlements : quiconque s'est heurté contre nous a toujours succombé à la longue.

LE MAIRE.

Vous me faites là , Monsieur , une mau-

(1) Il s'agit du dessèchement de vingt mille journaux de marais , dont M. Dulaurens sollicite la liberté en ce moment.

vaîse querelle. J'ai commencé par convenir de mon indignité ; mais nécessité à défendre les intérêts de mes concitoyens auprès du ministre , j'ai dû plaider la cause du département dont les intérêts se trouvent liés aux vôtres. Je conviendrais même que je n'ai rien avancé sans le communiquer à vos officiers généraux , sans les consulter , sans recevoir leur approbation & leurs lumières. Mais on ne peut me contester d'avoir mieux que personne fait valoir les avantages du port de Rochefort , & fourni des moyens pour parer aux inconvénients.

• L' A N G L O I S.

On reproche, ce me semble, à Rochefort, l'insalubrité de l'air ; on lui reproche d'être incommodé pour la sortie des gros vaisseaux , & peu utile en temps de guerre par le manque d'une rade fortifiée. Ces défauts qui existoient dès l'origine sont apparemment compensés par des avantages essentiels , puisque Louis XIV s'est obstiné à conserver ce port & à y faire des dépenses énormes.

L' O F F I C I E R D E P O R T.

Outre que dans un grand royaume tel que celui-ci , dont la marine peut devenir

considérable , on ne sauroit trop multiplier les arsenaux pour hâter les grands armemens , Rochefort ne présente aucune difficulté qu'on ne puisse vaincre ; & il est constant que sous le monarque dont vous parliez tout-à-l'heure , qui ne trouvoit rien d'impossible , il s'y est armé , en moins d'un an , trente vaisseaux de ligne dont sept à trois ponts.

LE MAIRE.

Le point principal de Rochefort , c'est qu'il est utile & nécessaire pour la partie économique , pour compléter les armemens du port de Brest , pour diviser , inquiéter & occuper les forces de l'ennemi ; pour servir d'asile ou de refuge dans les circonstances malheureuses ou de nécessité ; pour expédier & faciliter les convois des navires marchands ; pour les constructions & radoubz ; pour la fabrication des cordages ; pour l'armement des vaisseaux de moindre force ; pour l'équipement des armées navales en canons de fonte & de fer ; pour entretenir le cabotage & former plus de gens de mer ; pour les missions promptes & secrètes qui pourroient s'exécuter au premier ordre à Rochefort , si cette ville avoit la liberté du commerce qu'elle sollicite.

L'OFFICIER DE PORT.

En outre, les vaisseaux y conservent mieux leur carene; on peut, sans inconvénient, les armer cinq ou six mois après les avoir carenés. La vase les garantit lorsqu'ils échouent; la température de l'air moins chaude qu'à Toulon, moins humide qu'à Brest, tend mieux à leur conservation; les vers dont ils se chargent aux parages des isles, meurent dans le limon qu'entraîne & rapporte la Charente. C'est ce que feu M. de Barailh, vice-amiral & depuis long-temps officier de port, avoit reconnu par une expérience de plus de trente ans. Il dit dans ses observations que nous conservons dans nos archives, que ce limon gras & onctueux, après avoir détruit les reptiles étrangers, s'attache au bois des bâtimens qu'il durcit, & que les vers d'Europé glissent dessus & ne l'entament que difficilement. En effet, ce n'est jamais à la flotaison ainsi conservée, mais toujours au-dessus qu'un vaisseau est endommagé. On trouve de toutes parts dans la rivière des pilotis, qui, grace à cet enduit naturel, subsisteroient éternellement, si les vagues ne les brisoient peu-à-peu, & toujours au-dessus du niveau de l'eau.

LE MAIRE.

Outre ces avantages , comme j'ai eu l'honneur de vous l'avancer tout-à-l'heure , on peut , sinon supprimer tous les inconvénients , du moins en prévenir quelques-uns , & réduire les autres à peu de chose ; c'est-à-dire , purifier l'air , diminuer les difficultés de la rivière & de la cordelle (1) pour la conduite des vaisseaux , enfin protéger la rade d'avantage.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Eh ! comment , s'il vous plaît ?

LE MAIRE.

Vous n'avez donc pas lu mes mémoires ?

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Non , je ne lis guere.

(1.) Le mot indique assez la manœuvre qui est de hâler le vaisseau avec des cordages sur lesquels pèsent plus ou moins de bras suivant sa grosseur. Il y a quelquefois sept ou huit cents hommes de cordelle de commandés. C'est une corvée à laquelle sont assés jettis ici les habitants de la campagne , comme dans les autres provinces pour les grands chemins ; mais le roi les paye.

LE MAIRE.

Le moyen de procurer la salubrité si désirable pour la conservation des habitants de Rochefort , si utile aux finances du roi par la diminution des dépenses dans ses hôpitaux , si avantageuse pour le service , puisque les travaux ne languiroient pas comme il arrive presque toujours dans l'été & l'automne par la diminution des ouvriers & matelots atteints de fièvres violentes & opiniâtres : ce moyen , dis-je , seroit d'établir sur la droite de la Charente une digue d'environ une lieue , vers le Sud-Ouest de Rochefort ; de construire sur la gauche , vers le Sud-Est , un canal de moindre étendue , qui , sans nuire à cette rivière , dessécheroit les marais au Sud de la ville , & faciliteroit aux navires marchands & étrangers la navigation pour passer en rade & en remonter sans traverser le port-royal (1).

(1) Au haut du port , & après le vaisseau qui se ferme & lui sert d'arrière-garde , se trouve le port marchand , nommé le port de la Cabanne carrée. Les navires n'y peuvent arriver qu'en passant par le port royal. Cet inconvénient seroit supprimé , s'il subsistoit un canal qui de cette ca-

La Charente , l'une des rivières les plus profondes & les plus considérables du royaume , contenue & resserrée d'une part dans son lit par la digue proposée , & de l'autre augmentée dans son cours par le canal , les vases séjourneront moins , seront emportées par la rapidité des ondes , & les vaisseaux seront plus promptement & plus sûrement à flot.

L'OFFICIER DE PORT.

Je conçois que l'exécution de votre projet , présenté sous ce point de vue , pourroit remédier à un des grands inconvénients du port de Rochefort qui ne permet aux gros vaisseaux de descendre tout armés qu'aux temps des malines (1) ; parce qu'alors les petits fonds de *Fouras* (2) , qui sont les endroits de la Charente où il y a le moins d'eau , en ont ordinairement de vingt à vingt-

banne carrée aboutît à la rivière au dessus de l'entrée du port en traversant une longue & vaste prairie qui longe la rive gauche de la Charente.

(1) On appelle ainsi le temps des hautes marées qui arrivent à chaque plein & renouveau de la lune.

(2) Nom d'un des forts qu'on trouve en descendant la rivière.

un pied : comme la rapidité du canal pourroit ainsi , même dans les autres temps , accélérer leur marche à la mer , qu'ils ne seroient plus dans le cas d'échouer en route , ce qui fait que par prudence on ne démonte pas les batteries des gros canons (1) , la cordelle deviendroit souvent inutile , ou du moins ne seroit plus qu'un jeu.

LE MAIRE.

N'avez-vous pas l'exemple du *Tonnant* de 80 canons , qui est entré en une marée avec tous ses canons.

L'OFFICIER DE PORT.

Sans doute , je crois bien que pour peu que l'on donnât de l'aide au courant , qu'on en précipitât la chute , il n'y auroit plus rien à craindre pour l'échouage qu'on ne peut guere éviter à présent , à moins de sortir d'une seule marée.

(1) Les échouages , au reste , même à présent , ne sont pas dangereux , parce que la vase garantit les vaisseaux , qu'ils peuvent même refouler plusieurs pieds de vase sans risque d'arrêter , ni de se briser.

L'ANGLAIS.

Quel est le tirant d'eau le plus foible de votre riviere à marée basse ?

L'OFFICIER DE PORT.

De dix-huit pieds presque par - tout , ce qui suffit pour descendre un vaisseau de 74 en état de combattre ; mais quand on ne chenale (1) pas avec la plus grande connoissance du local , avec une attention extrême , on échoue à marée basse , & un vaisseau fatigueroit alors s'il avoit toute son artillerie. Ce sont des retards , des accidents , des frais effrayants au premier coup d'œil , que le plan de M. le Maire tendroit à faire disparoître.

LE MAIRE.

Ce n'est pas tout : je rendrois la rade moins foraine (2) , ou plutôt je la changerois par l'exécution d'un canal qui joindroit la Seudre à la Gironde (3) , éta-

(1) *Chenaler*, c'est chercher un passage à la mer par un lieu où il y a peu d'eau , en suivant ou rangeant les sinuosités du canal , soit par le secours des balises , soit par celui de la sonde. (*Notes des Editeurs.*)

(2) Ouverte & sans défense.

(3) Ou la Garonne qui est la riviere de Bor-

bliroit ainsi une communication plus sûre & plus avantageuse avec Bordeaux , par conséquent entre les deux mers , ce qui , en faisant le bien du commerce , seroit d'un grand secours à la marine royale. L'officier général (1) chargé de l'inspection des côtes de l'Océan , a examiné ce projet & en a senti le mérite : il a reconnu que le canal pouvoit être continué jusqu'à l'embouchure de la Charente vers les *Pales* , au lieu dit la *Rade des Trouffes* sous l'*Isle-Madame* (2) ; & il prétend que de cette maniere il ne seroit pas aussi dispendieux qu'on le croit , de rendre la rade , déjà défendue par l'*Isle-d'Oléron* , respectable à l'ennemi.

L'OFFICIER DE PORT.

Le canal n'avoit-il pas été projeté en partie par le cardinal de Richelieu ?

deaux , dont l'entrée est orageuse , ouverte & sans défense ; quant à la Seudre , cette riviere se précipite aussi dans la mer entre la Charente & la Garonne , & son entrée est naturellement couverte & protégée par l'*Isle-d'Oléron*.

(1) M. le marquis de Voyer.

(2) Petit fort à la gauche de l'embouchure de la riviere.

LE MAIRE.

Oui, mais il est augmenté.

L'OFFICIER DE PORT.

On éviteroit d'ailleurs , les naufrages trop fréquents , occasionnés par les dangers que présente l'entrée de la rivière de Bordeaux , puisqu'on pourroit y communiquer par ce canal.

LE MAIRE.

Vraiment il pourroit servir aux frégates ; il faciliteroit les convois ; il empêcheroit le blocus de la rade , ou du moins le rendroit inutile.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Que diable est-ce que cela vous fait ? Mêlez-vous de vos malade & de vos habitants , & ne nous parlez pas marine , où vous n'entendez rien.

LE MAIRE.

Tout cela me fait beaucoup comme médecin , puisqu'il n'est pas douteux que de ces canaux , de ces dessèchements , des défrichements qui s'ensuivroient il ne résultât la salubrité de l'air & bientôt la

cessation des maladies qui désolent ces contrées.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

A la bonne heure , c'est parler.

L E M A I R E.

Cela me regarde encore comme maire ; puisqu'il en résulteroit aussi un plus grand commerce dans la ville , sur-tout si j'obtenois de rendre Rochefort un port marchand. Car enfin , vous ne devez pas ignorer que la Charente est la seule rivière importante qui se trouve dans l'espace de près de soixante lieues , entre Nantes & Bordeaux , & qu'en temps de guerre elle est dans le golfe de Gascogne le seul asile , ou du moins l'asile le plus sûr , pour tous les navires qui tendent vers ces parages & qui y afflueroient alors sans répugnance. Par-là j'empêcherois qu'il ne devînt un désert comme il en est menacé. Savez-vous de combien la population y est diminuée depuis vingt-cinq ans.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Peu m'importe ; pourvu que nous ayions des ouvriers & des matelots.

L'OFFICIER DE PORT.

Mais tout cela se tient , Monsieur ; si vous manquiez de bourgeois & de peuple, vous manqueriez bientôt de ces deux especes d'hommes.

LE MAIRE.

Par un dénombrement fait en 1752 on trouva que Rochefort contenoit vingt-cinq mille ames ; il n'y en a pas dix mille actuellement. Les variations successives de vos ministres mettant en problème s'il est avantageux de rendre ce port florissant , en sont cause. On en a retiré les grands armemens ; on a transporté l'approvisionnement des colonies à Bordeaux. M. de Boissés en avoit ôté les gardes de la marine.

UN NÉGOCIANT.

Et ce n'est pas ce qu'il y auroit eu de plus mal. Ces messieurs seuls seroient très-capables , au contraire , de faire désertir la ville.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Est-ce que vous avez quelque chose de commun avec ces Messieurs ? Avez-vous à vous en plaindre ?

LE NÉGOCIANT.

Très-fort. C'est moi dont ils rouèrent de coups le commis en 1767 sur le chemin de la Rochelle.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Apparemment qu'il l'avoit mérité.

LE NÉGOCIANT.

Il ne tient qu'à vous , Monsieur , de le vérifier ; car l'affaire se poursuivit d'abord en justice réglée avec beaucoup de chaleur : les principaux agresseurs connus furent décrétés de prise de corps & prirent la fuite. Les familles des accusés tenterent vainement des réparations civiles.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Ce vilain-là étoit bien délicat si de l'argent ne lui suffit pas.

LE NÉGOCIANT.

Non , Monsieur ; il ne voulut point d'argent , il vouloit que la vindicte publique fût satisfaite , qu'il y eût un exemple capable de contenir cette jeunesse effrénée , & toute la ville le désireroit aussi , M. le maire peut s'en souvenir.

LE MAIRE.

Je n'étois point maire alors ; mais je n'ai point oublié cette affaire qui fit beaucoup de bruit ; je fus bien fâché , & toute la bourgeoisie , & le commerce avec moi , que M. le maréchal de Senneterre s'en mêlât.

LE NÉGOCIANT.

Vraiment ce fut lui qui porta les parties plaignantes à se contenter des punitions infligées par le ministre , & à se désister de leur accusation. Le moyen de résister à un commandant de la province ! Le plus coupable (1) fut enfermé à la citadelle de l'Isle-de-Rhé pour six mois , & les autres complices ou témoins de l'assassinat furent condamnés seulement à trois mois de prison. C'est ainsi qu'on éluda & suspendit les poursuites criminelles ; mais la procédure est encore au greffe , & M. le général l'y trouvera s'il veut.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Si je la trouvois , je la brûlerois ; c'est

(1) M. le comte de Chavagnac , aujourd'hui lieutenant de vaisseau.

fort mal de garder ces pieces-là. Il ne faut pas que pour une étourderie, de jeunes gentilshommes soient comme cela notés pour l'éternité.

LE MAIRE.

Ce qui est fort mal, mon cher général, c'est que cela ne soit pas plus public; il arrive de là que les autres ou les mêmes recommencent bientôt; car enfin, il n'est point d'année où vos gardes de la marine n'excitent des plaintes dans quelque département. Des 1768, ces jeunes gens commirent de nouvelles violences contre des habitants, au point que le ministre envoya ordre de les caffer, & enjoignit aux commandants de veiller avec plus de soin sur la compagnie. Cela n'empêcha pas que peu de mois après, ils ne se fissent de nouvelles affaires.

UN OFFICIER D'ADMINISTRATION.

Vraiment ce fût à l'égard de deux de nos subalternes, des commis aux écritures qu'ils insultèrent & battirent dans le jardin de l'intendance, parce qu'ils avoient le malheur de déplaire à ces Messieurs. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il se trouvoit à leur tête deux enseignes de

vaisseau. Il faut tout dire : ils étoient du département de Brest.

LE MAIRE.

Mais il me semble que votre intendant pour la première fois de sa vie exigea & obtint bonne justice.

L'OFFICIER D'ADMINISTRATION.

Oui, le sieur Fontaine-Mervé fut cassé, & le sieur Chevalier de Riviere fut renvoyé. Ordre à eux de sortir de la ville sous vingt-quatre heures ; & quant aux gardes de la marine qui peut-être au nombre de trente avoient trempé dans ce honteux complot, M. le duc de Praslin témoigna à M. de Baraudin, commandant en ce moment la compagnie, la surprise du roi, qu'il n'y en eût aucun de nommé. Il dit que sa majesté vouloit connoître les plus coupables, & que si l'on persistoit à garder le silence sur leur compte, elle étoit résolue à casser plutôt toute la compagnie.

LE MAIRE.

Vraiment on ne sauroit croire la joie que répandit dans Rochefort cette nouvelle importante à la sûreté publique. On bénissoit ce trait d'équité d'un ministre

sage dont la religion surprise en plusieurs cas semblables avoit arrêté la sévérité. On imaginoit que cet événement engageroit les chefs à mieux contenir leurs élèves , à leur inculquer des principes avec lesquels ils se comportassent davantage en gentilshommes & en vrais militaires.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Tarare... ne faut-il pas que jeunesse se passe. Votre joie fut courte , car vous vîtes que le ministre en fut pour ses menaces ; on lui fit entendre raison. Quand des bourgeois attrapperoient quelques coups de canne par-ci par-là de la main d'un gentilhomme , y auroit-il grand mal ?

LE MAIRE.

Taisez-vous , mon pauvre général ; vous dites trop de sottises ; cela feroit trop d'honneur à ma table. On croiroit que votre tête s'est perdue ; mais plutôt , comme cela vous arrive souvent , même à jeûn , rincez-vous la bouche avec un verre de vin de Jurançon (1) & tout ce qu'il y a de plus fort.

(1) Vin de Bearn très-vigoureux. Le maire lui en versa en même temps.

L' A N G L O I S.

Cette digression nous a fait écarter de notre objet. Vous croyez donc , Messieurs , que Rochefort seroit un excellent port marchand.

L E M A I R E.

Il faut que vous sachiez que cette ville , par sa position sur la riviere de Charente , près de son embouchure dans l'Océan , & au moyen de ce que cette riviere est navigable très-haut , reçoit de plus de trente lieues les productions de l'Angoumois , de la Saintonge & de partie du Limousin & du Périgord ; de sorte qu'elle se trouve le débouché naturel & unique de ces provinces qui abondent en bestiaux , en vins , eaux-de-vie & autres denrées & matieres de toute espece (1).

Les autres rivieres qui viennent se perdre dans la Charente , telles entre autres que la *Boutonne* , amènent à très-peu de frais les denrées à-peu-près du même genre du haut Poitou : le dessèchement projeté & que je poursuis en ce

(1) Comme bois , sels , charbons , mines de fer & d'acier , chanvres , lins , légumes & grains de quelque nature que ce soit.

moment , d'environ quarante mille journaux de terre le long de ses rives , la rendroit plus considérable & ajouterait à ses avantages.

Le rétablissement ou création de différentes rivières ou canaux (1) autres que ceux dont j'ai parlé , relatifs à la perfection de la navigation , au transport des denrées , ou à l'amélioration de l'agriculture , seroient de nouveaux moyens de faire fleurir & prospérer l'Aunis & les provinces adjacentes. Je vous en citerai un seul exemple bien sensible : par les défrichements que j'ai en vue , j'y convertis la partie la plus considérable du terrain en prairies excellentes , ce qui procureroit le moyen d'élever un nombre infini de bestiaux. Cet avantage joint à celui des salines dont le pays abonde , apporteroit à la France le double profit , & de l'abondance pour l'intérieur du

(1) M. le prince de Marfan a obtenu par arrêt du conseil du 16 septembre le rétablissement de la rivière de Seugne ; le maréchal duc de Richelieu a en vue de dessécher les marais des pays de *Brouage* & de *Marennes* , qui sont au sud de Rochefort. M. *Verthamon de Saint-Fort* a projeté un canal de navigation ; qui de l'intérieur de la *Saintonge* se rendroit dans la *Charente* vis-à-vis de Rochefort.

royaume (1), & de l'approvisionnement des salaisons, soit pour la marine royale, soit pour la marine marchande, dont l'étranger feroit déchu, parce qu'il ne pourroit soutenir la concurrence.

Mais pour que toute cette vivification ait lieu, il faut que la ressource des débouchés, diminuée par la cessation des armemens pour le compte du roi à Rochefort, soit remplacée & accrue par la création d'une marine marchande.

LE NÉGOCIANT.

Vous avez une concurrence bien dangereuse dans la ville de la Rochelle, & indirectement peut-être dans la ville de Bordeaux ; mais c'est sur-tout la première qui a un intérêt bien direct à vous contrarier.

LE MAIRE.

D'abord la nature la forcera bientôt à

(1) Paris se ressentiroit même de cette abondance, par la diminution du prix des viandes de boucherie dont on auroit lieu de craindre l'augmentation dans la suite si les défrichemens & l'agriculture n'étoient de plus en plus encouragés par tous les moyens qui peuvent y concourir.

un sacrifice que le gouvernement devrait prévoir. On ne peut disconvenir que la mer n'abandonne cette ville ; en vain a-t-on constitué le roi en travaux dispendieux pour le nettoyage de son havre ; il n'est point de forces humaines qui puissent changer l'état physique de ce port ; quoi que l'on fasse , le niveau de l'Océan ne permettra jamais qu'il y ait plus de treize pieds d'eau dans la plus grande mer , même en supposant toute la vase enlevée, & en ce cas les navires échoueroient sur le roc à chaque marée , inconvénient dangereux & tout à fait funeste à leur conservation. Depuis long - temps les armateurs sont obligés d'envoyer carener , radoubes & armer leurs navires un peu gros soit à Rochefort , soit à Bordeaux , soit en Seudre (1) : les vaisseaux de plus de deux cents tonneaux ne peuvent y entrer sans courir risque de se perdre ; enfin ce havre ne peut-être entretenu que par des *cures moles* (2) en sorte que les difficultés rebuteront à la longue ; les dépenses

(1) La rivière dont il a déjà été parlé , qui débouche dans la mer entre la Garonne & la Charente.

(2) Machines pour nettoyer le ports. (*Notes des Editeurs.*)

excéderont le profit , & l'on aura tout-à la fois la douleur de n'avoir pu conserver la Rochelle dans son ancienne splendeur , & d'avoir ruiné plusieurs grandes provinces , sans compter la perte plus irréparable d'un commerce qui va échapper à la nation , au lieu de s'y établir ; ce qui obligera de continuer à chercher les bras & les ressources des étrangers pour les salaisons , les cuirs , les suifs & autres objets , dont sous six ans la France se trouveroit abondamment pourvue , si mes propositions étoient agréées.

Mais, en supposant que toutes ces craintes soient mal fondées, l'établissement d'un port marchand à Rochefort ne peut nuire à celui de la Rochelle même ; quand on lui accorderoit la confection du canal de Niort qu'elle sollicite , leur destination seroit tout-à-fait différente : celui-ci n'est que le débouché naturel d'une partie de l'Aunis & du Poitou , & continueroit de l'être , le genre de ces denrées convenant particulièrement aux bâtimens qui y viennent charger : au contraire , il est presque inutile aux provinces (1)

(1) Telles que l'Angoumois. La Saintonge en conséquence , les villes d'Angoulême & de Saintes ont joint leur mémoire à celui de Rochefort.

qui réclament pour Rochefort , par le défaut de communication , par la longueur du trajet , & par la désertion des bâtimens qui n'y viennent point & préfèrent d'autres rades plus sûres (1). En un mot , ce port aura toujours le désavantage qui le rend inférieur à tous les autres de n'être qu'une espece de cul-de-sac , qui , à défaut de rivières , ne peut étendre son commerce qu'à grands frais & avec incertitude pour la durée & la sûreté de la navigation.

L'OFFICIER DE PORT.

Même pour le départ. Durant la dernière guerre , pendant que la grande rade étoit bloquée , il étoit sorti de Rochefort des frégates du roi & des navires marchands qui se sont rendus à l'Amérique ; au lieu que la rade de la Rochelle étant bloquée , il ne pouvoit rien sortir ni entrer ; ce qui a été au point que

Celles de Saint-Jean-d'Angely , de Jarnac , de Charente en ont fait autant.

(1) Les navires étrangers préfèrent pour l'ordinaire de charger aux îles de Rhé & d'Oléron & dans la rivière de Seudre , parce que le mouillage y est plus sûr & les expéditions moins coûteuses & plus promptes qu'à la Rochelle.

les Rochelois ont été forcés de faire charroyer , à grands frais par terre , les farines & autres vivres pour leur subsistance. Rochefort est à l'abri de ces inconvénients , moyennant la Charente & sa communication avec Bordeaux.

L E M A I R E.

Enfin , quand même l'établissement d'un port marchand pourroit un peu nuire à celui de la Rochelle , faut-il sacrifier à la prospérité de cette ville , celle de plusieurs autres , celle de provinces entières & par conséquent du royaume ? Comment dans ce siècle & sous ce regne ose-t-on faire valoir des privileges exclusifs , des gênes , des tyrannies , dont nos philosophes modernes ont si bien démontré l'injustice & le malheur réel ?

L E L I E U T E N A N T D E V A I S S E A U.

Avec votre commerce & votre philosophie tout cela devient fort ennuyeux ; Monsieur le Maire croyez-moi , prenons au plutôt notre café & un doigt de liqueur des isles , & puis embarquons-nous pour mener monsieur en rade. Nous partîmes en effet peu après , & si je

fus enchanté, Milord, de voir en détail les rives de la Charente, de visiter Fouras, le port des barques, Lupin, Soubise, de parcourir la rade, d'entrer à l'Isle-d'Aix & d'acquérir à cet égard toutes les notions capables de me mettre à même de vous instruire à mon tour, autant que vous le désirez, j'eus souvent la douleur de m'entendre rappeler des fautes que nous payons bien cher aujourd'hui.

On me montra l'endroit où notre amiral Howe, alors simple capitaine de vaisseau, commandant le *Magnanime*, s'échoua, & en une demi-heure fit taire le feu de l'Isle-d'Aix & obligea ce fort de capituler; on me fit voir comment il auroit été facile de s'emparer de même de Fouras & de l'Isle - Madame, & d'entrer tout de suite en rivière. On me conduisit à ce platina d'Angoulême devant lequel la flotte s'étoit mise en ligne & où le débarquement se seroit fait avec autant de sûreté que de commodité. L'on m'arrêta surtout à ce point de la rivière sous la redoute de Vergeroux, où les deux vaisseaux le *Prudent* de soixante & quatorze, commandé par le marquis Desgouttes, & le *Capricieux* de soixante-quatre, par M. de la Filière, s'étoient embossés &

n'attendoient que le moment de se voir brûler ou foudroyer par des batteries établies à terre : on m'ajouta que l'on étoit si persuadé à Rochefort de l'impossibilité de s'y défendre , qu'on songeoit moins à repousser l'effort des Anglois qu'à pourvoir à la meilleure manière de se rendre. On avoit profité de la navigation intérieure de la Charente pour y faire remonter tous les effets du roi , des particuliers , des officiers , des généraux ; & les bâtimens & les ouvriers du port au lieu d'être employés au secours de la place & à sa défense, l'étoient à ce honteux service. Enfin , les gardes-magasins , fixés à leur poste dans le port , avoient ordre de remettre les clefs au premier officier Anglois qui se présenteroit.

Vous voyez , Milord , que je finis ma lettre comme je l'ai commencée , par une jérémiade. Eh ! quel Anglois , bon patriote , n'en feroit autant à ma place ?

Je compte rester encore quelques jours ici , malgré le spectacle douloureux que cette ville me présente , pour répondre aux invitations du lieutenant de vaisseau & autres convives , pour lever mes plans , & vous les faire passer par mer.

Rochefort , ce 9 juin 1771.

L E T T R E V I.

*Différentes nouvelles de Paris depuis le 20
avril 1778 jusqu'au 20 juin.*

LA grande nouvelle aujourd'hui , Milord , c'est celle du combat d'une frégate Françoisse contre une Angloise , qui est rentrée après une défense fort glorieuse. Les François sont si peu accoutumés à de pareils succès , que c'est un triomphe général dans Paris , d'apprendre qu'elle n'ait pas été prise. En attendant que j'aie tiré au clair cette relation & tout ce qui l'a précédée , je vous envoie le journal des différents événements de cette capitale durant mon absence , & j'emprunte toujours le secours du manuscrit dont je vous ai déjà donné des échantillons qui vous ont amusé.

22 Avril 1778. La grossesse de la reine dont on a parlé depuis quelque temps acquiert de plus en plus des caractères qui encouragent les médecins disposés à parier ; cependant on n'en fera bien certain qu'à la seconde révolution , c'est-à-dire , à la fin du mois. En attendant ,

S. M. se conduit avec la plus grande circonspection ; elle a quitté la robe de la cour , elle n'a point descendu en bas le jour de Pâques pour la messe & elle s'est dispensée d'aller au service l'après-dinée ; elle se réjouit d'avance à faire des spéculations & se promet de nourrir si c'est un dauphin ; le roi ne s'y oppose pas.

23 *Avril* Le sieur Douet , fermier-général mort depuis peu , laisse trois enfans & vingt millions de bien. M. Necker se propose bien que cela n'arrivera plus si l'on veut lui en donner le temps.

23 *Avril* Comme MM. de Keiffac sont sujets au bri de prison , M. l'asquier , le commissaire du parlement en cette partie , a fait mettre dans la nuit une sentinelle au bas des fenêtres de ces messieurs : leurs avocats sont occupés à consulter pour voir s'il y aura moyen de se pourvoir en cassation de l'arrêt.

23 *Avril* Le roi doit faire à Marly aujourd'hui la revue de son régiment. M. le duc du Châtelet , colonel en second , a obtenu de S. M. la faveur singulière qu'elle en portera l'uniforme pour cette cérémonie.

La reine doit assister aussi ; mais comme on soupçonne sa grossesse , la faculté a

délibéré sur la manière dont S. M. s'y rendroit. On a d'abord opiné pour la chaise à porteurs , mais ensuite on a trouvé que les secousses de cette voiture pourroient être encore dangereuses & contraires à son état. On a proposé d'y substituer une litière : par réflexion la litière a paru trop ennuyeuse pour une jeune princesse accoutumée à fendre l'air. Des docteurs prenant un parti mixte , vouloient que la reine y vint simplement dans un grand carrosse de cour à deux chevaux au pas & sur la terre. On ignore quelle a été la décision.

Par quelque voiture que ce soit , il est constant que la reine veut se trouver à cet auguste spectacle. Elle y sera en robe à la Polonoise , & doit faire aussi au régiment la galanterie de prendre ses couleurs ; elle doit distribuer des cocardes à tous les officiers , & M. le duc du Châtelet aura l'honneur de recevoir le roi à dîner.

24 *Avril* Après différentes consultations de la faculté , la reine est venue à son ordinaire à la revue de jeudi ; mais on avoit eu la précaution de sabler tous les endroits pavés où devoit passer sa majesté. Une des cérémonies de ce jour qui a fait le plus de plaisir , a été de voir

recevoir chevalier de Saint-Louis devant cette auguste assemblée un officier de fortune.

Le repas donné au roi par M. du Châtelet étoit de cent couverts, la reine & toute la famille royale en étoient.

Il y a eu, suivant l'usage, beaucoup de graces répandues sur le régiment du roi : mais la plus signalée a été la survivance du maréchal duc de Biron, colonel en second du régiment, accordée au duc du Châtelet; mais sans brevet, & ce qu'on appelle *in petto*.

Le roi étoit en effet en uniforme, mais n'avoit point voulu de casque. Tous les convives, princes & autres mangeant à la table du roi, étoient aussi en uniforme de leur corps ou d'officier-général. Cette faveur de la part de S. M. a été d'autant plus remarquée, que Louis XV ne l'avoit jamais accordée à son régiment.

Le vendredi matin tous les officiers du régiment qui n'étoient pas de service sont venus faire leur cour au roi à Versailles, & M. le duc du Châtelet a eu l'honneur de les présenter à S. M. successivement, en le prévenant qu'il y en avoit quelques-uns qui, retenus par leur devoir, ne pouvoient jouir de cette grace.

25 *Avril* Après avoir obvié à l'inconvénient de laisser passer trop de negres de nos colonies en France par la déclaration du 9 août dernier ; le gouvernement a cru devoir empêcher la dégradation de l'espece causée par un mélange de cette nation avec la nôtre. En conséquence, il est fait défense par sa majesté à tous ses sujets blancs de l'un & de l'autre sexe, de contracter mariage avec les noirs, mulâtres & autres gens de couleur, jusqu'à ce qu'il ait été pourvu par telle loi qu'il appartiendra, sur l'état des noirs, mulâtres ou autres gens de couleur de l'un & de l'autre sexe, qui étoient en France avant la défense d'y venir, à peine pour les derniers d'être renvoyés sur le champ dans les colonies. Il est également fait défense à tous notaires de passer aucun contrat de mariage entre eux, à peine d'amende.

25 *Avril* En vertu d'une spéculation faite par une compagnie, elle offre aux porteurs de billets de la loterie royale de 1000 livres, créée par arrêt du conseil du mois de décembre 1777, de céder la chance en argent qu'ils peuvent courir au premier tirage, à raison de 96 livres par billet & moyenant le remboursement de 1000 livres en especes en cas de lots.

En outre aussi de céder une partie des billets de la même loterie à raison de 1000 livres dont on payera un septieme comptant & les autre d'année en année, fauf le remboursement à chaque époque de tirage en argent, sur le montant des des lots de ce qui restera à payer du capital.

On assure que ces propositions sont accueillies : pour en sentir l'avantage, il faut savoir que ces billets ne se vendent guere aujourd'hui sur la place que 900 liv. & au dessous, & que la chance la plus malheureuse & la plus générale sera de n'avoir le montant des billets de 1000 liv. qu'après sept ans indépendamment des hasards de toute espece qu'on peut courir entre les mains du roi pendant une époque aussi longue.

25 Mai . . . MM. de la ville, pour suppléer à la garde abandonnée, ont entrepris de faire construire une estacade en battue de pieux, placée entre l'Isle-Saint-Louis & l'Isle-Louvier; elle formera un passage pour les gens de pied, elle fermera l'entrée aux glaces, & en établissant la sûreté dans tous les ports qui sont au-dessous jusqu'au Pont-Notre-Dame, elle mettra hors de danger une grande quantité de bateaux & de marchandises; la place basse de l'Hôtel-de-Ville devenant par ce moyen inutile, le quai Pelletier sera conti-

nué en ligne droite jusqu'à l'entrée des ports , dont la ville projette aussi de relever le sol pour la facilité du commerce & de la circulation. On prétend que cet arrangement donnera à la place de Greve le double en étendue de ce qu'elle a aujourd'hui.

29 *Avril* On regarde le passage du régiment du roi par Paris & la faveur dont S. M. l'a honoré & son colonel , comme le résultat d'une intrigue sourde du parti des Choiseul , qui comptent toujours sur la protection de la reine. Il paroît que leur projet seroit de pousser le duc du Châtelet au ministère de la guerre. Celui-ci , lorsqu'il fut question du repas & des officiers généraux que S. M. admettroit , ayant adroitement fait venir le nom du duc de Choiseul comme convive agréable à la reine , le roi l'a exclu expressément de la liste , & l'ex-ministre a été si mortifié de l'inutilité de cette tentative , qu'il est allé sur le champ ensevelir sa rage & sa honte à Chanteloup.

30 *Avril* Notre ministre , qui avoit fait toute sorte de tentatives pour détourner l'orage qui s'élève du côté de l'Allemagne , a vu avec douleur l'inutilité de ses démarches. Les lettres particulieres de ces contrées annoncent une marche forcée du roi de Prusse qui , au moyen

de chariots de poste, fait faire en cinq jours plus de cinquante lieues à son armée & se trouve déjà sur les frontieres de la Bohême, avant que l'Empereur ait rassemblé ses quartiers. On s'attend d'un jour à l'autre à une action.

Premier *Mai* Plusieurs colonels de régiments voyageant aux environs de Paris pour se rendre dans nos provinces maritimes, ont écrit à M. le prince de Montbarey pour l'engager de proposer au roi de passer leur troupes en revue, dans l'espoir d'obtenir des graces; mais le ministre s'est bien donné de garde de les seconder. On critique déjà assez la premiere revue, comme un spectacle d'une magnificence dispendieuse & purement de faste, dans des temps où l'on parle toujours d'économie, sans jamais l'exécuter. On n'auroit point voulu que le roi s'abstînt d'une fonction dont il est naturel qu'il honore son régiment; mais on auroit désiré que, se conformant au roi de Prusse en cette circonstance, au lieu de faire approcher son régiment de sa personne, il eût été le passer en revue à quelque distance de Paris avec une simple cantine.

2 *Mai* Il a été commandé ici une cuirasse fort singuliere d'un prix qui annonce qu'elle n'est pas destinée à un guer-

rier ordinaire. Elle coûte cent louis ; elle est composée de cent doubles de raffetas l'un sur l'autre piqués ; elle a été éprouvée & est à l'abri du pistolet à bout portant, du fusil & de la carabine à la distance où ces armes peuvent être le plus dangereuses : on fait mystère du héros auquel elle est destinée, qui, suivant sa hauteur & ampleur, est un homme très-grand & corsé à proportion ; elle va partir incessamment.

4 *Mai* Les lettres particulières de Bohême annoncent que l'empereur, un peu étourdi de la marche précipitée du roi de Prusse, n'avoit pas perdu un moment de temps & avoit de son côté mis tant d'activité pour former son armée, que tout étoit dans la meilleure disposition ; mais que malgré cette ardeur réciproque, il n'y avoit pas encore un coup de fusil de tiré.

6 *Mai* Les ennemis du prince de Montbarey font courir de nouveau le bruit de sa disgrâce prochaine ; ils en donnent pour motif une anecdote très-scandaleuse : ils disent que ce ministre, dans un marché de fourrage concernant son département, ayant ménagé un gros intérêt pour sa maîtresse, le roi en a été instruit & a dit : *En voilà un que je prend la main dans le sac & j'en veux faire un exemple.* On croit que la reine n'est pas pour peu

dans cet orage qui s'élève, & comme la grosseur de cette Majesté n'est plus douteuse, les partisans du prince de Montbarrey en redoutent l'influence.

7 Mai On a beaucoup parlé d'un assassinat commis en la personne du sieur Duchâteau, riche de 60,000 livres de rentes, habitant de la Basse-Terre, Ile de la Guadeloupe, commis par le sieur de la Borde, capitaine de grenadiers au régiment d'Armagnac, & le sieur de Saint-Robert, officier de milice, neveu du sieur Duchâteau. Voici le fait véritable & les suites telles qu'elles sont rapportées dans les lettres venues récemment de cette colonie.

Ces deux Messieurs s'étant assurés par des promesses les nommés *Frizé* & *Conti* grenadiers, *sans humeur caporal*, & *Roussel* soldat dudit régiment, auxquels ils avoient fait accroire qu'il étoit question d'enlever des marchandises de contrebande, se rendirent la nuit du 13 au 14 janvier à l'habitation du sieur Duchâteau, distante de la ville d'un quart de lieue; ils entrèrent d'abord dans la case d'un mulâtre; le lièrent; puis dans une autre où étoit un bâtard du maître, le lièrent aussi; pendant ce temps les sieurs de la Borde & Saint-Robert enfoncerent la porte de la chambre de M. Duchâteau, & l'assassine-

rent ; un mulâtre s'étant écrié, *M. de Saint-Robert, vous assassinez votre oncle & mon maître*, le monstre lui brûla la cervelle ; alors Conti s'apercevant trop tard de l'effroyable catastrophe dont il devenoit participant, lâcha le bâtard sous sa garde, qui s'enfuit. Il étoit question d'enlever le coffre-fort de l'oncle ; mais il étoit si bien scellé, qu'on ne put en venir à bout. Les assassins alarmés se sauvèrent. Après des perquisitions tous avoient été pris & condamnés ; il étoit question de les exécuter le 9 février ; quatre l'étoient déjà, quand un mur s'écroula comme *la Borde & Saint-Robert* restoient : la terreur s'empara des esprits de quelques spectateurs, on cria à la révolte ; le bataillon d'Armagnac fit feu ; le piquet de la Guadeloupe faisant face à celui là & croyant qu'il cherchoit à sauver *la Borde*, son capitaine, riposta ; il s'ensuivit un combat entre les deux troupes, & beaucoup de morts & de blessés ont été victimes de la méprise. Cependant les choses étant éclaircies, les esprits rassés, on fut reprendre les coupables, & ils furent roués de suite.

11 *Mai* Le bruit avoit couru que le roi iroit à Brest en personne, & à l'exemple du roi d'Angleterre y feroit aussi la revue de son escadre. M. de Sar-

ties le désiroit ardemment; mais ce voyage n'a pas plu au courtisans, qui n'auroient pu accompagner le maître. Ils ont fait valoir leurs prétentions réciproques, & le roi fatigué de ces débats, quoiqu'il se fît une fête de ce voyage, a trouvé plus court d'y renoncer. On croit que cette insinuation adroite est venue de M. de Maurepas, ne voulant pas se transporter ainsi à son âge, & craignant que le ministre de la marine ne prît, durant son absence, trop d'ascendant sur l'esprit du monarque. Ainsi le plaisir de S. M. a dû, cette fois comme tant d'autres, céder à l'étiquette.

16 Mai Au moment où le prince de Montbarrey avoit lieu de s'attendre à une disgrâce, suivant les bruits publics, souvent avant-coureurs de ces sortes d'événements, & plus encore par la nomination du maréchal de Broglio au commandement de l'armée de terre, faite sans sa participation, il a été nommé ministre d'état & a pris place au conseil. On ne croit pas que cette faveur puisse être de durée; il la doit moins au roi qu'à sa protectrice, que S. M. a eu la bonté de ne pas vouloir affliger. Voici comme on raconte l'anecdote.

Un soir que S. M. , suivant sa coutume,

étoit allée faire son piquet chez Mad. la comtesse de Maurepas, celle-ci se plaignit au monarque des envieux du secrétaire d'état de la guerre, qui affectoient de prévoir sa chute, & de dire qu'il ne plaisoit pas à son maître. Le roi protesta que cela n'étoit pas, & la comtesse insistant lui fit entendre que ce n'étoit que par quelque grace d'éclat qu'on pourroit dissiper ces rumeurs toujours affligeantes pour un serviteur zélé; & par une insinuation de plus en plus adroite elle amena S. M. jusqu'à donner ordre qu'on avertît pour le conseil prochain le secrétaire d'état de la guerre.

18 Mai.... M. Necker, toujours tracassé par le parlement, a voulu se le concilier par des adoucissements prétendus mis au premier arrêt du conseil concernant les vingtièmes; mais on ne voit pas qu'il ait pu encore en imposer à cette compagnie, puisqu'il est obligé de le faire publier sans enrégistrement.

Dans son embarras pour avoir de l'argent sans passer par cette cour, il cherche à accréditer la caisse d'escompte, à donner du cours à son papier, à le faire recevoir dans les caisses, & à y accoutumer insensiblement le public. Bien des gens ne voient pas de bon œil ce germe d'un

nouveau système de Law , & voudroient qu'on l'arrachât , avant qu'il prenne plus de consistance.

19 Mai Depuis la rentrée du parlement , il est question d'un nouveau règlement pour la taxe des procédures ; cette compagnie a fini son travail tant pour Paris que pour les provinces ; elle l'a soumis , suivant l'usage , à l'examen du chef suprême de la justice , qui a nommé à cet effet une commission de maîtres des requêtes. Ces MM. ont depuis peu fait demander au parlement s'il désireroit qu'on consommât tout le travail à la fois , ou qu'on séparât celui concernant Paris ? Comme on a pris ce dernier parti , on attend incessamment cette besogne. Il est décidé que le règlement nouveau augmente les frais d'un tiers , mais élague beaucoup de superflu & de ce qu'on appelle vulgairement *mangeries* , c'est-à-dire que les procureurs honnêtes y gagneront & les fripons ne pourront qu'y perdre d'abord ; mais ils se retourneront & feront bientôt renaître les abus passés ou d'autres ; ainsi tout cela finira par tourner au détriment des plaideurs.

19 Mai S. M. a choisi pour son accoucheur le sieur Vermont , frere de l'abbé de Vermont qui a été son insti-

tuteur à Vienne. Il a permis à la reine d'aller désormais en voiture , comme à son ordinaire , les premiers inconvénients de la grosseffe n'étant plus à craindre ; mais il lui a conseillé , dit-on , de rabaisser ses plumes ; parce que S. M. ayant l'habitude d'y porter souvent la main , cet exercice lui faisoit soulever le bras , effort d'autant plus dangereux , qu'elles étoient plus hautes. On espere que cette réforme fera d'un heureux exemple pour le reste des femmes.

22 Mai.... M. de Buffi étant dans l'Inde chargé , comme l'on fait , des affaires de la compagnie , emprunta cent mille écus : il fit un billet en termes vagues par lesquels il croyoit être personnellement à l'abri des poursuites des créanciers : comme il est signé de lui & que ses commetans ne sont désignés que sous la particule *on* , il est poursuivi ; & cette contestation devoit être décidée ces jours-ci par le comité des finances composé de MM. de Beaumont , de Fourqueux & de Villeneuve , mais le jugement est remis.

25 Mai.... M. le comte de Roussignac , si long-temps le héros des conversations de Paris , lors de ses querelles avec M. le marquis de Montalembert tant baffoué , nous rappelle le temps des anciens preux.

Allant rejoindre son régiment , il a passé dans un bois d'où il a entendu des sons plaintifs ; il est allé à l'endroit d'où ils partoient & a trouvé quatre hommes en assassinant un autre : de ses deux pistolets il en a tué deux , & de son épée le troisième ; le quatrième a pris la fuite : il a fait mettre le blessé dans sa chaise , & l'a conduit au lieu le plus voisin : ses plaies ne se sont pas trouvées mortelles. La maréchaussée s'est mise bientôt en campagne & a arrêté le dernier voleur.

27 Mai . . . M. le duc de Chartres , grand maître des loges des Francs-Maçons de France , donne régulièrement un jour par semaine pour les signatures. Celui qui a précédé son départ, le grand Orient, a cru devoir profiter de cette liberté pour députer vers son altesse sérénissime & la complimenter à cette occasion : on lui a demandé en même temps ses ordres pour la fameuse fête de l'ordre qu'on fait être la Saint-Jean. Le prince a répondu qu'il ne désespéroit pas d'en être ; & qu'en tout cas on ne décidât rien avant le 20 juin où il pourroit être de retour. Les députés ayant de nouveau demandé à son altesse s'ils pouvoient répandre cette agréable nouvelle , le duc de Chartres leur a répondu que ce n'étoit point un secret

secret. Bien des gens croient qu'il sera de retour plutôt ; d'autres présument que, pour toujours contenir les Anglois , on ne le laissera pas aller & venir , comme il l'espere.

28 *Mai*.... M. Necker ayant eu le crédit de faire rendre par le roi une seconde réponse absolument négative aux itératives remontrances du parlement concernant les vingtiemes , a bien senti qu'il falloit prendre le parti de se passer d'enregistrement pour son arrêt du conseil ; cependant , afin de jeter un peu de poudre aux yeux du public , il en fait publier un autre en date du 16 avril , où , sous prétexte de considérations occasionnées par l'examen desdites remontrances , S. M. ordonne quelque légère amélioration dans la forme d'imposer & de percevoir , & affecte de mettre dans un article une conjonction conditionnelle donnant quelque espoir que l'impôt pourroit ne pas être perpétuel , ne pas même durer encore vingt ans.

De son côté , la cour , n'osant dans les circonstances pousser trop loin le ministre & fatiguer le monarque , a eu recours à un arrêté conservatoire dont la substance est de rendre justice aux vues du roi , qui sont , par la nouvelle forme , de

diminuer les pauvres en augmentant les riches , & d'attendre du bénéfice du temps que S. M. s'éclaire elle-même en voyant ses bonnes intentions éludées & peut-être tout-à - fait renversées.

29 *Mai* L'arrêt du parlement qui condamne M. de Lally , contre lequel on cherchoit à revenir depuis plusieurs années , a été enfin cassé lundi au conseil à la pluralité de quarante - quatre voix contre vingt - quatre. On fait qu'il n'est encore question que de la forme , & que le fond doit être renvoyé pardevant une autre cour ou commission.

C'est au rapport de M. Lambert , fait depuis peu conseiller d'état , qu'a été rendu l'arrêt de cassation en faveur de M. de Lally , & c'est ainsi qu'il a terminé ses fonctions de maître des requêtes. Il a parlé pendant six heures , & la séance a duré quinze heures en tout. On ne doute pas que la reine n'ait influé beaucoup dans cette cassation qui mortifie le parlement & sur-tout M. Pasquier.

On fait qu'il a été question de faire imprimer le procès , & l'on pourroit bien prendre ce parti.

Les opinants contre la cassation ont péroré fortement , & sur-tout fait valoir le grand moyen de l'administration , c'est-

à-dire la nécessité de contenir les chefs ; déjà trop souvent impunis , par un exemple subsistant capable de les effrayer.

3 Juin L'armée de M. le maréchal de Broglio commence à prendre forme , & voici les officiers-généraux qu'on désigne sous ses ordres.

Lieutenants - généraux.

Le marquis de Poyanne , le comte de Lusace , le prince de Beauveau , le marquis de Castries , le comte de Vaux , le marquis de Tresnel , le comte d'Egmont Pignatelli , le comte de Chabot , le baron de Besenval , le baron de Luckner.

Maréchaux - de - camp.

Le marquis de Talaru , le comte de Rochambeau , le duc de Coigny , le comte du Châtelet d'Haraucourt , le comte de Caraman , le comte de Jeaucourt , le comte de Puysegur , le comte de la Feronnais , le marquis de Conflans , M. de Guibert , le comte de Narbonne-Pelet , le comte de Talleyrand , le duc d'Ayen , le baron de Wimpffen , le duc de Guines , le baron de Falkenhayn , M. de Verteuil , M. la Luzerne , le baron de

Bon, M. Saint-Victor, le comte d'Haussonville, le chevalier de Durfort, & le marquis de Saint-George.

M. de Guibert est major-général de l'armée, & M. le chevalier de Coigny, aide-major.

MM. de Gribeauval & de Villepatour sont pour le service de l'artillerie.

3 *Juin* Le parlement de Rouen, ne recevant aucune satisfaction de la part du ministère, relativement aux améliorations promises concernant la perception des vingtièmes, a rendu tout récemment un arrêt qui défend la perception de cette imposition, autre que celle fixée précédemment & conformément aux déclarations premières, à peine de la *hart* pour les receveurs. La cour, instruite de cette démarche vigoureuse, a fait rendre un arrêt du conseil, qui casse celui de Rouen, & M. le maréchal d'Harcourt a eu ordre de se rendre sur-le-champ en Normandie pour y biffer sur les registres celui de cette cour & y inscrire le dernier en marge.

4 *Juin* Le fils de M. d'Aligre, premier président du parlement, vient d'avoir un bon pour la première charge de président à mortier vacante après le fils de M. Molé, en considération des services

de son pere & de ceux de ses ancêtres. Il descend en ligne directe de deux chanceliers & garde-des-sceaux de France , il y a près de cent cinquante ans ; & il compte trois siècles de magistrature. Un d'Aligre à la fin du quinzième siècle étoit déjà conseiller à la cour des aides & seigneur d'une petite terre près de Corbeil qu'on nomme *Place*. L'enfant actuel a huit ans & demi.

Toutes les chambres en corps ont été complimenter ce chef , dont elles voudroient bien être débarrassées. Il ne demanderoit pas mieux , s'il pouvoit être fait duc héréditaire , à quoi il travaille.

5 *Juin* Les commissaires du parlement nommés pour discuter & liquider les dettes du marquis de Brunoy , ont tellement intimidé la canaille qui , par astuce , par friponnerie , ou de quelque autre manière , avoit envahi presque la totalité de sa succession , que toutes ses dettes se trouveront payées avec 4 ou 5 millions , en sorte qu'il lui restera encore une fortune considérable. Il est toujours gardé à vue par deux chevaliers de Saint - Louis qui l'accompagnent du matin au soir.

6 *Juin* Le tarif qu'on avoit annoncé des frais & droits à percevoir

par les procureurs & greffiers , tant civils que criminels , & à peau , paroît , comme on l'a annoncé , c'est - à - dire , qu'il ne concerne que le parlement de Paris. Il est revêtu de lettres - patentes données à Mariy , le 23 mai & enrégistrées au parlement le premier de ce mois.

7 *Juin* M. le prince de Montbarrey continue à saper à mesure tout l'édifice de l'administration , élevé à la hâte par le comte de Saint - Germain ; il remédie aujourd'hui aux inconvénients de l'ordonnance de ses prédécesseurs concernant les Invalides , & adoucit ce qu'elle avoit de trop dur : les expulsés sont maîtres de revenir & d'opter l'hôtel en renonçant à la pension ; mais leur choix une fois fait , il ne sera plus permis de le changer.

L'ordonnance des maréchaussées fait crier beaucoup les militaires qui trouvent mauvais qu'on établisse ce corps sur un pied propre à l'assimiler aux leurs. On en supprime sept cents hommes , afin de faire un meilleur sort au surplus , réduit à deux mille quatre cents , & comme ce nombre n'est rien moins que suffisant pour la garde du royaume entier , on pourra l'augmenter sur la réquisition des

provinces , des villes , des corps & même des particuliers qui voudront bien en faire les fonds , c'est-à-dire , qu'on se prépare ainsi le germe d'un impôt d'abord volontaire , & qui deviendra bientôt forcé.

On ôte aux gouverneurs & commandans des provinces , différentes prérogatives & nominations qu'ils avoient à cet égard , & l'on réunit le tout dans la main du roi , ou plutôt du ministre. On peut regarder cette ordonnance comme dans le plan de despotisme formé depuis long - temps , & qui s'établit & se consolide journellement.

7 *Juin* La cour des monnoies lors de la révolution de la magistrature , ayant aussi fait quelque acte de réclamation , avoit éprouvé la colere de M. de Maupeou & subi une réduction. Depuis le rétablissement les expulsés ont demandé à participer à la justice rendue aux autres compagnies ; mais comme celle-ci n'est pas en grande considération , M. le garde-des-sceaux y avoit peu d'égard : cependant moins par commisération pour ces malheureux que par haine contre les œuvres du chancelier , il s'étoit déterminé à écouter leurs plaintes , & plusieurs comptoient sur leur réintégration , lors-

qu'on s'est imaginé le plan d'une suppression totale de cette cour & de sa réunion à celle des aides.

Cette affaire a été rapportée dernièrement au conseil par M. Lambert ; mais S. M. a exigé de ce magistrat & des autres membres le silence sur la décision ; en sorte que rien ne transpire encore. Ce silence inquiete , & bien des gens en tirent un mauvais augure ; cependant on ne peut se persuader que Louis XVI qui n'aime ni les innovations , ni les coups d'autorité violents , ait consenti à l'anéantissement de cette cour qui n'est pas sans utilité.

8 *Juin* Nicolet a donné, vendredi , relâche à son théâtre , pour aller représenter à Marly ; ce qui ajoute beaucoup d'importance à ce spectacle : on a joué devant la cour *l'Amour quêteur & le fameux Siege*.

12 *Juin* Il passe pour décidé que c'est au parlement de Rouen que sera renvoyée la décision du fond du procès de M. de Lally.

12 *Juin* Les créanciers du Colisée voulant absolument sortir de la crise où ils sont , il est décidé que ce bel emplacement sera vendu & vraisemblablement

l'édifice sera démoli pour tirer des matériaux le parti qu'on pourra.

12 *Juin* La reine continue à avancer heureusement dans sa grossesse, ce qui empêchera tous les grands voyage, mais il y en aura beaucoup de petits pour amuser S. M. On doit sur-tout retourner à Marly. Ce lieu est déjà l'époque d'un changement d'étiquette, par l'honneur que la reine a fait à plusieurs femmes de ministres de manger avec elles.

On y en a observé un autre. C'est que les évêques ont commencé à y paroître au jeu. C'est celui de Senlis qui le premier a innové en ce genre, & s'est permis cet amusement profane.

13 *Juin* Mad. la princesse de Lamballe est de retour de Hollande où elle étoit allée avec Mad. la duchesse de Chartres, sans hommes, presque sans domestiques, dans l'appareil le plus simple. Elles n'ont été que peu de temps dans ce voyage, durant lequel elles ont fait cinq cents lieues en quinze jours, terme que la reine avoit fixé à sa surintendante, en lui disant obligeamment qu'elle ne pouvoit pas se passer d'elle plus long-temps.

Mad. de Lamballe à son retour a trouvé très-mauvais qu'on ait empiété sur ses fonctions durant son absence, en

donnant un accoucheur à S. M. ; & quel accoucheur encore ! un chirurgien , reconnu pour très-habile homme sans doute , mais décrié par sa conduite en plusieurs occasions critiques , au point qu'il étoit méfisté du public & même de ses confreres. La surintendante se doutant que cet accoucheur avoit été proposé par l'abbé de Vermont son frere , ancien instituteur de la reine , aujourd'hui son lecteur , & ayant sa confiance , en a témoigné son humeur à celui-ci , lui en a même fait des reproches. L'abbé se prévalant de son crédit auprès de la souveraine , n'a pas eu beaucoup d'égard aux plaintes de la princesse. Elle a cru devoir en parler au roi , & lui apprendre combien étoit mauvaise la réputation du sieur de Vermont.

Le monarque a consulté M. le comte de Maurepas ; ce ministre qui n'aime pas l'abbé , creature du duc de Choiseul , a conseillé à S. M. de conserver l'accoucheur agréé de la reine & dont le talent étoit avoué généralement ; mais de donner satisfaction à Mad. de Lamballe par l'exil du personnage factieux dont elle demandoit la punition , ce qui a eu lieu.

14 *Juin* . . . Il y a quelques jours qu'à l'occasion d'une discussion survenue

à la ville pour le paiement des rentes , ce tribunal a rendu une sentence absurde : on a été obligé d'avoir recours à monsieur Necker , qui provisoirement a ordonné qu'on n'eût aucun égard à certaines formalités qu'elle prescrivait. Cependant ces messieurs , pour se donner du relief & faire valoir leur juridiction , ont arrêté de se conformer à leur devoir & d'assister désormais aux paiements pour voir si tout étoit en règle ; mais cette cérémonie n'a servi qu'à montrer leur ignorance & à les faire huer du public , en sorte qu'on ne croit pas qu'ils jouent une seconde fois cette parade.

15 *Juin* Le parlement de Rouen a protesté contre la séance du maréchal d'Harcourt au parlement & contre tout ce qu'il y a fait , & a convoqué en conséquence une assemblée extraordinaire , indiquée au 10 juillet , où seront sommés de se trouver tous les membres de la compagnie , même les honoraires.

Cependant , comme on a vu dernièrement le premier président du parlement de Rouen & plusieurs conseillers chez le garde-des-sceaux , on croit qu'on négocie & qu'on veut prévenir les suites de cette affaire.

Voilà , Milord , de bonnes nouvelles

pour nous : il seroit à souhaiter que ces troubles intestins s'accrussent & se multipliasse. Le parlement de Grenoble menace aussi de quitter , toujours pour son procureur-général , querelle dont je vous ai entretenu précédemment ; enfin , il y a eu à Toulouse une émeute considérable à cause de la cherté du pain. Les capitouls l'avoient fixé à quatre sous la livre ; les boulangers ont refusé de le donner à ce prix. Le peuple s'est révolté & a enfoncé les boutiques de ces artisans ; il a fallu prendre les armes , & il y a eu plusieurs hommes de tués. Malheureusement ce ne sont que des feux de paille qui ne sont pas nourris , soutenus , opiniâtres comme les nôtres. On pourroit dire des Anglois ainsi que des abeilles : *Animas in vulnere ponunt.*

Paris , ce 22 juin 1772.



L E T T R E V I I.

Combat de la Belle-Poule. Hostilités commencées. Lettres du ministre. Nouveaux armemens. Préparatifs de descente. Nouvelles de l'escadre du compte d'Estaing.

BIEN des gens , Milord , se flattoient encore ici de la continuation de la paix , parce qu'ils ne lisoient point de manifeste ; comme si l'on ne se passoit pas aujourd'hui de cette vaine formalité ; comme si la guerre derniere n'avoit pas commencé sept ans avant les écrits hostiles ; que dis-je , presqu'au moment même où le traité de paix venoit de se signer (1) :

(1) Deux mois après le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748 , la France s'empara des isles neutres de l'Amérique ; en 1749 & 50 , il y eut entre les deux nations diverses escarmouches près de la Nouvel'e-Ecosse ; en 51 , un corps de François & d'Indiens s'empara , près d'Halifax , de la ville d'Yarmouth ; il y eut quelques habitants tués , un plus grand nombre fut fait prisonnier ; en 52 les François commencerent les hostilités dans les Indes Orientales , où le général Lawrence les repoussa ; en 54 , ils donnerent lieu au celebre

comme si enfin la déclaration du marquis de Noailles en se retirant de Londres n'en étoit pas une très sérieuse & vraiment offensive. Ce qui rassuroit ces politiques & les confirmoit dans leur opinion , c'étoit la circonspection de l'Angleterre à

Washington , alors colonel , de se distinguer dans une première affaire où il eut l'avantage , dans une seconde , accablé par le nombre , il fit une capitulation honorable ; la même année les hostilités continuoient dans les Indes Orientales ; au commencement de 1755 la France s'occupa d'armemens considérables à Brest , à Rochefort , à la Rochelle & à Toulon. Les escadres Françaises & Angloises firent voile pour l'Amérique Septentrionale ; les mers furent couvertes de vaisseaux des deux nations ; tout fut en combustion ; les Anglois leur prirent cette année environ huit mille matelots à bord ; mais ils furent alarmés par les apparences d'une descente projetée , & ils appelèrent à leur secours des troupes étrangères. La guerre continuoit toujours dans les Indes Orientales ; l'année 1756 fut remarquable par le combat naval que se livrèrent devant Minorque les amiraux Byng & la Galissonnière ; les François prirent Minorque & s'emparèrent de quelques factoreries dans les Indes Orientales : cependant les hostilités devenoient plus vives dans l'Amérique septentrionale ; les escarmouches étoient fréquentes & les succès partagés : ce fut enfin cette année qu'en mai l'Angleterre se détermina à déclarer la guerre à la France , qui lui rendit son compliment le mois suivant.

l'égard des navires du commerce François que les vaisseaux & escadres de S. M. Britannique inquiétoient moins que jamais , lorsqu'ils n'étoient chargés que de marchandises innocentes , & ne fouilloient point quelquefois , sur-tout aux attéragés de France. Ils attribuoient cette modération apparente à la crainte des menaces de S. M. Très-Chrétienne , & il paroît qu'en effet tels étoient les ordres de l'Amiral Keppel , qui , dans sa lettre à l'amirauté , même depuis le combat de *l'Aréthuse* & de *la Belle-Poule* , annonce qu'il a laissé passer au milieu de sa flotte , sans les molester , plusieurs navires marchands , qu'il n'a pas cru convenable de les interrompre en aucune manière dans leur voyage. Et des nouvelles récentes des ports apprennent que l'amiral Byron s'est conduit avec la même sagesse (1) : mais de ce

(1) Extrait d'une lettre de Nantes , du 2 juillet. . . Un capitaine de navire marchand , à son arrivée dans ce port , vient de déposer aujourd'hui qu'il avoit rencontré le 17 juin en revenant du Port-au Prince à deux cent cinquante lieues à l'ouest des côtes de France l'amiral Byron faisant route pour la Nouvelle Angleterre. Il a ajouté que ce général avoit fait visiter son navire par une frégate de son escadre , & ne lui avoit fait aucun mal.

qu'on met quelque intervalle entre l'insulte & la vengeance , il ne s'ensuit pas pas qu'on n'ait pas droit de recourir à celle-ci , ou qu'on y renonce. Cette conduite prouve seulement l'incertitude , la pusillanimité ou même l'impuissance de l'Angleterre. Peut-être nos ministres étoient-ils bien-aisés de s'assurer avant des dispositions des autres puissances & sur-tout de celles de l'Espagne ; peut-être sous ce calme extérieur , attendoient-ils le moment d'en sortir par quelque coup d'éclat. Tranquilles sur le premier point , puisque nul souverain n'a voulu jusqu'à présent admettre à la cour aucun des députés insurgents rassemblés à Paris à cet effet , & que S. M. Catholique non seulement envoie un ambassadeur à Londres (1) , mais a suspendu ses armements de Cadix (2) , ils ont cru devoir

(1) Cet ambassadeur , qui se nomme le comte d'Aimodovar , parti de Bordeaux le 24 juin pour se rendre à Paris , y est en ce moment. Il y doit passer quelques jours & a de fréquentes conférences avec les ministres.

(1) Extrait d'une lettre de Cadix , du 26 mai. . . Quoique nos gallions tant attendus , ne soient pas arrivés , la cour est tranquille à leur égard , puisqu'elle a donné ordre de caler les mâts des vaisseaux de l'escadre en rade , & de déseverguer les voiles.

mettre à profit ce temps de sécurité pour manifester le juste ressentiment de S. M. Britannique. Ils ne pouvoient plus douter des projets hostiles de la France : tous les bureaux de Versailles , si secrets d'ordinaire , en retentissoient ; toutes les côtes de Flandres , de Normandie , de Bretagne , étoient hérissées de canons (1) , remplies de troupes ; on parloit hautement d'une descente en Angleterre (2) ; ils se

(1) Extrait d'une lettre du Havre , du 29 avril. . . Dans la dernière guerre , par une négligence impardonnable , nos côtes , faute d'être bien fortifiées & bien garnies , étoient ouvertes de toutes parts aux descentes & aux dévastations des Anglois ; & cette négligence du ministre a été funeste aux diverses provinces où abordoit l'ennemi , & auroit pu l'être davantage s'il eût eu un peu plus de hardiesse & de connoissance du local ; aujourd'hui les côtes de Picardie & de Normandie sont couvertes de fortins & hérissées de batteries formidables , ainsi que celles des autres provinces & l'on ne critique pas moins cet excès de précaution comme une dépense énorme inutile dans la circonstance.

(2) Extrait d'une lettre de Versailles , du 7 mai. . . On se rappelle que dans la guerre de 1744 , où il fut beaucoup question de faire une descente en Angleterre , le maréchal de Saxe eut la hardiesse d'entreprendre un voyage dans ce royaume pour connoître les lieux praticables à cet effet & sonder les bords. Après avoir bien mûri ce projet.

voient forcés de prendre un parti décisif, & ayant laissé à l'amiral Keppel (1) carte blanche à cet effet , celui-ci a préféré d'engager la querelle avant que toutes les forces de Brest fussent rassemblées. Il s'est imaginé qu'on ne laisseroit pas impunément attaquer quelques frégates d'observation , que les vaisseaux prêts sortiroient , & qu'ayant une supériorité décidée, sur-tout si Byron étoit encore avec lui , ainsi qu'on le présume , il pourroit écraser d'un seul coup la marine naissante de la France. Cette belle spéculation n'a point eu lieu par la prudence de M. d'Orvilliers & par la résistance courageuse de M. de la Clocheterie ; la frégate assaillante, à la vue d'une escadre qui pouvoit la soutenir , bien loin de

dans sa tête , & combiné les moyens de l'exécuter, comme il se trouvoit en état de le tenter, la paix se fit & le rendit inutile. Il en confia alors les plans au comte d'Hérrouville qui servoit sous ses ordres , avec promesse de ne jamais le révéler qu'au moment où l'on songeroit à l'effectuer. C'est ce dont s'occupe aujourd'hui le ministère.

(1) Cet amiral avoit appareillé de Portsmouth le 12 juin avec vingt un vaisseaux de ligne, trois frégates , deux corvettes & un brûlot ; il avoit été précédé le 9 par l'amiral Byron sorti de Plymouth avec treize vaisseaux de ligne. (*Note de l'éditeur.*)

s'emparer de la frégate *Françoise*, a pensé tomber au pouvoir de celle-ci.

Comme ce premier combat très-intéressant ne sauroit être constaté par trop de relations, voici celle que j'en ai reçue de Brest; rédigée de sang froid par un homme instruit qui n'est point officier de la marine royale ou auxiliaire, qui n'est pas même du corps de l'administration, mais qui a interrogé des témoins de chaque espèce & s'est donné le temps d'en rassembler toutes les circonstances, d'en vérifier, combiner, peser tous les rapports, afin d'en extraire la vérité.

Depuis long-temps (1) on détachoit de Brest des frégates & autres bâtimens légers qui alloient à l'ouvert de la Manche, chargés de reconnoître les forces qui pourroient fortir des ports de l'Angleterre, qui rentroient au bout de huit jours environ, rendoient compte de ce qu'ils avoient vu, & étoient à l'instant remplacés par d'autres. On venoit d'apprendre tout récemment que nos rivaux, bien en arriere sur les secours à envoyer en Amérique, vouloient nous primer par leur escadres d'observation, & que l'ami-

(1) Ceci est extrait d'une lettre datée du 29 juin.

ral Keppel étoit à la mer à la tête d'une armée navale considérable en y comprenant la portion destinée à suivre l'escadre du comte d'Estaing. Nous n'étions pas sans inquiétude sur trois de nos frégates & un lougre qui n'étoient pas rentrés, & bientôt nous apprîmes qu'ils étoient tombés au pouvoir de l'ennemi, à l'exception de la *Belle-Poule* dont le capitaine s'est couvert de gloire. C'est M. de la Clocheterie, d'un nom fort ordinaire, mais désormais immortel. Cet officier, simple lieutenant de vaisseau, n'annonçoit pas les grandes qualités qu'il a déployées en cette occasion. Il en a montré de toutes les especes, dignité, prudence, fermeté, bravoure, intelligence, adresse, intrépidité.

Le 17 juin au matin, M. de la Clocheterie ayant eu connoissance de l'armée navale Angloise, sûr d'ailleurs de l'excellence de la marche de sa frégate, voulut l'observer mieux; & remplir ses ordres. Il avoit avec lui le lougre *le Coureur* (1); il s'avança avec précaution, & ne tarda pas à être chassé vigoureusement par une frégate & un cutter de même force à peu-près; il se contenta d'éviter de

(1) Commandé par M. le chevalier de Razilly.

tomber dans l'escadre ennemie & se laissa joindre au bout de quelques heures par l'*Aréthuse*, c'est le nom de sa rivale ; il ne vouloit pas avoir l'air de fuir ; il se crut en état de s'y mesurer , si c'étoit nécessaire. Le capitaine Marshall , qui la commandoit , lui proposa de venir parler à son général ; c'est un usage de la mer , même en temps de paix , que le vaisseau le plus gros fasse mettre en panne l'autre & l'oblige a cette espece de soumission , suite de la premiere loi , de la loi du plus fort. En toute autre , peut-être , M. de la Clocheterie se fût il conformé à la regle ; mais dans une circonstance aussi critique , il crut devoit soutenir l'honneur du pavillon ; d'ailleurs , il se voyoit trop loin des Anglois pour appréhender d'être enveloppé. Il répondit fierement qu'il n'avoit d'ordre à recevoir que du roi son maître, qu'il n'en feroit rien ; & cependant se tira en même temps de la position fâcheuse où l'avoit adroitement mis le capitaine Marshall en le prenant par la hanche à portée du pistolet : celui-ci non moins fier lui envoya un coup de canon , auquel le François répondit par toute sa bordée. Le combat ainsi engagé d'une façon très-meurtriere , dura plusieurs heures & tourna enfin au désavantage de

L'Aréthuse absolument maltraitée dans ses mâts, dans ses voiles & dans ses agrès, en sorte qu'il fallut lui envoyer du secours & la remorquer. Alors M. de la Clocheterie, hors d'état de soutenir un second combat trop inégal, porta précipitamment vers la terre & mouilla au milieu des roches à Abrevrah, petit havre de la côte non loin de Brest, où, après s'être moqué de deux vaisseaux de ligne Anglois, qui l'ont conservé quelque temps, il est rentré aux acclamations de la rade. M. le duc de Chartres s'est transporté à l'instant à bord, a embrassé M. de la Clocheterie, a complimenté tout l'état-major, ainsi que l'équipage extrêmement sensible à cet honneur, & encore plus à une bourse de louis qu'il a distribués.

L'action a été des plus sanglantes, on compte quarante morts à bord de la *Belle-Poule* & cinquante-sept blessés.

Le capitaine a une contusion à la tête, & une autre à la cuisse. M. de Saint-Marfaut, lieutenant de vaisseau, son second, a été tué.

M. de la Roche de Kerandraon, enseigne, ayant eu le bras cassé au commencement de l'action, s'est fait mettre un premier appareil sur sa blessure & est venu reprendre son poste.

On loue beaucoup M. de Capellis ,
enseigne de vaisseau , qui a montré la
plus grande bravoure & a sur-tout animé
les matelots. Il n'est pas jusqu'à MM. Bas-
terot & chevalier de la Galérnerie , gardes
de la marine , dont on vante la bonne
conduite , au dessus de leur âge.

Mais on ne parle guere des officiers
auxiliaires. On doit cependant leur rendre
une justice que leur accorde le capitaine
plus généreux ; c'est qu'ils ont beaucoup
servi a faire la manœuvre que les au-
tres n'entendent pas aussi bien ; c'est que
MM. *Damard* & *Sbirre* ont parfaitement
secondé le chevalier de Capellis qui com-
mandoit la batterie ; c'est que M. Bouvet ,
blessé grièvement , n'a point voulu quit-
ter le pont pour se faire penser , & pen-
dant que M. de la Clocheterie dirigeoit
plus spécialement le combat , il faisoit
exécuter les évolutions rapides & hardies ,
auxquelles la frégate a dû son succès &
son salut. Publiez cela , Monsieur , sur
les toits , vérité désagréable à Messieurs
de la marine , qu'ils taisent soigneuse-
ment , & dont ils voudroient effacer jus-
qu'au souvenir.

Il étoit de la politique de faire sonner
bien haut cette action & d'accorder des
graces éclatantes à tous ceux qui y

avoient concouru. Aussi M. de la Clocheterie , quoique très - éloigné du grade par son rang , a reçu sur-le-champ le brevet de capitaine de vaisseau ; M. de la Roche de Kerandraon , la croix de Saint-Louis accompagnée d'une pension ; monsieur Bouvet , qui n'étoit lieutenant de frégate que pour la campagne , a été fait lieutenant de frégate en pied. Enfin S. M. a donné des témoignages de satisfaction à tous les officiers & gardes de la marine.

S. M. a pareillement accordé une pension sur les fonds des Invalides de la marine , à Mlle. Gréel de Saint - Marfault , sœur de l'officier de ce nom qui a été tué dans le combat. Elle a pourvu d'ailleurs au sort des veuves & des enfants des officiers mariniens & matelots tués dans l'action , & elle a accordé aux blessés des gratifications proportionnées à leur blessures , ainsi qu'une gratification générale à tout l'équipage , au partage de laquelle (ce dont on ne connoît point d'exemple) les veuves des morts seront admises.

Tant de faveurs avoient été précédées d'une belle & longue lettre du ministre à M. de la Clocheterie , dont il a été répandu des copies en profusion dans le port

port & sur les vaisseaux. Dans cette épître qui ne tient rien de la sécheresse ministérielle (1), M. de Sartines lui dit avec l'effusion de cœur d'un ami envers son ami, & que les critiques appellent *diffusion* de la part d'un écrivain des bureaux de Versailles : « Votre récit a été mis sous » les yeux de S. M. ; elle me charge » expressément de vous marquer combien » elle est satisfaite de la fermeté & de la » valeur avec lesquelles vous avez dé- » fendu sa frégate & soutenu l'honneur » de son pavillon. Il ne lui a point échappé » que la frégate Angloise combattant » avec son escadre , avoit sur vous , par » cette circonstance , un avantage de » position qui ajoutoit à sa force , & » qu'il ne falloit pas moins que la bra- » voure & l'intrépidité dont vous avez » donné l'exemple à vos officiers & à » votre équipage pour parvenir à obliger

(1) Cette lettre est datée de Versailles le 23 juin 1778 & commence ainsi : « M. le comte » d'Orvilliers m'a envoyé, Monsieur, le récit que » vous lui avez adressé du combat que vous avez » rendu le 17 de ce mois , contre une frégate » Angloise de vingt-huit canons , à la suite de » l'insulte qu'elle avoit osé faire au pavillon du » roi. »

» à la fuite un ennemi qui se sentoit ap-
 » puyé & qui étoit assuré à tout évé-
 » nement de pouvoir se réfugier sous
 » le canon de son escadre.

» S. M. a vu avec intérêt le détail
 » dans lequel vous êtes entré ; elle a
 » *bien voulu* (1) me marquer le regret
 » de la perte de M. de Green de Saint-
 » Marfaut , dont elle connoissoit le mé-
 » rite , & de celle de tous les braves gens
 » qui ont péri en combattant sous vos
 » ordres. »

Dans le reste de la lettre (2) le ministre reprend les détails de celle de M. de la

(1) On critique beaucoup à Paris cette expression de *bien voulu* , comme s'il étoit contraire à la dignité royale d'avoir un cœur , d'être sensible à la perte de ceux qui s'immolent pour leur souverain , & que la reconnaissance ne fût pas un devoir commun aux rois & aux sujets.

(2) Le voici , Milord , pour ne vous rien laisser perdre de cette pièce historique. « Elle
 » (S. M.) a été très-satisfaite du courage qu'a
 » montré M. de la Roche de Kerandraon , en
 » remontant sur le pont aussitôt qu'on a eu
 » mis le premier appareil à son bras , qui avoit
 » été cassé après une heure & demie de combat.
 » Elle a été pareillement satisfaite de la fer-
 » meté de M. Bouvet qui , quoique blessé très-
 » grièvement , n'a pas voulu quitter son poste
 » pour s'aller faire panser. »

Clocheterie , & y répond article par article ; & l'on ne peut qu'admirer le courage de l'un & de l'autre , d'oser nommer M. Bouvet , officier auxiliaire , & d'en faire une mention honorable. Il termine ainsi : « Je ne doute pas que vous » ne mettiez tout en usage pour retirer » votre frégate du mouillage que vous » avez été forcé de prendre ; c'est le » théâtre de votre gloire , & je suis assuré » que la *Belle-Poule* , sous votre commandement , ne démentira jamais la célébrité que votre valeur vient de lui acquérir. J'ai l'honneur d'être , &c. »

Enfin , il n'est pas jusqu'à la clôture dont les officiers ne soient enchantés. Le protocole en est absolument changé , & au lieu du *Je suis très-parfaitement à vous* , formule d'usage , sur-tout envers un simple lieutenant de vaisseau , le secrétaire d'état , le représentant du monarque , parlant en son nom , le traite d'égal à égal & lui ajoute qu'il a l'honneur d'être , &c.

Ce n'est pas tout. Cette lettre est suivie d'un *Post scriptum* de la propre main du ministre , & les phrases courtes & hachées dont il est composé annoncent la foule des idées & des sentiments d'un homme transporté de joie & absolument hors de lui-même... « Le roi est parfaitement

» content de vous : votre combat vous
 » fait honneur ; il est de bon exemple :
 » votre bravoure sera sûrement toujours
 » la même ; je vous procurerai les moyens
 » de l'exercer. Vous avez bien justifié le
 » choix que j'ai fait de vous pour com-
 » mander ; votre réputation l'avoit dé-
 » cidé , & aujourd'hui vos actions par-
 » leront pour vous. »

M. de Sartines répète encore pour la quatrième ou cinquième fois que S. M. est très-satisfaite, qu'il est très-satisfait (1) ; & il finit par dire que le roi veut savoir des nouvelles des contusions de M. de la Clocheterie , de l'état de M. de la Roche de Kerandraon & des suites de la blessure de M. Bouvet. C'est ce nom que Messieurs de la marine trouvent de trop. A la bonne heure que le monarque s'informe de la santé de ses officiers ; mais d'une espèce de matelot renforcé , c'est faire descendre

(1) Voici le reste de ce *Post scriptum* , non moins à conserver en son entier que la lettre.
 « Vous avez été bien secondé par votre état-major & votre équipage ; S. M. en est aussi très-satisfaite , & je vous charge de leur transmettre cette satisfaction & mon estime.

» Le roi a perdu un bon officier en la personne de M. de Saint-Marfaul't ; je le regrette comme tel , & je partage votre douleur de sa perte. »

trop bas la majesté royale , c'est la familiariser , c'est l'avilir. . . .

Voilà de ces propos , Milord , qu'on ne pourroit croire , même en les entendant pour la première fois , & à moins de connoître le génie de la marine Française. Pour moi , qui viens de voir de près ces Messieurs , je n'en doute pas , & je vous certifie qu'ils en sont très-capables. Du reste , la joie de M. de Sartines est très-bien exprimée dans cette lettre. Depuis le combat de la *Belle-Poule* il est tout radieux , comme s'il l'avoit soutenu lui-même. La nouvelle de la prise des deux frégates la *Licorne* & la *Pallas* (1) & du

(1) La *Licorne* de trente-deux canons & de deux cent quarante hommes d'équipage , commandée par M. de Balizal , fut invitée le 17 , ainsi que la *Belle-Poule* , à venir parler à l'amiral Keppel , & cette invitation se faisant par un vaisseau de ligne , il fallut s'y conformer ; mais on l'avoit conservée & on ne l'envoya à Plymouth comme prise que lorsque la *Belle-Poule* eut livré son combat & que la *Licorne* ayant voulu s'échapper , eut laché hostilement sa bordée & eut blessé plusieurs hommes sur un des vaisseaux qui la gardoient.

La *Pallas* a été prise le 18 : elle est commandée par M. de Raufanne , aussi lieutenant de vaisseau. Elle est de trente-deux canons & de deux cents vingt hommes d'équipage.

Le bougre le *Coureur* , se conserve avec la

lougre le *Coureur* , amariné à la même époque , n'ont que foiblement altéré son enchantement & celui des Parisiens ; cet enchantement , il est vrai , est fondé moins sur la découverte d'un officier de la marine sachant se battre & fournissant un exemple bien propre à ranimer l'émulation du corps , que sur ce que les Anglois , en se rendant agresseurs , viennent de donner le signal d'une guerre que dans l'étroite équité on regardoit comme peu honnête jusqu'à présent.

Pour moi , qui persiste à croire que ce n'est pas toujours en tirant du canon qu'on se déclare ennemi , que la démarche du marquis de Noailles étoit vraiment hostile , je ne trouve pas même que dans cette occasion l'amiral Keppel ait eu tort. Il a regardé avec raison les deux frégates à sa poursuite comme deux espions dont il étoit bon de s'assurer en les interrogeant , suivant le droit des gens : la *Belle-Poule* n'a répondu qu'à coups de boulets , & par cette conduite a nécessité la première

Belle-Poule , & se conformant à sa manœuvre , s'étoit battu contre le cutter Anglois ; mais moins heureusement , & fut pris au bout d'une heure. C'étoit un jeune enseigne peu expérimenté qui le commandoit.

l'effusion du sang ! c'est elle qui a provoqué ; notre général s'est très-bien conduit , & n'a rien à se reprocher. Bien plus : je vois ici beaucoup de François sensés qui pensent de même , qui admirent le sang-froid de l'amiral Keppel , son esprit pacifique en n'envoyant du secours à l'*Aréthuse* , que lorsqu'elle en a eu besoin pour sa propre conservation , & non à dessein de s'emparer de la *Belle-Poule* , ce qu'il auroit fait plutôt , s'il en eût eu d'abord le projet. Ces politiques ne doutent pas que M. de la Clocheterie tant exalté , n'eût été désapprouvé si le succès n'avoit couronné son agression. Quoi qu'il en soit , la fermentation est générale ; on ne parle que de se battre , & en attendant ces jeux plus sanglants , le ministre , pour amuser le roi & la famille royale , a fait figurer en relief le port & la rade de Brest où sont tous les vaisseaux & bâtimens de l'escadre dans leur position respective ; ils ont des banderoles , où sont inscrits leurs noms , & d'habiles matras leur font faire les évolutions & simulacres de combats qui se répètent aujourd'hui à Brest & auxquels préside le duc de Chartres ; le public est admis à ces spectacles dans la galerie.

L'escadre , augmentée de sept vais-

seaux (1), est définitivement portée à trente-deux , & cet effort est considérable. Suivant ce que vous me marquez , il paroît que nous n'en pourrons pas faire davantage ; en outre , les vaisseaux François auront plus que jamais leur supériorité ordinaire d'équipages , puisque les nôtres sont aussi foibles en hommes que vous le dites. Pour suffire à la multitude des armemens , on embarque à Brest outre les soldats de marine , des soldats de terre dans certaines proportions , c'est-à-dire , à-peu-près un sixieme des premiers dont un tiers des seconds (2). Il y a eu

(1) Il faut ajouter aux vingt-cinq dont je vous ai envoyé la liste , ceux-ci.

<i>Noms.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Capitaines.</i>
Le Diadème ,	74.	MM. de la Cordonie.
Le Vengeur ,	64.	le comte d'Amblimont.
L'Actionnaire ,	64.	de Proissy.
L'Indien ,	64.	de la Grandiere.
Le Triton ,	64.	de Ligondais.
L'Amphion ,	50.	de Trobriant.
Le Fier ,	50.	vicomte de Turpin.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 13 avril... Pour compléter les soldats de marine qui doivent être répartis sur les vaisseaux & ne sont pas en nombre suffisant , on fait embarquer quinze cents

une seconde promotion de lieutenants de vaisseau, & une immense d'enseignes (1), & cependant il a été en outre délivré peut-être cent cinquante brevets de lieutenants de frégate pour la campagne (2). Vous avez vu que sur la seu'e frégate la *Belle-Poule*, il y en avoit trois. C'est de ce mélange d'officiers de mer, de terre (3) & d'officiers bleus, que je tire mon grand espoir ; il en doit résulter nécessairement une zizanie épouvantable, des querelles interminables (4) & conséquemment

hommes de divers régiments qui sont ici ou dans les environs.

Un vaisseau de soixante - quatre aura quatre-vingt-dix soldats ; savoir, soixante hommes de marine & trente de terre : les plus gros vaisseaux en prendront dans la même proportion.

(1) Le premier avril il a été fait environ quarante lieutenants de vaisseau & cent enseignes.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 8 mai... Nos états d'armemens sont enfin complets au moyen d'officiers *bleus*. Ce sont des officiers marchands ou étrangers à la marine du roi, à qui l'on donne des brevets de lieutenants de frégates pour la campagne : il faut qu'ils aient au moins trois ans de navigation comme officiers.

(3) Il a fallu nécessairement embarquer des officiers de terre de chaque corps d'où l'on a tiré des soldats pour les commander.

(4) Extrait d'une lettre de Brest, du 18 mai... Depuis le 15 les troupes destinées à compléter les

beaucoup de désordre. Voilà la vraie cause du départ précipité de M. le duc de Chartres. Ce prince est parti depuis plus de six semaines (1) avec la qualité d'*inspecteur-général de l'armée de Brest*. On assure que le roi lui a recommandé non-seulement de remettre la bonne intelligence entre les deux corps d'officiers de terre & de mer ; mais même entre ceux-ci, & sur-tout de témoigner beaucoup de bienveillance aux auxiliaires , de leur

détachements des troupes du corps royal de la marine , sont embarquées. Les officiers sont logés à bord des vaisseaux avant les auxiliaires , ce qui fait contestation & sera la matière d'une décision du ministre.

Une autre difficulté plus grande , c'est que les troupes de terre veulent prendre partout la droite sur les troupes de la marine , suivant l'ancienneté des régiments : celle-ci consent à n'avoir à terre que la gauche , mais à bord des vaisseaux , dans le port & à l'arsenal , exige la droite dans tous les cas. Cependant la terre jouit provisoirement de cet honneur pour maintenir l'union , mais on attend sur le fond une lettre du ministre.

(1) Bulletin du Palais-Royal , du 24 mai. . : M. le duc de Chartres est arrivé le 19 à Brest à 8 heure du soir & a dû coucher dès le soir à bord du *Saint-Esprit*. Le 20 il devoit commencer son inspection en qualité d'*inspecteur-général de l'armée de Brest*.

faire l'honneur de les admettre à sa table & de les inviter souvent , afin d'habituer MM. de la marine à les voir de meilleur œil. Tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent à cet égard , ne donne pas grande confiance qu'il réussisse.

Au surplus , dès qu'il fut arrivé , il commença son inspection, dont le premier effet fut d'obliger tout le monde de coucher à bord. Chaque jour il visitoit quelque vaisseau & y faisoit faire des manœuvres qui lui apprenoient son métier , en le rappelant aux autres (1) : pour délasser son altesse , on entremêloit ces travaux de fêtes (2) ; & bientôt ennuyé du métier , au lieu d'une tournée sérieuse

(1) Extrait d'une lettre de Brest , du 25 mai... Les manœuvres que fait faire M. le duc de Chartres sont de défenverguer & enverguer les voiles , de passer & repasser les mâts de hune , de gréer les vergues de hune & les remplacer par celles de rechange : il fait aussi faire l'exercice du canon à feu , celui de la mousqueterie.

(2) Extrait d'une lettre de Brest , du 25 mai... Demain 26 , M. le comte d'Orvilliers donne à dîner à bord de la *Bretagne* à S. A. Sérénissime. Tous les capitaines en feront ; on boira à la santé du prince & tous les généraux commandants feront tirer vingt-un coups de canon à leur bord ; les autres vaisseaux n'en tireront que dix-neuf : l'ordre est donné.

qu'il devoit entreprendre sur les batteries (1) , il est allé faire le physicien & visiter les mines. Tout cela est encore de ressource pour nous , Milord , & un prince du sang de cette espece , au lieu de produire l'heureux succès qu'on attend par son exemple & par l'émulation qu'il doit inspirer , ne servira qu'à embarrasser , qu'à occuper beaucoup de monde autour de lui , qu'à inspirer la mollesse & entretenir le luxe déjà trop répandu dans les escadres Françaises.

Cependant , depuis son retour & le combat de la *Belle-Poule* , comme il est question de guerroyer sérieusement & que les ordres sont que M. d'Orvilliers se tienne prêt à appareiller , que S. A. qui avoit grand désir de revenir voir les filles de Paris , ne peut plus s'écarter & decoucher , & qu'il lui faut toujours quelque spectacle , il y a eu divers simulacres de combat , & sur-tout celui de descente à

(1) Extrait d'une lettre de Brest , du 29 mai... M. le duc de Chartres continue son inspection , qui n'est pas finie ; elle doit durer douze à quinze jours. On croyoit qu'il iroit ensuite visiter les batteries de la marine qui sont de son ressort , y faire faire toutes les épreuves nécessaires pour juger si elles sont en bon état & bien manœuvrées ; mais il ira avant visiter les mines.

terre défendue par l'ennemi & attaquée par les équipages & troupes des vaisseaux de l'armée navale (1). Ce jeu-là n'est point affecté sans dessein , & l'on a eu soin de remplir de son récit toutes les gazettes , afin qu'il parvienne à Londres. La politique est de nous inspirer la crainte d'une invasion , qu'il y a cent contre un à parier que les François n'oseront tenter , mais contre laquelle il est cependant indispensable de se préparer. Il est certain que les préparatifs sont formidables à Dunkerque (2) ; qu'on compte cent bataillons & quarante escadrons cantonnés sur les

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 19 juin.. Il y a eu mercredi , en présence de M. le duc de Chartres, un simulacre de descente sous trois divisions , de huit chaloupes chacune. M. de la Motte-Piquet en commandoit une , M. de Briquerville une autre ; & M. de l'Archantel la troisième. On en a été fort content.

(2) Extrait d'une lettre de Dunkerque du 15 mai. . . M. le prince de Robecq , qui commande ici , a nombreuse compagnie sous ses ordres ; savoir quatre régiments d'infanterie , qui sont Soissonnois , Bretagne , Anhalt & Penthièvre, le régiment de la Fère artillerie , & les dragons de Noailles. Le service se fait avec une régularité extrême, comme si l'on étoit en pleine guerre & qu'on craignît un coup de main des Anglois.

Les sept navires de cette nation , arrêtés ici

côtes depuis ce port jusqu'à Nantes ; on ne croit pas qu'il y ait de camp pour ces troupes ; mais étant ainsi réparties sur les frontières maritimes , elles seront faciles à rassembler au premier coup de tambour. On a d'ailleurs eu la précaution de leur donner des chefs & un état-major. Dix lieutenants-généraux (1), vingt-trois maréchaux de camp (2) sont nommés pour servir dans cette armée & ont reçu l'ordre d'être rendus au premier juillet à leur poste respectif. M. de Guibert , jeune militaire, dont je vous ai parlé avec distinction en est le major-général , & M. le chevalier de Coigny , plein d'ardeur & d'amour pour son métier , en est l'aide-major principal. Enfin , MM. de Gribeauval & de Villepateur sont pour le service de l'artillerie. C'est décidément le

lors de l'embargo du mois de mars , y sont toujours.

Il y a beaucoup d'artillerie , & l'on éprouve actuellement quatre cents pièces de canons ; on ne fait ce que tout cela deviendra , mais notre état de défense est une derision , & bien des gens croient qu'il s'agit bien plutôt d'attaquer , ou du moins de se faire craindre à nos rivaux...

(1) Voyez la lettre précédente en date du 22 juin.

(2) *Idem.*

maréchal de Broglio qui la commande (1). Le ministre de la guerre avoit proposé à S. M. le prince de Condé, M. de Voyer, M. de Maillebois & divers autres. Le roi, sans en accepter aucun, s'est ressouvenu de celui-ci & l'a nommé de son propre mouvement. On ne doute pas que l'affection dont feu M. le dauphin honoroit ce maréchal, n'ait beaucoup contribué à ce choix & qu'il ne fût désigné d'avance dans les instructions laissées par cet auguste pere à son fils, instructions qu'il s'est fait un devoir de suivre jusqu'à présent.

La jalousie ne manque pas de critiquer ce général : on dit qu'il est dévot, que c'est une créature des Jésuites ; un Jésuite de robe courte qui leur est toujours attaché ; qu'il est minutieux, timide, peu aimé du soldat ; en un mot, que c'étoit l'homme le moins propre à une expédition exigeant sur-tout de l'activité, de la confiance & de l'audace.

Cependant, il paroît avoir le vœu de la nation, du moins à en croire le propos que Voltaire tint peu après le jour de sa nomination. Il se trouvoit chez Mad. la maréchale de Luxembourg : il fut question de la guerre ; cette dame en

(1) Il a été nommé le 19 mai.

déploroit les suites & souhaitoit que la France & l'Angleterre entendissent assez bien leurs intérêts & ceux de l'humanité pour ajuster leurs différens sans effusion de sang & par un bon traité de paix : *Madame*, dit le philosophe bouillant, en montrant l'épée du maréchal de Broglio qui étoit présent, *voilà la plume avec laquelle on doit signer ce traité.*

Quoi qu'il en soit, le ministre piqué de voir que M. de Broglio étoit choisi préférentiellement à ceux qu'il avoit proposés au roi, a cherché indirectement à le dégoûter, soit en restreignant son district au côtes de Normandie & de Bretagne, soit en lui ôtant le choix des officiers généraux à servir sous ses ordres ; mais ce qui a été le plus sensible au maréchal, ç'a été de se voir séparé de son frere le comte de Broglio, qu'il se flattoit d'avoir auprès de lui, & avec lequel il a toujours servi. M. de Montbarrey peignit au roi celui-ci comme un officier brouillon, altier, détesté des troupes & de ses camarades, & trop dangereux par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de l'autre. En vain le maréchal insista & fut à S. M., lui représenta qu'il avoit besoin des secours du comte : le roi lui répondit qu'il n'avoit contre son frere aucune raison de mécontente-

ment ; que si les circonstances devenoient difficiles , il consentiroit à les réunir. Ces paroles consolantes du roi ; le commandement donné au comte dans les trois évêchés (1), mission qui en le condamnant à l'inutilité , prouvoit cependant qu'il n'étoit pas disgracié ; enfin , les conseils même & les instances seules de celui ci , ont engagé le maréchal à ne point remettre son généralat , ainsi qu'il en menaçoit : mais il en résulte une division entre les bureaux & l'armée dont nous avons à nous féliciter encore & qui dans le cas où , contre toute attente , la descente auroit lieu , peut nous être d'un grand secours & nous sauver.

Malgré tant de préparatifs , quoique depuis long-temps on accueille ouvertement dans les ports de France les corsaires Américains & leurs prises (2), sans aucune

(1) Le 18 mai le roi avoit arrangé d'envoyer le comte de Broglie dans les Trois Evêchés ; mais ce ne fut que le 25 que sa destination fut irrévocablement arrêtée & manifestée.

(2) Extrait d'une lettre de Brest , du 8 mai... Un corsaire Bostonien croisant dans la manche , fait souvent des prises qu'on amène dans ce port , où l'on les reçoit aujourd'hui sans difficulté , & même avec des éloges & des encouragements.

Extrait d'une lettre de Versailles , du 15 mai...

des restrictions qui avoient lieu l'an passé , & même au commencement de celle-ci ; quoiqu'on attaque & arrête au contraire nos corsaires armés contr'eux (1) ; quoique les expéditions pour la course & que par l'attention spéciale du gouvernement envers la classe des marins , ou juge du besoins qu'il en a (2) , on continue à se

On parle beaucoup d'un corsaire Américain , nommé *le Ranger* , commandé par le sieur Jean Paul Jones , parti de la nouvelle Angleterre le premier novembre 1777 & arrivé à Nantes , le 2 décembre. Il passa de Nantes à la baie de Quiberon , où il se tint comme caché pendant trois semaines lors des plaintes du lord Stormont. Il revint à Brest , d'où il appareilla au commencement d'avril & fit plusieurs prises aux Anglois , entre autres un navire allant de Londres à Dublin avec le bagage du général Irwine qu'il envoya à Brest. Ce même corsaire a combattu une frégate Angloise de vingt deux canons , & dont l'équipage étoit plus du double du sien , la forcée de se rendre & la conduite de nouveau à Brest.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 12 juin... M. de Tilly , lieutenant de vaisseau , commandant la frégate la *Concorde* qui croise , a pris un corsaire Anglois de huit canons & l'a ramené dans ce port...

Extrait d'une lettre de Brest , du 29 juin... Deux de nos frégates se sont emparées de deux corsaires de huit & de dix canons croisant sur Ouessant , & les ont emmenés en ce port.

(2) Il s'agit d'une déclaration du roi donnée

donner un air de modération qui sied bien sur-tout quand on a la force de son côté ; on ne regarde le combat des deux frégates que comme une *rixé maritime* (c'est ainsi qu'on l'appelle à Versailles) & l'on a seulement dépêché à la cour de Londres pour demander satisfaction de l'insulte faite au pavillon François en cette occasion : mais on ajoute qu'on a eu tout récemment la réponse ; que S. M. Britannique a fait dire par son ministre , qu'après la conduite de la France à son égard , elle n'étoit point dans le cas d'entrer en explication & n'avoit aucun compte à rendre de sa conduite. On ne doute pas aujourd'hui que le comte d'Orvilliers n'ait reçu l'ordre d'appareiller & qu'il ne soit peut-être sous voiles en ce moment.

Le secret semble être l'ame des opérations d'aujourd'hui ; on est encore à savoir les nouvelles rapportées par deux frégates (1) arrivées depuis quelque temps & l'objet du départ d'une autre.

à Versailles le 21 mars 1778 & enregistrée au parlement le 22 mai , qui renouvelle les privilèges accordés aux gens de mer , les rend uniformes , & même les augmente en raison de leur bonne volonté & de leur zèle.

(1) Extrait d'une lettre de Brest , du 13 mai.

Le voyage à la mode cette année pour les curieux & les gens de la cour étoit celui de Brest ; depuis quelque temps il y a eu dans ce port des ordres d'empêcher les étrangers d'y séjourner , & par étrangers , on n'entend pas seulement les voyageurs non nationaux , mais même les François qui ne sont pas attachés à la marine ou domiciliés dans le lieu. Aujourd'hui cela va jusqu'à les arrêter avant leur arrivée , à les faire rétrograder , & à refuser des passe-ports à ceux qui en demandent. Dernièrement des femmes de qualité se

La frégate la *Sensible* , commandée par M. de Marigny , lieutenant de vaisseau , vient d'arriver d'une mission particulière ; on croit que c'est de Boston : mais le capitaine , les officiers & l'équipage gardent le plus grand secret.

On ne fait point au juste l'objet de la mission de la *Charmente* , commandée par M. de Macnemara , qui a eu ordre de partir dès le 8 de ce mois : on croit que sa destination est de porter aux Isles-du-Vent & sous le Vent , c'est-à-dire , à la Guadeloupe , à la Martinique & à Saint Domingue des paquets intéressans de la cour.

Extrait d'une lettre de Brest , du 15 juin... La *Nymphe* , commandée par M. de Senneville , à mouille avant-hier en rade. C'est le second tome de la *Sensible* : on ne peut savoir ce qu'elle a fait , d'où l'on présume qu'elle arrive aussi de l'Amérique Angloise.

plaignant à M. de Sartines de cette rigueur, il leur a répondu qu'il en avoit reçu les ordres les plus précis du roi & que S. M. venoit de les lui renouveler. Je suis fort aise d'avoir pris mes précautions.

On affecte au contraire de répandre le bruit qu'on a mis un *embargo* sur tous les bâtimens des ports de l'Océan, & surtout sur ceux de la Manche; qu'on a proposé aux armateurs de les fréter pour le compte du roi, & que plusieurs ont déjà accepté les propositions; que ce marché est de six mois (1) sauf à le prolonger suivant les circonstances. Le vrai est que l'on a donné avis aux négocians du départ de l'escadre de l'amiral Keppel, de se tenir sur leurs gardes & de ne point laisser sortir leurs bâtimens de commerce au moins avant que le comte d'Orvilliers fût en mer en état d'en imposer aux Anglois. Le surplus des menaces est de parade, & tous les officiers employés sur les côtes & partis pour leur destination ne comptent nullement s'embarquer.

La grande nouvelle du moment c'est

(1) Le prix est de 10 liv. par tonneau; les négocians du Hayre y ont déjà acquiescé.

l'arrivée de la frégate *la Flore* (1). Son capitaine rapporte qu'à cent cinquante lieues au-delà du détroit, il vit le signal de passer à poupe du général, qui lui enjoignit de prendre les malades de l'escadre à son bord & de faire voile pour Toulon ; il confirme la destination de cette escadre pour l'Amérique septentrionale. Il est constant que M. Gerard, M. Deane, quatre capitaines de vaisseau insurgens échappés des fers d'Angleterre avec leur suite (2), sont embarqués sur le *Languedoc*. Il y a trois tables où cinquante - une personnes mangent, & M. d'Estaing se met alternativement lui-même à chacune de ces tables. Quoique la longueur du passage du détroit ait consommé beaucoup de provisions, l'escadre étoit si bien pourvue qu'elle ne manquoit encore de rien & continuoit à cingler par un bon vent, sans avoir relâché à la côte d'Espagne.

Les lettres ostensibles annoncent que la gaieté, le courage & l'union regnent sur la flotte ; mais d'autres plus véridiques

(1) Mouillée le 28 Mai à Toulon elle est toujours commandée par M. de Castellane Massastre ; il a quitté l'escadre le 19 mai.

(2) Elle fait en tout dix personnes.

& plus particulieres sont remplies de plaintes des officiers contre le caractère aîtier & présomptueux du général, qui n'écoute aucun conseil & n'use de son pouvoir très-grand, que pour choquer tous les esprits, pour menacer à tout propos & faire sentir la verge de fer dont il est armé.

Puisse fermenter, Milord, ce germe de déunion & faire avorter les sinistres projets de nos ennemis !

Paris, ce 6 juillet 1778.

LETTRE VIII.

*Suite du séjour de M. de Voltaire à Paris ;
Sa mort. Evénements auxquels elle a donné
lieu.*

TOUT dans cette vie, Milord, est mêlé d'amertume, & le plus beau triomphe est souvent accompagné d'humiliations. C'est ainsi que Voltaire en éprouva plusieurs, dont la moindre étoit bien propre à empoisonner le bonheur d'un homme qui avoit autant d'amour-propre.

1^o. Le jour de son couronnement ; il

savoit que la reine étoit venue à l'opéra mais avec le projet secret de passer *incognito* à la comédie François, & d'y recevoir sans affectation les hommages du Nestor de la littérature. Elle ne lui donna pas cette joie. On assure que dans sa loge elle reçut un billet qui la détourna de son premier dessein ; on prétend même qu'il avoit été rendu en route à S. M.

2°. Son Irène fut bien jouée à la cour ; mais on ne l'avertit pas d'y venir , comme il s'en flattoit , & comme la reine le lui avoit fait espérer ; mais le jour de la représentation , au débotté du roi , pendant que S. M. s'habilloit pour le spectacle , on entendit des courtisans perfides , pour plaire au monarque qu'ils savoient ne point aimer Voltaire , lui dénigrer d'avance sa tragédie , & prématurer son ennui qui ne se manifesta que trop.

3°. Enfin , le vieillard de Ferney , qui , en se rapaisant de la fumée de sa gloire , ne négligeoit pas le solide & veilloit à ses affaires en homme qui n'auroit eu autre chose en tête , étant allé chez un procureur au parlement (1) pour lui rappeler un procès dont celui-ci n'avoit plus d'idée ,

(1) Me. Hureau,

eut le déplaisir de voir ce suppôt du palais l'ignorer absolument, le traiter cavalièrement, comme un client ordinaire, & l'obliger de décliner son nom. Il dut juger que le malheureux praticien vivoit dans une telle indolence, qu'il ne savoit pas même que Voltaire fût à Paris. Il est vrai qu'à ce nom de Voltaire il ouvrit le yeux & les oreilles, que toute la maison en retentit bientôt, & que la rumeur passant de bouche en bouche, le philosophe en rentrant dans son carrosse se vit assailli de toute la populace du quartier.

Une scene plus risible, mais non moins piquante pour M. de Voltaire, s'il en eût été instruit, s'étoit passée quelques jours avant sous un bâtelage grossier; elle donnoit aux Parisiens une leçon vraiment philosophique. A la place de Louis XV, un charlatan cherchoit à vendre de petits livres où il enseignoit des tours de cartes & des secrets de cette espece. En voici un disoit-il, Messieurs, que vous serez bien-aise de savoir. Il est merveilleux & vous n'en douterez plus quand je vous apprendrai que je le tiens de Ferney, de ce grand homme qui fait tant de bruit ici, de ce fameux Voltaire, notre maître à tous.

Tandis qu'un bâteleur le persifloit assez finement devant le p  uple , les prédicateurs tonnoient contre lui en chaire avec un fanatisme digne du quinziesme siecle. L'abbé de Beauregard (1) ne l'  pargnoit pas même    Versailles : il g  missoit sur la gloire dont on affectoit de couvrir le chef audacieux d'une secte impie , le destructeur de la religion & des m  eurs , & d  signoit trop sensiblement le vieillard de Ferney , pour que celui-ci ne d  t pas juger que S. M. n'avoit pas d  fapprouv   cette diatribe évangélique , & conséquemment étoit encore dans le préjugé défavorable , dans la sorte d'aversion même qu'on lui en avoit inspirée dès son enfance ; ce qui le d  soloit & lui étoit tout espoir d'être jamais accueilli du monarque. Quelquefois dans son dépit il formoit la résolution de s'arracher    ces lieux enchanteurs & de rerourner dans sa solitude , & toujours quelque nouveau lien l'y attachoit.

Depuis la belle saison , temps où il auroit pu partir , il y étoit retenu plus que jamais par la foule des objets qu'il

(1) Ex-Jésuite , prédicateur du carême    la cour.

avoir à parcourir ; par cette multitude d'amis , d'admirateurs , de protecteurs qu'il lui falloit visiter ; par l'extension des idées & des projets que lui suggéroient les circonstances ; en sorte que durant les quatre mois qu'il est resté à Paris , il a pu dire avoir plus vécu que pendant dix ans à Ferney.

Cependant on ne douta plus qu'il ne nous échappât , quand on vit dans le monde sa piece intitulée : *Les adieux du vieillard*.

Adieu mon cher Tibulle , autrefois si volage ,

Mais toujours cheri d'Apollon ,

Au Parnasse feté , comme au bord du Lignon ,

Et dont l'amour a fait un sage.

Des champs élysiens , adieu pompeux rivage ,

De palais , de jardins , de prodiges bordé ,

Qu'ont encore embelli , pour l'honneur de notre âge ,

Les enfans d'Henri IV & ceux du grand Condé.

Combien vous m'enchantiez , muses , graces nouvelles ,

Dont les talents & les écrits

Seront de tous nos beaux esprits

Ou la censure ou les modeles.

Que Paris est changé ! les Welches n'y sont plus

Je n'entends plus siffler les ténébreux reptiles ,

Les Tartuffes affreux , les insolents Zoïles ;

J'ai passé : de la terre ils étoient disparus.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuplé
aimable ,

Instruit , mais indulgent , doux , vif & sociable. ..

Il est né pour aimer. L'élite des François ,
 Est l'exemple du monde & vaut tous les Anglois.
 De la société les douceurs désirées
 Dans vingt états puissants sont encore ignorées :
 On les goûte à Paris. C'est le premier des arts.
 Peuple heureux ! il nâquit , il regne en vos remparts :
 Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
 Je retourne à ces monts qui memacent les cieux ;
 A ces antres glacés où la nature expire ,
 Je vous regretterois à la table des dieux.

Mais on fut bientôt que ce n'étoit qu'une fiction poétique, pour avoir lieu de répandre des vers pleins de graces , de noblesse , de facilité , de sentiment ; de faire sa cour aux princes dont il cherchoit à se ménager l'appui contre ses ennemis à Versailles ; & de dire des injures aux Anglois à qui l'on alloit faire la guerre. On y trouva seulement bien extraordinaire qu'il comparât le marquis de Villette à Tibulle & l'érigeât en sage.

Une fausse couche que fit sa chere *belle & bonne* lui servit de prétexte pour rester. On étoit d'autant plus fâché de cet accident qu'il devoit être parrain , & qu'on étoit dans l'attente de lui voir faire un chrétien après avoir fait tant de perversis.

On fut depuis que le véritable motif qui le déterminoit à ne pas désespérer ,

étoit la crainte des cabales du clergé qui, lui faisoit-on envisager, s'il s'en alloit une fois, pourroit bien s'opposer à son retour. Le moderne demi-dieu se trouva donc forcé à recevoir encore des couronnes & se voir élever des autels, au point qu'un jour, honteux lui-même de cet excès de superstition, il s'écria : *Je suis comme Spartacus, je rougis de ma gloire.*

Je passe légèrement sur sa réception de franc-maçon (1), cérémonie puérile à laquelle il crut devoir se prêter par reconnaissance des hommages que lui avoit rendu, à sa convalescence, la loge qui le sollicitoit de se faire initier ; loge composée en grande partie de gens de lettres. Je citerai seulement ces quatre vers du frere la Dixmerie, tirés d'une chanson chantée au banquet :

Au seul nom de l'illustre frere
 Tout maçon triomphe aujourd'hui :
 S'il reçoit de nous la lumière,
 Le monde la reçoit de lui.

Je n'appuierai pas davantage sur les honneurs qu'il reçut au spectacle de madame

(1) Cette cérémonie eut lieu le 8 avril à la loge des Neuf-Sœurs.

de Montesson ; sur celui qu'il eut de faire sa cour à M. le duc & à Mad. la duchesse de Chartres , le forçant de s'asseoir devant eux , afin d'en jouir & de l'écouter p'us long-temps.

Je craindrois d'être trop long , Milord , en me répandant en répétitions des mêmes éloges , des mêmes fadeurs : je ne m'arrêterai qu'aux anecdotes plus piquantes , soit par leur nouveauté , soit par les accessoires.

Par exemple , n'a - ce pas été un spectacle plaisant que de voir ce vieillard ne pas dédaigner de se transporter chez les plus célèbres Laïs du jour qui l'avoient visité ? C'est ainsi que le Samedi-Saint il se rendit chez Mlle. Arnoux & que les spectateurs admirèrent la légèreté de la conversation du philosophe & de la courtisane.

Le mercredi 22 avril , les comédiens François étant assemblés pour le répertoire de la semaine de l'ouverture , furent agréablement surpris de voir arriver parmi eux le vieux malade , qui les combla de remerciements pour les soins qu'ils s'étoient donnés afin d'accélérer la représentation d'*Irene* & de la faire goûter du public. Il leur dit qu'étant sur le point de faire un voyage de deux mois à Ferney , il

emportoit les manuscrits de sa tragédie d'*Agathocle* & de la comédie du *Droit du seigneur* , dans le dessein de mettre la dernière main à la première & de changer beaucoup de choses à la seconde , jugée depuis long-temps (1) , & très-médiocre en effet.

On comptoit que Voltaire , empressé de figurer par-tout & d'y recevoir des hommages , se trouveroit peut-être à la rentrée de l'académie des belles - lettres. Mais cette compagnie , où domine la cabale des dévots , & sur-tout des Jansénistes , ne pouvoit avoir rien de bien attrayant pour lui , & d'ailleurs ne s'étoit pas rendue digne de le posséder par cet empressement des autres corps littéraires : elle venoit même de lui donner une mortification trop grande en s'agrégeant monsieur l'Archer , un des plus fougex adversaires de ce philosophe , qui l'a désolé à force de diatribes scientifiques , auxquelles il n'a pu répliquer que par de mauvaises plaisanteries ou des injures.

Au contraire il ne manqua pas de se

(1) Elle fut jouée en 1762 sous le titre de *l'Ecueil du Sage*. On dit que le projet de Voltaire étoit de la réduire de cinq actes à trois.

rendre (1) à la rentrée de l'académie des sciences , bien certain qu'il y seroit accueilli d'une façon distinguée , propre à flatter son amour - propre & à lui perpétuer les adorations du public. En effet , deux de ses lieutenants , MM. d'Alembert & de Condorcet (2) avoient prescrit le cérémonial & préparé la gloire de leur maître ; ils avoient bien voulu lui en procurer une plus grande en proposant de le faire recevoir ce jour - là , membre de la compagnie , par acclamation. La cabale l'emportant toujours sur les gens sages , cet avis mis en délibération avoit passé à la pluralité ; quelqu'un de ceux-ci qui , sentant l'inutilité de lutter contre le fanatisme philosophique , exaltant le grand nombre de têtes en ce moment , eut recours à la ruse & opina de rendre le triomphe du candidat plus complet en obtenant d'avance l'agrément de la cour. Il n'y avoit pas moyen de se refuser à cette précaution qui est de règle ; on en référa au ministre de Paris , & la demande fut rejetée. Cette anecdote fut

(1) Le 29 avril.

(2) Celui-ci étoit secrétaire de l'académie ; & élève de M. d'Alembert qui le dirige & est son Mentor.

tenue secrète & vraisemblablement resta ignorée du héros. Elle n'a transpiré que depuis sa mort. La manière dont il fut accueilli suffisoit encore pour l'enchanter. Voici une relation qui m'en fut communiquée dans le temps par un témoin oculaire.

« Les séances publiques (1) de l'académie des sciences sont toujours très-nombreuses ; il y a même des étrangers illustres & des virtuoses en femmes du premier ordre ; mais le gros des spectateurs ne consiste guere qu'en savants obscurs & élèves des maîtres dans tous les genres de sciences dont est composée l'académie. Cette fois-ci c'étoit un monde différent : tout ce que la beauté a de plus séduisant parmi le sexe , tout ce que la cour a de plus frivole en hommes aimables , tout ce que la littérature a de plus élégant & de plus recherché , s'étoit emparé de la salle. La géometrie , l'astronomie , la mécanique , l'anatomie , la chimie , la botanique se sont trouvées pour ainsi dire , exclues de leur sanctuaire par les muses

(1) Cette relation est intitulée , *Séance publique de l'académie des sciences , tenue pour la rentrée d'après Pâques.*

» & les graces. C'est le cortege que traîne
 » toujours M. de Voltaire à sa suite , &
 » l'on savoit qu'il devoit ce jour - là jouir
 » en ce lieu d'un autre triomphe , d'une
 » seconde apothéose. En effet , à peine
 » a-t-il paru que les acclamations , les
 » battements de mains se sont fait en-
 » tendre de la façon la plus bruyante ,
 » & quoiqu'il ne soit pas membre de
 » l'académie , le vœu général de mes-
 » sieurs a été que ce philosophe prît
 » place parmi les honoraires. On y avoit
 » déjà vu M. Francklin ; mais la réunion
 » de ces deux vieillards , qui se sont em-
 » brassés aux yeux de l'assemblée , a pro-
 » duit une sensation nouvelle & les brou-
 » hahas ont recommencé plus vivement. »

Plus loin l'histoire ajoute : « Dans le
 » tableau patriotique des principes d'ad-
 » ministration du premier mort illustre ,
 » qu'ils s'agissoit d'exalter , l'orateur avoit
 » fait venir adroitement les avantages
 » accordés au pays de Gex sous le minis-
 » tere de M. Turgot , sur le rapport de
 » M. Trudaine , intendant des finances ,
 » & à la recommandation du seigneur
 » de Ferney. De là un éloge de la bien-
 » faisance de M. de Voltaire , qu'atteste
 » la foule d'heureux qui le bénissent ,
 » & dont tout récemment le pasteur qui

» l'a consolé dans sa maladie , a reconnu
 » les effets par les aumônes abondantes
 » qu'a versées dans son sein cet ami de
 » l'humanité , réalisant en action tout
 » ce qu'il prêche si éloquemment dans
 » ses œuvres. Cette digression a fait un
 » peu de tort au héros mort , qu'on a
 » perdu de vue pour ne s'occuper que
 » du grand homme présent. »

La relation finit ainsi : « L'assemblée
 » s'est rompue avec le même désordre
 » qu'elle s'étoit formée : chacun s'em-
 » pressoit de voir , de suivre & d'accom-
 » pagner jusqu'à leur carrosse les deux
 » vieillards qui avoient occasionné un
 » enthousiasme durable , parce qu'il naît
 » d'un sentiment profond d'admiration
 » & de reconnoissance. »

Mais c'est sur-tout à l'académie Fran-
 çoise que Voltaire désiroit jouir du triom-
 phe. Il attendoit avec impatience quel-
 que séance publique , qu'on n'avoit encore
 pu lui ménager par la résistance des pré-
 lats & autres membres qui s'y opposoient ,
 & sur-tout par la crainte de la désap-
 probation de la cour. En attendant , il
 en suivoit le plus qu'il pouvoit les séances ;
 il y présidoit comme directeur ; & , le
 croira-t-on ? voulant se signaler en tout
 genre , lui , qui de sa vie n'avoit ouverts

une grammaire , qui avoit déclaré cent fois ne faire aucun cas de tous les traités sur la langue , ne connoître d'autre maître en ce genre que l'usage & le beau monde , il entreprenoit la réforme du dictionnaire de ce corps à quatre - vingt - quatre ans !

Il s'étoit chargé de la lettre A. Rempli d'ardeur , il rentre chez lui ; dans la crainte de se refroidir sur cet ouvrage fatigant & ennuyeux , il ne veut pas le quitter qu'il ne soit consommé ; il redouble les doses de café qu'il prenoit dans ce cas-là. Il est tourmenté de sa strangurie à laquelle se joint une insomnie opiniâtre. Il étoit dans cette crise violente , lorsque le maréchal de Richelieu vint le voir. M. de Voltaire félicite ce vieillard , presque du même âge , sur sa brillante santé ; il lui demande comment il fait pour dormir ? Le maréchal lui parle d'un calmant dont il fait usage en pareil cas avec succès ; il en envoie sur-le champ au malade , qui , sans s'arrêter à la quantité prescrite , en prend le double & le triple , & peut-être davantage. Il tombe dans un assoupissement qui dure trente - six heures. Revenu à lui les douleurs de sa strangurie se font sentir plus violemment. Quatre médecins sont mandés : tous leurs

secours sont inefficaces. Le malade plâsante encore ; il appelle le maréchal de Richelieu , son frere Caïn , & il meurt le 30 mai.

Quatre jours avant , M. de Lally lui ayant fait part de la cassation de l'arrêt du parlement contre son pere , en faveur duquel M. de Voltaire avoit écrit , il sembla se ranimeer pour faire la réponse suivante : « Le mourant ressuscite » en apprenant cette grande nouvelle. » Il embrasse bien tendrement M. de » Lally : il voit que le roi est le défenseur de la justice ; il mourra content. »

Ce billet peut être regardé comme les derniers soupirs de son auteur : il retomba bientôt dans l'accablement dont il n'est plus sorti.

Quoiqu'on eût tenu sa maladie secrète , & sur-tout son danger , le curé de Saint-Sulpice l'étoit venu voir plusieurs fois , & n'en avoit jamais rien pu tirer ; parce que les philosophes disciples & lieutenants de ce chef de l'incrédulité , craignant qu'il ne mollît encore , sous prétexte de lui donner des secours & des consolations , l'entouroient constamment & ranimoient les restes de son amour-propre. Enfin , le pasteur , peu de minutes avant son dernier soufle , s'est approché

du moribond & lui a fait des questions sur sa foi, auxquelles M. de Voltaire n'a répondu que par ces mots : *Monsieur le curé, laissez-moi mourir en paix.* Il a ranimé ses forces pour lui tourner le dos, & a expiré.

Quelque intéressés que les prêtres fussent à supposer la conversion de M. de Voltaire à son dernier moment, pour assurer le triomphe de la religion, ils n'ont pu employer cette ruse; & après avoir répandu sur cet événement une anecdote aussi absurde que dégoûtante (1), ils ont été obligés de constater son incrédulité finale en lui refusant la sépulture de la manière la plus scandaleuse. Sa famille n'a pu même obtenir de le faire inhumer au tombeau qu'il s'étoit préparé depuis long-temps à Ferney, à cause de l'évêque d'Annecy dont on a craint le fanatisme.

(1) On lit dans la gazette de Cologne, rédigée par un ex-Jésuite, écho des prêtres fanatiques de Paris, cette anecdote ainsi racontée. « Peu de
» temps avant sa mort M. de Voltaire est entré
» dans des agitations affreuses, criant avec fu-
» reur : Je suis abandonné de Dieu & des hom-
» mes. Il se mardoit les doigts; & portant les
» mains dans son pot-de-chambre, & saisissant
» ce qui y étoit, il l'a mangé. »

L'abbé Mignot , neveu du philosophe , a imaginé de faire enterrer son oncle à son abbaye de Scellieres en Champagne. Voici comment s'est passée cette petite comédie.

Après avoir ouvert le cadavre (1) , on l'a rassemblé ; on l'a affublé d'une perruque & d'une robe de chambre. L'abbé Mignot s'est rendu le premier au couvent , a prévenu ses religieux que son oncle , quoique moribond , par une fantaisie de malade , avoit désiré venir chez lui ; qu'il n'avoit pu lui refuser cette consolation , & qu'il alloit toujours lui préparer un appartement ; mais qu'il craignoit bien que ce ne fût en vain. En effet , peu après est arrivé le carrosse , & le conducteur a déclaré que son maître étoit mort en route , même que depuis quelque temps , il commençoit à puer ; & , sur cette déclaration , confirmée vraisemblablement par les médecins & chirurgiens de la maison gagnés , on a sans autre retard procédé à l'inhumation.

Cette précipitation étoit indispensable ,

(1) On a trouvé toutes les parties nobles faibles & telles que M. de Voltaire auroit pu vivre encore dix ans ; la vessie étoit en très-mauvais état , étant excoriée & percée.

On croit qu'elle étoit même concertée avec l'évêque de Troyes , dans le diocèse duquel est l'abbaye , moins zélé que les autres , plus politique , homme de cour & désirant de ne se brouiller avec personne. Quoi qu'il en soit , peu après survint une lettre de ce prélat défendant d'enterrer cet impie (1) ; mais la chose étoit faite & le prieur le lui apprit en se défendant avec beaucoup d'adresse & de fermeté. On voit dans la lettre le récit de l'inhumation différent de celui ci-dessus , parce qu'il avoit été vraisemblablement dicté par l'abbé Mignot & arrangé pour les circonstances. Ces détails sont curieux dans la bouche du moine. Il dit :

(1) Voici la lettre. « Je viens d'apprendre , Monsieur , que la famille de M. de Voltaire qui est mort depuis quelque jours , s'étoit décidée à faire transporter son corps à votre abbaye pour y être enterré , & cela parce que le curé de Saint-Sulpice leur avoit déclaré qu'il ne vouloit pas l'enterrer en terre sainte.

» Je désire fort que vous n'ayez pas encore procédé à cet enterrement , ce qui pourroit avoir des suites fâcheuses pour vous ; & si l'inhumation n'est pas faite , comme je l'espère , vous n'avez qu'à déclarer que vous ne pouvez y procéder sans avoir des ordres exprès de ma part.
 » J'ai l'honneur d'être bien sincèrement , &c. »

« Dimanche au soir 31 mai , M. l'abbé
 » Mignot , conseiller au grand conseil ,
 » notre abbé commandataire , qui tient
 » à loyer un appartement dans l'intérieur
 » de notre monastere , parce que son
 » abbatiale n'est pas habitable , arriva en
 » poste pour occuper cet appartement.
 » Il me dit , après les premiers compli-
 » ments , qu'il avoit eu le malheur de
 » perdre M. de Voltaire , son oncle ; que
 » ce Monsieur avoit désiré dans ses der-
 » niers moments d'être porté après sa
 » mort à sa terre de Ferney ; mais que
 » le corps , qui n'avoit pas été enseveli ,
 » quoiqu'embaumé , ne seroit pas en état
 » de faire un voyage aussi long ; qu'il
 » désiroit , ainsi que sa famille , que nous
 » voulussions bien recevoir le corps en
 » dépôt dans le caveau de notre église ;
 » que ce corps étoit en marche accom-
 » pagné de trois parents qui arriveroient
 » bientôt. Aussi-tôt l'abbé Mignot m'ex-
 » hiba un consentement de M. le curé de
 » Saint - Sulpice , signé de ce pasteur ,
 » pour que le corps de M. de Voltaire
 » pût être transporté sans cérémonie ; il
 » m'exhiba , en outre , une copie colla-
 » tionnée par ce même curé de Saint-
 » Sulpice , d'une profession de la foi ca-
 » tholique , apostolique & romaine que

» M. de Voltaire a faite entre les mains
 » d'un prêtre approuvé , en présence de
 » deux témoins , dont l'un est M. Mignot ,
 » notre abbé , neveu du pénitent , &
 » l'autre un M. le marquis de la Ville-
 » vieille. Il me montra en outre une lettre
 » du ministre de Paris , M. Amelot , adres-
 » sée à lui & à M. de Dampierre d'Hor-
 » noy , neveu de M. l'abbé Mignot ,
 » petit neveu du défunt ; par laquelle
 » ces messieurs étoient autorisés à trans-
 » porter leur oncle à Ferney , où ailleurs.
 » D'après ces pieces qui m'ont paru &
 » qui me paroissent encore authentiques ,
 » j'aurois cru manquer au devoir de pas-
 » teur , si j'avois refusé les secours spiri-
 » tuels dûs à tout chrétien , & sur-tout
 » à l'oncle d'un magistrat qui est depuis
 » vingt trois ans abbé de cette abbaye , &
 » que nous avons beaucoup de raison de
 » considérer. Il ne m'est pas venu dans la
 » pensée que M. le curé de Saint Sulpice
 » ait pu refuser la sépulture à un chrétien
 » dont il avoit légalisé la profession de
 » foi , faite tout au plus six semaines
 » avant son décès , & dont il avoit per-
 » mis le transport tout récemment au
 » moment de sa mort ; d'ailleurs , je ne
 » savois pas qu'on pût refuser la sépul-
 » ture à un homme quelconque , mort

» dans le corps de l'église, & j'avoue
 » que, selon mes foibles lumieres, je ne
 » crois pas encore que cela soit possible.
 » J'ai préparé en hâte tout ce qui étoit
 » nécessaire. Le lendemain matin sont
 » arrivés dans la cour de l'abbaye deux
 » carrosses, dont l'un contenoit le corps
 » du défunt & l'autre étoit occupé par
 » M. d'Hornoy, conseiller au parlement
 » de Paris, petit neveu; par M. Mar-
 » chand de Rennes, maître-d'hôtel du
 » roi; & par M. de la Houilliere, briga-
 » dier des armées, tous les deux cou-
 » sins du défunt. Après midi, M. l'abbé
 » Mignot m'a fait à l'église la présenta-
 » tion solennelle du corps de son oncle
 » qu'on avoit apporté; nous avons chanté
 » les vêpres des morts; le corps a été
 » gardé toute la nuit dans l'église, envi-
 » ronné de flambeaux. Le matin depuis
 » cinq heures, tous les ecclésiastiques des
 » environs, dont plusieurs sont amis de
 » M. l'abbé Mignot, ayant été sémina-
 » riste à Troyes, ont dit la messe en
 » présence du corps, & j'ai célébré
 » une messe solennelle à onze heures,
 » avant l'inhumation, qui a été faite
 » devant une nombreuse assemblée. La
 » famille de M. de Voltaire est repartie
 » ce matin, contente des honneurs ren-

» dus à sa mémoire & des prières que
 » nous avons faites à Dieu pour le repos
 » de son ame. »

Le prieur représente ensuite à M. de Troyes que les maisons de son ordre (1) ne sont point soumises à la juridiction de l'ordinaire (2) : il lui demande cependant la permission de justifier sa conduite aux yeux de sa grandeur ; & il lui dit respectueusement : « Quels que soient les
 » privilèges d'un ordre , les membres
 » doivent toujours se faire gloire de respecter l'épiscopat , & se font honneur
 » de soumettre leurs démarches , ainsi que
 » leurs mœurs , à l'examen de nosseigneurs les évêques. Comment pouvois-je supposer qu'on refusoit ou qu'on
 » pouvoit refuser à M. de Voltaire la sépulture qui m'étoit demandée par son
 » neveu , notre abbé commandataire depuis trente-deux ans , magistrat depuis trente ans , ecclésiastique qui a
 » beaucoup vécu dans cette abbaye , &
 » qui jouit d'une grande considération
 » dans notre ordre ; par un conseiller

(1) C'est une abbaye de Bernardins.

(2) C'est à-dire des évêques. Les Bernardins prétendent relever du pape seul.

» au parlement de Paris , autre neveu du
 » défunt ; par des officiers d'un grade
 » supérieur, tous parents & tous gens
 » respectables ? Sous que's prétexte aurois-
 » je pu croire que M. de Saint-Sulpice
 » eût refusé la sépulture à M. de Voltaire,
 » tandis que ce pasteur a légalisé de sa
 » propre main une profession de foi faite
 » par le défunt il n'y a que deux mois ;
 » tandis qu'il a écrit & signé de sa pro-
 » pre main un consentement (1) que ce
 » corps fût transporté sans cérémonie ?
 » Je ne fais ce qu'on impute à M. de
 » Voltaire ; je connois plus ses ouvrages
 » par sa réputation qu'autrement ; je ne
 » les ai pas tous lus , j'ai ouï dire à mon-
 » sieur son neveu , notre abbé , qu'on lui
 » en imputoit de très-répréhensibles qu'il
 » avoit toujours désavoués : mais je fais
 » d'après les canons qu'on ne refuse la

(1) Dans son récit l'abbé Mignot a déguisé
 l'astuce dont il s'étoit servi pour surprendre la
 religion du prieur, auquel il n'a montré le con-
 sentement du curé , qu'après la cérémonie faite ;
 autrement ce consentement même , dans les ter-
 mes dont il est conçu , auroit été une preuve du
 refus de sépulture chrétienne , le prieur ne pou-
 vant ignorer que , même dans le cas de transport,
 il y a toujours ce qu'on appelle présentation à
 l'église paroissiale du défunt.

» sépulture qu'aux excommuniés, *latâ sen-*
 » *tentiâ*; & je crois être sûr que M. de
 » Voltaire n'est pas dans ce cas. Je crois
 » avoir fait mon devoir en l'inhumant,
 » sur la réquisition d'une famille respec-
 » table, & je ne puis m'en repentir. J'es-
 » pere, Monseigneur, que cette action
 » n'aura pas pour moi des suites fâcheuses ;
 » la plus fâcheuse sans doute, seroit de
 » perdre votre estime ; mais d'après l'expli-
 » cation que j'ai l'honneur de faire à votre
 » grandeur, elle est trop juste pour me
 » la refuser. » Et après avoir ainsi re-
 montré, catéchisé, persiflé le prélat, il
 lui ajoute qu'il est avec un profond res-
 pect, de sa grandeur, &c.

De son côté, le gouvernement a se-
 condé parfaitement le clergé en défendant
 à tous les journalistes de parler du défunt,
 & aux comédiens de jouer ses pièces jus-
 qu'à nouvel ordre. L'académie-Françoise
 a sollicité en vain la consolation de faire
 faire un service pour le repos de l'ame
 de cet illustre & cher confrere.

Au reste, depuis l'ouverture de son
 testament, le nombre de ses prôneurs a
 beaucoup diminué. Quoique composé avec
 la plus grande réflexion, puisqu'il avoit
 deux ans de date, on n'y a trouvé rien
 qui fit honneur, soit à son esprit, soit

à son cœur ; toutes les dispositions caractérisent une ame dure, incapable d'aucun sentiment d'amitié, d'attachement, ou de reconnoissance (1) ; & il vérifie malheureusement trop bien lui-même les reproches qu'il a éprouvés à cet égard si fréquemment & si justement.

Voici une épitaphe que lui fit d'avance, il y a sept ou huit ans, le docteur Riballier, à l'occasion de la statue qu'on arrêta de lui ériger dans la société de M. Necker. On la renouvelle aujourd'hui, parce qu'elle étoit peu connue alors. C'est

(1) Voici les principales dispositions de ce testament... A M. de Vaynieres, son secrétaire, son bras droit dont il ne pouvoit se passer, qu'il appeloit son ami, son *fidus Achates*, 8000 liv. une fois payées ; rien à sa femme & à ses enfants.

A son domestique nommé la Vigne, qui le servoit depuis trente-trois ans, une année de gage seulement.

A la *Barbaras*, sa gouvernante de confiance, 800 liv. une fois payées.

Aux pauvres de Ferney, 300 livres une fois payées.

Six livres Anglois à un M. Durieu : du reste rien à qui que ce soit.

A madame Denis 80,000 livres de rentes & 400,000 livres d'argent comptant, en ce qu'il l'a fait sa légataire universelle.

la meilleure & la plus vraie, quoique
dure & trop outrée :

En tibi dignum lapide Voltarium.

Qui

In poesi magnus ,

In historiâ parvus ,

In philosophiâ minimus ,

In religione nullus :

Cujus

Ingenium acre ,

Judicium præceps ,

Improbitas summa :

Cui

Arrifère mulierculæ ,

Plausère scioli ,

Favère prophani :

Quem

Irisforem hominum deùmque ,

Senatus , populusque athro-phificus

Ære collecto

Statuâ donavit.

En voici une autre en françois, plus
précise, plus vive & non moins juste,
qu'on attribue à Jean-Jacques Rousseau :

Plus bel esprit que grand génie ,

Sans loix , sans mœurs & sans vertu ;

Il est mort comme il a vécu ,

Couvert de gloire & d'infamie.

Une

Une troisieme plus courte , plus simple ,
quoique très-méchante au fond , fait aussi
fortune.

De Voltaire admirez la bizarre planette ,
Il naquit chez Ninon & mourut chez Villette.

Pourquoi ne pas pouvoir mettre sur
son tombeau l'inscription qu'il avoit au-
trefois reproché à Rousseau de n'avoir
pas su mériter (1) ?

Qui benè latuit , benè vixit !

Au reste , nous y perdrons trop , &
peu importera l'homme à la postérité qui
lira ses immortels ouvrages.

Cette année , Milord , la mortalité est
sur les grands hommes. Rousseau , quoi-
que beaucoup plus jeune que Voltaire ,
ne lui a pas survécu long-temps. Il vient
de payer le tribut à la nature. Il s'étoit
retiré de Paris depuis quelque mois & fixé
à la campagne. Comme l'endroit où il est
mort est devenu le lieu de sa sépulture ,

(1) C'est par où est terminée une vie de
Rousseau manuscrite encore , attribuée à M. de
Voltaire , & marquée en effet de son cachet ;
mais que des gens qui se disent mieux instruits ,
attribuent à un M. Dumont.

que c'est d'ailleurs un endroit fort curieux par lui-même, je compte y aller incessamment pour recueillir les anecdotes les plus certaines sur cette mort dont on parle diversement & qui ne paroît pas naturelle à certaines gens.

Paris, ce 16 juillet 1778.

LETTRE IX.

Sur la dissolution d'un mariage juif. Anecdote plaisante. Digression sur les Juifs Portugais en France.

Vous connoissez, Milord, ce peuple errant, répandu par-tout, sans être fixé nulle part ; commerçant avec toutes les nations & ne se mélangeant avec aucune ; constamment le rebut des autres, & cherchant à effacer par la richesse l'infamie dont l'a couvert un préjugé religieux ; commençant à y réussir en France depuis que l'or en est devenu le dieu. A ce portrait vous jugez facilement qu'il est question de Juifs. On propose à un tribunal chrétien, au premier sénat de France, de se rendre ministre d'un divorce hébraïque. Quelque intéressante que soit la

question, je ne vous en parlerois pas, si elle ne faisoit un grand bruit, & si le héros principal n'étoit signalé par des aventures vraiment singulieres & très-propres à vous amuser. Depuis longtemps je ne vous ai rien conté de plaisant, & cependant il faut rire, c'est le baume de la vie. Je vais profiter de l'intervalle que nous laisse le bruit des armes pour vous égayer un moment. En effet le comte d'Orvilliers est parti (1) & je n'aurai que trop tôt des désastres, des horreurs & des images sanglantes à vous reproduire.

Le Juif Peixotto, banquier établi à Bordeaux, ne vous est déjà point étranger : il a été question de lui, & il a figuré dans l'affaire du maréchal de Richelieu contre Mad. de Saint-Vicent, passivement il est vrai, & sans qu'il y ait autre chose à en conclure, sinon que c'est un homme très-riche & distingué à ce titre dans son état : sa femme contre laquelle il plaide vous sera plus connue, quand je vous apprendrai qu'elle s'appelle Mendès d'Acosta, & est issue des Juifs de ce nom établis depuis long-temps à Londres.

(1) Le 8 juillet.

Le fleur Peixotto dont les parents étoient liés avec ceux de la demoiselle d'Acoſta, par les correſpondances du commerce fondées ſur les rapports antérieurs de nation (1) & de religion, fut envoyé en Angleterre pour ſe former à la profeſſion de ſon pere & ſe mettre en état de ſuivre la ſeule carrière dans laquelle un homme de ſa nation puiſſe ſe diſtinguer. Il fut accueilli par les d'Acoſta avec l'empreſſement & les égards dus à des liens réciproques auſſi ſacrés : leur maiſon devint la ſienne, il eut occaſion de voir la Dlle. Sara leur ſœur, & il en devint bien-tôt amoureux. C'étoit une beauté grave, majeſtueuſe, plus âgée que lui de quelques années, ſage, auſtère & très-propre à lui en impoſer de toute façon. Ainſi, quand il auroit eu des vues illégitimes, il n'auroit pu les remplir. Il étoit d'ailleurs trop laid, trop dégoûtant, trop mal-propre pour ſe flatter de la ſéduire ; il fut donc obligé de la demander en mariage. Il n'étoit pas majeur ſuivant les loix de France, puiſqu'il n'avoit que vingt-un

(1) Les d'Acoſta, ainſi que les Peixotto, ſont juifs Portugais ; & cette eſpece d'Iſraélites ne fraye point avec les autres comme on le verra plus loin.

ans ; mais il l'étoit suivant les loix de sa nation , puisque l'âge de la majorité chez les Juifs est à treize ans & un jour. Bien plus ; vous allez commencer à rire : il étoit en état de péché , car la chasteté , la première des vertus dans les christianisme , est un crime , une infamie chez les Juifs , qui , dociles au vœu de la nature , veulent que l'homme soit marié à dix-huit ans ; ainsi l'ont décidé les rabbins ; & le célibataire qui l'est encore à vingt-ans est anathématisé par ces docteurs (1). Le sieur Peixotto épousa donc & expia son iniquité dans les voluptés conjugales. Fier de sa conquête , il se hâta de la conduire en France & de la déposer au sein de sa famille. La nouvelle épouse en fut très-bien accueillie & a toujours vécu depuis avec elle dans la meilleure intelligence.

Malheureusement le sieur Peixotto se lassait bientôt d'une femme froide , soit par tempérament , soit par le dégoût que lui inspiroit malgré elle un aussi vilain mari.

(1) Léon de Modene , partie IV , chap. x , des cérémonies & coutumes des Juifs , dit :
 « Tout Juif est obligé de se marier , & les
 » rabbins ont arrêté que ce devoit être à dix-huit
 » ans , & que celui qui passe vingt ans sans
 » prendre femme , est censé être en péché. »

Bordeaux est une ville de corruption qui lui offroit des ressources ; il en usa : & l'on fait quel tort les courtisanes font à une épouse honnête , qui à ce premier défaut joint celui de n'avoir pas , pour ramener un infidelle , la coquetterie , les agaceries , l'art raffiné des jouissances que possèdent si supérieurement les premières. Cependant le sieur Peixotto , perdit un jour ce goût pour un autre bien opposé & dont c'étoit sans doute le plus grand attrait.

Il alloit à ses affaires dans une chaise à porteurs , lorsqu'il voit passer une beguine toute jeune ; du moins elle lui parut telle : à l'instant un trait de feu détaché des yeux de cette Agnès passe dans son cœur & l'enflamme. De son côté , à peine les a-t-elle levés sur lui qu'elle les baïsse , & frappée sans doute de l'air luxurieux de ce satyre , elle redouble le pas pour s'en éloigner. Le coup étoit porté : le sieur Peixotto ne voit plus qu'elle ; il fait arrêter sa chaise ; il donne un louis à ses porteurs & les excite à suivre cette religieuse , à découvrir son couvent , à savoir son nom , en un mot à prendre tous les renseignements qui peuvent lui en procurer la connoissance. Son ordre est exécuté , ils lui apprennent que c'est une

sœur grise qui se nomme *Rose*, en effet très-jolie, qu'ils l'ont vu rentrer dans sa maison. Il demande ce que c'est que les sœurs grises ? Ils lui répondent que ce sont des filles charitables non cloîtrées, mais vivant en communauté sous une supérieure, & spécialement consacrées aux soins des pauvres & des malades. Il se récrie qu'il y a dix louis pour chacun d'eux s'ils peuvent la déterminer à un rendez-vous avec lui ; qu'il le payeroit bien cinq cents louis.

Ces porteurs, après avoir déposé leur précieux fardeau, vont au cabaret boire une partie du louis, & aviser comment ils pourront faire pour gagner la récompense promise. L'un des deux plus fin dit : Mais il y a à Saint-Surin (1) la *Vatinelle* qui ressemble beaucoup à cette sœur grise, qui en joueroit parfaitement le rôle ; notre bourgeois n'a pas vu la beauté embeguinée qui lui fait tourner la tête, assez long-temps pour ne pas s'y laisser tromper, & certainement l'autre sera enchantée d'une aussi bonne fortune ; nous pourrons nous ébaudir par-dessus le marché aux dépens du Juif. Son cama-

(1) Quartier de la ville habité spécialement par les filles de mauvaise vie.

rade juge l'idée excellente. Ils ne perdent point de temps , & vont sur le champ chez la courtisane qui les accueille avec reconnoissance & trouve que cinq cents louis sont très-bons à gagner : mais elle connoissoit les hommes ; elle savoit qu'en se rendant trop facilement au désir de l'Israélite , elle pourroit l'affoiblir & accélérer le repentir ; elle arrange avec les entremetteurs une réponse ambiguë , qui , sans rien promettre de certain au sieur Peixotto , doit , en l'entretenant dans son espoir , l'augmenter. Ils retournent donc vers celui-ci , ils lui rendent compte de leur conversation avec sœur Rose ; comment ils ont eu grand' peine à entrer en pourparler avec elle ; comment elle les a poussés de question , au point qu'ils n'ont pu lui dissimuler que M. Peixotto étoit un Juif ; comment à ce mot de Juif elle a fait un signe de croix en s'écriant : *Moi coucher avec un de ces malheureux qui ont crucifié notre Sauveur !* comment un peu calmée cependant , lorsqu'ils lui ont fait envisager que ce Juif étoit fort riche , fort généreux , & donneroit douze mille francs pour une entrevue , elle a fini par ajouter : « Que fais-je ? Les desseins de la » providence sont impénétrables : peut- » être suis-je destinée à la conversion de

» ce Juif. Dieu se sert quelquefois des
 » plus vils instruments. Quoi qu'il en
 » soit, dans le cas où je me fourvoierois,
 » ou croyant travailler à une œuvre du
 » ciel je ne travaillerois que pour l'enfer
 » & me donneroîs moi-même au diable,
 » il faut qu'au moins je puisse me sauver
 » dans un autre état, & n'étant point
 » engagée par des vœux indissolubles,
 » prendre celui du mariage. Or, on ne
 » trouve point de mari sans fortune, &
 » mille louis ne sont guere que de quoi
 » en avoir un d'une condition très-bour-
 » geoise & assortie à la mienne.»

Le sieur Peixotto avoit l'imagination
 tellement allumée pour la beauté qu'il
 n'avoit fait qu'entrevoir, qu'il n'est point
 effarouché par ce discours moitié fana-
 tique & moitié profane ; qui ne sentoît
 nullement la religieuse, ni l'Agnès, ni la
 dévote ; qui auroit dû lui faire ouvrir
 les yeux, s'il eût été de sang-froid, &
 qui ne lui fit en ce moment ouvrir que sa
 bourse. En effet, malgré son avarice
 naturelle, les plus grands sacrifices ne lui
 auroient pas coûté. Il s'estime donc très-
 heureux de se satisfaire avec de l'argent,
 & il acquiesce à la somme, ainsi qu'aux
 conditions de l'entrevue. Elles étoient
 que la sœur ne se rendroit chez lui que

la nuit , sous prétexte d'aller remplir quelque fonction de son ministère ; que tout se passeroit dans le plus grand secret , & qu'elle seroit libre très-promptement , de façon à retourner dans sa communauté sans bruit & sans scandale.

La Vatinelle avoit des relations chez ces saintes filles , & sans qu'on sache trop comment , manœuvra si bien qu'elle eut un habit de sœur grise & tout l'attirail nécessaire à ce pieux accoutrement ; elle y joignit tout ce que l'art pouvoit ajouter sans affectation. Préalablement elle avoit mis en usage les préparations nécessaires afin de le tromper sur le point le plus essentiel & de se donner un air de pucelle. Ainsi maquignonée depuis les pieds jusqu'à la tête , elle se rendit escortée par les deux porteurs chez l'amoureux Israélite ; elle lui semble plus charmante encore qu'il ne se l'étoit figurée ; il étoit dans la force de l'âge , & triomphant de la résistance qu'elle lui oppo'oit & qui s'affoiblissoit par degrés , il se rue sur elle avec une fureur effrénée , digne des premiers patriarches. Cependant l'heure de la séparation sonne , & elle quitte impitoyablement le lit , théâtre de leurs plaisirs , sans qu'aucune prière de son amant puisse la faire différer. Elle s'étoit nantie avant de la somme ,

condition du marché , en une lettre de change bien libellée ; & prévoyant ce qui pouvoit arriver , elle le laissa dans la douce confiance qu'il ne la voyoit pas pour la dernière fois : elle lui fit entendre que l'intérêt , mobile de sa première entrevue avec un inconnu , céderoit désormais à un motif plus noble ; qu'il lui avoit fait découvrir en elle-même une source de jouissances qu'elle ignoroit , & qu'elle ne goûteroit jamais bien qu'avec l'homme divin qui lui en avoit donné le secret.

Toujours en feu , le fougueux Peixotto ne dort pas du reste de la nuit ; le matin il s'en rappeloit les délicieux moments , lorsque sa femme entre , vient l'agacer , lui fait des reproches amoureux sur l'oubli où il la met depuis quelque temps , & malheureusement pour elle en obtint des embrassements qui ne lui étoient pas destinés , & dont les fruits amers furent les derniers gages de la tendresse de son époux.

En effet , la Vatinelle étoit atteinte d'un poison trop ordinaire aux filles de son espèce ; elle l'avoit fait passer dans les veines de son amant , & celui-ci l'avoit transmis à sa moitié , qui s'en apperçoit la première. Ignorant encore le mal dont elle porte les symptômes , elle consulte

sa belle-sœur qui n'en fait pas davantage : il faut avoir recours au chirurgien ; il leur apprend que c'est ce virus presque aussi ancien que le monde , qui minoit le bon roi David lorsqu'il s'écrioit que *ses os se dessechoient & tomboient en poussière* (1) ; que c'est le fruit d'un commerce impur , & que vraisemblablement Madame , trop sage pour s'être exposée autrement , le tient de son mari. Celle-ci au désespoir , encore plus tourmentée du démon de la jalousie , que des douleurs qui commencent à la déchirer , en acquiert une énergie dont on ne l'auroit pas crue capable. Elle va trouver son perfide époux , elle lui fait les reproches les plus sanglants : lui-même n'étoit pas à s'apercevoir combien cruellement il avoit été dupe. Il est si fort atterré de cette découverte & de la justice des plaintes de sa femme , qu'il en reste interdit & s'avoue coupable par son silence , plus éloquent que tout ce qu'il auroit pu répondre. Pour dernier coup de poignard , on lui présente à acquitter à l'échéance la lettre de change dont il avoit payé sa honte , & l'effroyable maladie à laquelle il est en proie. Cet effort ayant déjà passé par plusieurs mains de-

(1) *Ossa mea sicut cinis aruerunt.* Ps.

venoit un titre sacré qu'il ne pouvoit
 s'empêcher de reconnoître sans se désho-
 norer & se perdre dans le commerce. Il
 folde ; mais dans l'excès de sa rage , n'écou-
 tant aucun ménagement & au risque de
 tout ce qui peut arriver , il court comme
 un furieux à la communauté des sœurs-
 grises & s'adressant à la supérieure :
 « Madame , lui dit-il , je ne fais ce que
 » c'est que cette maison , asile prétendu
 » des vierges consacrées au seigneur , &
 » dans le fait repaire impur de liberti-
 » nage & d'infamie. Vous avez entr'autres
 » ici une sœur *Rose* qui est bien la plus
 » exécrationnable coquine que j'aie encore con-
 » nue. Son air de douceur & d'ingé-
 » nuité m'avoit séduit ; je n'ai point cru
 » acheter trop cher ses faveurs par une
 » somme de vingt quatre mille francs , &
 » voici comme j'en suis payé : voyez... » Il
 étale en même-temps le déplorable état
 dans lequel il est aux yeux de cette pauvre
 fille étourdie d'une scène dont il n'y a
 peut-être pas d'exemple. Plus morte que
 vive , elle recule d'horreur à la vue du
 hideux & impudique spectacle qu'il lui
 présente. Elle le menace dans son indigna-
 tion d'appeler du monde , de le faire
 arrêter & punir de cet outrage. Plus fi-
 rieux , il s'écrie : « C'est moi , Madame ,

» qui veux révéler votre turpitude ;
 » l'exécrable commerce que vous faites ,
 » faire enfermer vos prostituées dans un
 » lieu plus digne d'elles , & renverser
 » votre communauté de fond en comble :
 » je veux qu'il n'y reste pas pierre sur
 » pierre comme au temple de Jérusalem ,
 » ou a l'instant faire fouiller dans la
 » chambre de sœur *Rose* ; elle ne peut
 » encore avoir dépensé les vingt-quatre
 » mille francs ; il faut me les rendre :
 » ce n'est qu'à ce prix que je puis me
 » taire & ne pas divulguer une histoire
 » scandaleuse dont toute la honte réjail-
 » lira sur vous. »

La supérieure étoit une femme de tête :
 revenue à elle-même , elle envisage tout
 ce qui peut résulter d'une pareille scène ,
 si elle éclate. Elle étoit aussi sûre qu'on
 peut l'être de son ouaille ; mais enfin le
 sieur Peixotto articuloit , présentoit même
 des griefs bien positifs : elle croit plus
 prudent de l'appaiser , de temporiser afin
 de donner le loisir de vérifier les faits :
 elle lui promet ce qui le touche le plus ,
 de lui rendre son argent , s'il veut la laisser
 agir & conduire l'examen de l'affaire avec
 la prudence qu'elle exige. Elle fait d'abord
 paroître aux yeux du plaignant sous
 quelque prétexte du service de la maison ,

sœur *Rose* , afin de constater l'identité de la personne , & si c'est réellement l'individu dont il se plaint. La différence entre la courtisane & la religieuse n'étoit point assez sensible pour qu'il pût la remarquer , en les voyant séparées l'une de l'autre ; d'ailleurs , le même habit & peut-être l'amour qui n'étoit point éteint dans son cœur lui fait confondre les deux objets. Dès que sœur *Rose* est partie , il jure par Abraham , par Isaac , par Jacob , par tous les patriarches de l'ancienne loi , que c'est la traîtresse qui l'a infecté , & se retire en s'en remettant à la sagesse de la respectable mere (1).

Celle-ci commence par faire espionner sa consœur pour s'assurer de sa conduite & de ses actions. Ensuite , durant son absence , elle fait fouiller dans toute sa chambre ; il ne s'y trouve rien qui puisse servir de conviction , qui puisse même indiquer aucune trace du gain illégitime que le sieur Peixotto lui reproche , pas le sous en un mot. D'un autre côté , au rapport des émissaires de la supérieure , sœur *Rose* ne s'est détournée en rien de

(1) Titre que l'on donne dans les couvents de filles aux anciennes.

la marche qui lui étoit prescrite , on n'a remarqué aucune allure dans sa conduite. Alors , après avoir fait avertir le chirurgien de la maison , elle fait venir la sainte fille dans son appartement , lui raconte les étranges plaintes qu'on lui a portées contr'elle , lui déclare qu'elle n'en a rien cru, qu'elle n'en croit encore rien; mais qu'il s'agit ici de son propre honneur , de celui de sa supérieure , de l'honneur de toute la maison ; qu'il faut surmonter un faux scrupule , une pudeur enfantine & se laisser visiter par un homme de l'art , afin de pouvoir repousser en sûreté les attaques de la calomnie. A ces mots elle fait paroître le chirurgien , & le prie de remplir son ministère.

Sœur *Rose* , bien convaincue de son innocence, croyant entendre la voix de Dieu même par celle de la révérende mere, d'ailleurs presque évanouie à ce singulier discours , reste en proie aux regards & aux attouchements du *Petit* (1) *Bordelois* , qui , après l'avoir bien examinée , lui rend justice complete : il certifie que non-seulement elle n'a pas le plus léger symptôme d'un mal qu'on

(1) Chirurgien fort renommé autrefois pour les maladies vénériennes.

ne peut donner sans en être atteint , mais qu'elle a au contraire tous ceux d'une fille non déflorée , qu'elle porte encore le fragile caractère d'une virginité absolue. Sur ce rapport qui l'enchanté , la supérieure embrasse son ouaille , la console , la tranquillise , lui prescrit de bien garder le secret sur ce qui vient de se passer , & promet qu'elle lui fera rendre une justice éclatante.

Cependant il avoit fallu quelques jours pour approfondir ce mystère d'iniquité , & le bouillant Israélite n'avoit pu se contenir si long-temps : il avoit parlé à plusieurs personnes de son aventure , & s'étoit permis des déclamations violentes contre les sœurs grises , qu'il représentoit comme autant de dévergondées , distribuant les maladies au lieu de les guérir.

La supérieure , instruite de la fermentation qui en résulte dans Bordeaux , va chez le sieur Peixotto , fait réunir avec lui sa mere , sa sœur , sa femme , toute la famille ; entre dans une explication très-longue des renseignements qu'elle a pris , des recherches qu'elle a faites , de l'examen de la personne même de l'accusée ; & soutient qu'il est physiquement impossible que l'accusation soit fondée : en conséquence leur annonce que si mon-

ſieur Peixotto qui , malgré ſa parole , ſ'eſt déjà permis les diſcours les plus offenſants & les plus emportés , ne fait une réparation éclatante à la ſœur Roſe & en ſa perſonne à la communauté entière , elle va l'y forcer en juſtice.

Cette déclaration faite avec l'énergie que donne ordinairement la perſuaſion de la vérité , eſt un coup de lumière pour toutes ces femmes. Elles commencent à croire que le ſieur Peixotto , pour couvrir l'infamie de ſa conduite , ſ'eſt permis très-légèrement de déshonorer une fille de Dieu , ſans en prévoir les conſéquences. Elles l'exhortent à reconnoître ſon tort , à avouer ſon menſonge & à étouffer un procès plus cruel que ſon malheur même. Il demeure inflexible ; il accable d'injures la révérende mere , qu'il qualifie des épithetes groſſieres réſervées aux appareilleuſes. La ſupérieure ne voyant plus en lui qu'un forcené , eſt obligée de ſe retirer. Elle va ſur-le-champ chez les gens d'affaires ; elle rend plainte en diffamation , & il ſe commence un de ces procès dont le ſort ordinaire eſt d'amuſer le public & de déshonorer les deux parties. Il n'en fut pourtant pas ainſi en cette occaſion. Le ſieur Peixotto ayant produit pour ſes

témoins ces deux porteurs de chaise , ceux-ci à l'interrogation, éffrayés des suites qu'on leur fait envisager s'ils persistent à calomnier une innocente, avouent leur supercherie. La Vatinelle est interrogée ; elle convient du tour qu'elle a joué , & le procès bien instruit, le sieur Peixotto est condamné à reconnoître les sœurs grises & nommément sœur Rose , pour filles d'honneur , & à des dommages-intérêts beaucoup plus considérables que ce qu'il lui en avoit déjà coûté. Il est en outre la fable de la ville & l'exécration des siens.

C'est là l'époque de sa séparation d'avec sa femme. En 1775 il feignit de quitter Bordeaux pour quelques mois seulement, & vint se fixer à Paris. Dans cette ville débordée où l'on trouve à satisfaire les passions de toute espece , l'impur Israélite ne mit plus aucun frein aux siennes. Il étoit né pour des goûts bizarres bien propres à le faire tourner en ridicule ; c'est ainsi qu'il fut cité entre les héros de luxure & amusa quelque temps les foyers , les coulisses , les boudoirs & même les cercles folâtres par le récit d'une aventure unique.

Il avoit beaucoup accru l'héritage de ses peres , déjà très - considérable , &

s'étoit mis en état de satisfaire les fantaisies les plus dispendieuses. Il avoit eu celle de coucher avec Mlle. Dervieux , danseuse de l'opéra , que ses talents & sa figure avoient bientôt mise en état de se retirer avec une fortune faite. On se doute bien qu'il lui fallut faire de grands sacrifices pour résoudre cette beauté à recevoir les caresses d'un Juif aussi maussade , bien plus à se soumettre à ses caprices : sa fureur étoit de faire mettre Mlle. Dervieux nue , de lui enduire les fesses de quelque gomme très-gluante , d'y ficher ainsi par symétrie des plumes de paon & dans cet état de la faire promener superbement devant lui : cet exercice le ravissoit & dans son enchantement il s'écrioit par intervalle : *Ah , le beau paon ! Ah , le beau paon !* On se doute bien que l'héroïne ni lui ne se sont pas vantés de ce singulier manège ; mais on l'a su par les domestiques , toujours espions de leurs maîtres , sur-tout dans cette classe de gens , & par les voisins qui de leurs fenêtres plongeient dans l'appartement & ont quelquefois joui d'un spectacle aussi plaisant ; mais ce goût n'étoit que sot & ridicule. Le sieur Peixotto a enfin poussé la dépravation jusqu'à en afficher un contre nature , & l'on prétend qu'il entretient

assez publiquement un très - jeune & très-joli acteur de la comédie Italienne (1).

C'est sans doute dans l'ivresse de ces passions effrénées que le sieur Peixotto a formé enfin le projet insensé de réduire au rang des plus viles concubines une épouse vertueuse , choisie par lui-même entre les premières familles de sa nation , & de couvrir ses enfants (2) de l'opprobre de la bâtardise.

D'où lui a pu naître l'idée d'un pareil attentat contre l'humanité , contre la raison , contre la nature ? C'est ce qu'il ne paroît pas possible de concevoir. Ce ne pouvoit être même l'attrait d'une plus grande liberté , puisqu'au moyen de son domicile établi à Paris , loin de sa femme qu'il avoit laissée à Bordeaux , & d'une séparation arrangée par écrit à laquelle elle avoit consenti pour une modique pension (1) ; rien ne pouvoit le gêner.

Quel que fût le motif de sa demande en justice , il employa des moyens dont la noirceur répondit à celle du projet. Il accuse sa vertueuse épouse de mauvaise

(1) Le sieur Michu.

(2) Le sieur Peixotto a deux enfants , dont un garçon-âgé de neuf à dix ans.

(1) De 4200 livres.

conduite , de dérèglement , de libertinage ; il pousse l'atrocité jusqu'à insinuer que sa vie n'étoit pas en sureté avec elle , & il ose consigner ces calomnies dans une feuille publique (1).

Quand même ces faits seroient aussi vrais qu'ils sont faux , ils ne pourroient donner lieu à la nullité de son mariage. Il n'est dans aucun des cas qui puissent la faire reconnoître suivant les loix de France (2) ; d'ailleurs , le sieur Peixotto n'est pas François , quoique naturalisé , mais Juif.

C'est comme Juif Portugais qu'il jouit de son état dans le royaume , & à cette occasion j'ai appris la différence que j'ignorois absolument d'un Juif Portugais avec un autre. Vous l'ignorez vraisemblable-

(1) Le sieur Peixotto ajoute qu'ayant plus d'amour pour sa fortune que pour lui , cette femme quitta sa maison à Bordeaux , & a vécu dès lors dans une inconduite reconnue ; il va jusqu'à dire que plus d'une fois ses jours ont été exposés par le fait de cette épouse soi-disante. (*Courrier de l'Europe* du 20 décembre 1777.)

(2) C'est ce qui est très-bien établi par le *mémoire pour la dame Sara Mendès d'Acosta , épouse du sieur Samuel Peixotto , contre le sieur Samuel Peixotto , sur une demande en nullité de mariage & le divorce Judaïque.*

ment aussi, Milord, & c'est la matière d'une petite digression.

Les Juifs Portugais forment un corps de nation qui ne s'unit point par des alliances avec le reste du peuple Juif. Ils prétendent qu'ils descendent des familles qui tenoient le premier rang en Judée, dans le temps de la captivité de Babylone, & que Nabuchodonosor fit transporter en Espagne. Cette généalogie, comme on peut le croire, n'est pas établie sur des preuves fort authentiques.

C'est un fait plus certain que, lorsque les Chrétiens & les Maures se disputoient l'Espagne, les Juifs jouissoient d'un sort paisible, & cultivoient avec succès le commerce & les arts, tandis que ceux qui étoient répandus dans le reste de l'Europe, gémissaient sous un dur esclavage.

Cette tranquillité cessa lorsque les Chrétiens eurent enfin triomphé de leurs rivaux; ce fut alors que l'inquisition commença à déployer ses rigueurs contre les Juifs.

Il y en eut plusieurs qui cherchèrent un asile dans les pays étrangers. Ils se présentoient avec des richesses, & leurs correspondances leur donnoient des moyens de faire fleurir le commerce, qui souvent

manquoient aux Chrétiens. Ils acquirent insensiblement de la considération : ils obtinrent , en 1550 , des lettres-patentes de Henri II , sous le nom de Portugais appelés nouveaux Chrétiens. Ce nom faisoit assez connoître qu'ils ne devoient leur christianisme qu'aux inquisiteurs , & qu'il n'avoient point cessé d'être Juifs.

Les lettres - patentes leur permettent d'entrer en ce royaume & en sortir ,
 « aller & venir , sans aucun trouble &
 » empêchement , acquérir tous & chacun
 » les biens , tant meubles , qu'immeu-
 » bles , qu'ils pourront licitement ac-
 » quérir. »

Depuis cette époque les Juifs Portugais ont joui de presque tous les avantages dont jouissent les François naturels. Les autres Juifs ne peuvent pas entrer dans Paris sans avoir obtenu des passe-ports , qu'on ne leur accorde jamais que pour un temps limité. Pendant leur séjour , ils y sont assujettis à une police particulière. Les Portugais sont exempts de ces entraves ; flattés par ces distinctions , & livrés aux opérations de leur commerce , ils ont évité avec soin de donner matière à aucun reproche. Ils ont cependant éprouvé plusieurs fois des traverses de la part de quelques citoyens ennemis de la religion

religion des Juifs , & peut-être jaloux de leurs richesses ; mais ces orages ont toujours été apaisés par de nouvelles lettres-patentes confirmatives de leur établissement. Ils en ont de Henri III (1), de Louis XIV (2), de Louis XV (3) ; ils viennent encore d'en obtenir de nouvelles (4) : ces lettres-patentes ajoutent à celles de leur établissement *le droit de vivre suivant leurs usages*.

Ils ont à Bordeaux des assemblées d'anciens qui reglent ce qui concerne la loi , & leur police intérieure. Les décrets de ces assemblées sont présentés au conseil , ou aux magistrats , pour recevoir la sanction de l'autorité publique.

Ainsi l'on voit que les Juifs Portugais ont été naturalisés en corps de nation. Un Juif Portugais né en France , n'a pas d'autres droits , ni une autre existence dans le royaume , qu'un Juif Portugais né à Amsterdam , à Londres , ou à Lisbonne. Ce n'est donc que suivant la loi hébraïque & par les rabbins & anciens de la communauté des Juifs de Bordeaux ,

(1) En 1577.

(2) En 1656.

(3) En 1723.

(4) En 1776.

dépositaires des coutumes de leur nation , & interpretes naturels de leur doctrine , que la nullité pourroit se décider. Il paroît que le sieur Peixotto voyant le peu d'espoir d'annuller son mariage aux yeux des docteurs d'Israël , voudroit recourir au divorce sur lequel ils sont moins difficiles.

Suivant les principes de la loi de Moïse à l'égard du divorce , matiere aussi neuve qu'intéressante , il étoit en effet autorisé dans certains cas ; mais les interpretes ne sont point d'accord entre eux , & l'on ne cite aucun exemple de la question agitée dans les tribunaux de maniere à pouvoir constater quelle est leur jurisprudence en ce genre.

L'école de Chammai soutenoit qu'il n'y avoit lieu au divorce , que lorsque la femme étoit souillée par quelque vice hon-
teux , *propter rem turpitudinis*. Mais il y avoit une autre école beaucoup plus relâchée.

C'est ainsi que parmi les catholiques il est des casuites qui ont donné des décisions aussi ridicules que scandaleuses. Telles sont celles que Pascal a tirées des livres des Jésuites , & qu'il a mises en lumiere avec tant de succès qu'elles ont été depuis cause de la destruction de la société. Rappelez-vous , Milord , le fameux livre des

assertions : il est aussi des auteurs d'opinions étranges en matière de morale chez les Juifs.

Le rabbin Hillel dit bien qu'un mari ne peut pas répudier sa femme sans cause : mais il ajoute que la plus petite cause suffit ; par exemple, si elle a trop fait cuire son dîner (1).

Le rabbin Aquiba va plus loin ; il prétend que , pour expulser une femme de la maison conjugale , il suffit de trouver l'occasion d'en épouser une autre plus jolie , ou bien qui plaise davantage (2).

Au reste , malgré l'autorisation du divorce , ce qui fait honneur aux Juifs , c'est qu'il étoit aussi rare chez eux que chez les Romains dans les premiers temps de la république ; c'est ainsi que , quoique la poligamie leur soit permise , on n'en voit point qui aient deux femmes. Les Juifs Portugais ne jugent le divorce légitime que dans les cas où plusieurs communions chrétiennes l'autorisent , & lorsque

(1) *Etiam ob cibum ejus nimio ardere coctum.*

(2) C'est ainsi qu'il explique le mot que la vulgate rend par *scdritatem*.

les parties y donnent un consentement réciproque.

Bien plus : en l'admettant , les sages des synagogues ont imaginé une multitude de formalités minutieuses pour le consommer , qui , exigeant beaucoup de temps , peuvent faire trouver place au repentir.

Les livres des rabbins expliquent en détail ces innombrables formalités : on y voit de quelle encre & de quelle plume il faut se servir ; combien le libelle du divorce doit renfermer de lignes ; quelle doit être la forme des lettres. En outre , le mari doit le remettre lui-même aux mains de sa femme , dernière entrevue où le cœur peut s'émuouvoir & abjurer tout ce que la main a écrit.

Le sieur Peixotto , qui excipe de la loi judaïque pour renvoyer sa femme , auroit au moins dû se conformer à ce qu'elle exige , ce qui seroit une raison de rejeter sa demande dans la plus relâchée des synagogues.

Le parlement , sans entrer dans la discussion de ces formes rabbiniques , mais se conformant aux vues supérieures de la législation Française , sans avoir égard aux conclusions de l'avocat Seguier en

faveur du mari , a déclaré le mariage valable & devant ressortir tous les effets civils (1).

Tous les honnêtes gens s'intéressant aux malheurs de la triste Sara , enchantés de la voir confirmée dans ses droits , tremblent de nouveau pour elle. Le sieur Peixotto a pris une autre tournure : il a fait abjuration , & prétend ne pouvoir plus habiter avec une Juive (2). C'est ainsi que par un raffinement de scélératesse , il voudroit faire servir la religion même à favoriser la corruption de son cœur.

Paris , ce 23 juillet 1778.

(1) L'arrêt est du 9 avril dernier.

(2) Le procès est actuellement intenté au châtelet.



L E T T R E X.

Sur la mort de Rousseau ; sur le château d'Ermenonville ; sur les mémoires de la vie de ce philosophe écrits par lui-même.

ROUSSEAU , Milord , qui vous intéresse si fort & à tant de titres , étoit depuis quelque temps dans une détresse bien cruelle , sans doute , mais volontaire , & qui , jusque-là , lui avoit été chère , parce qu'elle fournissoit un aliment à sa misanthropie. Il avoit toujours préféré de vivre du produit de ses œuvres ou du travail de ses mains , plutôt que de devenir l'esclave des grands dont il auroit été pensionné. Malheureusement ne pouvant plus copier de la musique , la seule ressource qui lui restât , il fut forcé d'avouer sa situation inconcevable , dont personne , disoit-il , n'a d'idée , pas même ceux qui m'y ont réduit (1). Il remit au mois de février de l'année dernière un mémoire

(1) Cette phrase est tirée d'une note qu'on lit dans un endroit du mémoire dont il va être parlé.

signé de lui , & écrit entièrement de sa main , à un horloger (1) qui avoit sa confiance la plus intime. On y voit une peinture touchante de sa situation. Voici un extrait de cet écrit domestique , morceau vraiment original & portant l'empreinte de son auteur.

« Ma femme est malade depuis long-
 » temps , & le progrès de son mal qui
 » la met hors d'état de soigner son petit
 » ménage , lui rend les soins d'autrui né-
 » cessaires à elle-même , quand elle est
 » forcée à garder son lit. Je l'ai jusqu'ici
 » gardée & soignée dans toutes ses mala-
 » dies ; la vicillesse ne me permet plus le
 » même service. D'ailleurs , le ménage ,
 » tout petit qu'il est , ne se fait pas tout
 » seul , il faut se pourvoir au dehors des
 » choses nécessaires à la subsistance & les
 » préparer ; il faut maintenir la propreté
 » dans la maison. Ne pouvant remplir seul
 » tous ces soins , j'ai été forcé , pour y
 » pourvoir , d'essayer de donner une ser-
 » vante à ma femme. Dix mois d'expé-

(1) Ou peut-être à M. le Begue de Presse , médecin de la faculté , ayant aussi sa confiance. L'horloger , au surplus , est Genevois ; il se nomme Rumilly & est beau-pere du sieur Corancé , l'un des entrepreneurs du journal de Paris.

» rience m'ont fait sentir l'insuffisance &
 » les inconvénients inévitables & intolé-
 » rables de cette ressource dans une posi-
 » tion pareille à la nôtre. Réduits à vivre
 » absolument seuls , & néanmoins hors
 » d'état de nous passer du service d'autrui ,
 » il ne nous reste dans les infirmités &
 » l'abandon qu'un seul moyen de soutenir
 » nos vieux jours : c'est de trouver quel-
 » que asile où nous puissions subsister à nos
 » frais , mais exempts d'un travail qui dé-
 » formais passe nos forces , & de détails
 » & soins dont nous ne sommes plus capa-
 » bles. Du reste , de quelque façon qu'on
 » me traite , qu'on me tienne en clôture
 » formelle , ou en apparente liberté , dans
 » un hôpital , ou dans un désert , avec
 » des gens doux ou durs , faux ou francs ,
 » (si de ceux-ci il en est encore) je con-
 » sens à tout , pourvu qu'on rende à ma
 » femme les soins que son état exige , &
 » qu'on me donne le couvert , le vête-
 » ment le plus simple & la nourriture la
 » plus sobre jusqu'à la fin de mes jours ,
 » sans que je ne sois plus obligé de me
 » mêler de rien. Nous donnerons pour
 » cela tout ce que nous pouvons avoir
 » d'argent , d'effets & de rentes ; & j'ai
 » lieu d'espérer que cela pourra suffire
 » dans les provinces où les denrées sont à

» bon marché , & dans des maisons destinées à cet usage , où les ressources de l'économie sont connues & pratiquées , sur-tout en me soumettant , comme je fais de bon cœur , à un régime proportionné à mes moyens. »

Comment étoit-il parvenu à cet état de misère ? Quels sont ceux qui l'y ont réduit , & dont il se plaint ? C'est ce qu'on ignore. On sait seulement que quinze mois avant il ne prévoyoit sans doute pas sa détresse , puisqu'il refusoit les honoraires légitimes de son drame lyrique , intitulé *Pygmalion* (1) ; autrement l'on seroit révolté de cet orgueil cynique ; on le regarderoit comme un fou.

Quoi qu'il en soit , cet horloger ne trouva vraisemblablement pas pour Rousseau un asile convenable. Il n'auroit pas voulu en prendre un chez ceux disposés à le recevoir , même gratuitement , pour l'honneur & l'avantage de posséder un personnage aussi rare ; & les autres comptant pour rien le génie , la philosophie & la morale , jugerent peut-être trop modique

(1) C'est ce qu'on lit en plusieurs journaux & gazettes du temps , & ce qui est consigné dans les *Mémoires secrets de Bachaumont* , sous la date du 31 octobre 1775 , 8 vol.

la rétribution qu'on leur offroit & la charge trop grande. Durant cet intervalle arriva M. de Voltaire à Paris, & l'on fait de quel fracas il y fatigua la renommée. Quoique Rousseau parût avoir renoncé à toute rivalité, à tout désir de célébrité, à tout amour de gloire, rechercher même l'obscurité & les humiliations, son cœur n'étoit pas d'intelligence, & l'on ose affurer que le long triomphe d'un philosophe qu'il se regardoit avec raison comme bien inférieur, l'offusqua beaucoup & ne contribua pas peu à augmenter son désir de quitter Paris. Il falloit que son dégoût fut grand puisqu'il se résolut à dépendre d'un étranger & à accepter les bienfaits d'un ami, lui qui ne croyoit plus à l'amitié.

Sur la fin de mai, cédant aux instances de M. le marquis de Girardin (1) & de

(1) Ce marquis de Girardin, est chevalier de Saint-Louis, chef de brigade des gardes-du-corps du roi Stanislas, s'est marié à Luneville le 22 avril 1761 à Céleste-Brigitte, fille de François-Berthelot, baron de Baye, maréchal de camp, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. M. de Girardin est petit-fils par sa mère de M. Hatte, fermier-général.

J'entre dans ces détails, Milord, pour vous faire voir combien Rousseau s'étoit écarté de ses principes en se mêlant parmi ce monde-là.

sa femme, il s'étoit retiré à Ermenonville, terre de ce seigneur. Là il habitoit, avec madame Rousseau, une petite maison voisine, dépendante du château; mais séparée par des arbres, & tenant à un bosquet, dans lequel il alloit chaque jour se promener & recueillir des plantes, qu'il arrangeoit ensuite dans un herbier. M. de Girardin lui convenoit mieux qu'un autre, en ce que ce riche particulier étoit un disciple de sa philosophie, aimoit la vie singulière & lui accordoit une liberté dont il connoissoit tout le prix : la marquise étoit dans le même goût : aussi Rousseau alloit-il les voir souvent ; il faisoit quelquefois de la musique avec leur famille, & s'étoit déjà tellement attaché à l'un de leurs enfants, âgé de dix ans, qu'il paroissoit, aux soins continus qu'il lui donnoit, vouloir en faire son élève, choix qui fait l'éloge du sujet. Malheureusement la mort est venue frapper le maître à l'improviste, avant qu'il ait pu non-seulement perfectionner, mais même ébaucher son éducation. Voici comme raconte le fait quelqu'un (1) qui, sans en avoir

(1) Un anonyme, qui, dans une lettre en date du 13 juillet aux amateurs du journal de Paris, s'exprime ainsi : « Vous pouvez, Messieurs, re-

été témoin oculaire , prétend en tenir les particularités de la veuve même , peu après ce fatal événement : c'est ce qui m'a été confirmé à peu-près sur les lieux d'où j'arrive.

« Il (Rousseau) se leva le jeudi 2 juillet à cinq heures du matin , (c'étoit » l'heure de son lever ordinaire en été) » jouissant en apparence de la santé la » plus parfaite , & fut se promener avec » son élève , qu'il pria plusieurs fois de » s'asseoir dans le cours de cette promenade. » Il revint seul à la maison vers les sept » heures , demanda à sa femme si le déjeuner étoit préparé ? Non , mon bon » ami , répondit madame Rousseau (1) , » il ne l'est pas encore. --- Hé bien ! je » vais dans ce bosquet ; je ne m'éloigne-

» garder toutes les circonstances de ce récit comme » bien certaines. Je les ai apprises & m'en suis » pénétré dans la chambre , devant le lit , sur la » place même où Rousseau est tombé mort. J'étois » seul avec sa veuve : elle est bonne & honnête » femme , & ne pouvoit pas inventer sur ce sujet. »

Les journalistes ont reçu vraisemblablement défense d'inférer dans leurs feuilles cette lettre , ce qui la rend fort rare.

(1) Elle se nomme *le Vasseur* en son nom. C'étoit une ravodense dont il avoit fait sa maîtresse , ensuite sa gouvernante , & dont enfin il a fait sa femme.

» rai pas : appelez - moi quand il faudra
 » déjeûner. Madame Rousseau l'appela ;
 » il revint , prit une tasse de café au lait ,
 » & sortit. Il rentra peu de moments
 » après ... huit heures sonnoient.... Il
 » dit à sa femme : Pourquoi n'avez vous
 » pas payé le compte du serrurier ? C'est ,
 » lui répondit-elle , parce que j'ai voulu
 » vous le faire voir & savoir s'il n'en faut
 » rien rabattre. Non , répondit monsieur
 » Rousseau ; je crois ce serrurier fort
 » honnête homme ; son compte doit être
 » juste : prenez de l'argent & payez-le.
 » Madame Rousseau prit aussi tôt de
 » l'argent & descendit. A peine fut elle
 » au bas de l'escalier , qu'elle entendit
 » M. Rousseau se plaindre. Elle remonte
 » en hâte & le trouve assis sur un siege
 » de paille , ayant le visage défait &
 » le coude appuyé sur une commode.
 » Qu'avez - vous mon bon ami ? Vous
 » trouvez vous incommodé ? Je sens , ré-
 » pondit-il une grande anxieté & des
 » douleurs de colique. Alors madame
 » Rousseau , feignant de chercher quel-
 » que chose , fut prier le concierge d'aller
 » dire au château que M. Rousseau se trou-
 » voit mal. Madame la marquise de Gi-
 » rardin accourut aussi-tôt elle-même ; &
 » prenant un prétexte pour ne pas effrayer

» M. Rousseau, elle vint lui demander,
 » ainsi qu'à sa femme, s'ils n'avoient
 » pas été éveillés par la musique que l'on
 » avoit faite pendant la nuit devant le
 » château ? M. Rousseau lui répondit avec
 » un visage tranquille : Madame vous ne
 » venez pas pour la musique : je suis très-
 » sensible à vos bontés ; mais je suis in-
 » commodé & je vous supplie de m'ac-
 » corder la grace de me laisser seul avec
 » ma femme à qui j'ai beaucoup de choses
 » à dire. Madame de Girardin se retira
 » aussi-tôt. Alors M. Rousseau dit à sa
 » femme de fermer la porte de la chambre
 » à clef & de venir s'asseoir à côté de lui
 » sur le même siege. Vous êtes obéi, mon
 » bon ami, lui dit madame Rousseau ;
 » me voilà , comment vous trouvez-
 » vous ? --- Je sens un frisson dans mon
 » corps : donnez-moi vos mains & tachez
 » de me réchauffer. ... Ah ! comme cette
 » chaleur m'est agréable --- Hé bien mon
 » bon ami ? --- Vous me réchauffez. ...
 » Mais je sens augmenter mes douleurs de
 » colique. ... elles sont bien vives ! --- Vou-
 » lez-vous prendre quelque remède ? -- Ma
 » chere femme, rendez-moi le service d'ou-
 » vrir les fenêtres , afin que j'aie le bonheur
 » de voir encore une fois la verdure...
 » Comme elle est belle ! ... Que ce jour est

» pur & serein ! O que la nature est
 » grande ! --- Mais , mon bon ami , lui dit
 » madame Rousseau , pourquoi dites-vous
 » tout cela ? --- Ma chere femme , lui dit
 » tranquillement M. Rousseau , j'avois tou-
 » jours demandé à Dieu de me faire
 » mourir avant vous , mes vœux vont être
 » exaucés. Voyez ce soleil , dont il me
 » semble que l'aspect riant m'appelle :
 » voyez vous-même cette lumiere im-
 » mense. Voilà Dieu ; oui , Dieu lui-
 » même , qui m'ouvre son sein & qui
 » m'invite enfin à goûter cette paix
 » éternelle & inaltérable que j'avois tant
 » désirée. . . . Ma chere femme ! ne pleu-
 » rez pas ! Vous avez toujours souhaité
 » de me voir heureux , & je vais l'être ! . . .
 » Ne me quittez pas : je veux que seule
 » vous restiez avec moi , & que seule vous
 » me fermiez les yeux. --- Mon ami ! . . .
 » mon bon ami , calmez vos craintes & per-
 » mettez-moi de vous donner quelque chose.
 » J'espere que ceci ne sera qu'une in-
 » disposition. --- Je sens dans ma poi-
 » trine des épingles aiguës qui me causent
 » des douleurs très-violentes. . . . Ma
 » chere femmes ! si jamais je vous don-
 » nai des peines ; si en vous attachant à
 » mon sort , je vous exposai à des mal-
 » heurs que vous n'auriez jamais connus

» par vous-même; je vous en demande
 » pardon.--- C'est moi, mon bon ami, dit
 » madame Rousseau, c'est moi qui dois
 » au contraire vous demander pardon
 » des moments d'inquiétude dont j'ai été
 » la cause pour vous. --- Ah! ma chere
 » femme, qu'il est heureux de mourir
 » quand on n'a rien à se reprocher! Etre
 » éternel, l'ame que je vais te rendre est
 » aussi pure en ce moment qu'elle
 » l'étoit quand elle sortit de ton sein:
 » fais-là jouir de ta félicité. . . . Ma femme,
 » j'avois trouvé en monsieur & madame
 » de Girardin, un pere & une mere des
 » plus tendres: dites-leur que j'honorois
 » leurs vertus & que je les remercie de
 » toutes les bontés dont ils m'ont comblé:
 » je vous charge de faire ouvrir mon corps
 » après ma mort par des gens de l'art, &
 » de faire dresser un procès-verbal de l'état
 » dans lequel on en trouvera toutes les
 » parties. Dites à monsieur & madame de
 » Girardin, que je les prie de permettre
 » que l'on m'enterre dans leur jardin, &
 » que je n'ai point de choix pour la place.
 » Je suis désolée, dit madame Rousseau,
 » mon bon ami, je vous supplie, au
 » nom de l'attachement que vous avez
 » pour moi, de prendre quelque remede.
 » Hé bien! répondit-il, je le prendrai,

» puisque cela peut vous faire plaisir. ?
 » Ah ! je sens dans ma tête un coup af-
 » freux !... des tenailles qui me déchir-
 » rent.... Etre des êtres !... Dieu !...
 » (il resta long-temps les yeux fixés vers
 » le ciel) ... Ma chere femme !... em-
 » brassons-nous. Aidez-moi à mar-
 » cher. ... (il voulut se lever de son siege ,
 » mais sa foiblesse étoit extrême)
 » Menez-moi vers mon lit Sa femme
 » le soutenoit avec peine : il se traîna jus-
 » qu'au lit où il avoit couché ; il y resta
 » quelques moments en silence , & puis il
 » voulut en descendre. Sa femme l'aidoit ;
 » il tombe au milieu de la chambre en-
 » traînant sa femme avec lui : elle veut le
 » relever ; elle le trouve sans parole &
 » sans mouvement : elle jette des cris. On
 » accourt ; on enfonce la porte ; on relève
 » M. Rousseau. Sa femme lui prend la
 » main ; il la lui serre , exhale un soupir
 » & meurt. Onze heures du matin son-
 » noient (1).

» Vingt-quatre heures après on a ou-
 » vert le corps. Le procès-verbal qui en
 » a été fait , atteste que toutes les parties

(1) Agé de 66 ans. Il étoit né le 28 juillet
 1712 , il est mort le premier juillet.

» étoient saines , & que l'on n'a trouvé
 » d'autre cause de mort qu'un épanche-
 » ment de sérosité sanguinolente dans le
 » cerveau (1).

» M. le marquis de Girardin a fait
 » embaumer le corps , & l'a fait renfer-
 » mer dans une double caisse de bois de
 » chêne. En cet état , accompagné de
 » plusieurs amis & de deux Genevois ,
 » ses compatriotes , il a été porté samedi
 » 4 juillet , à minuit , dans l'isle qu'on
 » appeloit *l'Isle des Peupliers* , & que l'on

(1) L'extrait des minutes du greffe du bailliage d'Ermenonville , daté du vendredi 3 juillet , porte que : « Sur le réquisitoire du procureur-fiscal ,
 » M. Louis Blondel , lieutenant du bailliage ,
 » assisté du procureur-fiscal & d'un huissier , s'est
 » transporté en la demeure du sieur J. J. Rousseau
 » pour y constater son genre de mort ; qu'à cet
 » effet , il a fait comparoir les personnes des sieurs
 » Gilles - Casimir Chenu , maître en chirurgie ,
 » demeurant à Ermenonville , & Simon Bourer ,
 » aussi maître en chirurgie , demeurant à Mon-
 » tagny ; & après avoir reçu d'eux le serment en
 » tel cas requis , sous lequel ils ont juré de bien
 » & fidèlement se comporter en la visite dont il
 » s'agit , après visite faite du corps , & l'avoir
 » vu & examiné dans son entier , qu'ils ont tous
 » deux rapporté d'une commune voix que ledit
 » sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse ,
 » ce qu'ils ont affirmé être véritable , &c. »

» appelle aujourd'hui *l'Elysée*. M. Girard
 » din y a resté jusqu'à trois heures du
 » matin pour faire bâtir lui-même à chaud
 » & à sable, autour de ce dépôt, un fort
 » massif, sur lequel on élève un mausolée
 » qui aura six pieds de haut & qui sera
 » d'une décoration simple, mais belle.

» Cette isle, que l'on appelle *l'Elysée*,
 » est un lieu enchanté : sa forme & son
 » étendue sont un ovale ayant environ
 » cinquante pieds sur trente-cinq. L'eau
 » qui l'entoure coule sans bruit, le vent
 » semble craindre toujours d'en augmenter
 » le mouvement presque insensible. Le
 » petit lac qu'elle forme, est environné
 » de côteaux qui la dérobent au reste de
 » la nature, & répandent sur cet asile
 » un mystère qui entraîne à la mélancolie.
 » Ces côteaux sont chargés de bois &
 » terminés au bord de l'eau par des routes
 » solitaires, dans lesquelles on trouve
 » depuis quelques jours, comme on en
 » trouvera long-temps, des hommes sen-
 » sibles regardant *l'Elysée*. Le sol de l'isle
 » est un sable fin couvert de gazons. Il
 » n'y a pour arbres que des peupliers,
 » & pour fleurs dans cette saison que
 » quelques roses simples. C'est-là que
 » repose Jean-Jacques Rousseau, la face

» tournée vers le lever du soleil ». On y lit cette seule inscription.

Ci gît

J. J. Rousseau ,

L'homme de la nature & de la vérité.

On juge facilement à la lecture de sa lettre, que l'écrivain a pour but de réfuter les étranges assertions avancées sur le compte de Rousseau, sur sa retraite, & sur son trépas imprévu ; de justifier en même temps ce grand homme , mis mal-à propos au rang des philosophes du jour , c'est-à-dire de ceux qui n'ont aucune religion ni croyance.

Des gens difficiles ne trouvent pas que le défenseur ait rempli son objet : par les circonstances de l'accident de Jean-Jacques , par ses propres paroles & le genre des douleurs dont il se plaint , par la certitude qu'il a de sa fin prochaine ; ils en inferent , au contraire , une suite de preuves qu'il s'est empoisonné & ne peut être péri de l'apoplexie séreuse énoncée au procès-verbal.

A l'égard de ses propos , ces mêmes critiques estiment qu'on pourroit très-aisément les regarder comme ceux d'un déiste , d'un matérialiste , ou d'un athée ; ils y

observent en outre un amour - propre excessif & bien contradictoire avec la manière dont Rousseau parle de lui dans sa préface.

Ces réflexions caustiques n'empêchent pas qu'il n'y ait beaucoup de naturel & d'onction dans les phrases entrecoupées du moribond causant avec sa femme , & qu'on ne lise avec attendrissement tout ce récit , quelque puéril & minutieux qu'il soit.

Mais quel chagrin amer & violent pouvoit avoir ce philosophe pour en venir à la cruelle extrémité qu'on soupçonne ? Voici ce qu'on présume , indépendamment des vapeurs noires dont il avoit toujours été affecté , de sa jalousie contre Voltaire , passion qu'il réprimoit , mais excessive chez lui ; enfin de quelque autre cause quelconque , physique ou morale , qui auroit pu le rendre , comme d'autres , atteint de la manie de suicide.

Personne n'ignore aujourd'hui qu'il avoit composé des mémoires de sa vie , & que ces mémoires (1), écrits avec une liberté vraiment cynique , compromettoient beaucoup de gens. Il avoit eu l'indiscrétion de les lire en diverses oc-

(1) Il en fera fait mention ci - après.

casions ; entre autres une fois chez le marquis de Pezai (1) en 1771. On n'auroit pas cru qu'un grave personnage comme Rousseau se fût prostitué jusqu'à se rendre chez un fréluquet , jusqu'à y manger , y passer une journée entière & l'amuser de cette lecture. Mais le fait est attesté par plusieurs personnes dignes de foi , tels que MM. le Miere & Dorat. Le dernier même l'a consigné dans une lettre écrite dans le temps à madame la comtesse de Beauharnois.

Voici le jugement qu'il en portoit ; j'en écartere les fadeurs qui le gâtoient.

« Je rentre chez-moi , Madame , ivre
 » de regrets & d'admiration. J'ai en-
 » tendu des choses sublimes..... Je comp-
 » tois sur une séance de sept ou huit heu-
 » res : elle en a duré quatorze ou quinze.
 » Nous nous sommes assemblés à neuf
 » heures du matin , & nous nous séparons
 » à l'instant , sans qu'il y ait eu d'inter-
 » valle à la lecture que ceux des repas ,
 » dont les instants , quoique rapides ,
 » nous ont paru encore trop longs pour
 » l'intérêt de nos plaisirs.

» Ce sont les mémoires de sa vie que

(1) Je vous parlerai , Milord , quelque jour plus amplement de ce marquis de Pezai.

» Rousseau nous a lus. Quel ouvrage !
 » comme il s'y peint ! & comme on aime
 » à l'y reconnoître ! Il y donne à son
 » caractère toute la sanction de l'honnê-
 » teré ; il y avoue ses bonnes qualités
 » avec un orgueil bien noble , & ses
 » fautes avec une franchise plus noble
 » encore. Il nous a arraché des larmes
 » par le tableau pathétique & vrai de ses
 » malheurs , de ses foiblesses , de sa con-
 » fiance payée d'ingratitude , de tous les
 » orages de son cœur sensible tant de
 » fois blessé par la main caressante de
 » l'hypocrisie , sur-tout de ces passions
 » si douces qui plaisent encore à l'ame
 » qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré
 » de bien bon cœur.

» L'écrit dont il est question est vrai-
 » ment un phénomène de génie , de sim-
 » plicité , de candeur & de courage. Que
 » de géants changés en nains ! Que
 » d'hommes obscurs & vertueux , ré-
 » tablis dans leurs droits , & vengés à
 » jamais des méchants par le seul suffrage
 » d'un honnête homme ! Tout le monde
 » y est nommé ; on n'a point fait le
 » moindre bien à l'auteur qu'il ne soit
 » consacré dans son livre , qui lui-même
 » est un bienfait ; mais aussi démasque-
 » t-il les imposteurs sans le moindre
 » égard pour leur difformité. . . . »

J'en reviens, Milord, à l'inconséquence qu'on reproche à Rousseau d'avoir communiqué ses mémoires à une assemblée aussi peu grave. Ce qui le rend plus excusable dans cette occasion, c'est qu'il étoit question de satisfaire la curiosité du roi de Suede, prince royal en ce temps-là, qui étoit à Paris ; & que le comité où il fit cette lecture étoit peu nombreux.

Quoi qu'il en soit, l'auteur dans une maladie grave dont il craignoit de mourir, s'attendrissant sur le sort de Mlle. le Vasseur, menacée de la plus cruelle indigence, lui dit qu'il avoit de quoi adoucir la perspective affreuse que sa fin prochaine lui faisoit envisager, & lui remit en même temps un paquet cacheté. Il l'assura que ce paquet contenant les mémoires de sa vie, seroit acheté fort cher par les libraires & lui produiroit de quoi se faire un sort. Il n'est pas bien éclairci si sa femme, sollicitée par quelque imprimeur cupide, s'est réellement laissée aller à ses offres ; mais quelques semaines avant sa mort, le bruit courut, & s'étoit accrédité au point de mettre en l'air tous les curieux, d'inquiéter tous les acteurs y figurant & intéressés à en empêcher la publicité : ce qui rendoit la nouvelle plus probable, c'est qu'on

qu'on distribuoit la préface de ces mémoires. Elle est courte & vous donnera une idée du stile dont ils sont écrits , & des vues que l'auteur s'y est proposées.

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple , & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs ; je vais montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme , c'est moi.

» Moi seul je sens mon cœur & je connois les hommes ; je ne suis fait comme aucun de ceux qui existent ; je ne vau pas mieux ou moins , je suis autre : si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté , c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

» Que la trompette du jugement dernier sonne quand ellè voudra , je viendrai , ce livre à la main , me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait , ce que j'ai pensé , ce que je suis ; j'ai dit le bien & le mal avec la même franchise : je n'ai rien tu , rien déguisé , rien pallié ; je me suis montré coupable & vil quand je l'ai été ; j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même. Etre éternel ! rassemble

autour de moi l'innombrable foule de
 mes semblables ; qu'ils écoutent mes con-
 fessions ; qu'ils rougissent de mes indi-
 gnités ; qu'ils gémissent de mes miseres ;
 que chacun dévoile à son tour son cœur
 aux pieds de ton trône , & qu'un seul te
 dise ensuite , s'il l'ose : Je fus meilleur que
 cet homme-là. »

On fut jusqu'à dire que le lieutenant de
 police ne pouvant résister aux alarmes de
 ceux qui lui en avoit fait part , manda
 cet écrivain & l'interrogea ; que Rousseau
 ne put renier son ouvrage , mais protesta
 n'avoir aucune part à son impression. Quoi
 qu'il en soit , comme il disparut dans le
 même-temps , les soupçons se fortifierent ,
 & sa mort subite qui a suivi incontinent ,
 a donné lieu de croire qu'il avoit accéléré
 sa fin. Il est constant cependant , que ces
 mémoires n'étoient & ne sont pas encore
 imprimés ; mais on les attend d'un jour
 à l'autre , malgré la vigilance du gou-
 vernement attentif à s'opposer à leur
 introduction.

Si l'espoir des amateurs se réalise , je
 vous parlerai , Milord , de cette œuvre
 posthume avec d'autant plus de soin que
 tous les journalistes de ce pays ont reçu
 d'avance défense d'en faire mention.

Au cas où les conjectures sinistres que je vous expose sur le trépas accéléré du philosophe Genevois seroient fondées , il auroit rempli sa devise dans toute son étendue, *vitam impendere vero*. C'est bien la mienne ; mais comme les vérités que je découvre ne sont que pour l'amitié , j'espère qu'elles me seront moins funestes , sur-tout si cette amitié me reste pour dernière consolation.

Paris , ce 31 juillet 1778.

P. S. Je pourrai quelque jour , Milord , vous faire une description plus détaillée d'Ermenonville ; d'autant mieux que c'est un jardin modelé sur les nôtres , mais ce n'étoit point le cas de trop s'étendre sur ce lieu , lorsqu'il falloit s'occuper d'un grand homme faisant disparaître tous les accessoires.



L E T T R E X I.

Sur la sortie de l'escadre ; sur différentes déclarations , ordonnances , arrêts du conseil relatifs à la guerre ; sur le combat d'Ouessant.

M O N S I E U R le comte d'Orvilliers , Milord , ayant reçu ses dernières instructions au commencement de juillet , ne devoit pas tarder d'appareiller , & l'orgueil des marins François s'étoit tellement enflé du combat de la *Belle-Poule* , qu'ils sembloient désormais ne rien craindre & se promettre une victoire certaine. Du moins , c'est ce qu'on lisoit dans les lettres de Brest (1) , remplies de jactance. Ils n'at-

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 3 juillet. . . M. le comte d'Orvilliers , notre général , vient de recevoir les derniers ordres pour faire mettre à la voile l'escadre de trente-deux vaisseaux de ligne. Personne ne peut plus aller à terre , & l'on se dispose sérieusement à quitter la rade dès que les vents le permettront. Nous ignorons ce que nous allons faire ; mais il y a quelque apparence de descente. Nous savons certainement qu'il y a des vaisseaux marchands retenus pour le compte

tendoient plus que , non pas l'ordre , mais la permission de se battre ; ils étoient résolus d'attaquer l'ennemi en tel nombre qu'il fût , sans faire aucune attention s'ils étoient plus forts ou plus foibles.

Peu après un courrier avoit apporté au ministre de la marine l'intéressante nouvelle que l'armée navale , au nombre de trente-deux vaisseaux de ligne & de quinze frégates ou autres bâtimens , avoit enfin mis à la voile le 8 , qu'elle avoit commencé à lever l'ancre à deux heures du matin , & qu'à trois heures après midi tous les bâtimens étoient sortis du goulet.

Cette sortie auroit pu être imprudente vis-à-vis d'un homme tel que l'amiral Keppel , & quelques frondeurs de cette capitale en avoient frémi. Mais le comte d'Orvilliers ne s'étoit déterminé à mettre

du roi. On ne parle plus de Keppel qui continue à garder *la Licorne* ; mais en cas que nous le rencontrions , & que nous ayons non l'ordre mais la permission de nous battre , l'ardeur est telle parmi nous , que nous ne ferons aucune attention si nous sommes plus forts ou plus foibles.

M. de la Prévalaye , chef d'escadre & directeur général du port , va commander en l'absence du comte d'Orvilliers ; il a des lettres de service. On attend ici le 6 de ce mois un régiment Suisse pour faire le service du port.

dehors que d'après les avis reçus que les Anglois étoient encore dans leurs ports (1); & vu l'éloignement, il étoit sûr en choisissant un vent soutenu, d'avoir tout le loisir nécessaire pour faire déboucher son armée & la ranger en ordre de bataille avant d'être obligé de se défendre. Quoi qu'il en soit, la tentative avoit réussi, & c'étoit un danger d'évité que le retard de ses ordres auroit pu lui faire courir.

M. de Sartines, après avoir reçu son courrier & en avoir rendu compte au roi, étoit venu sur le champ faire part de la nouvelle à Mad. la duchesse de Chartres & la prier en même-temps de n'avoir aucune inquiétude. Il lui avoit ajouté que S. M. l'avoit chargé de lui dire qu'elle seroit instruite des événements aussi-tôt que le monarque.

Bientôt on fut que dès le lendemain du départ de l'armée navale, le général avoit fait part aux capitaines des ordres du roi de combattre les bâtimens Anglois indistinctement, soit les navires marchands, soit les corsaires, soit les vaisseaux de roi : en un mot de capturer tout ce qui se ren-

(1) En effet l'amiral Keppel ne mit à la voile de Plymouth que le 15 juillet. (*Note des éditeurs.*)

contrerоit (1). Les mêmes lettres faisoient mention de la joie inconcevable que la

(1) Extrait d'une lettre à bord du *Roland* de l'armée navale, en date du 18 juillet, & environ à quarante-huit lieues dans l'Ouest quart - Sud-Ouest d'Ouessant.

Nous avons appareillé le 8 au nombre de trente-deux vaisseaux de ligne, douze frégates & trois autres petits bâtiments. Cela s'appelle une armée navale. Elle est divisée en trois escadres, que commande en chef le comte d'Orvilliers, lieutenant-général.

L'escadre blanche est sous le pavillon du général; la blanche & bleue, sous celui du comte Duchaffault, lieutenant-général; & l'escadre bleue, sous celui du duc de Chartres, lieutenant-général. Les commandants de la deuxième & de la troisième divisions de chaque escadre, sont, de la blanche, le comte de Guichen, chef d'escadre, & le sieur Hector, capitaine de vaisseau; de la blanche & bleue, le comte de Rochechouart, chef d'escadre, & le chevalier de Beauffet, capitaine de vaisseau; & de la bleue, le comte de Grasse, chef d'escadre, & chevalier de Monteil, capitaine de vaisseau. Les capitaines de pavillon des trois commandants d'escadre, sont du général, le sieur Duplessis Pascault; du comte Duchaffault, le sieur Huon de Kermadec; & du duc de Chartres, le sieur de la Motte-Piquet, chef d'escadre; & sous cet officier-général le sieur de Montperoux, capitaine de vaisseau.

Le 9 M. d'Orvilliers a fait part aux capitaines des ordres du roi d'attaquer les Anglois & la marine royale, ainsi que la marine marchande de

lecture de cette espèce de déclaration de guerre faite aux équipages leur avoit causée ; des acclamations bruyantes & des *vive le roi* multipliés dont elle avoit été interrompue & suivie long-temps après. Les effets avoient succédé incontinent aux menaces.

La corvette *la Curieuse* qui chassoit en avant & commandée par le chevalier de Romain , jeune enseigne de la plus grande espérance , rempli de bravoure , d'activité , d'intelligence , poursuivit une voile dont elle avoit fait la découverte , & quoique de beaucoup inférieure (1) , étant à portée de la voix , lui cria de mettre en panne ; ce bâtiment gardant fièrement son pavillon Anglois , n'avoit point exé-

cette nation. En conséquence M. de Kerfaint , commandant l'*Iphigénie* , a pris le *Liveli* que vous devez avoir à Brest.

Lorsque nous rencontrons des vaisseaux marchands de notre nation , nous les faisons avertir par les frégates ou les coureurs de prendre garde à eux : qu'ayant les ordres de nous emparer de tout ce qui appartient à l'ennemi , l'amiral Keppel a les mêmes vraisemblablement.

Tous les équipages ont reçu la lettre de la déclaration concernant les prises avec mille sortes d'acclamations de joie & de *vive le roi*.

(1) *La Curieuse* n'est que de dix canons de quatre.

curé la manœuvre qui lui étoit prescrite ; lorsque l'*Iphigénie* , frégate beaucoup plus imposante (1) , est survenue , a parodié l'émissaire de l'amiral Keppel vis-à-vis de la *Belle-Poule* , & exigé qu'il vînt parler au général : sur le refus formel qu'en a fait le capitaine , M. de Kerfain , celui de l'*Iphigénie* , a ordonné qu'on fit feu , & l'Anglois a amené. Il a été conduit au comte d'Orvilliers , qui l'a envoyé à Brest (2).

Ces actes militaires caractérisant la rupture , avoient été précédés , accompagnés , suivis d'actes de législation qui la prescrivoient & l'établissoient à ne plus en douter ; tels que l'ordonnance du roi concernant les prises (3) ; l'arrêt du conseil

(1) De trente-six canons , dont le plus grand nombre de douze livres de balle.

(2) Cette frégate se nomme *le Liveli* : elle est de vingt-trois canons de neuf ; elle avoit cent cinquante hommes d'équipage & est commandée par M. Biggo capitaine de vaisseau. Elle est arrivée à Brest le 10 juillet.

(3) Son titre est *Ordonnance du roi* concernant les prises faites par les vaisseaux , frégates & autres bâtimens de S. M. en cas de guerre. Elle est datée du 18 mars 1778 ; le mandat à M. l'amiral est du 4 mai. Elle contient 17 articles.

sur la même matière (1) ; la déclaration concernant la course (2) ; la lettre à M. l'amiral (3) ; l'arrêt du conseil portant nomination de commissaires pour tenir le conseil des prises près l'amiral de France (4) ; enfin la déclaration concernant l'abolition du droit d'aubaine convenu entre la France & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale (5). Quelques-

(1) Cet arrêt du conseil concerne les bâtimens Anglois détenus dans les ports du royaume en vertu des ordres de S. M. du 18 mars dernier, & les navires François pris par les corsaires de l'isle de Jersey & de Guernesey : il est daté du 28 juin 1772.

(2) *Déclaration du roi concernant la course sur les ennemis de l'état.* Tel en est le vrai titre. Elle a été donnée à Versailles le 24 juin & enregistrée au parlement, grand'chambre & tournelle assemblées, le 14 juillet.

(3) En date du 10 juillet. Son titre porte : *Pour faire délivrer des commissions en course.*

(4) Il est daté du 19 juillet & accompagné d'un règlement pour l'établissement du conseil des prises & la forme d'y procéder, de la même date en 24 articles, qui ne mérite aucun détail.

Le ministre a rendu aussi un *règlement concernant la navigation des bâtimens neutres en temps de guerre*, donné à Versailles le 26 juillet dernier ; il contient 15 articles & n'exige pas plus de discussion.

(5) Cette déclaration du roi a été donnée à Versailles le 26 juillet & enregistrée au parlement le 4 août.

unes de ces diverses pieces méritent de vous être mieux connues.

Les anciennes ordonnances & les réglemens les plus favorables avoient restreint la part qui revenoit aux vaisseaux preneurs dans le produit des prises , à des gratifications pour les bâtimens de guerre & aux tiers seulement du produit de la vente pour les navires marchands. Aujourd'hui , dans le génie de cette guerre-ci qui est principalement de commerce , le gouvernement prend les moyens les plus efficaces & les plus prompts de détruire le nôtre. Il offre un nouveau motif d'émulation & d'encouragement aux gens de mer & soldats composant les équipages de vaisseaux. Il détermine S. M. à leur faire l'abandon en entier des bâtimens de guerre & corsaires enlevés sur les ennemis en faveur des commandants , états-majors & équipages des vaisseaux qui s'en feront emparés , & à réserver seulement un tiers de la valeur des navires marchands & de leur cargaison pour être appliqué à la caisse des invalides de la marine. Au surplus , par une politique non moins bien entendue , la répartition de cet abandon doit se faire de façon que l'augmentation qui en résultera porte principalement sur la partie du produit des prises appartenant aux équipages,

& que leurs familles participent à la récompense & au prix des services & de la valeur de leurs peres (1).

Après avoir excité la cupidité des officiers & équipages des vaisseaux de S. M. de façon à leur faire déployer tous leurs efforts dans les diverses occasions qu'ils pourront avoir de détruire notre marine militaire ou marchande , il s'agissoit de multiplier la course en offrant aux armateurs, négociants, particuliers, rentiers, le meilleur appas pour les déterminer à ce genre de spéculation. En conséquence, non-seulement on renouvelle les encouragements qui leur avoient été accordés par les anciens réglemens, mais même on les augmente en donnant des marques de distinction à ceux qui feront des entreprises plus considérables, en accordant aux autres des secours pécuniaires, enfin en traitant plus favorablement les équipages. On y pourvoit en même temps aux moyens d'assurer la confiance publique & les intérêts des actionnaires, en simplifiant les procédures concernant les prises, & en

(1) Préalablement le roi s'étoit arrangé avec M. l'amiral, qui anciennement avoit sa part dans les prises. Il lui donne 300,000 livres par abonnement en temps de guerre ou de paix.

accélération, par des répartitions plus promptes, la rentrée de leurs fonds & celle de leurs bénéfices (1).

Toutes ces dispositions n'étoient, pour ainsi parler, que conditionnelles, qu'accidentelles; mais la lettre à M. l'amiral est cathégorique & précise: c'est un véritable rocfin (2). Le roi y motive d'abord sa conduite, en supposant que les Anglois sont agresseurs non-seulement dans ce moment-ci, mais depuis très-long-temps. « Mon cousin, lui dit-il, l'insulte » faite à mon pavillon par une frégate » du roi d'Angleterre envers la frégate » la *Belle-Poule*; la saisie faite par une » escadre Angloise, au mépris du droit » des gens, de mes frégates la *Licorne* &

(1) Ce règlement a soixante-deux articles; la part des équipages dans le produit des prises est, suivant les cas, d'un tiers ou d'un cinquième.

(2) Celle de M. de Sartines aux officiers de l'amirauté, ne l'est pas moins. . . « Le roi, Messieurs, a écrit à l'amiral que son intention est » que les capitaines des vaisseaux & autres bâtimens aient à courre sus à ceux du roi d'Angleterre & de ses sujets & de les amener dans les ports du royaume. Je vous envoie une ordonnance de S. M. relative aux prises qu'ils feront: les marques qu'elle y donne de sa munificence sont bien capables d'exciter la bravoure & la reconnaissance. »

» *la Pallas*, & de mon lougre *le Ccureur* ;
 » la saisie en mer & la confiscation des
 » navires appartenants à mes sùjets , faite
 » contre la foi des traités ; les troubles
 » continuels & les dommages que cette
 » puissance apporte au commerce ma-
 » ritime de mon royaume & de mes
 » colonies de l'Amérique , soit par ses
 » bâtimens de guerre , soit par les cor-
 » saires , dont elle autorise & excite les
 » dépradations ; tous ces procédés inju-
 » rieux , & principalement l'insulte faite
 » à mon pavillon , m'ont forcé de mettre
 » un terme à la modération que je m'é-
 » tois proposée & ne me permettent pas
 » de suspendre plus long-temps l'effet
 » de mon ressentiment. La dignité de ma
 » couronne & la protection que je dois à
 » mes sùjets , exigent que j'use de repré-
 » sailles , que j'agisse hostilement contre
 » l'Angleterre.

» Du reste , continue le monarque ,
 » je suis assuré de trouver dans la justice
 » de ma cause , dans la valeur de mes
 » officiers & des équipages de mes vais-
 » seaux , dans l'amour de tous mes sùjets ,
 » les ressources que j'ai toujours éprouvées
 » de leur part ; & je compte principa-
 » lement sur la protection du Dieu des
 » armées. »

Mais la piece la plus mortelle pour nous , la plus propre à jeter de l'amertume dans le cœur de S. M. Britannique , c'est la déclaration abolissant le droit d'aubaine , parce qu'elle manifeste la ferme persuasion où est la France de la scission absolue de nos colonies de l'Amérique septentrionale , décidées à ne plus rentrer sous le joug de la mere-patrie , & son engagement irrévocable de l'empêcher de toute sa puissance.

Bien des politiques, même François, n'approuvoient point ces démarches prématurées ; cette précipitation ne prouvant que trop bien que la cour de Versailles comptoit sur la guerre, la désiroit, la provoquoit ; ils critiquoient sur-tout la lettre du roi : ils en trouvoient les moyens foibles. En effet , suivant ces philosophes impartiaux , qui ne se laissent point aveugler par les préjugés nationaux , les griefs de S. M. Très-Chrétienne peuvent-ils équivaloir au grief malheureusement trop victorieux du monarque Anglois , qui fera considérer comme une agression premiere , véritable & capitale le secours donnés aux Insurgents ; qui demandera si une puissance exerçant un despotisme illimité sur ses sujets , a droit de fixer le moment où ceux d'une autre peuvent se délier eux-

mêmes du serment de fidélité envers elle , se déclarer indépendants , & se faire reconnoître comme tels par les autres souverains , sans que le leur doive s'en offenser.

Quoi qu'il en soit , dans cet état des choses , les corsaires François , qui depuis long-temps faisoient déjà la course sous le pavillon des Treize-Etats-Unis , n'ont eu qu'à en changer & arborer les leurs ; & les ports fourmillent en outre d'une infinité d'autres qui arment ou vont armer.

Précisément à l'instant où la France se disposant à déclarer une guerre ouverte à l'Angleterre , avoit affecté de faire insérer pour la première fois dans sa gazette la prise de deux de ses bâtimens , quoiqu'il y en ait plus de cent dans ce cas , afin sans doute de colorer aux yeux de l'Europe sa prétendue modération , celle-ci se piquoit d'une justice plus scrupuleuse & lui restituoit les prises les plus récemment faites. C'est ce qu'on apprenoit par des lettres du Havre , de Rouen , de Bordeaux , où les négociants (1) étoient

(2) Extrait d'une lettre du Havre du 7 juillet... Nous craignons fort la guerre ici , & à une déclaration près , tout ce qui se passe est fait pour entretenir & augmenter nos frayeurs.

dans l'étonnement de ce procédé généreux ; en sorte que ce mélange bizarre

Nous ne parlons pas du combat de *la Belle-Poule*, & de la prise de *la Licorne*, même de *la Pallas* : la politique peut excuser ces hostilités & les faire passer pour des actes de prudence. Mais nous apprenons d'hier que le navire de cette ville nommé *l'Aimable-Victor*, capitaine Vincent, revenant de la Martinique, a été capturé & conduit à Plymouth, ainsi qu'un bâtiment de Rouen faisant le cabotage & portant des farines à Brest. Ce ne sont point les insectes de Jersey ou de Guernesey qui se sont rendus coupables de cette piraterie, mais une frégate de S. M. Britannique. Les assurances sont augmentées de vingt & vingt-deux à vingt-cinq pour cent. Les beaux sucres bruts se sont vendus 105 à 110 livres... Extrait d'une lettre du Havre du 12 juillet... Les Anglois ont renvoyé les deux bâtimens marchands dont je vous ai parlé. Ils ne les ont pas regardés comme de bonne prise... Extrait d'une lettre de Rouen du 15 juillet... Un navire de cette ville, capturé, a été renvoyé de Plymouth, où il avoit été conduit. On avoit eu la précaution de mettre sur les écoutilles le cachet de S. M. Britannique, en lui laissant la liberté de continuer sa route : chemin faisant, il a encore été rencontré par un corsaire de Guernesey, qui voyant ce sceau respectable, la laissé se rendre à Brest. Extrait d'une lettre de Bordeaux du premier août... Les lettres de Londres du 20 nous apprennent que l'amirauté avoit relâché le navire *l'Aimable-Marie Jeanne* de ce port & le navire *l'Ami-au-besoin*, du port de Bayonne ; de sorte que de plusieurs

de conduite pacifique & d'agressions violentes laissoit encore quelque espoir aux amis de la concorde , même après la sortie du comte d'Orvilliers. Ils se flattoient qu'on s'observeroit , qu'on s'éviteroit & que chacun chercheroit seulement à favoriser la rentrée de ses flottes attendues. Les lettres de l'armée où l'on annonçoit que le comte d'Orvilliers ne s'écarteroit pas des côtes , qu'il ne s'*en-mancherait* pas , que sa croisiere ne seroit que d'un mois , ne contrarioient pas cette façon de penser : le combat d'Ouessant a renversé tout le système de ces hommes de paix.

Un soir (1) qu'en sortant de l'opéra j'avois pris ma route par le jardin du Palais-Royal , non à dessein de m'y promener , puisqu'il avoit plu considérablement , mais de le traverser pour me rendre ailleurs , je fus surpris de voir des groupes de monde répandus dans toute son en-

navires que les corsaires de Jersey & Guernesey nous avoient pris , sous prétexte qu'ils venoient de la Nouvelle - Angleterre , parce qu'ils avoient à leur bord du tabac & du riz , on ne compte plus que le navire *la Sainte-Croix* , que l'on espere qu'ils auront aussi laissé aller.

(1) Le vendredi 31 juillet.

ceinte. Je me doutai qu'il y avoit quelque nouvelle importante & me rendis à un *Club* de novellistes, les mieux instruits ordinairement. Il étoit composé en ce moment du comre de Noliyos, maréchal de camp & cordon rouge; de M. le comte de Catuelan, de M. d'Eclieu, capitaine de vaisseau retiré; de M. Magon de la Balue, ancien banquier de la cour; de M. Lambert, banquier; de M. Boyer, le correspondant du courier de l'Europe; de M. Girard, chirurgien; de M. Pilot, ancien chanteur de l'opéra; & d'une infinité d'autres gens que je ne connoissois point. Pour éviter les répétitions ennuyeuses, *il dit, il répondit*, qui embarrassent la narration, je vais vous mettre aux prises ces différents personnages & les laisser parler eux-mêmes.

M. D' E C L I E U.

Je me doutois bien qu'il ne tarderoit pas à se passer quelque chose; les lettres de Brest que j'ai reçues aujourd'hui, m'annoncent encore que nos Messieurs sont bien impatients de se mesurer avec les Anglois.

M. G I R A D.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que

cette nouvelle ? Qui a vaincu ? Quels sont les vaisseaux pris ? J'aime la précision.

M. B O Y E R.

Rien de clair encore ; je viens de trois ou quatre endroits pour avoir un bulletin ; il n'y a rien nulle part.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Je ne conçois pas cela : on ne disoit mot de la nouvelle à l'opéra , d'où je fors.

M. L A M B E R T.

C'est que vous en êtes sorti de bonne heure , monsieur le comte ; pour moi qui avois lorgné une fille & suis resté pour me ménager un entretien particulier , j'ai été témoin qu'on est venu dire au foyer qu'un courrier dépêché par M. de Sartines à madame la duchesse de Chartres , étoit descendu au Palais-Royal , lui avoit apporté des nouvelles de son mari & d'une action dans laquelle il avoit été beaucoup exposé : ma foi , la fureur des nouvelles m'a entraîné , j'ai laissé là mon impure ; je suis accouru pour apprendre cette victoire plus en détail : je n'en fais pas davantage.

LE COMTE DE CATUELAN.

Ne voyez-vous pas , Messieurs , que tout cela n'est pas de trop bonne augure ? S'il y avoit une si excellente nouvelle , est-ce que vous n'auriez pas un bulletin ?

M. D' E C L I E U.

Mais voici ce qu'on dit de plus positif. Les deux armées navales ont eu dès le 23 connoissance l'une de l'autre ; & , quoique les Anglois fussent alors au vent , comme il étoit violent , ils n'osèrent attaquer , sentant leur désavantage de ne pouvoir se servir dans une pareille position de leur première batterie. Depuis les 24 , 25 , & 26 , se trouvant sous le vent du comte d'Orvilliers , ils n'ont pas été plus hardis : on s'est tenu en présence pendant ces trois jours-là , on s'est observé , tâté réciproquement ; c'est le 27 seulement que l'amiral Keppel , instruit qu'il manquoit deux vaisseaux à son rival , se résolut à donner sur l'arrière-garde qu'il savoit commandée par le duc de Chartres , la division la plus précieuse à attaquer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Et dont il espéroit avoir meilleur marché (1).

M. DE LA BALUE.

M. le comte , vous avez de l'humeur ; vous voyez que vos amis les Anglois n'ont pas brillé cette fois-ci.

M. D'ECLIEU.

Si vous m'interrompez , Messieurs , vous ne ferez rien. . . M. le comte d'Orvilliers , qui s'est apperçu à temps du dessein de l'ennemi , ayant laissé l'amiral Keppel s'engager dans cet espoir , l'en a frustré par une manœuvre savante & hardie : il a par là dégagé le *Saint-Esprit* & toute sa division qui couroient de grands risques , & a forcé les Anglois trop avancés pour éviter d'en venir au combat. Le feu a été très-vif de part & d'autre pendant environ deux heures ; il a paru cependant que celui de l'armée du roi étoit servi avec plus de

(1) Il faut savoir que , quoique le duc de Chartres fût plus ancien lieutenant - g'néral que M. Duchaffault , il étoit convenu de se laisser commander par celui-ci , qui en conséquence étoit à l'avant-garde.

vivacité que celui de l'armée Angloise : notre but , suivant la maniere d'attaquer qui nous est la plus avantageuse , a été de désenparer les vaisseaux ennemis de leurs mâts & de leur voilure , & l'on a parfaitement réussi ; car plusieurs n'ont pu suivre leur général & l'ont obligé de revirer pour ne pas les abandonner & les laisser couper ; ce qui nous a donné tout le temps de nous rallier , & d'attendre l'ennemi s'il vouloit revenir à la charge : mais il n'en a pas été tenté.

LE COMTE DE CATUELAN.

Ni M. d'Orvilliers de le poursuivre ; car on le dit rentré à Brest.

M. PILOT , *suivi d'un grand nombre de voix.*

Comment morbleu , M. d'Orvilliers est rentré !

M. D'ÉCLIEU.

Attendez donc , Messieurs : vous allez savoir de quelle maniere & pourquoi. Non - seulement notre armée remise en ordre de bataille a forcé l'ennemi par sa bonne contenance à un mouvement rétrograde , mais l'a poursuivi jusqu'au soir :

il avoit alors le vent. Vous savez qu'en cette position on fait ce qu'on veut : il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite , en cachant soigneusement ses feux , tandis que tous les vaisseaux du roi portoient les leurs , afin que leur position pût être bien clairement apperçue des Anglois.

Le 28 au soir , l'armée du roi s'entretenant par la latitude d'Ouessant , où elle avoit établi sa croisiere , l'étonnement fut général lorsqu'on découvrit l'isle d'Ouessant même , dont le comte d'Orvilliers s'imaginait distant de 25 à 30 lieues. On fait qu'après plusieurs jours de croisiere à l'ouvert de la Manche , après une chasse & des évolutions qui ne permettent pas de faire une estime exacte des routes , dans une position d'ailleurs où l'effet incalculable des courants auroit pu seul occasionner cette erreur , c'est un infiniment petit. Le comte d'Orvilliers ayant tout lieu de présumer que l'ennemi auroit aussi gagné ses ports , le voyant à portée de celui de Brest , s'est déterminé à y faire entrer l'armée tant pour mettre à terre les blessés , que pour y prendre les rechanges dont quelques vaisseaux peuvent avoir besoin pour continuer leur croisiere.

M,

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Et pour laisser aussi au duc de Chartres le loisir de se défennuyer & rafraîchir à terre après trois semaines de navigation.

M. DE LA BALUE.

Dans tout cela je ne vois aucun vaisseau pris.

M. LAMBERT.

On avoit barbouillé à l'opéra que les Anglois en avoient perdu plusieurs.

M. D'ECLIEU.

Mais l'amiral Keppel est fort maltraité ; il en a beaucoup de désemparés.

M. PILOT.

Il faut pourtant , Messieurs , que la nouvelle soit importante , puisque M. le duc de Chartres a voulu en être le courrier ; car on dit que c'est lui qui a apporté la relation du combat.

M. DE LA BALUE.

On dit qu'il est en route , que Madame a duchesse part & va au devant de lui.

Tome IX.

O

LE COMTE DE NOLIVOS.

Suivant le récit de M. d'Eclieu , l'action n'a été ni longue ni meurtrière : on ne parle encore , ce me semble , d'aucun officier tué , & quant aux blessés , on ne cite que M. Duchaffault & son fils.

M. D'ECLIEU.

Oui ; ils le sont tous deux grièvement , le pere sur-tout l'est à l'épaule d'un coup de mitraille , & l'on a de l'inquiétude pour lui : quant au fils , il a un os de la jambe cassé. On ajoute qu'il y a environ 150 morts & 400 blessés sur toute la flotte.

M. GIRARD.

C'est peu de chose pour une armée navale de cette force. Je ne vois rien de plus positif dans cette prétendue victoire , sinon que nous n'avons pas été vaincus , que nous avons montré aux Anglois qu'on pouvoit leur tenir tête , & humilier leur orgueil en ranimant la confiance des nôtres.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je ne juge pas aussi favorablement que

vous ; & la seule rentrée de M. d'Orvilliers à Brest m'est une preuve convaincante de notre défaite , ou il mériterait qu'on lui fît son procès : car enfin , Messieurs , répondez moi. Quel étoit l'objet de sa mission ? D'abord , si vous voulez , par un frivole point d'honneur , de déployer sur l'Océan le pavillon François & de montrer à l'Europe que nous disputons aux Anglois la domination de cet empire. Mais indépendamment de ces motifs d'ostentation , il y en avoit un plus indispensable , de favoriser la rentrée de nos flottes , revenant des Isles & de l'Inde , ensuite d'intercepter , s'il étoit possible , celles qu'attendent les Anglois. Ce n'est donc pas en restant simplement vingt-quatre heures sur le champ de bataille que le comte d'Orvilliers pouvoit manifester une victoire stérile , c'étoit en remplissant les deux point capitaux de sa mission. Il falloit qu'il tint sa croisière au moins jusqu'à l'instant où il auroit été certain que son rival retiré en Angleterre ne pouvoit plus nuire à notre commerce. Qu'est-ce que c'est que les raisons pitoyables qu'on allègue de cette honteuse fuite ? Car , il faut trancher le mot , sa manœuvre y ressemble comme deux gouttes d'eau. Si le comte d'Orvilliers avoit poursuivi les Anglois , il

ne se feroit pas trouvé si près de Brest ; il en étoit voisin , parce qu'il s'en étoit rapproché. La prétendue erreur de son point feroit une ânerie parfaite , si elle n'étoit volontaire. Comment M. d'Edieu , vous , ancien capitaine de Vaisseau , pouvez-vous nous dire que sur une croisiere d'environ soixante lieues d'étendue , le comte d'Orvilliers auroit fait une erreur de moitié ? Comment nous persuader que dans cette saison il eût été plusieurs jours sans prendre hauteur (1) & sans pouvoir redresser sa fausse estime ? Je parie qu'il n'y a pas de pilotin dans l'escadre , dont le point ne fût mieux dirigé ; mais j'admets cette excuse. Parce qu'il se trouvoit à la porte de Brest , étoit-ce une raison suffisante d'y rentrer ? Il n'avoit qu'à y renvoyer les vaisseaux désarmés avec les malades , & continuer à rester à la mer. Concluons donc pour l'honneur d'un aussi brave homme , qu'il a été très - maltraité , si

(1) C'est - à - dire , avec un instrument astronomique qu'on appelle astrolabe , à l'aide du soleil ou d'un astre , prendre la latitude où l'on est. On fait qu'avec cette précaution on ne peut se tromper : il n'en est pas de même de la longitude ; celle-ci est la mesure des distances de l'Occident à l'Orient , l'autre du Nord au Sud.
(Note des éditeurs.)

maltraité qu'il n'a pu remplir sa destination , & que prudemment il a cru devoir sauver l'armée navale du roi au risque de tout ce qui en pourroit arriver à nos flottes marchandes , même aux deux vaisseaux séparés des autres & qui n'avoient pas rejoint.

LE CHEVALIER LAMBERT.

Eh ! il y a bien du vrai dans tout cela.

M. P I L O T.

Dites beaucoup d'anglomanie.

M. G I R A R D.

Des faits , Messieurs , des faits : pendant que nous tenons d'Eclieu , ne le laissons pas échapper. En quel lieu , s'il vous plaît , s'est livré le combat ?

M. D'ECLIEU.

A trente lieues d'Ouessant & à une distance à peu-à-près égale des Sorlingues.

M. G I R A R D.

La force respective des deux armées ?

M. D'ECLIEU.

Au moyen de la réparation des deux

vaisseaux qui sont , je crois , *le duc de Bourgogne & l'Alexandre* , M. d'Orvilliers n'avoit plus que trente vaisseaux ; & de ces trente , trois étoient en réserve.

M. GIRARD.

Et l'amiral Keppel combien en avoit-il ?

M. D'ECLIEU.

Trente , mais dont sept sont à trois ponts , tandis que nous n'en avons que deux du premier rang. En outre , les Anglois ne comptoient en ligne que six vaisseaux de soixante-quatre , & nous en comptons neuf & un de cinquante. Vous jugez de quel avantage est cette masse de vaisseaux à trois ponts , l'épaisseur de leur bois , & l'élévation de leur troisième batterie avec laquelle ils dominent la dunette de nos petits vaisseaux. Tout calculé , on assure que la ligne Angloise avoit trois cents cinquante-quatre canons de plus que la ligne Française.

LE COMTE DE CATUELAN.

J'admire , Messieurs , comment le microscope de votre patriotisme vous grossit les objets à propos pour l'honneur national. Souvenez-vous des huées dont vous

m'accablâtes , il y a quelque mois , lorsque vous montrant la liste formidable de la marine Angloise , vous prétendites que des vaisseaux n'étoient que des culs pourris , n'ayant qu'un volume extérieur & la plupart d'un échantillon foible ; que leur artillerie à calibre égal & supérieur même en apparence , au moyen de la diminution de la livre Angloise , étoit inférieure à la nôtre ; que d'ailleurs mal armés , fournis d'équipages fatigués & non-complets , deux de ces vaisseaux devoient moins que jamais faire peur à un vaisseau François. Aujourd'hui qu'il s'agit de rendre votre prétendue victoire plus glorieuse , vous enflez les forces de l'ennemi & diminuez les vôtres.

LE CHŒUR *de nouvellistes inconnus.*

Ouh ! ouh ! ouh ! l'anglomane !

LE COMTE DE CATUELAN.

Toutes les fois que je parle raison , voilà ce qui m'arrive ; mais Messieurs , siffler n'est pas répondre.

LE COMTE DE NOLIVOS *lui*
parlant à l'oreille.

Nous pensons comme vous ; mais il

ne faut pas se donner en spectacle ici. Par exemple , on dit que le duc de Chartres ne s'est pas trop bien conduit ; je n'ai garde de le répéter devant tous ces gobe-mouches.....

M. BOYER *tout essoufflé.*

On se porte sous les voûtes du Palais-Royal d'où j'arrive encore ; tous les appartements sont remplis de monde qui viennent complimenter Madame la duchesse. Elle est d'une joie qui ne peut s'exprimer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Ma foi , à sa place je ne ferois pas si gai.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Pourquoi ? Cette princesse n'envisage que les dangers qu'on lui dit que son mari a courus , & qu'elle imagine encore plus grands ; eile l'en apprend réchappé.

M. BOYER.

M. le duc de Chartres parle lui-même de ces dangers dans sa lettre : il dit que les Anglois en vouloient sur-tout au *Saint-*

Esprit ; que plusieurs de leurs vaisseaux le chauffoient vigoureusement , lorsque le général a donné le signal à un vaisseau de sa division de couvrir celui de Monseigneur & de le garantir du feu des ennemis. Il ajoute qu'il a vu plusieurs matelots tombés à ses côtés.

LE COMTE DE CATUELAN.

C'étoit une prédestination sans doute pour les voisins de S. A. ; car on veut qu'il n'y ait eu qu'un homme tué & quatre blessés dans tout l'équipage du *St. Esprit*.

M. PILOT.

Pour moi , ce que je n'aime point , c'est de voir ce Prince quitter si brusquement l'armée ; cela nous annonce ou qu'elle ne ressortira plus , ou du moins que ce ne sera pas de sitôt.

M. DE LA BALUE.

Il faut espérer que nous en saurons plus long demain ; en voilà suffisamment pour aujourd'hui , il est temps d'aller se coucher : bon soir Messieurs.

Les faits , Milord , bien loin de s'éclaircir se sont embrouillés davantage pendant plusieurs jours. Le délire qu'avoit

causé le premier enthousiasme d'une victoire imaginaire, s'est soutenu au point qu'on a chanté un *Te Deum* dans la chapelle de Versailles (1); que M. le duc de Chartres, à son arrivée à Paris, a été reçu comme l'étoit autrefois le maréchal de Saxe, & que le roi a fait l'honneur au comte d'Orvilliers de lui écrire une lettre de remerciement de sa propre main & de lui envoyer la grand'croix pour récompense de ses belles manœuvres; mais tout cela mérite des détails qui feront la matière d'une autre lettre.

En attendant, Milord, recevez mon compliment de condoléance; car si les François ont raison de regarder comme une victoire de nous avoir échappé sans perte, nous devons regarder nous autres comme une défaite de n'avoir pas ruiné totalement cette armée navale qui va reprendre de nouvelles forces & fera plus difficile à battre.

Paris, ce 6 août 1778.

(1) Le dimanche 2 août.



L E T T R E X I I.

Sur les fêtes célébrées à Paris à l'occasion du retour du duc de Chartres. Vaudevilles qui ont couru à ce sujet. Lettre du roi au comte d'Orvilliers. Honneurs rendus à ce général.

MONSIEUR le duc de Chartres , Milord , arrivé le premier août à Versailles , rendit compte de vive voix au roi du choc du 27 ; c'est ainsi qu'on qualifie , aujourd'hui qu'on est plus de sang froid le combat d'Ouessant. Il y a joint un détail des belles dispositions qui avoient précédé , ainsi que de tout ce qui s'est passé dans l'armée navale pendant le séjour de S. A. à Brest , & S. M. s'est écriée : *Ce M. de Sartines est un excellent homme.* Vous jugez combien ce mot a dû enfler l'orgueil du ministre & faire ramper à ses pieds les courtisans.

A ce premier récit de la journée d'Ouessant dont le succès n'étoit encore contrarié par personne , le monarque a été si satisfait qu'il a demandé pour le lendemain à la messe , au lieu de motes ,

un *Te Deum*. Il a invité en même temps , le duc de Chartres de s'y trouver , ce qui , sans que le roi s'expliquât autrement , en désignoit plus sensiblement l'objet. Dans tout autre cas le prince auroit regardé cette invitation comme un ordre ; mais sa modestie s'y est refusée , & le duc d'Orléans , au contraire très-radieux , y a assisté. Depuis que les faits se sont mieux éclaircis , on a été un peu confus à la cour d'avoir été pris pour dupe , & l'on a voulu donner à entendre que le *Te Deum* chanté ne concernoit que la grossesse de la reine ; tournure absurde , puisqu'elle n'étoit & n'est pas encore notifiée. S. M. même étoit si mécontente de ce *Te Deum* que , pour éluder les compliments des ambassadeurs qui n'auroient pu être bien sinceres , & l'auroient peut-être embarrassée , elle est allée à la chasse le jour suivant (1) , où ils devoient avoir l'honneur de venir en faire leur cour , & ils en ont été dispensés.

(1) C'est le mardi que les ambassadeurs , lorsqu'ils n'ont point d'audience extraordinaire à demander , sont admis à faire leur cour au roi , & traités ensuite à dîner chez le ministre des affaires étrangères.

Toutefois le héros d'Ouessant , impatient sans doute de venir recueillir les hommages des Parisiens , n'ayant resté à Versailles que le temps nécessaire pour conférer avec S. M. , s'est rendu tout de suite dans la capitale (1). Tout son palais étoit rempli de courtisans qui l'attendoient. Les escaliers , les portiques , les rues adjacentes étoient inondées de monde pour le voir passer , & non-content de ce coup d'œil trop court , le peuple ne s'est dissipé que lorsque le duc de Chartres a eu la complaisance de paroître sur son balcon avec Mad. la duchesse pour en recevoir les acclamations.

Un poëte fécond (2) , patriote zélé , toujours empressé à se signaler dans les fêtes publiques , avoit devancé ses confreres & présenté à S. A. S. comme elle descendoit de carrosse , une piece de vers intitulée : *le Bulletin du Parnasse* ; fade madrigal , qui a depuis été trouvé si mauvais & si amphigourique , que le journal de Paris n'a osé l'insérer.

Rien n'étoit plus curieux que ce délire

(1) Il y est arrivé le 2 août.

(2) L'abbé de Launay.

des Parisiens en faveur d'un prince qui étoit fort mal dans leur esprit depuis l'aventure de Mad. la duchesse de Bourbon, dont on ne connoissoit les succès que parce qu'il venoit s'en vanter lui-même, & que cette précipitation même à quitter l'armée devoit rendre très - suspect & plus susceptible de huées que des cris de joie de la nation.

Le jour de son retour étoit jour d'opéra ; il ne manqua pas de s'y rendre. Tout le monde se leva , & il fut applaudi pendant vingt minutes. L'orchestre se joignit aux clameurs de l'assemblée en exécutant une fanfare triomphale. On avoit délibéré de lui présenter une couronne ; mais on n'osa pas.

Le soir on exécuta un concert chez le prince , où Mlle. Arnoux & le sieur Larrivée chanterent. La voix de la première ne répondit pas à son zele , & elle fut sifflée : c'est le sieur Moline , auteur des paroles del'opéra d'Orphée qu'on jouoit qui avoit fait les vers présentés à leurs altesses , dans le ton de l'adulation la plus plate & la plus dégoûtante.

Ils étoient sur l'air du cœur de Vertumne & Pomone , de la composition de M. Berton surintendant de la musique du

roi : les voici , pour que vous en puissiez juger.

Grand Héros que la gloire guide ,
 La France te revoit vainqueur ;
 Le doux plaisir , sous les pas d'un Alcide ,
 Vole & ramene le bonheur.
 Nos plus beaux jours sont dûs à ta valeur ;
 Sous les loix de l'hymen l'amour est ton égide.

Connoissez - vous dans toute l'Angleterre poète capable de composer pareil chef-d'œuvre d'impertinence ?

M. Moline présente ces vers à leurs altesses , & les musiciens de l'académie royale exécuterent ce morceau pendant le souper dans une piece voisine.

La nuit le duc & la duchesse ne purent se refuser à se promener au milieu de la foule enchantée. Parvenus sous les fenêtres de Mlle. Arnoux , cette actrice voulut réparer son honneur en les célébrant de nouveau par son chant & faisant des efforts de voix plus heureux.

Entre toutes les folies occasionnées par le délire général , il ne faut pas omettre la farce qu'on exécuta concernant l'amiral Keppel (1) , qui commandoit la

(1) Le bruit avoit couru que cet amiral avoit été tué , fondé sur des lettres de l'armée. Voici

flotte Angloise. On avoit habillé un mannequin désigné pour figurer cet amiral ; on chanta une complainte sur sa défaite en présence de leurs altesses sérénissimes ; on le traîna dans un tombereau ; & , après l'avoir baffoué on le jeta à l'eau avec toutes les injures , les imprécations que peut se permettre dans sa phrénésie la populace la plus grossière. On fut surpris que le couple auguste ne réprimât pas une telle licence , & semblât l'autoriser par sa présence.

Quoi qu'il en soit , c'est ainsi qu'il y a plus d'un demi-siècle , notre fameux Marlboroug étant mort (1), la France qui se ressouvenoit encore des maux que lui avoit causé ce guerrier , au milieu de la paix s'en réjouit indécemment , & qu'il fut chansonné par la canaille dans des couplets outrageants accompagnés de cérémonies burlesques.

Le lundi , la comédie Italienne , que

ce qu'on lisoit dans une. . . Extrait d'une lettre à bord du *Roland* en rade de Brest , le 29 juillet. . . Comme on a remarqué beaucoup de mouvement sur le vaisseau commandant , le bruit s'est répandu que Keppel étoit tué ou dangereusement blessé , ce qui expliqueroit alors la manœuvre peu glorieuse de nos ennemis.

(1) En 1722.

le prince ne voulut pas priver du plaisir de le congratuler , exécuta un petit compliment relatif à son retour. Le soir les Cracovistes (1) , c'est-à-dire , ces oisifs qui se rassemblent en foule au Palais Royal , sous l'arbre de Cracovie , & s'y entretiennent de nouvelles , dans leur reconnaissance pour le héros qui leur fournissoit une si ample matière à disserter , se cottoient ; ils firent venir de la musique & exécuter un feu d'artifice. Les habitants des rues adjacentes avoient illuminé leurs fenêtres du côté du Palais-Royal , & toute la populace eut la liberté d'entrer dans le jardin & même dans le palais.

Le mardi , M. le duc de Chartres fut encore recueillir un grain d'encens à l'opéra , du sieur Larrivée , faisant le rôle de Ricimer dans Ernelinde ; & mêmes folies dans le jardin , jusqu'au départ de son altesse , qui convertit en deuil tant de réjouissances.

Ce qui prouve combien la faveur du

(1) On appelle ici dans le stile familier , un menteur , un craqueur : de là vraisemblablement est venu à l'arbre le mot de *Cracovie* , en ce que les nouve'listes sont souvent menteurs.

peuple est vaine & justifie le peu de cas qu'en fait le philosophe , c'est que cette même nation, si enthousiasmée du prince, qu'elle regardoit comme un héros , applaudit peu après avec le même empressement à une chanson satirique contre son altesse , & la recueillit avec avidité.

Ce vaudeville malin , Milord , est un peu meilleur que tous ceux que j'ai vus depuis long - temps dans ce pays - ci : mais cependant ne produisit pas son effet ; car on assure que M. le duc de Chartres ne fit qu'en rire : je doute que vous en eussiez fait autant à sa place. Ce qui auroit dû le désoler sur-tout , c'est que le comte de Maurepas , qui aime la raillerie & la souffre , a goûté beaucoup cette méchanceté , qu'il l'a laissé chanter à sa table en petit comité ; elle est sur un air très à la mode , au retour du parlement , intitulé : *Les Revenants*. L'auteur s'adresse à son altesse sérénissime.

Vous faites rentrer notre armée ,

L'Angleterre très-alarmée

Vous en louera :

Et vous joindrez à ce suffrage

Les lauriers & le digne hommage

De l'opéra.

Quoi ! vous avez vu la fumée ;

Quel prodige ! la renommée

Le publiera.

Revenez vite , il est bien jufte

D'offrir votre perfonne augufte

A l'opéra.

Tel cherchant la roifon fameufe ,

Jafon fut la mer orageufe

Se hafarda :

Il n'en eut qu'une , & pour vos peines

Je vous en promets deux douzaines.

A l'opera.

Chers badauds , courez à la fête ;

Parmi vous criez à tue-tête :

Bravo , brava !

Cette grande action de guerre

Eft telle qu'il ne s'en voit guere

Qu'à l'opéra.

Grand prince , pourfuis ta carrière ,

Franchis noblement la barrière

De l'opéra :

Par de fi rares entreprifes

A jamais tu t'immortalifes

A l'opéra.

Il eft vrai que pour adoucir le mordant de ce vaudeville qui parut le premier , & dont on régala le duc de Chartres avant fon départ pour Brest , les ports firent bientôt retentir à fes oreilles des couplets plus flatteurs dans lesquels on cé-

lébroit aussi le ministre de la marine. Voici les meilleurs entre tant d'autres détestables. Les premiers ont pour titre : *Le Déjeûner Anglois*. Ils sont sur l'air : *Jupiter un jour en fureur*.

J'ai souvent fait réflexion ,
Que le matin d'une victoire ,
Tous les favoris de la gloire
Avoient le sommeil profond :
Ainsi Condé , tel Alexandre ,
Aux champs d'Arbelle & de Rocroi
Dormoient dans la bonne foi . . . *Bis*.
Qu'on devoit les attendre . . . *Bis*.

Monseigneur , il faut vous lever ,
Dit *Foiffi* (1) chaud comme une braise ;
L'amiral de la flotte Angloise ,
Vous demande à déjeûner.
Quoi , dit Bourbon ; cet hérétique
Vient visiter le Saint-Esprit !
Par ma foi sans contredit . . . *Bis*.
L'aventure est unique . . . *Bis*.

Qu'on s'apprête à le fêter ,
Dit Bourbon à son équipage :
Pour maître d'hôtel de passage ,
Je choisis un canonnier.
L'Amiral arrive & s'étonne ,
De trouver tout prêt le repas ;
On traite jusqu'aux goujats . . . *Bis*.
Car monseigneur l'ordonne . . . *Bis*.

(1) Ecuyer de M. le duc de Chartres.

Pour mieux régaler les Anglois ,
 On joignit à la bonne chère ,
 Un excellent vin de Tonnerre ,
 Que Mars fit tirer exprès.
 Les têtes Angloises tournerent ,
 Pour avoir vuide maint flacon ,
 Parbleu le vin étoit bon... *Bis.*
 Mais beaucoup en creverent... *Bis.*

Keppel rentrant sur son palier ,
 N'avoit non plus tête fort saine ;
 Soit trop de boisson , soit migraine ;
 Il tomba dans l'escalier.
 Pour le remettre dans sa route ,
 Bourbon ordonne en quatre mots
 Qu'on allume les falots... *Bis.*
 Keppel n'y voit plus goutte... *Bis.*

Les seconds ont été enfantés à Bordeaux ;
 il sont du fils d'un négociant de cette
 ville , nommé Peziey , & sur l'air : *C'est*
la fille à Simonette.

Ecoutez bien la nouvelle ,
 Que je vais vous raconter ;
 Le récit est très-fidelle ;
 Vous pouvez tous y compter :
 Il s'agit de notre gloire ,
 De valeur & de succès ;
 Dès qu'on parle de victoire ,
 Ça regarde les François.

D'Orvilliers , hors de la Manche ;
 Arboroit depuis long-temps
 Pavillon & flamme blanche ,
 Entouré de braves gens :
 Keppel paroît ; on le pique ;
 Animé par le dépit ,
 Il va comme un hérétique ,
 Attaquer le Saint-Esprit.

Aisément on imagine ;
 Qu'en voyant ce furibon ,
 Le Saint-Esprit l'illumine
 D'une nouvelle façon.
 L'Orléans qui vient combattre ,
 Faisant pointer ses canons ,
 Se bat comme un Henri IV ,
 C'est l'usage des Bourbons.

D'Orvilliers qui par-tout veille ,
 Chasse l'Anglois amiral ,
 Qui baisse bientôt l'oreille ,
 Devant l'affreux bacchanal.
 Que faire ! à quoi se résoudre !
 Il se sauve au fil de l'eau ,
 Disant qu'il a vu la foudre ,
 Embraiser tout son vaisseau.

Poursuivant ce téméraire ,
 Nos trois braves généraux
 Sur les côtes d'Angleterre
 On fait briller leurs fanaux.
 Keppel , en ruses fertile ,
 A bientôt sur leur prouver
 Qu'un marin vraiment habile
 Sans fanaux peut se sauver.

Sartines accourt à Versailles
 La joie étoit dans son cœur ;
 LOUIS apprend la bataille ,
 Avec le nom de vainqueur :
 Quel doux transport d'alégresse
 Produit cet exploit fameux !
 Tout lui plaît tout l'intéresse
 Dans ses sujet valeureux.

D'un avenir bien sinistre
 Je vois l'Anglois menacé ;
 Laissons faire ce ministre ;
 Il a si bien commencé ;
 Avant la fin de la guerre ,
 Il fera , je le prédis ,
 La police en Angleterre
 Comme il l'a faite à Paris.

Enfin M. Gilbert , poète satirique ;
 qui s'est mis depuis quelque temps aux
 gages de l'église , qui s'est si fort distin-
 gué par son audace impudente à outrager
 les philosophes & les plus grands
 hommes d'entre eux ; mais qui fait prendre
 à propos le ton adulateur , lorsque
 son intérêt l'exige , a composé une ode
 sous le titre de *Combat d'Ouessant*. Il y a
 de la verve , de beaux vers , de grandes
 & magnifiques images ; mais aussi du
 galimatias , des vers prosaïques , du gi-
 gantesque & de l'enflure.

Quelque chose de plus flatteur pour le général que des vers dénués de vérité & souvent vuides de sens , c'est la lettre qu'il a reçue du roi & écrite de sa propre main. Je vous ai déjà envoyé , Milord , des copies des lettres de ce prince (1) ; si le stile de celle - ci n'est pas plus élégant que celui des autres , on y remarque une sensibilité rare qui fait honneur à l'ame du monarque ; il parle avec affection non - seulement de l'officier - général qui a été blessé , mais de ses moindres sujets qui ont éprouvé le même sort. Son attention s'étend jusque sur les veuves , enfans & parents des morts ; enfin , il encourage le comte d'Orvilliers de façon à lui faire enfanter des prodiges s'il en est capable. Je vous joins ici ce monument historique précieux à tant de titres (2).

(1) Voyez ma premiere lettre sur les *Economistes*.

(2) Copie de la lettre du roi au comte d'Orvilliers , datée de Versailles le Premier août.

« J'ai reçu , Monsieur , avec bien du plaisir les nouvelles du combat que vous avez soutenu contre la flotte Angloise. Vous avez bien justifié le choix que j'ai fait de vous , par votre conduite & les bonnes manœuvres que vous avez faites. Je suis très-content de MM. les officiers

Un

Un courrier extraordinaire , porteur de cette lettre , étoit en même temps chargé de la grand'croix pour le comte d'Orvilliers , & tous les ministres lui ont adressé leur compliment de félicitation. Méritoit-il réellement cet honneur ? Sans doute , à en croire sa relation imprimée dans la gazette de France (1) , & que je ne vous détaille point , puisqu'elle doit vous être parvenue. Vous y avez vu combien il cherche à y donner une haute idée de sa capacité pour la tactique navale ; avec quelle complaisance il s'étend sur ses savantes manœuvres , sur sa prévoyance de celles de son rival , sur sa vivacité à les prévenir , sur son art de les mettre en défaut. Il entre à cet égard , dans des

& de toute la Marine ; je vous charge de le leur témoigner. Je suis bien fâché de la blessure de M. Duchaffault ; j'espère qu'elle ne sera pas fâcheuse , & qu'il sera bientôt rétabli & en état de continuer ses bons services : j'ai ordonné qu'on prît le plus grand soin des blessés. Témoinnez aux veuves & aux parents des morts combien je suis sensible à la perte qu'ils ont faite. M. de Sartines vous fera passer mes ordres ultérieurs ; je suis assuré du succès de la manière dont ils seront exécutés. *Signé, LOUIS.*

(1) En date du mardi 4 août 1778. La relation y est intitulée : *Extrait du Journal de l'armée navale au roi.*

détails d'une longueur ennuyeuse pour les lecteurs qui ne sont pas marins & même pour ceux qui le sont , puisque le résultat de tout cela n'est qu'une simple canonnade.

Nous avons aussi actuellement à Paris le récit de l'amiral Keppel beaucoup plus simple & plus succinct. Maintenant de quel côté est la vérité ; car tous deux sont en contradiction ? A en croire le premier , il est resté maître du champ de bataille vingt-quatre heures ; il a poursuivi la flotte Angloise & lui a toujours présenté le combat , qu'elle a constamment refusé , ou du moins éludé. Suivant le second , les ennemis ont été si maltraités dans la journée , qu'ils ont profité de la nuit pour se retirer. Je ne puis , Milord , vous rien mander de plus satisfaisant à cet égard que de vous résumer comme je l'ai fait plusieurs fois en un dialogue (1), les différentes notes que j'ai prises d'après les conversations des nouvellistes que je vous ai déjà introduits en scène. Quelques-uns ont beaucoup de bon sens , sont très-instruits , & ne laissent pas d'avoir une excellente

(1) Ce dialogue est à la suite de la lettre.

dialectique lorsqu'ils veulent se dégager des préjugés nationaux ; j'aime beaucoup ces assemblées , images de nos sociétés politiques , & où l'on rencontre quelquefois toute la franchise Angloise. J'y entends souvent des vérités affligeantes , *durus est hic sermo* : il faut cependant s'y habituer , car nous sommes dans le cas d'en recevoir plus d'une de cette espece durant la guerre actuelle. Que nos ministres ne peuvent - ils entendre ces discours ! Ils en profiteroient peut - être mieux que de ceux qu'on leur adresse dans le parlement , qu'ils ne regardent que comme suggérés par l'esprit de jalousie & de rivalité.

Paris , ce 8 août 1778.



DIALOGUE *entre divers fameux nouvellistes du Palais-Royal au sujet du combat d'Ouessant & de ses suites.*

Le lieu de la scene est dans ce jardin ; sous l'arbre de Cracovie.

Les interlocuteurs sont les mêmes que ceux du dialogue précédent ; il en survient seulement un nouveau qui est le

baron de Knipausen ; c'est lui qui ouvre la scène.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Je quitte , Messieurs ma petite campagne aux environs de Tours , & je ne fais qu'imparfaitement tout ce qui est arrivé depuis près d'un mois ; je viens à votre école m'instruire du passé & me mettre au courant.

M. MAGON DE LA BALUE.

Mais vous avez au moins les papiers publics ?

LE BARON DE KNIPAUSEN,

Oui , je me suis d'abord fait représenter la fameuse relation insérée dans la gazette de France , où je vois un grand étalage d'érudition maritime & cherche vainement quelques faits en preuve que toutes ces manœuvres habiles & multipliées étoient bien appliquées : je conclus seulement du propre aveu du comte d'Orvilliers , que malgré sa haute capacité , son rival n'a combattu que quand il l'a voulu , & a cessé de combattre de même.

M. G I R A R D.

Mais la relation de l'amiral Keppel n'est pas satisfaisante davantage.

LE BARON DE KNIPAUSEN

Je l'ai lue aussi , & la trouve au moins plus convenable à la chose ; il n'y met pas plus d'importance qu'elle ne mérite.

M. D' E C L I E U.

Pardonnez - moi , Monsieur ; il étoit important pour nous de prouver que nous avions un général en état de tenir tête aux généraux Anglois , & c'est ce que vous fait voir le récit du comte d'Orvilliers.

Le commentaire que Fleuriau (1) en a inféré ensuite dans l'ordinaire du vendredi 14 , vous développe encore mieux cette vérité consolante.

M. LE COMTE DE CATUELAN

Il n'est rien de si aisé , Monsieur ,

(1) Officier de marine attaché aux bureaux dont il a été question précédemment , qui a la principale confiance de M. de Sartines & à qui l'on attribue toutes les parties de la gazette de France relatives à la marine.

que de faire de belles manœuvres sur le papier. L'amiral Keppel auroit pu vous détailler également les siennes qui , je crois , valaient bien celles de son rival. Il s'est contenté de vous en apprendre le résultat : il est vrai qu'il étoit dispensé d'établir ses talents pour le commandement.

M. D' E C L I E U.

Tout ce que vous voudrez ; mais la narration de sa lettre *ostensible* (1) ne sent nullement le marin ; & l'écrivain de son vaisseau auroit pu en composer une pareille.

Au contraire , dans celle de M. d'Orvilliers le fonds & la forme y sont du tacticien le plus consommé. Vous voyez comment ayant découvert le projet de son rival de lui passer au vent & de tomber sur son arrière - garde commandée par le duc de Chartres , il a , en revirant de bord à propos , rendu vaine sa manœuvre & déconcerté son plan d'attaque.

(1) Voyez la lettre de l'amiral Keppel à bord de la *Victoire* , en mer le 30 juillet , adressée à M. Stephens , & qu'on croyoit à Paris avoir été ajustée dans les bureaux de l'amirauté. (*Notes des Editeurs.*)

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Je conviens que la sienne étoit adroite , quoique périlleuse ; car enfin l'armée ennemie qui tomboit sur lui perpendiculairement , pouvoit la couper.

M. D' E C L I E U.

Il vous ajoute qu'il avoit prévu ce cas , que les vaisseaux se tenoient trop serrés au bord opposé des Anglois , pour craindre qu'ils osassent tenter de les traverser ; & l'événement a en effet justifié la justesse de ses mouvements , puisque l'amiral Keppel n'a pu prendre d'autre parti que de prolonger notre ligne.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il en résulté un autre inconvénient , c'est que l'avant-garde en ce moment s'est trouvée comme en réserve & n'a pu combattre , tandis que le corps de bataille & l'arrière-garde ont été obligés d'essuyer tout le feu de la ligne ennemie.

M. D' E C L I E U.

Ce n'est pas la faute de M. le comte d'Orvilliers , si l'on n'a pas obéi à ses signaux.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Effectivement j'ai été bien étonné de lire dans la gazette de France, du 4 de ce mois, un paragraphe inculpant nommément le duc de Chartres au moment où l'on venoit de le célébrer à Paris comme un héros vainqueur.

M. P I L O T.

Vraiment ce n'est plus un mystère ; si ce prince avoit exécuté rapidement le signal d'arriver par un mouvement successif, il y a parier qu'on coupoit l'arrière garde de l'ennemi, & qu'on en enveloppoit plusieurs vaisseaux.

M. G I R A R D.

Comment, morbleu, dans une occasion aussi critique un chef de division quitter sa ligne, & sous prétexte qu'il n'entend pas l'ordre qu'on lui donne, passer à poupe du général pour lui demander ses intentions ! Il fait perdre ainsi un temps précieux qui déterminoit la victoire, & se permet au contraire un retard qui pouvoit nous devenir funeste. Si ce n'eût pas été un prince du sang, certainement il eût passé

au conseil de guerre & répondu sur la tête
d'une désobéissance aussi formelle.....

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Messieurs , sans nous perdre dans les possibilités , tenons - nous en aux faits. Voici comme je conçois l'action d'après la combinaison que j'ai faite des diverses relations que j'ai comparées & même d'après des lettres particulières.

Lorsque l'armée navale Angloise fut forcée de prolonger l'armée du roi sous le vent & se trouva par le travers de la division du général , c'est-à-dire du centre de bataille , cette division & l'arrière-garde arriverent sur elle , & c'est alors que le feu commencé par l'avant-garde (1) & qui , au moyen de la direction oblique & de l'éloignement n'étoit rien , devint très-sérieux. *La Ville de Paris , l'Actif , le Magnifique , la Bretagne , le Fendant & la Couronne* se signalèrent sur-tout , & entre ceux-ci le premier vaisseau.

(1) Ce fut le *Saint-Esprit* qui commença le feu & engagea l'action ; mais d'une manière peu dangereuse & pendant un moment seulement , en sorte qu'il n'y eut que trois vaisseaux de sa division qui donnerent.

M. G I R A R D.

Oui : M. de Guichen qui commande la *Ville de Paris* est mon héros ; il s'est battu comme un lion. Son vaisseau , dont les fonds sont plats , dériroit & tomboit sous le vent plus que le reste de la ligne , un des vaisseaux ennemis de quatre-vingts canons , fut lui passer au vent & le canonner d'un bord , tandis que la *Victoire* le canonnoit de l'autre : la position étoit très-fâcheuse ; ce chef d'escadre a fait des deux bords un feu d'enfer & a forcé l'ennemi d'y renoncer.

M. LE BARON DE KNIPAUSEN.

L'ennemi convient que notre feu dans cette partie fut si vif , qu'il fut obligé de s'éloigner & de courir la bordée du sud est ; & après l'avoir prolongée une lieue & demie , il a viré vent devant pour se remettre au vent à nous & se regréer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Et c'est ici que M. d'Orvilliers a fait une grande école. Si , comme il le prétend , il avoit réellement envie & se sentoît en état de continuer le combat , puisqu'il avoit déjà très-maîtrisé l'ennemi , malgré le savantage de ne pouvoir se servir de sa

batterie basse , il devoit le contenir en gardant le vent , & ne pas , sous prétexte de le mieux battre , lui laisser la liberté de se retirer.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

A vous dire vrai , je crois bien que M. d'Orvilliers ne se soucioit pas trop de recommencer : ce duc de Chartres l'embarassoit beaucoup , & il n'avoit rien de plus pressé que de le remettre à terre (1). Mais avant d'en venir à ce point de discussion , examinons maintenant , Messieurs , si de part & d'autre il y avoit eu un succès assez décidé pour s'attribuer la victoire. Elle se détermine ou par les

(1) Extrait d'une lettre de Brest , du 30 juillet... M. le duc de Chartres a voulu partir pour Paris & porter au roi la relation du combat , ce qui est le fait d'un subalterne. Cette envie extrême de retourner dans la capitale , étant encore sous voiles pour ainsi dire , n'est point approuvée , & le général n'auroit pas accordé cette permission à tout autre. Au vrai , le prince ne fait qu'embarasser ; sa manœuvre de passer à poupe du commandant sans ordre auroit mérité d'être punie. M. d'Orvilliers en a été furieux & lui a dit de retourner à son poste & de se conformer aux signaux : cette manœuvre a été faite contre l'avis de M. de la Motte-Piquet. Les bons officiers désireroient bien sincèrement qu'il restât dans son Palais-Royal.

prises qu'on fait , ou par la perte des hommes , ou par les suites.

LE COMTE DE CATUELAN.

Quand au premier article , zéro de part & d'autre. Cependant , faites attention que nous avons deux vaisseaux séparés de l'armée , soit par accident , comme le raconte M. d'Orvilliers , soit forcément , comme le prétend l'amiral Keppel ; que dans tous les cas il étoit essentiel de ne pas les abandonner & d'occuper l'ennemi de façon à ne pas lui laisser le loisir de les chasser s'il en prenoit connoissance.

A l'égard des morts & des blessés de notre part , le nombre des premiers est de cent soixante-trois , & des seconds de cinq cents dix-sept : de la part des Anglois il se monte à cent trente-trois des uns , & à trois cents septante-trois des autres ; sur deux armées navales aussi considérables on ne peut pas regarder cet échec comme décisif , il est même très-peu de chose ; observez pourtant encore que la plus considérable perte est de notre côté.

Mais quelles ont été les suites ? Onze navires de la compagnie des Indes Angloises sont arrivés au commencement d'août à Portsmouth , & leur cargaison est évaluée à plus de 60 millions ; la

flotte marchande des Indes Occidentales n'a pas tardé à les suivre , & avant le 15 du même mois elle étoit entrée au nombre de cent cinquante voiles dans différents ports de l'Angleterre ; ce qui est encore un objet de 40 à 50 millions : & vous voyez au reste dans le courrier de l'Europe, qu'il ne se passe pas d'ordinaire où la liste du café de *Loyd's* ne soit chargée de prises fréquentes de nos navires revenant d'Amérique sans escorte.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Oh ! rien de plus vrai ; je n'ouvre pas cette malheureuse gazette , que je ne tremble d'y trouver les bâtimens chargés des productions des habitations de ma femme.

M. DE LA BALUE.

C'est affreux ; tous les Américains jettent les hauts cris.

LE CHEVALIER LAMBERT.

Qui peut en parler plus parfaitement que moi qui en ai beaucoup à soutenir & qui aurois grand besoin qu'il me rentrât des fonds ? Déjà plusieurs m'ont déclaré être dans l'impossibilité de s'acquitter , vu les pertes qu'ils viennent d'essuyer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il me semble que ces avantages pour les Anglois compensent bien quelques mâts de hune emportés, des voiles déchirées, des manœuvres hachées, enfin des vaisseaux aussi désarmés qu'on voudra.

M. GIRARD.

Oh! il n'est personne qui puisse approuver la rentrée de M. d'Orvilliers.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je suis ravi de vous voir enfin de mon avis, & que vous sentiez l'absurdité d'une victoire qui se termine par une retraite, qu'on pouvoit qualifier de fuite; car je ne m'en dédis pas.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Comment! on m'écrivit que les premiers jours le roi étoit furieux, & qu'il avoit dit qu'il falloit que l'armée ressortît sans différer.

M. BOYER.

Il y a plus: des gens de cour m'ont assuré que S. M. avoit ajouté: *Si d'Estaing*

avoit été là , cela ne seroit pas arrivé ; il ne seroit pas rentré.

M. P I L O T.

M. de Sartines même qui , ayant choisi le comte d'Orvilliers pour commandant , a intérêt de le soutenir , sans oser s'en expliquer ouvertement : après la lettre ministérielle où il lui annonçoit la faveur du roi qui le nommoit grand' croix , y a joint une lettre de sa main où il lui fait de vifs reproches de n'avoir pas tenu la mer plus long-temps , sur tout dans l'incertitude du sort du *duc de Bourgogne & de l'Alexandre.*

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Revenons au duc de Chartres. Qu'en pensez-vous , Messieurs ?

M. G I R A R D.

On l'a trop exalté , & l'on le déprime trop aujourd'hui , on va jusqu'à attaquer sa bravoure personnelle : on dit qu'il avoit une peur du diable , qu'il se faisoit bastinguer de tous côtés , qu'il demandoit force matelots. Moi , j'ai vu une lettre du capitaine de grenadiers de son régi-

ment, qui écrivoit (1) : « C'est M. le
 » duc de Chartres qui avec sa gaieté & sa
 » vivacité ordinaire a engagé le combat
 » en faisant tirer la première bordée. Il a
 » enchanté tout le monde par sa conte-
 » nance pendant qu'il a effuyé le feu de
 » de trois vaisseaux Anglois dont un à
 » trois ponts. »

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il est constant que c'est ce prince qui a décidé M. d'Orvilliers à attaquer les Anglois, & que ce général étoit tellement irrésolu dans son dessein de combattre ce jour là, que, suivant ce que marquoient plusieurs lettres, il y avoit des vaisseaux qui n'avoient pas fait leur branle-bas (2). Sa grande faute, sa faute impardonnable, est de n'avoir pas exécuté le signal au moment où il le reçut, c'est de s'en être rapporté au comte de Genlis (3) plutôt

(1) Dans une lettre datée du 29 juillet à bord du Saint-Esprit : je l'ai lue aussi.

(2) C'est-à-dire qu'on enlève tout ce qui gêne le service du canon soit sur les gaillards, soit entre les ponts, comme hamacs, cloisons, caisses, malles, &c. & on porte tout cela dans la cale. (*Notes des Editeurs.*)

(3) Seigneur de la cour du duc de Chartres,

qu'à M. de la Motte-Piquet , & , sous prétexte d'aller s'éclaircir , d'avoir manqué le moment décisif ; c'est ce qui a dégoûté le comte d'Orvilliers & lui a fait prendre son parti.

M. G I R A R D.

Il faut à coup sûr que la cour ait été bien mécontente du duc de Chartres , pour avoir autorisé que dans la gazette de France , ordinairement si réservée , on ait inséré le paragraphe de la relation du comte d'Orvilliers qui a dû singulièrement déplaire à ce prince.

M. B O Y E R.

J'ai su , moi qui furette un peu dans tous ces bureaux de la gazette de France , que M. Bret (1), pour faire sa cour à la maison d'Orléans , ayant composé un article dans sa feuille où il parloit de l'arrivée à Paris du duc de Chartres , de la joie dont S. A. y avoit été accueillie , M. de Sartines avoit rayé l'article , & qu'il n'a permis de le rétablir pour l'ordinaire

qui ne le quitte pas & passe pour le compagnon & le ministre de ses plaisirs. C'est d'ailleurs un joueur d'une très-mauvaise réputation.

(1) Le rédacteur de la gazette de France.

d'ensuite que dans les termes les plus modestes.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Avec tout cela , M. d'Orvilliers n'en est pas quitte : le voilà encore chargé de ce prince (1).

M. P I L O T.

Aussi je parierois qu'il n'y aura pas de seconde action.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

L'amiral Keppel est il refforti ?

M. G I R A R D.

Oui , du 22 , & nous du 17 , comme vous savez.

(1) Ce Prince étoit reparti le 4 août de Paris. Voici ce qu'on écrivoit dans une lettre du 12 août de Brest... Le duc de Chartres est arrivé ici le 8 au soir. Le maréchal de Broglie étoit arrivé ici le matin avec plusieurs seigneurs : on a compté huit cordons blancs à la fois ; jamais le port n'a été si brillant : le 11 le duc de Chartres , le maréchal de Broglie & toute leur suite ont dîné à bord de la *Bretagne*. On y a bu à la santé du roi avec un salve de vingt-un coups de canon de tous les vaisseaux en rade. Le vaisseau seul commandant a tiré treize coups de canon à la santé du maréchal.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il s'ensuit que le mal de son armée n'étoit pas beaucoup plus grand que celui de la nôtre.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Que deviennent tous ces conseils de guerre dont il étoit question ?

M. D' E C L I E U.

D'abord à l'égard du vicomte de Rochechouart & de M. de Trémignon (1), on regardoit comme indispensable pour eux de se justifier avant de servir de nouveau (2).

M. P I L O T.

On rapportoit même sur le premier un propos du duc de Chartres des plus graves : ce prince arrivant de Brest à Ver-

(1) Le premier , chef d'escadre , commande le *duc de Bourgogne* ; & le second , capitaine de vaisseau l'*Alexandre*.

(2) Extrait d'une lettre de Brest , du 31 juillet. . . Le *duc de Bourgogne* & l'*Alexandre* viennent de mouiller en rade sains & faufs : on ne doute pas que M. de Rochechouart & M. de Trémignon qui les commandent ne soient mis au conseil de guerre.

faillies, le dimanche, avoit rencontré dans la galerie le comte de Rochéchouart qui étoit venu lui faire son compliment de félicitation, à quoi S. A. n'avoit répondu autre chose, sinon & très-séchement : *La tête de votre cousin ne tient pas sur ses épaules.*

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il est certain que le vicomte de Rochéchouart est un talon rouge qui a eu ce commandement par faveur ; qui n'a pas soutenu la bonne opinion qu'on avoit de lui, il y a vingt ans, lorsqu'il fut fait capitaine de vaisseau (1), & dont la conduite & les talents étoient devenus très-suspects. Pour M. de Trémignon, je le connois personnellement ; je l'ai vu dans l'Inde ; c'est un Breton, qui sort de la compagnie des Indes, & qui, quoique bien fait pour figurer avec MM. de la marine royale, n'ayant point passé par les premiers grades, leur est désagréable ; mais ceux qui l'ont étudié comme moi, rendent justice à son mérite & à sa bravoure. Il étoit sous les ordres de son

(1) Voyez, Milord, la lettre de Brest que je vous ai citée dans ma lettre du 4 juillet 1776.

chef de division & ne pouvoit qu'en suivre les mouvements.

M. D' E C L I E U.

Le Marquis de Nieuil , qui auroit pu s'autoriser de même, & le premier de la tête de la ligne , étoit encore plus excusable de n'avoir pas remarqué le signal , plus intelligent jugea la manœuvre de l'armée , & la rejoignit le lendemain (1).

M. G I R A R D.

Voilà une anecdote que j'ignoreis.

M. D' E C L I E U.

Oh ! elle est très certaine. Voilà ce qui met les autres plus en faute ; cependant cela s'est civilisé ; le conseil a été renvoyé au retour de l'armée , son départ prochain ne permettoit pas d'instruire pareille procédure , & les accusés même n'ont point été démontés ; ils ont conservé leur commandement & sont reflortis. Vous sentez

(1) Pour vous rendre ceci plus sensible , Milord , je joins à la suite de ce dialogue un *tableau de la disposition de l'armée* avec des notes instructives. J'y joindrai précédemment le tableau comparatif des deux armées navales , envoyé par M. d'Orville.

qu'en pareil cas, lorsqu'on a du répit, c'est bonne marque. On croit que le conseil n'aura lieu que pour la forme.

Le capitaine du *Diadème* n'est pas dans une position aussi favorable ; il est certain qu'il a été *flambé* : cependant son affaire est aussi renvoyée au retour.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Ce capitaine ne se nomme-t-il pas M. de la Cardonnie ? Je l'ai connu aussi dans l'Inde. C'est un bon officier pour le savoir, les connoissances & la manœuvre. Il y releva douze vaisseaux accablés d'un coup de vent & dont il ne devoit pas réchapper un ; mais il n'est pas franc du collier, & le cœur chez lui ne passe pas pour être aussi bon que l'esprit. Au reste, son sort est entre les mains de son état-major & de son équipage ; leurs dépositions en décideront.

M. P I L O T.

Il a un très-honnête homme de pere à Bordeaux, âgé de quatre-vingts ans, qui se meurt de douleur de la cruelle aventure de son fils.

M. B O Y E R.

M. de la Cardonnie s'étant présenté

chez M. Duchaffault pour le voir & prendre part à sa blessure, ce général le reçut très-durement, lui ordonna de sortir de sa présence, en s'écriant que la vue d'un J. F. augmentoit ses douleurs.

LE COMTE DE CATUELAN.

Vous verrez, Messieurs, que tout cela s'arrangera; tout le monde aura bien fait; tout le monde aura été brave. Il n'est pas jusqu'à M. le commandeur de Dampierre qui se sera conduit à merveille.

M. DE LA BALUE.

A propos, le commerce s'en plaint amèrement.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Est-ce qu'il est arrivé? Ne commandoit-il pas le *Prothée* à la Martinique?

M. D'ECLIEU.

Oui (1), il avoit mis un embargo

(1) Extrait d'une lettre de Brest, du 12 août.. Le *Prothée* de soixante-quatre canons, dont le commandant de Dampierre est le capitaine, vient d'arriver de la Martinique avec la *Blanche*, commandée par M. de Trecesson lieutenant. Quelques bâtimens marchands sont venus sous leur escorte;

sur une cinquantaine de navires marchands prêts à revenir de cette colonnie en Europe. Son objet étoit de les débouquer : il n'avoit aucun ordre précis de les convoyer, parce que le ministre avoit combiné qu'à leur attérage en Europe l'armée navale du comte d'Orvilliers seroit à croiser & les préserveroit de ce nouveau danger : comme la plupart de ces bâtimens étoient mauvais voiliers & le retardoient beaucoup dans sa marche ; qu'il étoit pressé de se rendre, environ à deux cents lieues des côtes il a fait signal à sa flotte de *saute qui peut*, & n'est rentré qu'avec une très-petite partie qui l'a pu suivre. Il ignoroit que M. d'Orvilliers n'étoit point à la mer en ce moment, & l'on sait que beaucoup ont déjà été pris.

M. L A M B E R T.

On me mande du Havre que plusieurs

mais la plus grande partie de la flotte est restée de l'arrière.

La *Renommée*, commandée par M. Verdun de la Cresse lieutenant de vaisseau, les avoit précédés, & étoit arrivée le 26 juillet de Saint-Domingue en vingt-neuf jours de traversée.

M. Descars, commandant la frégate la *Prudente*, a fait voile avant-hier 10 pour Saint-Domingue.
de

de ce port ont eu ce destin. Mes lettres de Bordeaux disent qu'il y en est arrivé quelques-uns ; mais qu'on est inquiet d'un plus grand nombre , que M. de Dampierre a de grands reproches à se faire d'avoir abandonné si-tôt sa flotte , & que M. le maréchal de Mouchy vient d'écrire à M. de Sartines combien tout le commerce de ce port est alarmé , & sur-tout la chambre d'assurance qui court de gros risques.

M. DE LA BALUE.

Et moi j'apprends de Saint-Malo que six navires qui en sortoient avoient été interceptés , que ces navires alloient à la Guyanne-Françoise & appartenoint à la nouvelle compagnie qui a entrepris le défrichement , la culture & la population de cette colonie. Vous concevez que ce projet va rester là.

M. G I R A R D.

C'est que les Anglois qui avoient déjà beaucoup de corsaires en mer contre les Américains , n'ont eu qu'à étendre leur destination.

M. DE LA BALUE.

Suivant les nouvelles de nos ports de

la Manche, il en est sorti quelque corsaires qui font merveille ; mais il en est beaucoup plus dont l'ardeur est suspendue faute d'e canon de 12 dont les arsenaux sont dégaris, le roi les ayant tous pris pour ses frégates.

M. B O Y E R.

Ne vous y trompez pas , Messieurs , ces navires n'ont point été pris par de simples corsaires , mais bien par une division de l'amiral Keppel ; car , malgré sa rentrée , il a toujours eu quelques vaisseaux en station.

M. P I L O T.

Ah ! il faut convenir que les Anglois entendent mieux cela que nous. On avoit bien parlé de faire sortir une division sous les ordres de M. de Monteil , qui auroit été croiser à l'entrée de la Manche , mais ces vaisseaux n'ont pas été plus loin que Bertheaume , sur la nouvelle que les Anglois étoit à la mer.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Je n'aurois pas cru le chevalier de Monteil susceptible d'une pareille terreur : il falloit que ses ordres fussent bien précis & bien pusillanimes. J'ai connu cet

officier dans l'Inde : c'est un petit homme taquin comme un diable, & qui se feroit plutôt sauter que de se laisser prendre. Il étoit major de l'escadre de l'Isle-de-France dans la guerre de 1756 : ce fut lui qui se mit aux genoux de M. d'Aché lors du dernier combat, pour l'engager à tenir encore un quart-d'heure contre l'amiral Pocock, l'assurant que les Anglois n'en pouvoient plus. *Ah, mordieu, Monsieur, je mâche les boulets. En voilà assez,* lui répondit le général, & il fit sa retraite.

LE COMTE DE CATUELAN.

C'est ce monsieur de Sartines qui n'ose laisser sortir quelques vaisseaux seuls ; il craint qu'ils ne soient pris, & que la marine naissante ne rentre bientôt dans le néant.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Ce pauvre monsieur de Sartines n'y entend rien au fond ; mais il a des tournures de formes qui ne sont pas gauches pour séduire la marine & se la concilier. Vous avez vu la lettre du roi au comte d'Orvilliers, où S. M. montre l'ame la plus humaine & la plus compatissante ;

c'en est beaucoup d'avoir engagé le monarque à cet épanchement de tendresse, dont cependant plusieurs de nos souverains se sont montrés susceptibles ; mais un trait unique & dont il n'est pas d'exemple, dans l'histoire de la marine principalement, c'est l'attention qu'a eu le ministre d'ordonner au courrier porteur de la lettre S. M. d'entrer à l'hôpital de Brest, d'y visiter les blessés de la part de leur souverain, de s'informer de leur état de leur témoigner la sensibilité particulière de lui Sartines, de leur dire qu'il étoit chargé de la part de ce dernier de lui en rendre un compte détaillé, afin de le mettre sous les yeux du roi.

Ce soin, qui coûte peu, ne fera pas croire sans doute à ceux qui le connoissent, ou qui connoissent les gens de cour, que M. de Sartines ait un cœur moins dur que les ministres ne l'ont ordinairement ; mais ils applaudiront du moins à sa politique, à une présence d'esprit qui auroit échappé à tout autre. C'est dans ces petites choses qu'il excelle.

M. G I R A R D.

Aussi vous avez vu la réponse du comte d'Orvilliers au roi.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Moi , je ne la connois point , l'auriez-vous ?

M. B O Y E R *se fouillant.*

J'en ai une copie dans mon portefeuille. ... la voilà.

Un cercle d'auditeurs inconnus s'écrie :

Ah ! Monsieur, voulez-vous bien la lire tout haut.

LE BARON DE KNIPAUSEN *lit.*

« Le très profond respect & l'amour
 » dont vous pénétrez les cœurs de tous
 » vos sujets , avoient préparé ceux de
 » votre armée navale à tout sacrifier
 » pour la gloire de votre regne ; mais
 » le témoignage de votre satisfaction que
 » V. M. a bien voulu tracer de sa propre
 » main & me faire la grace de m'adresser ,
 » ce témoignage que je baise avec le plus
 » tendre & le plus profond respect , a
 » élevé l'ardeur & le courage au-dessus
 » de l'humanité.

» Vos généraux , les états-majors ,
 » les équipages de vos vaisseaux en ont
 » entendu la lecture avec des larmes d'at-
 » tendrissement , des acclamations de *vive*
 » le roi & des protestations sincères de

» verser avec joie leur sang pour le
 » service d'un si bon maître : les blef-
 » sés ont été consolés & regardent
 » avec complaisance les plaies qu'ils
 » ont reçues à votre service, & aux-
 » quelles la bonté de votre cœur vous
 » rend sensible : la veuve & l'orphelin,
 » assurés des secours que V. M. leur
 » promet, essuient leurs larmes & joignent
 » leurs vœux à ceux de tous les François
 » pour la prospérité de vos armes & la
 » durée du regne du meilleur des rois. »

LE COMTE DE CATUELAN.

Cette piece n'a rien de merveilleux ;
 elle est même très - critiquée pour le
 ton d'adulation qui y regne & la singu-
 larité de quelques expressions outrées. Par
 exemple, l'image d'un malheureux estro-
 pié, qui se complaît à se trouver un bras
 ou une jambe de moins par amour pour
 son roi, est un peu forte. Passe que dans
 la *légende dorée*, ou dans le *martyrologe*,
 on nous peigne les chrétiens bravant les
 bourreaux & riant de leurs souffrances à
 la vue du paradis qui s'ouvroit devant
 eux ; on conçoit que l'imagination d'une
 foi vive peut s'exalter à ce point : mais
 qu'un matelot mutilé, qui n'a en perspec-

tive qu'une méchante demi-solde mal payée, en fasse autant, cela n'est pas croyable.

LE COMTE DE NOLIVOS.

C'est qu'un Anglomane comme vous est incapable de croire aux prodiges que peut enfanter dans une monarchie l'amour du maître.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

M. le comte, si M. de Catuelan joue le rôle d'un républicain, vous jouez bien, celui d'un courtisan.

M. GIRARD.

De grace, Messieurs, tenons-nous-en ici à notre rôle de nouvellistes; point de dissertation, & des faits; j'en suis pour les faits. Par exemple, on prétend que si nous avons manœuvré à étonner les Anglois dans le combat d'Ouessant, nous en sommes redevables aux auxiliaires; on ajoute même que M. d'Orvilliers a eu la modestie de convenir que M. de Cornic, aujourd'hui lieutenant de vaisseau, embarqué sur *la Bretagne*, lui a été d'un grand secours, & lui a donné de fort bons conseils.

M. D' E C L I E U.

Ne croyez pas un mot de cela.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Pour moi : je le crois fort ; mais point de querelle & parlons d'autre chose. Que faites-vous du chevalier de Fabry & de son escadre ?

M. G I R A R D.

Le chevalier de Fabry & son escadre (1) ont appareillé le 27 du mois dernier de Toulon. Il y a grande apparence , qu'ils ne sortiront pas de la Méditerranée. Leur objet est de protéger notre commerce , en interceptant , autant qu'il sera possible , celui des Anglois ; & nous ne laissons pas que de faire des prises (2).

(1) Voyez-en la composition dans l'état de la marine de Toulon que je vous ai adressé précédemment ; supprimez-en seulement la *Chimere* , mise par erreur , puisqu'elle est de l'escadre du comte d'Estaing ; & substituez-y la *Flore* qui étoit aussi avec le comte d'Estaing , mais qui l'ayant quitté au détroit pour en venir donner des nouvelles , est arrivé à Toulon assez à temps pour être incorporée à l'escadre du chevalier de Fabry.

(2) Extrait d'une lettre de Toulon , le 7 août...

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Et le comte d'Estaing, les nouvelles qu'on dit en avoir reçues sont-elles sûres ? Quelles sont-elles ?

M. D' E C L I E U.

M. d'Estaing, peu après sa séparation de la frégate *la Flore*, le 20 mai, vers l'Isle de Madere, a fait pavoiser son vaisseau comme un jour de fête, & la petite escadre représentant le corps de la nation en a fait autant ; on ne savoit encore quel étoit son dessein.

Les instructions remises aux capitaines & lues aux états-majors portoient seulement, de se méfier des Anglois, d'attaquer toute flotte allant en Amérique ou en revenant, supposé toutefois qu'on fût en forces supérieures, &, en cas de séparation de se rendre directement à Boston.

La frégate *la Gracieuse*, commandée par M. de Vialis, a amené ici deux navires pris par l'escadre du chevalier de Fabry ; un de ces navires est estimé 1,200,000 & l'autre 2,000,000.

La barque *l'Eclair*, commandée par M. de Flotte, qui est aussi de cette escadre, a pareillement pris en mer & envoyé ici deux navires Anglois qui sont évalués ensemble un million.

On n'en pouvoit encore présumer une guerre décidée puisqu'alors il n'y auroit pas eu d'exception , & les ordres auroient été également offensifs pour tout bâtiment ennemi quelconque & de quelque lieu qu'il vînt.

Quelle fut donc la surprise de l'escadre lorsqu'on vit le comte d'Estaing faire une déclaration de guerre solennelle à l'Angleterre ? On y reconnut bien son génie entreprenant & romanesque. Il est certain qu'il ne pouvoit en avoir l'ordre formel & précis ; ç'auroit été de notre part un manque de bonne foi clair , & la réparation demandée à la cour de Londres pour l'insulte faite le 17 juin (1) au pavillon François, auroit été trop contraire à ce que la cour de Versailles savoit avoir dû se passer un mois plutôt dans l'escadre du comte d'Estaing. Cette politique blâmable & dérisoire , dont notre ministère est incapable, nous auroit perdus dans l'esprit des autres nations.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Je croirois plutôt que la cour connois-

(1) Il faut se rappeler le combat de la *Belle-Poule* à cette époque.

sant bien le caractère audacieux du comte d'Estaing , l'avoit choisi exprès pour , sans crainte de se compromettre , profiter de la forfanterie si elle réussissoit , & le dé-savouer en cas qu'il échouât.

M. D' E C L I E U.

Quoi qu'il en soit ; en vertu de cette déclaration de guerre , dès le premier juin on a chassé vigoureusement des navires qu'on croyoit Anglois , & qui ensuite ont été reconnus Hollandois , venant de Batavia , richement chargés , ce qui a augmenté le désespoir de ne pouvoir s'en emparer.

La *Charlotte* venant de l'isle de la Providence , une des Lucaies , chargée de sucre , café , indigo , est le premier bâtiment Anglois qu'on ait pris. Cette expédition a eu lieu à la hauteur des Bermudes le 30 juin ; ainsi elle étoit en règle à n'examiner que les époques ; mais vu les distances , elle justifioit au contraire le combat de l'*Aréthuse*.

Le 5 juillet la frégate l'*Engageante* a combattu dans la nuit la frégate la *Rose* , corsaire de vingt-deux pieces de canons , dont elle s'est emparée après la résistance la plus courageuse. Il étoit commandé par le capitaine Doukins , dont la bravoure à mérité l'éloge de son vainqueur.

Il conservoit encore une prise faite sur nous, qui est retombée dans nos mains (1).

Le 7 juillet, l'escadre a donné chasse à la frégate la *Mercaid* de trente-deux canons & l'a forcée à se détruire.

Tout cela n'étoit que le prélude de ce que se promettoit le général ; son objet étoit de surprendre l'escadre Angloise & de s'en emparer ou de la brûler. A cet effet il ramasse un bateau Américain qu'il rencontre à cent cinquante lieues de la côte ; il l'interroge , il en apprend que les Anglois sont dans la Delaware ; il le comble de bienfaits pour l'engager à lui servir de pilote ; comme le patron ne pouvoit suffire seul à ce service , il quitte l'escadre sous prétexte d'aller chercher de ses camarades dans la baye de Chesapeake ; non-seulement il ne revient pas , mais il trahit le comte d'Estaing & va prévenir l'amiral Howe de son arrivée.

La troupe des nouvellistes s'écrie :

Ah , le gueux ! ah , le coquin ! il falloit le pendre !

M. D'ECLIEU.

N'ayant point de pilote , sans aucune

(1) Ce bâtiment recouru s'appelle la *Bonite*.

connoissance de la côte , l'embarras du général étoit extrême. On essaie de chenaliser dans la Delaware , plusieurs vaisseaux échouent ; on est obligé de mouiller , & sans savoir si cette partie de la côte est aux Américains ou aux Anglois , d'envoyer à terre un canot avec un officier pour prendre langue : heureusement les ennemis venoient d'évacuer Philadelphie (1).

L'escadre alloit manquer d'eau , plusieurs vaisseaux n'en avoient plus que pour douze jours. Dans cette extrémité , le premier soin auroit dû être d'en faire dans la Delaware ; pendant ce temps le comte d'Estaing auroit pu se concerter avec le congrès & le général Washington sur les moyens de remplir sa mission , qui étoit de leur donner tous les secours qui dépendroient de lui. Il auroit pu & dû sur-tout prendre des pilotes pour toute la côte. Il ne fit rien de tout cela ; il débarqua en hâte l'envoyé de France , & M. Deané ; & dans ses idées de chevalerie , il se persuade toujours qu'il va surprendre l'ennemi , & fait voile pour New - York , mettant son escadre à l'économie de l'eau.

La nuit du 10 au 11 juillet , à l'entrée

(1) L'évacuation est du 18 juin. (*Note des Editeurs.*)

de ce port ennemi , il s'est vu séparé de son escadre pour s'être trop obstiné à la poursuite d'un bateau de guerre qu'il a pris ; mais dont la conquête lui pouvoit être tout-à-fait funeste. Heureusement que l'on s'est rallié dans la matinée , & l'on s'est présenté devant New-York l'après-midi du 11 juillet.

Voilà jusqu'où va le journal que j'ai lu.

M. GIRARD.

Ce n'est pas le journal d'un ami du comte d'Estaing.

M. D'ECLIEU.

C'est un officier impartial & exact.

M. BOYER.

Oui ; cela se rapporte assez à mes nouvelles d'Angleterre.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Ainsi , à vue de pays , c'est une expédition manquée : le comte d'Estaing pourroit bien faire le second tome du duc d'Anville (1).

(1) Ce seigneur, que les officiers de la marine appeloient aussi un *intrus* , parce qu'il n'avoit pas

M. PILOT.

C'est bien dommage ; on avoit lieu de concevoir de si belles espérances par le coup de vent de Byron !

M. D'ECLIEU.

Ah ! ce coup de vent étoit venu admirablement ; j'en ai vu dans le temps la face de M. de Satines bien épanouie.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je vous l'ai prédit , Messieurs : cela bastera mal ; les François ne valent rien pour des expéditions lointaines.

M. GIRARD.

C'est incroyable ; il sembloit que la guerre ne devoit pas durer plus d'une campagne , que l'Amérique alloit être enlevée aux Anglois d'emblée. Point du tout , l'Espagne tergiverse & va s'amuser à négocier lorsqu'il falloit combattre.

passé par les premiers grades , avoit été chargé dans la guerre de 1742 d'une expédition contre Chibouctou à la côte d'Acadie , qui manqua par la jalousie des capitaines sous ses ordres , & le duc d'Anville en mourut de chagrin.

Au lieu de tomber brusquement sur l'amiral Howe par le chemin le plus court & le plus sûr, on arme une escadre dans la méditerranée, qui est plus de cinq semaines à en sortir; on laisse le temps aux Anglois d'y porter des secours; les éléments vous servent, les vents battent votre ennemi, votre supériorité vous reste: & ne voilà-t-il pas que la méfintelligence entre vos officiers, la trahison de vos alliés....

M. D'ECLIEU.

(ajoutez l'inexpérience de votre général,)

M. GIRARD.

vous empêchent de réaliser des espérances aussi bien fondées. D'un autre côté, un combat qui devoit décider du sort de l'Angleterre & ruiner à jamais sa marine, n'aboutit à rien, pour avoir voulu promener là un prince du sang.

M. PILOT.

Oh! major (1), vous voyez tout en noir.

(1) Epithète qu'on donne ici aux chirurgiens d'armée.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Moi , je ne me désespere pas ainsi ; je compte que nous allons avoir de bonnes nouvelles de M. le comte d'Orvilliers , que M. le duc de Chartres va réparer la faute qu'on lui impute , & que Keppel fera bien étrillé.

LE COMTE DE CATUELAN.

Priez Dieu seulement qu'il ne vous étrille pas.

M. LAMBERT.

Messieurs , voilà la politique coulée à fond : tâchons d'en faire autant des jolies filles de ce jardin.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il ne perd pas son objet de vue.

M. LAMBERT.

M. le comte , vous êtes un paillard honteux ; qui n'osez pas en dire autant que moi , mais en faites plus.

M. DE LA BALUE.

Vous êtes bien heureux , Messieurs , de

pouvoir vous amuser ainsi ; moi je vais faire mon courrier.

M. BOYER.

Et moi , voir si le courrier de l'Europe est arrivé.

Ici le cœur des nouvellistes se disperse & va répandre ce qu'il a appris.





*FORCES comparées des deux lignes qui
ont combattu à la journée d'Ouessant.*

FORCES ÉGALES.

<i>Ligne Française.</i>	<i>Ligne Angloise.</i>
La Bretagne. 100	100 Victory.
La Ville de Paris. 90	90 Queen.
La Couronne. 80	80 Foudroyant.
Le Robuste. . . 74	74 America.
L'Orient. . . . 74	74 Egmont.
Le Glorieux. . 74	74 Vaillant.
Le Conquérant. 74	74 Courageux.
Le Fendant. . 74	74 Ramilies.
Le Magnifique. 74	74 Hector.
Le Palmier. . . 74	74 Monarque.
L'Intrépide. . . 74	74 Berwick.
L'Actif. 74	74 Elizabeth.
Le Zodiaque. . 74	74 Cumberland.
Le Diadème. . 74	74 Robuste.
Le Bien-aimé. 74	74 Centaur.
Le Solitaire. . . 64	64 Stirling-Castle.
Le Vengeur. . 64	64 Worcester.
Le Réfléchi. . . 64	64 Exeter.
L'Artésien. . . 64	64 Bienfaisant.
L'Actionnaire. 64	64 Défiance.
L'Indien. . . . 64	64 Vigilant.
Canons. 1542	1542 Canons.

FORCES INÉGALES.

<i>Ligne Française.</i>	<i>Ligne Angloise.</i>
Le Saint-Esprit. 80	90 Ocean.
Le Dauphin-R. 70	90 Formidable.
L'Eveillè. . . . 64	90 Sandwick.
Le Sphinx. . . . 64	90 Prince George.
Le Roland. . . . 64	90 Drake.
L'Amphion. . . . 50	74 Vengeance.
	74 Shrewsburg.
	74 Thunder.
	74 Terrible.
Canons. 392	746 Canons.
Tot. des canons de la ligne Angloise. 2288	
<i>Idem</i> de la ligne Française. . . 1934	
Différence 354	

Nota. Ces nouvellistes prétendent que la liste des vaisseaux qui composoient l'armée Angloise au combat d'Ouessant est tirée entièrement des comptes rendus par l'amiral Keppel, & que la force de chaque vaisseau a été prise sur la liste de la marine Angloise imprimée à Londres en 1778.

Vous êtes à même, Milord, de vérifier si c'est juste ; celle des François est exacte.

*TABLEAU des dispositions de l'armée navale
Françoise lors du combat d'Ouessant.*

Troisième division , ou arrière-garde par où s'est
engagé le combat.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Messieurs les Commandants.</i>
Le Sphinx.	66	Le comte de Soulanges, cap.
Le Robuste.	74	Le comte de Grasse, cap. ayant le brevet de chef-d'escadre.
Le Roland.	64	De l'Archantel , capitaine.
Le Zodiaque.	74	La Porte-Vezins , capitaine.
Le Saint-Esprit.	80	Monseigneur le duc de Char- tres , lieutenant -général.
L'intrépide.	74	Beauffier , capitaine.
Le Solitaire.	64	De Briqueville cap.
Le Conquérant.	74	Chevalier de Mon teil. <i>Idem.</i>
Le Diadème.	74	La Cardonnie cap.
6+2		

Nota. Ces
trois vais-
seaux
n'ont pas
donné.

Première division , ou corps de bataille qui a le
plus soutenu l'action.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Messieurs les Commandants.</i>
Le Réfléchi.	64	Le chevalier de Sillans , cap.
Le Ville de Paris.	90	Le comte de Guichen , chef d'escadre.
L'Actif.	74	Dorves capitaine.
Le Magnifique.	74	Le chevalier de Branche, cap.
302		

Vaisseaux *Can.* *Messieurs les commandants*
de la premiere division.

De l'autre part. 302

La Bretagne. 110 Le comte d'Orvilliers, lieute-
nant-général.

Le Fendant. 74 Le marquis de Vaudreuil, cap.

L'Actionnaire. 64 De Proisy, capitaine.

L'Orient. 74 Hector, capitaine.

L'Artésien. 64 Destouches, capitaine.

688

Seconde division faisant l'avant-garde qui a eu le
moins de part à l'action.

Vaisseaux. *Can.* *Messieurs les commandants.*

Le Dauphin-R. 70 Le marquis de Nieul, cap.

Le duc de Bour- Le vicomte de *Nota. Ces*
gogne. 80 Rochechouart, } deux vais-
 chef-de-escadre. } seaux s'e-
 Tremignon, cap. } toient sé-
 parés.

L'Alexandre. 64

Le Bien-Aimé, 74 Daubenton, capitaine.

La Couronne. 80 Le comte Duchaffault, lieu-
tenant-général.

Le Palmier. 74 De Reals, capitaine.

L'Indien. 64 De la Grandiere, capitaine.

Le Glorieux. 64 Le comte d'Amblimont, cap.

644

Corps de Réserve.

Vaisseaux. Can. Messieurs les commandants,

Le St. Michel.	64	Mithon , cap. n'a pas donné,
L'Amphion.	50	Trobrian , capitaine.
L'Eveillé.	64	Le chevalier de Botzerue , cap,
Le Triton.	64	Ligondais , cap. n'a pas donné.
Le Fier.	50	Turpin , cap. n'a pas donné.

292

On voit que chaque division étoit composée de neuf vaisseaux qui n'étoient point rangés par ordre d'ancienneté , mais suivant la manière la plus convenable pour se soutenir en ligne.

Le général portoit un pavillon blanc carré au grand mât ; le commandant de l'avant - garde , pavillon mi-partie blanc & bleu au grand mât ; & de l'arrière-garde , pavillon tout bleu au grand mât.

Les vaisseaux de chaque division étoient désignés par une flamme de la couleur du pavillon de leur chef de division ; mais les uns la portoit à un mât & les autres à un autre , ce qui étoit décidé par les signaux.

Les chefs d'escadre commandant les vaisseaux répartis dans chaque division avoient , au lieu de flamme , comme les

autres vaisseaux subalternes , un pavillon ou cornette à leur mât de misaine de la couleur du pavillon du chef de chaque division.

Les frégates n'étant attachées à aucune division , ne portoient qu'une flamme blanche suivant l'usage.

LETTRE XIII.

Sur la perte que M. Necker vient de faire de son soutien , le marquis de Pezay. Digression sur le défunt & sur sa mort. Tableau du commencement des opérations du directeur-général des finances.

LES Anglois , m'écrivez vous , Milord , ont une haute opinion des talents de M. Necker & le redoutent plus lui seul que tous les généraux de la marine Française ensemble ; en conséquence vous me priez d'entrer dans les innombrables détails que je pourrai recueillir sur ce ministre intéressant. Je vous ai déjà dit ce que j'en pensois ; & plus je l'étudie , plus je persiste dans mon jugement. Je ne crois pas qu'il soit aussi à craindre que vous vous l'imaginiez , & son plus grand mérite dans
la

la place qu'il occupe est d'avoir succédé à des prédécesseurs, ou scélérats, ou ineptes, ou mal dirigés.

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile,
Fit tout le succès d'Annibal.

J'en faisois beaucoup plus de cas, lorsqu'écrivant contre un ministre novateur, il renversoit son funeste système au risque de lui déplaire, de se voir désavoué par la république qui l'avoit honoré du titre de son représentant, & de perdre peut-être la liberté. On pouvoit alors attribuer son agression à cet amour ardent de l'humanité, à ce noble enthousiasme de l'homme de génie, qui ne lui permettent pas de tenir la vérité captive, lorsqu'il la croit utile, & qu'il se sent les talents nécessaires pour la développer dans toute son énergie. Malheureusement, sa conduite postérieure, son ingratitude envers ses bienfaiteurs, la révélation des petites menées, des manœuvres basses à la faveur desquelles il est parvenu au ministère, ont détruit le prestige dont il s'étoit entouré; on a reconnu que ce n'étoit qu'un intrigant comme les autres. Or que peut-on espérer de bien d'un pareil ambitieux dans une

place où la première & continuelle disposition de celui qui la possède doit être d'y renoncer dès qu'il ne pourra plus opérer le bien auquel il est appelé ? La meilleure idée qu'on puisse avoir de M. Necker, c'est que ses intentions sont louables ; mais que pour peu qu'elles soient contrariées , au lieu de dire à son maître : « Sire, c'est » la seule manière de rétablir vos finances, » je n'en connois point d'autres ; si V. M. » ne me seconde pas dans mon plan , j'y » renonce , & je la supplie de me per- » mettre de me retirer » , il foiblira comme ses devanciers , & se permettra même les injustices, si elles lui sont nécessaires pour se maintenir dans un poste, objet de ses desirs lors même qu'il n'avoit aucun espoir d'y parvenir : c'est ce qui lui est arrivé déjà plusieurs fois qu'il a chancelé depuis la mort du marquis de Pezay. Je vous ai dit précédemment un mot de celui - ci ; mais pour que vous puissiez encore mieux juger du protégé par ce protecteur, c'est le cas de vous faire ici une digression sur ce personnage , météore brillant qui n'a lui qu'un moment sur l'horizon de la cour, & avoit bientôt disparu quand il s'est anéanti pour toujours.

Ce prétendu marquis étoit fils d'un

commis & petit-fils d'un épicier. Le lieu de son marquisat étoit une très-petite habitation où il est mort. Il avoit pour sœur une madame de Cassini, renommée dans Paris pour ses brillantes aventures, ses graces & ses prétentions à la littérature. Elle tient une sorte de bureau de bel-esprit.

Le jeune Pezay, lié de bonne heure avec M. Dorat, avoit vraisemblablement puisé dans ce commerce son goût pour celui des Muses, ou du moins avoit cherché à s'ingérer son maître & à faire de ces petits vers doux & langoureux qu'il ne favoit pas assaisonner, comme le premier, d'une critique ingénieuse & fine des mœurs, propre à y jeter du piquant & à donner une sorte de consistance à ces frivolités. Son poëme de *Zélis au bain*, ne fait que promettre les images voluptueuses dont est susceptible un tel sujet : le poëte n'y développe ni chaleur ni énergie ; il rate ses jouissances. Ses piéces de théâtre, qui se réduisent à quelques opéras-comiques, sans être detestables, n'ont pas plus de caractère & ne désignent qu'un auteur médiocre.

Soit conviction intime de son peu de capacité pour courir la carrière de la poésie, soit ambition qui le dévorait déjà

intérieurement , il entra au service , quoiqu'en pleine paix. Un motif de vanité puérile auroit bien pu être aussi pour quelque chose dans sa vocation ; car à peine il eut son brevet qu'il arbora le plumet & les *talons rouges*. Quoique presque toutes les distinctions extérieures dans la société soient abolies à Paris, par l'émulation des bourgeois à se mettre de niveau avec la cour , cependant il en est encore quelques-unes qu'ils n'osent afficher. Tels sont les *talons rouges* , attribut d'un homme de qualité. Les autres poètes , confreres de M. de Pezay , rirent beaucoup de le voir venir avec cette décoration dans de petites assemblées qu'ils tenoient entre eux sous le nom de *Dominicales* , parce que c'étoient des dîners qu'ils faisoient le dimanche par pique-nique. Quelques-uns , qui valoient mieux que lui pour la naissance , en furent indignés , & le dirent à son ami Dorat , envers lequel il se refroidit insensiblement.

Ce qui prouve que ce nouveau militaire avoit déjà de grandes vues , c'est une anecdote que raconte M. Dorat. Il dit que dans le temps où ils étoient fort liés , passant sous les fenêtres de M. de Pezay , sur les onze heures du soir , il s'avisa de monter chez lui ; il fut très-

surpris de le trouver enterré dans une multitude de livres de politique ; il lui témoigna son étonnement : à quoi son ami lui répondit , qu'on ne savoit pas ce qui pouvoit arriver , & qu'il falloit toujours se préparer aux événemens.

En effet , peu après il fut choisi pour donner au roi régnant des idées de tactique. On a cru qu'il devoit cette faveur au marquis de Monteynard , alors ministre de la guerre , ou plutôt au comte de Maillebois , qui connoissoit beaucoup madame de Cassini , & vivoit en intimité avec elle. On prétend que ce seigneur lui servoit de maître d'abord , & qu'il ne rendoit à son auguste élève que les leçons qu'il en avoit reçues.

Sous le nouveau regne , ses espérances se sont accrues ; il s'est trouvé avoir une sorte de confiance du monarque ; il a été de tout temps le protégé du comte de Maurepas , il s'étoit tellement insinué auprès de la comtesse qui la dirigeoit. Il étoit à merveille auprès de M. le prince de Montbarey , qui venoit de remplacer le comte de Saint - Germain : on l'a vu venir dîner en bottes chez la princesse & y être bien accueilli. Il n'eut pas de peine à faire créer une place pour lui , avec le titre *d'inspecteur général des gardes-côtes*. Outre

les sommes incroyables qu'il avoit déjà touchées sous prétexte de payer ses dettes, car il étoit devenu assez important pour qu'on les regardât en quelque sorte comme une charge de l'état qu'il falloit acquitter, on lui avoit assigné 40,000 liv. d'appoin-temens. Cette inspection qui n'étoit à ses yeux qu'un acheminement à un rôle plus brillant, fut le terme de sa gloire & de sa vie. Il voulut se mêler de trop de choses, non de défaire un ministre & d'attaquer l'administration de M. de Sartines, anecdote absurde, puisque M. de Pezay n'avoit rien à inspecter dans le département de la marine, mais de traiter trop cavalièrement les intendants des provinces sur lesquels, comme ami de M. Necker, leur chef, il voulut s'arroger une autorité révoltante. Il n'avoit pas encore assez de consistence pour ne pas causer une ligue générale de ces ministres subalternes, & pour n'être pas sacrifié. L'éclat que causa sa disgrâce, dont les courtisans & les gens de lettres se réjouirent, lui causa vraisemblablement un chagrin qu'il n'eut pas assez de philosophie pour surmonter : il mourut à Pezay. Il avoit épousé une fille de condition du Dauphiné, qui se nommoit Mlle. de Murat. Elle étoit charmante pour la figure. Elle a donné des larmes sinceres

à son mari , & le spectacle affligeant de sa perte lui procura une maladie de nerfs si terrible , que dans son retour à Paris elle fut à la veille de périr plusieurs fois.

D'après cette esquisse , que m'a donné du marquis de Pezay un philosophe qui a le pinceau sévère , mais vrai , vous conviendrez qu'on ne peut concevoir une haute idée de l'homme qui a eu pour introducteur dans le ministère , un agent comme celui-ci ; mais sans nous en tenir à juger ainsi par induction , ce qui peut être fautif , discutons maintenant & les principes , & les opérations , & les talents de M. Necker.

Ses principes sont qu'un ministre des finances est un charlatan politique qui doit toujours montrer les choses en beau , promettre des merveilles , couvrir de fleurs le précipice où il entraîne une nation , l'y conduire en riant , & sur-tout en éviter la chute sous son administration.

En conséquence , dans le mémoire qu'il donna à M. de Maurepas au mois de juillet 1776 , lorsqu'il vit jour à entrer dans la place qu'il occupe aujourd'hui , il ne manqua pas d'établir que « facile- » ment , par le seul effet d'un examen » plus exact , & d'une meilleure combi- » naison , sans augmenter les impôts , sans

» être injuste envers personne , sans exi-
 » ger inutilement de trop grands retran-
 » chements de dépenses , sans aliéner les
 » domaines , ou introduire d'autres nou-
 » veautés qui occasionneroient des débats
 » avec les parlements , & sans pouvoir
 » s'aider encore dans le moment des
 » économies multipliées que le temps ou
 » le crédit feroient naître par la suite , on
 » pouvoit en un an combler le *déficit*
 » annuel & trouver un surplus de plu-
 » sieurs millions (1) , indépendamment
 » des bonifications ultérieures. »

L'auteur du mémoire , par ces belles
 spéculations , gagna la confiance d'un vieil-
 lard qui avoit de bonnes intentions , mais
 sans aucune énergie pour les effectuer ,
 & enchanté de trouver quelqu'un qui sou-
 lageât sa paresse & sur tout berçât son
 imagination de riantes chimères ; car , au
 fond , il avoit trop d'esprit , trop de
 connoissance de la situation de la France
 & de celui qui parloit ainsi , pour y
 croire bien sincèrement.

Après avoir séduit le premier ministre ,

(1) Dix millions, suivant les calculs du compte.
 Dans ce mémoire , M. Necker evaluoit le total
 des ressources à 37 millions ; ainsi suivant lui ,
 le *déficit* auroit été de la recette à la dépense de
 27 millions.

M. Necker , parvenu à la tête des finances , a cherché à séduire la nation , & il a conçu que le vrai moyen de réussir étoit de paroître s'occuper beaucoup d'elle & de son bonheur , sur - tout de ne point mettre au commencement de la guerre des impôts auxquels tout le monde s'attendoit , & de s'annoncer au contraire comme voulant tirer toutes ses ressources de ce meilleur ordre dans la manutention , de cette économie qu'on désiroit & dont on désespéroit en même temps : il ne comptoit pas lui-même sur ces tentatives qu'il n'avoit garde d'effectuer à un certain point & qu'il savoit être l'écueil où venoit se briser toute la puissance ministérielle. Pour y suppléer donc , comme c'est le mot qui choque plus que la chose , il a étendu fourdement les anciens impôts à un excès monstrueux. Du reste , il a fait des suppressions sans remboursement , des réformes sans profit , des emprunts outre mesure.

Son grand art c'est , après avoir fait répandre adroitement par ses émissaires qu'il étoit impossible d'entreprendre la guerre , d'obtenir le crédit qu'elle exigeroit ; c'est dis-je , de trouver des fonds abondamment dans cette crise de la France ; c'est d'engouer assez de lui , non-seule-

ment les nationaux mais les étrangers pour qu'ils lui apportent aveuglément leur argent, sous l'appas d'un gros intérêt, ou de chances avantageuses; lorsqu'avec de la réflexion ils devroient regarder comme presque inévitable, tôt ou tard, en partie ou en totalité, la perte de leurs capitaux.

Mais ce mérite même est un tort réel; puisque M. Necker endort le gouvernement au lieu de le forcer à s'évertuer pour mettre en jeu les vrais ressorts d'une bonne administration, la justice rigoureuse, la vigilance, les retranchements, l'économie absolue, & sans autre mesure que celle du besoin.

C'est un tort, puisqu'il sacrifie l'avenir au présent, le peuple au monarque, & pour quelques années de prospérité apparente, prépare au royaume un siècle de souffrances.

Pour mieux développer ces assertions, Milord, & vous en faire sentir toute la vérité, il faut les appuyer de faits qui formeront comme le tableau de l'administration actuelle de M. Necker.

Les obstacles qu'il a rencontrés à chaque pas depuis qu'il est en place, lorsqu'il a voulu opérer quelque changement utile, s'il n'eût été plus ambi-

cieux que zélé pour le bonheur de la nation Françoisse, l'auroient déjà dégoûté : c'en étoit assez pour lui faire connoître par sa propre expérience l'impossibilité qu'un ministre vertueux pût rester à la cour sans gauchir dans ses principes.

Les deux ordonnances (1) qu'il a fait rendre dès le commencement de son administration sont restées sans la moindre exécution : non-seulement l'on ne paie pas le courant dû aux fournisseurs & officiers de la maison du roi , ainsi que le prescrivait l'une des deux ; mais on en paie pas même l'ancien aussi exactement que ci-devant ; & , malgré la promesse de ne leur donner aucun effet négociable pour totalité ni partie de leur remboursement , on les force de prendre des contrats à quatre pour cent , qui perdent quarante pour cent sur la place. Quant à l'économie pour laquelle chacun des chefs dans sa partie devoit donner des mémoires , personne ne l'a fait , & tous ces messieurs assurent qu'il y a plutôt à augmenter qu'à retrancher.

A l'égard de l'ordonnance concernant les pensions qui ne devoient s'assigner qu'à la fin de l'année , & sur les états

(1) Voyez la lettre du 28 décembre 1776.

du directeur du trésor royal , chaque ministre dans son département s'est soustrait à ces ordres , & les choses vont aussi à-peu-près de même en ce genre.

M. Necker a prétendu qu'étant alors gêné par son collègue , & même son supérieur , il ne pouvoit répondre d'une exécution qui ne dépendoit pas de lui ; l'en voit à débarrassé , & rien n'est mieux.

Il a un peu molesté les trésoriers ; il les a forcés à une exactitude à laquelle ils n'étoient pas accoutumés ; il vouloit les renvoyer tout-à-fait : mais ceux-ci l'attendoient là ; ils se sont rangés sous l'égide de leur ministre respectif , & c'est à présent tout le conseil que M. le directeur-général des finances a en opposition.

Quant aux fermiers généraux & receveurs-généraux des finances , ils commencent à revenir également de leur terreur : ils font valoir la nécessité de leur crédit , l'impossibilité de les rembourser , sans rembourser aussi les rescriptions , assignations , billets des fermes montant à plusieurs centaines de millions , qui roulent sur leur compte , auquel le public ne verroit pas de bon œil le roi se substituer.

Enfin , il est reconnu que M. Necker ,

pour s'impatroniser à la cour , a fait encore sonner trop haut son crédit chez l'étranger , & que si celui-ci a apporté son argent , ce n'est pas , comme l'avoit fait espérer ce Genevois , à un plus modique intérêt que l'intérêt courant ; mais au contraire amorcé par un profit considérable , tel qu'il ne pouvoit l'espérer dans un autre royaume.

Depuis les deux ordonnances d'apparat dont je viens de vous parler , Milord , M. Necker avoit fait rendre un arrêt du conseil (1) pour la réforme de l'admini-

(1) Suivant cet arrêt , S. M. frappée de la somme considérable à laquelle s'éleveroient annuellement les intérêts des fonds , droits de présence , & taxations des administrateurs , les appointements de l'intendant , les remises du receveur - général , & les parts accordées par forme de croupes , a adopté le plan de réforme que lui a proposé M. Necker , assurant à ses finances une économie importante. En conséquence elle supprime les croupes & la place d'intendant , ainsi que les remises du receveur - général ; & pour donner à toutes les opérations de cette loterie d'autant plus d'authenticité , elle en confie l'inspection au sieur de la Michodiere , conseiller d'état. Du reste , tout cela n'est que provisoire , & en attendant que les circonstances permettent d'examiner jusqu'à quel point l'établissement en lui-même doit être maintenu ou circonscrit,

nistration de la loterie royale de France , qui n'a guere été mieux exécuté , du moins à juger de ce qu'on ne voit pas par ce qu'on voit. On applaudissoit à cet arrêt , en ce qu'en tolérant une institution peu honnête (1) entre les mains , de S. M. il la tournoit cependant en objet d'utilité publique par l'économie qu'il introduisoit dans sa régie. Non-seulement cette économie se réduit à rien ou à peu de chose (2) , mais l'espoir qu'il donnoit de voir quelque jour supprimer ce gouffre où viennent s'engloutir & la fortune du riche & le salaire du pauvre , s'évanouit ; puisque , loin d'en resserrer la voracité , on laisse les régisseurs donner l'essor à leurs spéculations cupides & poursuivre leur projet d'étendre davantage la loterie , d'en établir des bu-

(1) Voyez ce qui a été dit précédemment en parlant de l'administration de M. de Clugny.

(2) Par exemple : le sieur Mesnard de Conichard , dont la place d'intendant de la loterie est supprimée , n'en conserve pas moins son logement & ses appointements. En outre , il est remplacé par M. de la Michodiere auquel il aura bien fallu faire un sort. Ainsi , dans le fait sur cet objet , au lieu d'une diminution , c'est une augmentation.

reaux jusque dans les lieux les plus reculés , les plus isolés & les plus ingrats. C'est ainsi qu'à la fin de l'année dernière on en a fondé un à Ferney , malgré les efforts de Voltaire pour préserver sa colonie (1) de cette contagion , dont il ne pouvoit parler que les larmes aux yeux & en maudissant M. le directeur-général.

Jusqu'à présent M. Necker a mieux réussi dans une autre ordonnance , où n'étant contrarié par aucuns gens puissants, il a pu effectuer librement son plan à cet égard , plan dans lequel tous ses prédécesseurs avoient échoué. Il s'agit de la suppression de la mendicité. C'étoit un spectacle insupportable pour moi , Milord, d'être continuellement tourmenté dans les rues , dans les lieux publics & jusqu'aux portes des maisons , de ces pauvres dont le métier est de n'en point avoir , est de mettre à contribution l'industrie des autres, & quelquefois d'exciter la compassion en étalant aux regards des maux qu'ils se donnent & s'ôtent à volonté : nous ne connoissons point en Angleterre cette

(1) C'est le terme dont se servoit Voltaire en parlant de Ferney , qu'il avoit en quelque sorte fondé.

profession bizarre & détestable , absolument contraire à toute bonne société.

Par l'ordonnance dont il s'agit (1) , on semble vouloir sérieusement purger la capitale de ces fainéants dont la tolérance devient la source de beaucoup de crimes qui troublent le repos & la sûreté publique. En conséquence, on leur prescrit ce qu'ils ont à faire , soit comme étrangers , soit comme pauvres valides , soit comme infirmes.

En conséquence , aussi de suite , il a été publié un arrêt du conseil (2) , par lequel le roi a établi une commission uniquement occupée à trouver les moyens d'améliorer les hôpitaux de Paris (3) , & invite les citoyens animés de l'amour du bien & qui se croiront quelques connoissances particulières sur cette matière,

(1) En date du 27 juillet 1777.

(2) En date du 7 août 1777.

(3) Cette commission est composée des sept chefs de l'administration du temporel de l'Hôtel-Dieu , en outre des sieurs Dargouges & de Bernage , conseillers d'état , du sieur de la Miliere , maître des requêtes , des curés de Saint - Eustache , de Saint - Roch & de Sainte - Marguerite , du sieur de la Noue , directeur de la société royale de médecine , & des sieurs d'Outremont & de Saint - Amand , administrateurs de l'hôpital-général.

à les communiquer à la commission ; il veut qu'on lui nomme les auteurs des projets qui auront été adoptés , ou qui auront présenté des idées nouvelles & intéressantes ; & sans doute des récompenses suivront le rapport.

Après avoir ainsi ébloui par un peu de bien plus apparent que réel , M. Necker n'a pas craint de faire crier un corps entier qui s'est trouvé sans défense , & dont il a jugé que les murmures seroient étouffés par les bénédictions du peuple , oubliant tous ses maux quand il voit vexer les financiers.

Il s'agit des receveurs - généraux des domaines & bois , qui les premiers ont succombé sous ses coups.

M. Necker , qui connoît tous les charmes de l'éloquence , a voulu encore augmenter les dispositions favorables du public par un beau préambule. Il fait que les lecteurs sont toujours flattés de voir un administrateur les mettre en quelque sorte dans sa confidence & leur rendre compte de ses opérations. Il n'a pas manqué de développer dans celui - ci des vues d'un homme de génie par les avantages immenses qui en doivent résulter.

Il remarque d'abord un grand inconvénient de l'ancien régime , introduit dans

la partie dont il s'agit , en ce que les droits domaniaux de la couronne étant partagés entre les receveurs - généraux des domaines & bois & la régie des domaines , ces deux compagnies recevoient plusieurs droits de même nature , ou dérivant les uns des autres : l'une recouvroit les droits casuels , & l'autre les cens , qui sont un titre primitif de ces mêmes droits ; & par là , au lieu de s'aider & s'éclairer mutuellement , toutes deux étoient défunies , au lieu de concourir à la conservation des revenus du domaine , augmentoient les difficultés d'un tel recouvrement & multiplioient d'ailleurs les frais & les contestations pour les sujets.

Il observe ensuite un second inconvénient dans la multiplicité des officiers de la comptabilité des domaines , opérant sans concert dans des affaires contentieuses où l'unité de principes est essentielle , & séparés d'ailleurs d'intérêts ; en sorte que l'étude du domaine a été négligée dans plusieurs départements , tandis qu'on a fait dans un petit nombre des améliorations importantes.

Son projet est donc de donner des principes uniformes dans cette partie , en y assujettissant les chefs à un travail assidu & suivi , en réunissant dans un centre

& en liant à un intérêt commun les fonctions dispersées des deux commissions peu d'accord entre elles & avec elles-mêmes.

Enfin , d'après cet arrangement , le directeur-général des finances laissoit présumer qu'il ne tarderoit pas à s'occuper du projet agité depuis si long-temps , de faire rentrer le roi dans ses domaines : vaste opération , source de richesses immenses ; mais qui exige de la part du ministère & de ses coopérateurs le zèle le plus soutenu , le plus intrépide , le plus actif & le plus intelligent.

Après un exposé aussi spécieux , l'intérêt pour environ cinq cent (1) familles enveloppées dans cette proscription , s'affoiblissoit considérablement , sur-tout par la promesse de leur remboursement en argent dont les fonds étoient tout prêts (2).

(1) Il s'agissoit 1°. de soixante-quatre offices de receveurs - généraux des domaines & bois ; 2°. de soixante - quatre offices de contrôleurs des domaines & bois ; 3°. de cent cinquante-deux charges de receveurs particuliers des bois ; de cent cinquante - deux charges de receveurs des amendes dans les maîtrises des eaux & forêts , & de vingt-neuf charges de gardes - généraux & collecteurs de ces mêmes amendes , &c.

(2) Au surplus , cet édit de suppression n'a

Pour anéantir absolument toute commiſération envers ces familles , il ajou-

pas paſſé à la chambre des comptes ſans difficulté Elle ne l'a enregistré que le 26 août 1777 avec les modifications ſuivantes. « A la charge
 » que la liquidation des offices ſupprimés ne pourra
 » être inférieure à l'évaluation faite en vertu de
 » l'édit de ſévrier 1774 ; que les prépoſés à la
 » recette des domaines & bois ne ſeront point
 » en même temps chargés du contrôle de ladite
 » recette : à la charge, ſur l'article quatre-vingt un,
 » que les administrateurs prêteront ſerment en la
 » chambre, & que conformément à l'édit de juin
 » 1725 , ils fourniront en icelle l'état de la con-
 » ſiſtance des domaines , de cinq ans en cinq ans,
 » & les extraits des regiſtres de recette & d'en-
 » ſaſinement par chaque année ; ſur l'article qua-
 » torze, qu'ils obtiendront inceſſamment lettres-pa-
 » tentes ſur le réſultat du conſeil qui aura fixé les
 » attributions en faveur deſdits régiſſeurs & de
 » leurs commis , pour être leſdites lettres regiſ-
 » trées en la chambre : & ſera le roi très hum-
 » blement ſupplié de conſerver aux officiers ſup-
 » primés les exemptions & privilèges dont ils
 » jouiſſoient en vertu de leurs offices , comme
 » auſſi de ne jamais ſoumettre à la retenue du
 » dixième , qui n'eſt point prononcée par la loi ,
 » l'intérêt des finances promis à cinq pour cent
 » juſqu'au parfait rembourſement : d'ordonner
 » que désormais il ne ſoit impoſé aucunes charges
 » ſur les villes, en vertu d'arrêts du conſeil non
 » revêtus de lettres - patentes , & de mettre la
 » chambre à portée de faire connoître audit ſei-
 » gneur roi leur ſituation , & combien il eſt in-

toit un acte de bienfaisance à son projet économique : il annonçoit dans le courant

„ téressant de maintenir en icelle la pleine &
 „ entiere comptabilité de leurs deniers communs ;
 „ de considérer qu'il est essentiel pour l'adminis-
 „ tration des domaines de choisir des personnes
 „ à qui la connoissance des coutumes des lieux ,
 „ & de la jurisprudence des cours en ce qui con-
 „ cerne la perception des droits du roi , soit de-
 „ venue familiere par l'expérience & l'étude , qui ,
 „ par la continuité & la stabilité de leurs services ,
 „ puissent connoître les droits & les titres de cha-
 „ que généralité ; qui soient intéressés à faire les
 „ recherches nécessaires dans les archives des
 „ chambres des comptes & des bureaux des fi-
 „ nances : Qu'il importe que les nouveaux ré-
 „ gisseurs soient , comme les anciens receveurs ,
 „ personnellement tenus des dépenses des procé-
 „ dures faites sur des contestations mal fondées ,
 „ sans qu'ils puissent les employer en frais de
 „ de régie ; qu'ils deviennent garants de la sol-
 „ vabilité des adjudicataires des bois , faute de
 „ poursuite à temps , ou pour avoir admis des
 „ cautions insuffisantes ; que leur caisse pour les
 „ successions vacantes adjudgée au roi , puisse être
 „ inspectée par les magistrats ; qu'ils répondent
 „ des frais de justice après l'année de la date des
 „ rôles de recouvrement , sans que ledit seigneur
 „ roi puisse être exposé à de plus longs délais , ni
 „ à des frais pour y parvenir : se reposant au sur-
 „ plus avec confiance ladite chambre , sur la sa-
 „ gesse dudit seigneur roi & sur son amour pa-
 „ ternel pour les peuples , &c. »

Les partisans de M. Necker disent que c'est

des dispositions de l'édit, qu'il s'occupoit des prisons, & que sur le bénéfice qu'il comptoit faire en rectifiant les domaines, il vouloit que l'entretien de ces lieux publics autrefois à leur charge, y retournerât en partie, & il consacroit déjà une somme de 3,000,000 liv. par an aux réparations, à l'entretien, & à la purification de ces demeures pestilentiellees.

Ainsi, meilleure administration, amélioration & accroissement des revenus, actes de bienfaisance, équité parfaite dans les actes de rigueur. Tel est le point de vue sous lequel l'opération est présentée. Au contraire, les receveurs généraux des domaines & bois ont fait un mémoire où ils en démontrent l'illusion, où ils prouvent que non-seulement leur suppression n'est point avantageuse; mais qu'elle coûte au roi plus d'un million de plus par an; que le but véritable de M. Necker, est de paroître décharger l'état d'un côté sans bourse délier, puisqu'à raison de leur comptabilité, il

l'intérêt personnel qui guidoit cette cour, par contre coup devant souffrir de la suppression dont il s'agit une réduction dans ses revenus; puisqu'il y aura moins de réceptions, moins de comptes à rendre, &c.

ne leur a rien donné , & de l'autre côté de subvenir à la détresse où il se trouve en faisant sur le champ financer par les nouveaux administrateurs (1) qu'il leur substitue , les fonds d'avance qu'il en exige ; emprunt indirect dont il greve encore plus le royaume. Il en faut dire autant de la régie générale , ou de la réunion de toutes les régies particulières (2) en une seule , aussi formée sous le prétexte que la multiplication des frais & des bénéfices est une perte pour le trésor royal , & la multiplicité des commis & des bureaux une incommodité & souvent une vexation : grands mots sous lesquels le directeur - général marque le vrai but de ses opérations ; celui à travers tant de revirements de garder l'argent des supprimés tout-à-fait ou le plus long-temps qu'il pourra , & de percevoir le plutôt possible celui des agents installés à leur place.

(1) Il avoit été institué par M. l'abbé Terrai une régie des domaines pour certaines parties , distraites du bail des fermes , & cette régie avoit vingt-cinq chefs à sa tête ; M. Necker l'a incorporée à sa nouvelle composition , & a réduit le tout à dix-huit administrateurs.

(2) Voyez-en l'état dans ma lettre du 10 mars 1777.

La suppression des receveurs-généraux des domaines & bois , avoit été précédée d'un acte plus despotique , c'est celui de la résiliation du bail des postes (1), passé tout récemment , & que M. Necker a jugé à propos de transformer en régie intéressée. On ne peut qu'applaudir à celui-ci , si , comme on en convient assez généralement , le bail étoit au-dessous de sa valeur , s'il y avoit eu une collusion honteuse de la part de ceux chargés de stipuler les intérêts du roi , qui les avoient sacrifiés moyennant de forts pots de vin à leur profit. C'est une iniquité à joindre à celles dont on charge la mémoire de M. de Clugny (2) ; mais on voit encore dans le nouvel arrangement que le plus pressant motif de M. Necker est d'avoir de l'argent , puisqu'il éloigne le remboursement des anciens membres & presse les nouveaux de faire leurs fonds. On trouve en outre dans le préambule tout ce charlatanisme qui ne l'abandonne pas , ce *pathos* , auquel on ne peut croire de la part d'un médecin politique dont le cœur doit être au moins aussi rendurci

(1) Par arrêt du conseil , du 17 août 1777.

(2) Voyez ma lettre du 4 novembre 1776 & suivante.

que celui d'un médecin de nos frères individus. D'abord, on y remarque une phrase insérée exprès pour rassurer les fermiers-généraux, qui n'est qu'un bavardage de rhéteur (1), qu'on pourroit retourner avec tout autant de justesse, si l'on vouloit en faire une application contraire; ensuite il fait dire à S. M. qu'elle voit avec satisfaction que par les économies déjà faites & celles dont elle est assurée, elle pourra subvenir avec ses revenus aux besoins ordinaires de l'état : & comme cette assertion, déjà très-incroyable en elle même, étoit en outre trop contra-

(1) Il fait dire au roi par une comparaison de leur bail avec le premier, qu'il ne doit éprouver aucune interruption; parce que ses produits, dépendant d'une infinité de circonstances, se trouvent continuellement exposés à l'intempérie des saisons, aux vicissitudes du commerce & à l'influence de la politique : qu'au contraire le produit de la ferme des postes, n'étoit soumis à aucun de ces hasards; parce que les motifs de s'écrire & de se communiquer, qui peuvent varier dans le cours d'une année, avec le nombre des événements, sont les mêmes dans un espace de temps donné, & que ces motifs loin de s'affoiblir, doivent toujours aller en croissant par l'effet naturel de l'augmentation des richesses & du progrès des arts, du commerce & de l'industrie.

dictoire avec ce qui se passoit , avec les emprunts répétés qu'il ouvroit par-tout & sous toutes les formes , quoiqu'il ne fût pas encore question de guerre ; il prévenoit cette objection en les attribuant aux circonstances qui exigeoient de la prudence de S. M. des dépenses extraordinaires. Du reste , il promettoit que dès que les inquiétudes du gouvernement seroient calmées , S. M. s'occuperait efficacement de répandre sur la classe la plus indigente des contribuables une partie des bienfaits dont elle étoit impatiente de les faire jouir (1), fondé sur des principes d'équité bien nouveaux à la cour , quoique de la plus étroite obligation. Mais le style amphigourique dont il étoit enveloppé , déceloit trop bien que ce n'étoit pas le cœur qui l'avoit dicté.

Si celui de M. Necker étoit véritablement droit , auroit-il attaqué en même temps le bail des messageries ? Auroit-il

(1) Et c'est , disoit le préambule , dans le moment où S. M. peut se livrer à une semblable espérance , qu'elle sent plus fortement que les bénéfices de finances qui n'ont aucune proportion ni avec le travail , ni avec les risques , sont une véritable injustice envers les peuples.

forcé les administrateurs de préférer de se saigner de nouveau (1), à se voir ruinés tout-à-fait ? Surcharge au surplus que devoit supporter, en dernière analyse, le public qui ne jouit pas de la réduction des places qu'on offroit (2) : mais cette façon très-détournée de faire venir son argent au fisc, ne portoit pas le nom d'impôt, & l'on applaudissoit.

Le coup d'autorité que le directeur général a frappé en faisant assujettir par le roi (3) à la retenue des impositions, les rentes constituées par les corps & communautés avec cette exemption, prouve qu'il ne connoît pas mieux que ses prédécesseurs les plus tranchants l'in-

(1) Le bail qui n'étoit que d'un million par an, a été porté à 1,800,000 par an par un arrêt du conseil du 23 novembre 1777.

(2) Une nouvelle compagnie s'étoit mise en avant & offroit 1,200,000 plus que l'ancienne ; & en même temps de réduire les places suivant la taxe de M. Turgot. M. Necker a fait perdre ainsi au roi en apparence 400,000 ; mais il auroit fallu donner aux fermiers renvoyés une indemnité qui auroit été plus onéreuse à S. M. Le bail est commencé du premier avril 1778.

(3) Par un arrêt du conseil du 9 décembre 1777.

violabilité des propriétés & des engagements contractés légalement & librement. C'est une façon d'administrer d'autant plus vicieuse, qu'elle inspire une défiance générale, même dans les conventions particulières, par la crainte que S. M. ne veuille se substituer, quand bon lui semblera (1), aux emprunteurs, & changer ou modifier à son gré les clauses & stipulations des actes.

Une anecdote au surplus, Milord, par où je terminerai cette lettre, vous fera mieux connoître M. Necker & sa façon de penser que tous les raisonnemens sur ces actes de législation en finances : il va se peindre lui-même en action.

Quelques-uns des payeurs des rentes, supprimés par M. l'Abbé Terrai, sont venus leur *quitus* (2) à la main, lui demander leur remboursement, aux ter-

(1) Il faut se rappeler que M. Turgot, en rendant le commerce libre & en supprimant les maîtrises & communautés, s'étoit emparé de tous les effets de ces dernières, & avoit pris à la charge du roi leurs dettes. Quand les communautés ont été rétablies, le roi n'a point rendu l'argent & est resté chargé des dettes.

(2) On appelle ainsi le résultat d'un compte clos & jugé à la chambre des comptes, suivant lequel un comptable est absolument quitte envers le roi.

mes de l'édit de suppression : *Ce n'est point de mon bail*, a-t-il répondu ; & il les a renvoyés ainsi sans autre solution. Ces officiers pressés par leurs créanciers , ont été forcés de mettre sur la place leur quittance de finance qui perd trente pour cent.

Affurément si l'équité sévère dirigeoit M. l'administrateur-général , il n'auroit pas tenu ce propos insolent , tyrannique & mal-adroit. En effet , c'est annoncer qu'il regarde le trésor-royal comme sa caisse particulière ; c'est forcer ces payeurs des rentes à un sacrifice qu'ils ne devoient pas supporter ; c'est délier d'avance ses successeurs & leur prescrire la réponse qu'ils auront à faire aux supprimés actuels ; en un mot c'est annoncer qu'il ne croit pas lui-même aux paroles qu'ils font donner au roi , & que tous ses magnifiques préambules ne sont qu'une dérision.

Heureusement pour M. Necker , cette anecdote n'est point écrite ; elle concerne des particuliers isolés , à qui tout moyen de la consigner dans le moment & de la répandre est interdit ; & le *chorus* de louanges dont ses prôneurs font retentir tout le royaume ne se propage pas moins.

Je vous entretiendrai la prochaine fois , Milord , de la façon dont , en criant qu'il ne vouloit point , qu'il ne falloit point mettre d'impôts , il a prodigieusement accru les anciens : & quant à ces administrations provinciales dont on va faire l'essai , projet qui sembleroit annoncer le désir de se rapprocher de l'ancienne constitution , vous verrez que c'est celui , au contraire , de consommer sans retour le despotisme dans les finances. Ainsi ai-je entendu un magistrat grave s'écriant , en lisant l'arrêt du conseil :

Timeo Danaos & dona ferentes.

Paris , ce 10 septembre 1778.



L E T T R E X I V.

Suite du même sujet.

MONSIEUR Necker, Milord, malgré la facilité qu'il trouve d'emprunter, sent bien que cela ne peut pas toujours durer (1); que tôt ou tard le crédit baïssera; que pour le soutenir d'ailleurs il faut au moins satisfaire aux engagements nouveaux, aux engagements *de son bail*. Il ne veut

(1) On calcule déjà que les emprunts faits par M. Necker depuis moins de deux ans qu'il régit le trésor royal, se montent à deux cents millions & plus.

Savoir, en 1777,

Première loterie.	24000000.
Décembre, <i>ibid.</i>	25000000.
Emprunt de la ville. . . .	12000000.
— de l'ordre du St. Esprit.	12000000.
Billets de la ferme-générale.	18000000.
Avances, <i>ibid.</i>	10000000.
Cautionnement de ses employés.	18000000.

1778.

Premières rentes viagères.	48300000.
Emprunt de Languedoc.	27000000.
— de Bourgogne. . . .	16000000.

pourtant pas mettre d'impôts , du moins il veut reculer autant qu'il sera possible pour bien laisser se confirmer la haute opinion de sa capacité , & le zèle aveugle des François , même la confiance des étrangers , qui s'apercevraient qu'il n'en fait pas plus long que les autres. Il a trouvé un expédient admirable ; c'est celui d'étendre , de forcer les anciens impôts jusqu'à ce qu'on crie assez fort pour qu'il soit obligé de s'arrêter. Cette tournure lui avoit d'autant plus ri , qu'il évitoit par - là le choc avec les parlements ; choc qu'il redoute , parce qu'il n'ignore pas qu'ils ont toujours été la pierre d'achoppement des ministres les plus accrédités , & qu'un étranger comme lui , sans entours & sans famille , succomberoit plus promptement qu'un autre. Il a donc rusé tant qu'il a pu , afin de se soustraire à leur vigilance ; il a cherché à les endormir par de belles paroles ; il s'est fait dans leur sein des partisans zélés , qui , en exaltant ses opérations à outrance comme des chef-d'œuvres d'intelligence & de patriotisme , contiennent les frondeurs , & les fissent envisager pour de mauvais citoyens. Cependant il n'a pu empêcher deux de ces compagnies d'éclater , & l'on ne fait encore comment il s'en tirera.

La première est le parlement de Rouen : cette cour a toujours été renommée pour son activité & sa chaleur à défendre les intérêts de ses concitoyens ; on en appelle les membres , *les grenadiers de la magistrature*. Depuis son rétablissement, elle n'a pu tolérer les impôts levés en vertu d'enregistrements faits illégalement , & d'ailleurs au préjudice de la constitution & des privilèges de la province (1). Cependant la fermentation de cette compagnie ne s'est point manifestée tout à coup ; elle s'est entretenue pendant quelques années , & ce n'est que lorsque les vingtièmes , forcés de la manière la plus vexatoire, ont excité une réclamation générale, qu'elle a cru devoir accueillir les plaintes des peuples & rendre un arrêt (2) vigoureux à cet égard. Cette première démarche remonte à plus d'un an. Depuis elle a formé des arrêtés non moins violents , & deux fois (3) le gouverneur

(1) C'est ce que l'on a fait reconnoître au roi dans l'édit de rétablissement de cette cour, & , par une contradiction manifeste , le roi y vouloit en même temps que toutes les loix publiées au parlement de Paris , lorsque celui de Rouen étoit dispersé, subsistassent.

(2) En date du 11 juin 1777.

(3) Extrait d'une lettre de Rouen, du 16 juill.

de la province est venu avec des ordre du roi annuler sur les registres de cette compagnie les actes que le conseil trouvoit repréhensibles , & tout autant de fois le parlement à persisté dans sa résistance & s'est même porté jusqu'à préférer son anéantissement à son déshonneur. Cependant , comme ce n'est qu'une démission

juillet 1770... Il a enfin été pris hier 15 un arrêté mixte , où le parlement en s'attachant à conserver la forme, laisse entrevoir qu'il est disposé à abandonner le fonds. Voici ses paroles sacramentelles sur le bûle du duc d'Harcourt.

« La cour déclare nul & de nul effet , comme
» contraire aux loix & aux formes sagement éta-
» blies , la transcription faite par le maréchal
» d'Harcourt , le 2 juin.

Extrait d'une lettre de Rouen , du 4 septembre... Le parlement s'est assemblé hier 3 à midi pour entendre les ordres du roi. Le maréchal d'Harcourt s'y est rendu à une heure , & n'en est sorti qu'à 8 heures du soir. Les chambres sont restées assemblées jusqu'à 4 heures & demie du matin ; elles ont arrêté que par respect pour les ordres de S. M. elles laisseroient subsister l'enregistrement fait par le maréchal de l'express commandement du roi ; mais que son parlement ne pouvant plus remplir avec honneur ses fonctions dans des circonstances qui répugnoient à leur serment & à leur conscience , supplioit S. M. de recevoir sa démission : que cependant il ne quitteroit point ses fonctions que le seigneur roi n'eût nommé d'autres personnes pour administrer la justice.

conditionnelle & communicatoire en quelque sorte , qu'elle n'a eu lieu qu'au moment des vacances , & que la cour a tout le temps de prévenir ce coup , elle n'en semble pas fort alarmée , sur-tout si elle parvient à étouffer les réclamations du parlement de Paris , comme elle paroît l'avoir fait : il donne ordinairement la loi aux autres.

Il y eut d'abord quelques séances chaudes dans le sein de cette compagnie (1), long-temps retenue par son chef qui ne vouloit pas se brouiller avec le ministre des finances : il avoit plusieurs fois menacé M. Necker de laisser prendre l'essor aux dénonciateurs, s'il ne se réformoit lui-même & ne réprimoit les vexations qui alarmoient : celui-ci a gagné du temps autant qu'il a pu ; enfin , quand il a vu que cela devenoit sérieux , il a cherché adroitement , en paroissant acquiescer aux plaintes des magistrats , à les faire concourir eux-mêmes à ses vues & à son dépotisme ; & , forcé de rendre hommage aux formes , il a essayé de les employer à consacrer ,

(1) Dès le vendredi 29 août 1777 la dénonciation concernant l'extension arbitraire des vingtièmes avoit été faite aux chambres assemblées.

légalement , tout ce qu'il avoit fait d'illégal.

Il a envoyé au parlement un arrêt du conseil (1) , dont le préambule long , capiteux & illusoire , étoit très propre à en imposer au public & aux bonnes gens de la compagnie. Il avoit avant passé chez le premier président , afin de se le concilier & le grand banc avec lui ; il espéroit les séduire par son éloquence , leur faire goûter son ouvrage , & en préparant ainsi les esprits des chefs , détourner l'orage qui se formoit sur sa tête ; mais M. d'Aligre , qui depuis long-temps étoit son jouet , le reçut très-mal , lui reprocha de l'avoir trompé en ne se conformant pas à ce dont il étoit convenu , lui reprocha de l'avoir par-là compromis vis-à-vis de sa compagnie , & lui déclara qu'il n'en contiendrait plus l'effervescence.

En effet , à la rentrée du parlement il se fit une explosion violente ; un des membres découvrit tout l'insidieux de l'arrêt du conseil , dont l'auteur , loin d'avouer les vexations , exactions , concussions sous lesquelles gémissaient les contribuables , & en conséquence d'y remédier , suppo-

(1) En date du 2 novembre 1777.

foit au contraire que tout étoit bien , afin de tout laisser de même ; présentoit , comme un règlement le plus louable de justice distributive , l'acte arbitraire & despotique contre lequel la cour s'élevoit ; vouloit faire entendre que c'étoit même une précaution salutaire prise par l'autorité pour venir au secours des pauvres sacrifiés aux riches dans la répartition de l'impôt , & fondant sa nouvelle loi sur une base aussi sacrée , cherchoit à forcer les magistrats à s'affocier à ses iniquités par une sanction légale , ou à se rendre odieux au peuple en s'y refusant , à accréditer ainsi de plus en plus les clameurs trop souvent répétées contre le parlement , qu'il ne s'échauffoit jamais , ne montrait jamais de zèle & de résistance que dans les affaires qui le concernoient , où il étoit animé par le pressant aiguillon de son intérêt personnel.

Entrant ensuite dans plus de détails , il fit voir que ces vérifications , exaltées avec tant d'emphase dans le préambule , n'étoient point nécessaires ; que les peines prononcées contre les fausses déclarations , étoient le seul moyen efficace pour intimider la fraude & l'arrêter ; que ces vérifications , fussent-elles nécessaires , ne pouvoient avoir lieu qu'ordonnées par la

loi , ne pouvoient être exercées que par des hommes avoués d'elle, & devoient être soumises elles-mêmes aux tribunaux de la loi ; qu'enfin , elles étoient encore abusives & funestes , puisque les vérificateurs ne cherchoient pas à affeoir l'impôt d'une maniere plus égale , mais à l'augmenter de quelque maniere que ce fût , au point que les vingtiemes , depuis cette invention burlesque (1), étoient accrus de dix millions.

Les magistrats n'eurent pas de peine à convenir d'adresser au roi des remontrances ; mais avant ils voulurent entendre le récit des gens du roi , chargés (2) de rendre compte des instructions qu'ils auroient prises sur la matiere des délibérations. Les réponses que le procureur-général reçut de ses substituts , concernant les abus pratiqués dans la perception des vingtiemes du ressort , ne permirent point de révoquer en doute ces abus déjà no-

(1) En 1771. Voyez, au surplus , ce qui a été dit précédemment sur cette matiere dans la lettre du 10 mars 1777.

(2) Les pieces nécessaires pour procéder à l'instruction avoient été remises aux gens du roi dans l'assemblée du vendredi 29 août 1777.

toires , également effrayants par leur espece & par leur nombre.

Il s'ensuivoit que , dans toutes les élections , le pouvoir arbitraire des ministres , des commissaires départis , des directeurs , des contrôleurs , se produisoit , se déguisoit , s'étendoit sous mille formes , qui toutes se ressembloit en un seul point ; savoir , que les vingtiemes étoient imposés sans mesure , & perçus sans modération.

On apprenoit que ces rigueurs excessives avoient pour premiere cause deux lettres missives de l'abbé Terrai , qui , se prévalant de l'enrégistrement vague du tribunal intermédiaire , ne craignit point , en 1772 , d'envoyer aux commissaires départis un ordre circulaire d'augmenter les rôles dans la proportion que lui seul avoit fixée. Pour se procurer cette augmentation , suivant le rapport des substituts du procureur-général , on avoit pris la tournure d'exiger des déclarations nouvelles : sans égard à ces déclarations , on s'étoit permis des vérifications illégales. Une armée de contrôleurs s'étoit répandue dans le royaume ; tous les moyens que l'avidité du fisc , ou la rivalité des contribuables avoit pu imaginer , avoient été mis en œuvre. Telle étoit la substance des plaintes arrivées de toutes parts.

Elles formerent aussi le fond des remontrances. On y joignit une discussion du fameux arrêt du conseil, que beaucoup de gens séduits par le préambule & par ses dispositions artificieusement présentées, regardoient comme émanée de l'équité même, comme un monument de législation qui, bien loin d'exciter la critique, devoit être reçu avec la plus vive reconnaissance. On y fit voir que cet arrêt, lié dans toutes ses parties, n'étoit établi, ni sur la loi, ni sur la justice; que, posé sur un faux principe, il s'écrouloit avec lui.

Ce principe étoit que *la progression des vingtièmes doit suivre la progression des biens*. Il paroît d'abord révoltant de contrarier cette maxime: M. Necker l'avoit bien senti, il l'avoit ainsi offerte isolée avec adresse, comme devant entraîner le suffrage du roi, du conseil, de la nation, de la raison même; & cependant les magistrats découvrirent qu'appliquée à la circonstance présente, elle étoit vicieuse, dérogoire du pacte social, contraire aux formes sagement établies & destructive de la constitution.

Malgré toute l'astuce dont l'arrêt étoit rempli afin d'éblouir les lecteurs & de se les concilier contre eux-mêmes, le rédacteur n'avoit pu s'empêcher d'y insérer une

phrase qu'il avoit crue consolante seulement , sans en prévoir les inductions : il y disoit que l'intention de S. M. étoit de ne recommencer les vérifications ordonnées que tous les vingt ans , & d'accorder ainsi les vues de la sagesse pour la proportion de l'impôt , avec le repos des contribuables. Mais quelle effrayante perspective ! le parlement en dévoila toute l'horreur ; il peignit les sujets alarmés se demandant si les vingtièmes étoient donc perpétuels, s'il falloit renoncer à l'espérance de les voir supprimer ?

Comme il étoit fort essentiel de bien démasquer l'hypocrisie du directeur-général des finances , le parlement le suivit jusque dans ses actes de bienfaisance prétendue ; il fit voir qu'une assemblée , protectrice des foibles , formée dans chaque paroisse pour veiller aux vérifications , n'étoit qu'une précaution chimérique , ne parant à aucun inconvenient , ne prévenant aucun mal , & propre seulement à jeter la désunion entre les contribuables , & le désordre dans l'affaire du subside ; il prouva en dernier lieu que le vingtième sur l'industrie , aboli dans les villages , les bourgs & les campagnes , n'étoit qu'un sacrifice idéal.

Ces remontrances , travaillées avec le

plus grand soin pendant un mois , lues & arrêtées dans une assemblée des chambres (1) , furent portées au roi , & il y fut fait promptement réponse. Le directeur-général des finances désira qu'on y mît un appareil qui n'étoit point usité depuis long-temps. La grande députation fut mandée (2) à Versailles. S. M. lui dit :
 « J'ai examiné avec attention les remon-
 » trances de mon parlement.

» Je n'y ai rien trouvé qui puisse me
 » faire changer de résolution. Je veux
 » bien vous instruire des motifs qui m'en-
 » gagent à y persister.

» Mon garde-des-sceaux va vous les
 » expliquer. »

Ce commentaire avec les paroles sacramentelles de S. M. fut aussi remis par écrit au premier président ; il étoit presque aussi volumineux que les remontrances (3) , & la lecture aux chambres convoquées dura près d'une demi-heure : on le trouva si compliqué & si verbeux , qu'on nomma des commissaires pour en

(1) Le 23 janvier 1778.

(2) Le 7 février 1778.

(3) La réponse & le commentaire avoient douze pages de minute.

faisir le sens , l'analyser & le mettre à portée de tous les membres de l'assemblée.

Ce commentaire , au surplus , qu'on attribue à M. Necker , ou plutôt qui ne peut venir que de lui , est curieux & d'un genre dont le parlement n'a point trouvé d'exemple dans ses *olim* (1). Assurément quand un ministre se mêle de faire raisonner un roi , il faut sans doute que ce soit avec une grande supériorité , & c'est ce dont ne convinrent pas les commissaires : pour moi , j'en trouve la logique & le style aussi faux l'un que l'autre ; il me semble que le législateur ne s'y énonçoit pas avec une certaine dignité , & sur-tout avec cette bonne foi devant caractériser toutes les œuvres & paroles royales.

Quoi qu'il en soit , il a résulté , des observations des commissaires , d'itératives remontrances ; elles n'ont guere été mieux accueillies. M. Necker a eu le crédit de faire rendre par le roi une seconde réponse absolument négative ; mais il a senti en même - temps qu'il falloit prendre le parti de se passer d'enregistrement pour son arrêt du conseil. Cependant,

(1) Nom des anciens registres du parlement.

toujours dans son système de mettre le public de son côté, de montrer une grande modération, une sorte de docilité même; il en a fait publier un autre (1), où, sous prétexte de considérations occasionnées par l'examen desdites remontrances, S. M. ordonne quelque légère amélioration dans la forme d'imposer & de percevoir; & l'on a affecté de se servir dans un article d'une conjonction conditionnelle donnant quelque espoir que l'impôt pouvoit n'être pas perpétuel, ne pas même durer encore vingt ans.

De son côté, la cour, n'osant dans un moment de guerre pousser trop loin le ministre & fatiguer le monarque, a eu recours à un arrêté conservatoire, dont la substance est de rendre justice aux vues du souverain désirant par la nouvelle forme d'administrer, de diminuer les pauvres en augmentant les riches, & d'attendre du bénéfice du temps que S. M. s'éclaire elle-même, lorsqu'elle verra les bonnes intentions éludées & peut-être tout-à-fait renversées.

Le parlement, à dessein de détruire aussi dans l'esprit des peuples les impres-

(1) En date du 24 avril 1778.

sions fâcheuses qu'y pourroit avoir causé contre les magistrats le ministre charlatan opérant le mal sourdement & dans les ténèbres , mais donnant toujours la plus grande publicité à ses projets de bienfaisance , a fait imprimer ses remontrances. Malheureusement elles ne répondent ni à l'importance de la matière , ni à la majesté du tribunal , ni à la grande idée conçue de l'éloquence du rédacteur (1). Ce n'est pas qu'on n'y trouve des principes hardis & dignes de notre parlement d'Angleterre ; mais ils n'y sont pas assez réduits en corps de système , & d'ailleurs , nulle énergie dans l'expression , & un style du plus foible coloris , ce qui leur fait perdre toute leur vigueur.

Le parlement se prévaut adroitement de l'exclamation de Louis XIV, lorsqu'on lui proposa pour la première fois d'imposer le dixième : *Mais je n'ai pas ce droit !*

Il en conclut que le vingtième n'est qu'un don gratuit , une subvention volontaire dans les temps critiques. Naturellement ce seroit à la nation assemblée à l'accorder ; il faut , à ce défaut , que le sacrifice soit consenti de la part de chaque

(1) M. d'Eprémefnil.

individu ; que la déférence à fa déclaration foit du moins une image , un veltige , un dédommagement confervatoire du droit national. Tel a été l'efprit des édits & déclarations fur cette matiere , dont on fuit la chaîne , & dont les difpofitions expreffes ne laiffent aucun doute.

« Ces maximes , difent les remon-
 » trances , données par la raifon , re-
 » cueillies par les loix , confacrées par les
 » faits , ont régné, Sire , pendant foixante
 » années. Depuis 1771 on s'en écarte ;
 » auffi le royaume eft inondé d'abus &
 » retentit de plaintes ; auffi toutes les
 » élections font - elles ravagées par des
 » hommes fans frein comme fans titres ,
 » qui font aux yeux de la juftice des con-
 » cuftionnaires. Votre parlement auroit
 » dû les rechercher peut-être ; cependant
 » il a cru pouvoir fufpendre l'exercice de
 » fes fonctions , pour , s'occuper du foin
 » d'éclairer votre juftice. »

D'ailleurs, l'effence des fubfides n'eft pas d'augmenter avec les revenus des contribuables , mais d'avoir pour bafe fixe les befoins réels de l'état ; fi ces befoins croiffent , il faut de nouvelles demandes , il faut un nouvel enrégiftrement. C'eft le dixieme des revenus de 1710 dont il s'agit , ce n'eft pas de celui des revenus de 1778 :

autrement cette théorie arbitraire ouvriroit la porte à des abus infinis ; & combien n'en est-il pas résulté depuis que l'on a introduit des vérifications vexatoires colorées sous ce beau nom de justice distributive ! C'est ainsi que le parlement détruisoit par sa lettre lumineuse de la loi les sophismes trompeurs de M. Necker.

Le directeur-général des finances s'est apperçu que les magistrats l'avoient démasqué , qu'ils l'alloient épier , poursuivre dans toutes ses opérations , le contrarier sans cesse ; qu'il ne lui restoit aucun espoir de les ramener : il a pris le parti , non de leur déclarer une guerre ouverte , ce qui seroit trop dangereux , mais de dissimuler avec eux , de les miner sourdement & de les détruire. Son projet est d'autant plus adroit , qu'il semble chercher lui-même à se lier les mains , & sacrifier sa grandeur à son patriotisme.

Vous avez vu , Milord , précédemment (1) comment les fauteurs du despotisme sont venus à bout d'abolir les états en caressant l'amour-propre du parlement (2) ; comment , parvenus à ce but

(1) Voyez dans *l'Observateur Hollandois* la lettre III.

(2) Je parle , ici , Milord , suivant le système

désiré, ils ont contesté ensuite au parlement ce droit de représentation ; droit que celui-ci s'arroge toujours & soutient avec plus ou moins de force , suivant les circonstances. M. Necker a imaginé aujourd'hui de rétablir les états pour anéantir le parlement , pour en réduire du moins les membres à la seule qualité de *jugeurs*.

Depuis long - temps on se plaint en France des frais énormes de la perception des impôts ; & différentes provinces ont demandé , en accordant au roi la même somme qui entre dans ses coffres & même une plus forte , de la faire elles-mêmes , dans l'espoir d'une grande économie , & de se soustraire à la dureté , aux vexations & souvent aux injustices des préposés aux recouvrements , ainsi qu'à l'arbitraire des commissaires départis. Les ministres despotiques de Louis XV n'avoient jamais voulu accéder à une proposition aussi raisonnable ; & quoiqu'un esprit de justice & de modération parût l'essence du nouveau règne & fût réellement celui du jeune roi , les patriotes ne se flattoient pas que

des grands parlementaires , qui , comme vous avez vu précédemment , ne reconnoissent qu'un parlement divisé en différentes classes.

cette

cette bonne institution dont il avoit été question sous M. Turgot , pût jamais se réaliser ; ils remarquoient avec douleur que , par des moyens plus doux , mais non moins sûrs , le despotisme , au contraire , gaignoit de plus en plus. Les gens de loi sur-tout , s'écrioient que la révolution commencée depuis Richelieu pour substituer l'autorité absolue & arbitraire aux voies & formes légales , s'avançoit & se consommoit visiblement , même de la part de celui destiné par état à les conserver & à les rappeler. Ils accusoient M. le garde-des-sceaux de se prêter indécemment dans les provinces à attribuer aux commissaires départis des fonctions appartenantes aux magistrats dans l'ordre hiérarchique : quel a donc été leur surprise d'entendre parler du nouveau système ; de voir tout à coup l'autorité se relâcher & accéder à un vœu porté depuis long-temps au nom de la province par le parlement de Normandie , vexé en ce moment , accablé sous la plus forte oppression ; au vœu tout récent du parlement de Paris (1) , dont les remon-

(1) Voici le paragraphe relatif à cette matière ; « Le royaume est partagé en pays

frances avoient été rejetées avec des reproches amers & une sorte de mépris ? Comment croire à une conversion aussi subite du gouvernement ? *Latet anguis in herba*. En effet , par la discussion de cet essai frivole (1) , on juge facilement que ce n'est qu'un leurre offert à la nation pour lui faire supporter patiemment ses maux actuels, son déplorable sort empirant journellement , dans l'espoir de sa félicité future dont on s'occupe. On découvre des vues plus insidieuses encore , celles de lui faire abjurer ses derniers défenseurs sous prétexte de lui rendre ses droits , & à la faveur de la confusion des noms & des

» d'états & pays d'élections : ceux-ci le sont en
 » pays d'abonnements & districts vérifiés. Ces
 » derniers sont le théâtre des vexations & le
 » foyer des plaintes : les autres sont tranquilles ,
 » pas une élection n'est gouvernée suivant la loi :
 » à peine une seule plainte est-elle adressée des pays
 » d'états & d'abonnements à votre parlement. »

(1) Le Berri est la seule province où l'on doit commencer *les administrations provinciales*. Par la position , par le caractère de ses habitants , par son état de langueur même , il n'en peut résulter ni assez de mal pour craindre celle-ci , ni assez de bien pour que les peuples en désirent la continuation , & pour exciter leurs murmures en cas qu'on veuille supprimer cette nouvelle forme de régie.

qualités d'administrations provinciales & d'assemblées nationales , de la mettre absolument sous le joug.

Une anecdote aussi certaine que secrète, Milord , c'est que M. Necker n'a pu vaincre la répugnance du conseil à établir les assemblées dont il s'agit ; que par un mémoire très-développé , où il fait voir qu'une fois bien consolidées , on pourroit sans inconvénient se passer de la sanction des parlemens pour tous les impôts ; que la résistance de ces nouveaux corps ne pourroit jamais avoir les inconvénients de celle des cours ; que le gouvernement , dès qu'il le voudroit , pourroit la rendre absolument nulle , même faire servir les administrations provinciales de modele pour corriger & perfectionner les constitutions actuelles des pays d'états. . . . Et voilà l'homme que les François , trompés par son masque de popularité , par ses grands mots répétés à chaque coup de fouet qu'il leur donne , de justice , d'humanité , de bienfaisance , regardent pour l'homme qu'il leur faut , pour le Moyse qui va les faire sortir du désert , leur faire tomber la manne , leur faire jaillir l'eau du rocher , en un mot , les conduire dans la terre de promesse.

Laiſſons - le aller , Milord , & comptez que c'eſt un de nos amis.

Afin de ne rien vous omettre , ainſi que vous le défirez , des opérations de ce grand adminiſtrateur , il faut vous dire un mot de ſon *Mont de piété*. C'eſt un établifſement après lequel la France ſoupiroit depuis long-temps , très-utile ſans doute , ſ'il étoit modelé ſur ceux des autres états ; mais , comme il eſt de la malheureuſe deſtinée de ce royaume que les meilleures inſtitutions y ſoient perverties , M. Necker a enviſagé celle - ci ſeulement ſous un point de vue fiſcal. Un légiſlateur guidé par des vues ſupérieures , y auroit cherché uniquement , au contraire , le moyen de détruire ces repaires multipliés de rapine obſcure , où des hommes avilis & cupides , abuſoient ſans frein également & du beſoin impérieux de l'homme honnête & de la paſſion aveugle du jeune débauché. Le directeur des finances n'y a vu qu'une nouvelle bourse qu'il s'ouvroit pour y puiser ſans meſure & ſans réclamation. C'eſt pourquoi il a refusé le bureau de la ville , qui s'offroit de ne prendre que l'intérêt du commerce (1),

(1) Il paſſe pour conſtant que la ville avoit

& au lieu de détruire l'usure , l'a autorisée par la sanction de la loi (1).

Il est vrai qu'aux termes des lettres-patentes , l'excédant des bénéfices doit être appliqué au profit de l'hôpital-général ; mais , par une inconséquence qui fait présumer avec raison que ce n'est qu'un but d'ostentation de bienfaisance qui ne s'effectuera jamais , ou que très-imparfaitement , c'est qu'il a écarté tous les chefs de l'administration du temporel de cette maison (2) , qui , par une suite , auroient dû l'être du nouvel établissement , excepté un (3) , resté seul , non encore dans l'ordre hiérarchique de la magistrature , mais comme commissaire du con-

offert d'établir un mont de piété à six pour cent d'intérêt seulement , au lieu que celui actuel prend dix pour cent , outre les faux frais qu'on fait supporter aux emprunteurs , ce qui augmente encore d'environ deux pour cent.

(1) Le mont de piété a été installé à la fin de l'année dernière , en vertu de lettres-patentes du 9 décembre 1777 , enregistrées grand'chambre & tournelle assemblées.

(2) Comme le premier président du parlement , celui de la chambre des comptes , celui de la cour des aides , le procureur-général , le prévôt des marchands.

(3) M. le lieutenant-général de police.

feil auquel M. Necker n'a pu se soustraire.

M. l'archevêque de Paris , le chef-né de tous ces chefs , s'en est retiré volontairement , ou plutôt forcé par l'essence de l'institution contraire à la doctrine de l'évangile qui défend expressément le prêt à intérêt sur gages & au taux au-dessus de celui réglé par le prince ; il a fait assembler ses théologiens , & les a consultés sur ce cas de conscience ; tous ont décidé négativement , c'est à-dire , que le prélat ne pouvoit , par sa présence & par sa signature , participer à cette œuvre du diable. Il paroît qu'il y a , à cet égard , une grande fermentation dans le clergé , disposé à contrarier cet établissement usuraire.

Du reste , à peine a-t-il été installé , que M. le directeur-général des finances l'a excité à emprunter de toutes mains ; en sorte que c'est aujourd'hui un double gouffre où viennent s'engloutir & les effets du malheureux qui se ruine , & l'argent du spéculateur avide qui regarde un dépositaire sur gages comme le débiteur le plus solide de tous.

M. Necker , qui ne voudroit laisser aucun argent mort , aucune caisse oisive , cherche depuis qu'il est en place , le

mojen de s'emparer de celle des consignations (1). Il croit avoir trouvé le moment d'en tirer parti , & il sollicite le législateur d'ordonner que ces fonds soient versés dans la nouvelle caisse. Les magistrats jaloux s'y refusent , & pour les éblouir , ou au moins pour détruire leurs difficultés aux yeux de S. M. , il propose de faire porter un intérêt à l'argent des consignations & d'améliorer ainsi le sort des débiteurs saisis ou celui de leurs créanciers : cette petite querelle ne contribue pas à lui concilier le parlement.

Telle est , Milord , l'esquisse du tableau des opérations de M. Necker , depuis qu'il est en place jusqu'à ce moment (1) ;

(1) C'est un dépôt judiciaire où les magistrats ordonnent fréquemment par leurs arrêts , que des sommes en litiges soient déposées provisoirement.

(1) Pour ne rien omettre , il faut encore faire mention d'une ordonnance de S. M. en date du 28 décembre 1777 rendue à l'instigation de M. Necker & portant : *Institution d'un prix public en faveur des nouveaux établissemens du commerce & de l'industrie*. Il doit être décerné pour la première fois au mois de mars 1778 & ainsi d'année en année.

La distribution aura lieu dans une assemblée extraordinaire composée du ministre des finances, de trois conseillers d'état , des intendants du com.

& à le considérer avec les yeux de l'observation & de l'expérience, elle confirme ce que je vous en ai dit. C'est un empirique, appelé auprès d'un malade désespéré, qui n'a pas plus qu'un autre le secret d'empêcher de mourir; mais qui, par des secousses, des cordiaux, des élixirs violents, rend une vie momentanée au moribond, lui procure même un embonpoint apparent, &, après avoir fait crier au miracle, se retire, sauf à rejeter sur la faute de son successeur ou de son malade le funeste événement par où se doit terminer ce prodige prétendu. Mais hélas, Milord, songeons à nous, & puissent les François ne pas être les premiers à rire sur notre tombe!

Paris, ce 24 septembre 1778.

merce; les députés & inspecteurs-généraux du commerce y seront appelés.

S. M. ordonne en outre, que les intendants du commerce rendront compte à cette assemblée de tous les établissemens nouveaux dont ils doivent acquérir la connaissance dans le cours de l'année.

FIN du neuvieme Volume.







